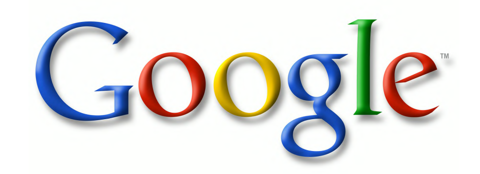
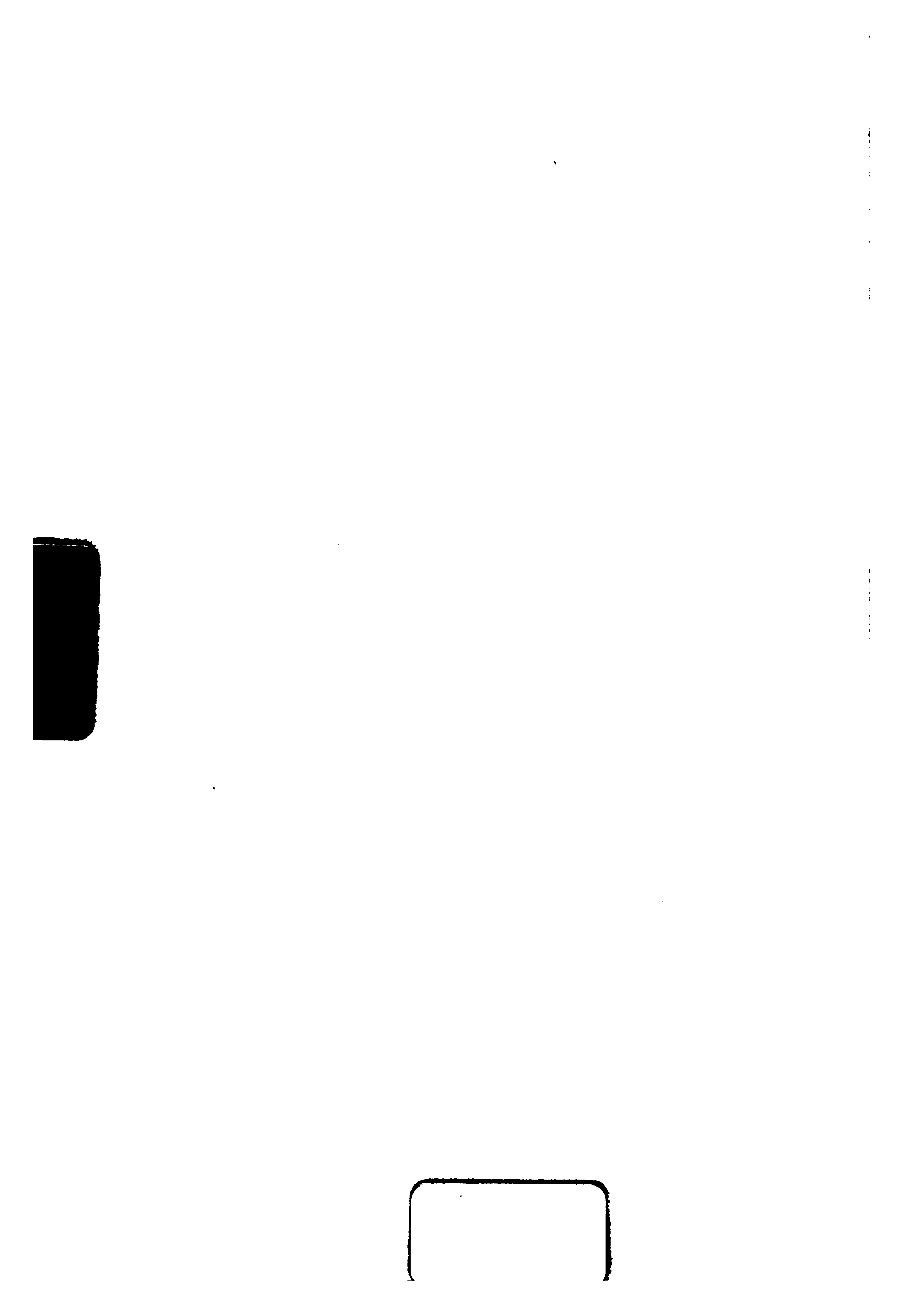




JOURNAL

DE LA

SOCIÉTÉ

DES

AMÉRICANISTES

DE PARIS

NOUVELLE SÉRIE

TOME IV

1907

JOURNAL

DE LA

SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES

DE PARIS



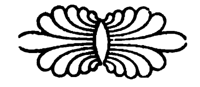
JOURNAL

DE LA

SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES

DE PARIS

NOUVELLE SÉRIE — TOME IV



AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ

61, RUE DE BUFFON, 61

—

1907

JOHNSON REPRINT CORPORATION
111 Fifth Avenue
New York, N.Y. 10003

JOHNSON REPRINT COMPANY, LTD.
Berkeley Square House
London, W. 1

First reprinting, 1966, Johnson Reprint Corporation
Printed in the United States of America



LE BAS-RELIEF
DE L'HOTEL DU BRÉSIL
AU MUSÉE DÉPARTEMENTAL D'ANTIQUITÉS DE ROUEN

Notes et figures réunies

PAR LE Dr E.-T. HAMY

Président de la Société.

Tantôt licite et tantôt interdit par des ordonnances royales publiées pour apaiser les réclamations des Portugais ; arrêté par des mesures brutales en 1531, rétabli presque aussitôt ; défendu de nouveau en 1538 et repris bientôt après [1]; le commerce de nos ports avec les côtes du Brésil avait créé, malgré ces conditions fâcheuses, des relations assez faciles avec les indigènes du littoral, malgré leur barbarie, pour qu'il ne fût pas trop malaisé d'en amener une cinquantaine en Normandie pour les fêtes célébrées à Rouen à l'occasion de l'Entrée du Roi et de la Reine les 1er et 2 octobre de l'année 1550 [2].

Parmi les spectacles organisés à cette occasion par la municipalité rouennaise, le long des berges de la Seine, l'*Esbat Americain* figurait au premier plan. « Le long de ladicte chaussée [3], qui s'es-

1. Cf. E. de Fréville, *Mémoires sur le commerce maritime de Rouen depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin du XVIe siècle.* Rouen, 1857, in-8°, t. I, p 32 ; t. II, p. 437. — Ch. de la Roncière, *Histoire de la marine française.* Paris, 1906, t. III, p. 278, 290. — Etc.

2. Cf. F. Denis, *Une fête brésilienne célébrée à Rouen en 1550, etc.* Paris, 1850, br. in-8° de 104 pages.

3. C'EST LA DEDU/ction du sumptueux ordre plaisantz spe/CTACLES ET MAGNIFIQUES THEATRES/DRESSES ET EXHIBEES PAR LES CITOI-/ens de Rouen ville metropolitaine du pays de Normandie. A la/sacre Majesté du Treschrestien Roy de France, Henry secōd, leur souuerain Seigneur, et à Tresillustre dame, ma Dame/Katharine de Medicis.

tend depuis le devant de la porte des ditz Emmurées, jusques au bord de la rivière de Sayne, dit le narrateur officiel, sied vne place ou prarye non édiffiée de deux cens pas de long et de trente-cinq de large, la quelle est pour la plus grande partie naturellement plantée et ombragée, par ordre, d'vne saussaye [1] de moyenne fustaye et d'abondant fut le vuyde artificiellement remply de plusieurs autres arbres et arbrisseaux, comme genestz, geneure, buys et leurs semblables entreplantez de taillis espes. Le tronc des arbres estoit peint et garny en la cyme de branches et floquartz [2] de buys et fresne, rapportant assez près du naturel aux fueilles des arbres du Bresil. Autres arbres fruictiers estoient parmy eulx chargez de fruictz de diverses couleurs et especes imitant le naturel. A chascun bout de la place à l'enuiron d'vne quadrature estoient basties loges ou maisons de troncs d'arbres tous entiers, sans doller [3] ni preparer d'art de charpenterie, icelles loges ou maisons couuertes de roseaux et fueillarts fortifiés à l'entour de pal [4] au lieu de rampart ou boulleuerd en forme et maniere des mortuabes [5] et habitations des Bresilians. Parmi les branches des arbres volletoient et gazoulloient a leur mode grand nombre de perroquetz [6] esteliers et moysons de plaisantes et diverses couleurs. Amont les arbres grympoient plusieurs guenonez, marmotes, sagouyns [7], que les navires des

La Royne son espouze, lors de/leur triumphant ioyeulx et nouuel aduenement en/ icelle ville, qui futes iours de Mercredy et ieu/dy premier et secnd iours d'octobre, Mil/cinq cens cinquante, Et pour plus ex-/presse intelligence de ce tant ex-/cellent triumphe, les figu-/res et pourtraicts des / principaux aorne-/mentz d'iceluy / y sont apposez chascun en son lieu comme l'on pourra veoir / par le discours de l'histoire.

·Auec privilège du Roy. / On les vend à Rouen chez Robert le Hoy, Robert et Jehan dictz / du Gord tenantz leur boutique, Au portail des libraires. 1551. —

On lit à la fin ces mots : « Nouuellement imprimé Par Jean le Prest audict / lieu le IX. iour de ce moys / de Decembre / 1551. » 1 vol. pet in-4°.

1. Plantation de saules.

2. Flocards.

3. *Doler*, blanchir à la doloire.

4. On voit de ces maisons d'Indiens et de ces palissades dans Thévet (*Singularitez de la France antarctique*. Paris, 1558, in-4°, f° 76 v°, 83 r°), et dans Jean de Léry (*Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil, autrement dit Amérique*. Paris, 1594, in-12, p. 235).

5. *Mortugabes*, Thévet, p. 84.

6. Cf. Léry, p. 246, etc. Thévet, f° 85 v°. — Ce dernier a vu notamment l'*Ara/rauna* qu'il nomme *Corinde* (f° 92 v°) et l'*Ara/macao* dont on peut déjà admirer une si belle reproduction dans la carte de Canerio.

7. *Monnes*, Thévet, f° 92.

bourgeois de Rouen auoient naguerez apportez de la terre du Bresil.

« Le long de la place se demenoient çà et là jusques au nombre de trois centz hommes tous nuds, hallez et herissonnez, sans aucunement couurir la partie que nature commande, ils estoient façonnez et equipez en la mode des sauvages de l'Ameriqne dont saporte le boys du Bresil [1]. Du nombre desquelz il y en auoit bien *cinquante naturelz sauvages* freschement apportez du pays, ayans *oultre les autres scimulez*, pour decorer leur face, les ioués, lèures et aureilles percées et entrelardeez de pierres longuettes, de l'estendue d'un doigt, pollies et arrondies, de couleur d'esmail blanc et verde emeraude.

« Le surplus de la compagnie, ayant frequenté le pays, parloit autant bien le langage et exprimoit si nayfvement les gestes et façons de faire des sauuages, comme s'ilz fussent natifs du mesmes pays.

« Les uns s'esbatoient à tirer de l'arc aux oyseaulx, si directement ejaculantz leur traict faict de cannes, jong ou roseaux, qu'en l'art sagiptaire ils surpassoient Merionez le Grec et Pandarus le Troyen. Les autres couroient apres les guenones, viste comme les Troglodytes apres la sauvagine : Aucuns se balançoient dans leurs lictz subtilement tressez de fil de coton attachez chacun bout à l'estoc de quelque arbre [2], ou bien se reposoient à l'umbrage de quelque buysson tappys. Les autres coupoient du boys [3] qui, par quelques uns d'entre eulx, estoit porté à un fort construict pour l'effect sur la riviere, ainsi que les mariniers de ce pays ont accoustume faire quand ils traictent avec les Brisilans : lequel bois iceulx sauvaiges troquoient et permutoient aux mariniers dessusditz, en haches, serpes et coings de fer, selon leur usage et leur manière de faire. La troque et commerce ainsi faits, le boys étoit batellé par gondoles et esquiffes [4] en un grand navire à deux hunes ou gabyes radiant sur ses ancres, laquelle estoit bravement enfusaillée et close sur son belle de paviers aux armaries de France, entremes-

1. *Oraboutan*, Thévet, f° 116.
2. Thévet, f° 85 r° et 88 v°. — Léry, p. 204, 301.
3. Thévet, f° 117.
4. *Id*, f° 57.

lées de croix blanches, et pontée devant arrière : l'artillerie rangée par les lumieres et sabortz tant en proue qu'en poupe et le long des escottartz [1].,. les bannieres et estendarz de soye tant hault que bas estoient semées d'ancres et de croissanz argentez [2], undoyant plaisamment en l'air. Les matelotz estoient vestus de sautembarques et bragues de satin, my-partis de blanc et noir, autres de blanc et verd, qui montoient de grande agilité le long des haultbancs et de l'autre funaille [3]. Et sur ces entrefaictes, voicy venir une trope de sauvaiges qui se nommoient en leur langue Tabagerres [4], selon leurs partialitez lesquels estans accroupiz sur leurs tallons et rangez à l'environ de leur Roy, autrement nommé par eux Morbicha. Avec grande attention et silence ouyrent les remontrances et la harangue d'iceluy Morbicha, par un agitement de bras et geste passionnés, en langage bresilian. Et ce fait, sans replique, de prompte obeissance, vindrent violentement assaillir une autre troupe de sauvaiges qui s'appeloient, en leur langage, Toupinabaulx [5]. Et ainsi joinctz ensemble se combatirent de telle fureur et puissance, à traict d'arc, à coups de masses et d'autres batons de guerre, desquels ils ont accoutumé user, que finablement les Toupinambaulx desconfirent et mirent en [de]routte les Tabagerres, et non contens de ce, tous d'une volte coururent mettre le feu et bruler à vifve flamme le mortuabe et forteresse des Tabagerres; leurs adversaires, et de faict, ladicte seyomachie [6] fut exécutée si près de la vérité, tant à raison des sauvages naturelz qui estoient meslés parmy eux, cômme pour les mariniers qui par plusieurs voyages avoient traffiqué et par longtemps domestiquement résidé avec les sauvages qu'elle sembloit estre veritable et non simulée; pour la probation de laquelle chose plusieurs personnes de ce royaulme de France, en nombre suffisant, ayant frequenté longuement le pays du Bresil et Cannyballes, attestèrent de bonne foy l'effect de la figure precedente estre le certain simulachre de la vérité. »

Une reproduction aussi fidèle de la vie indienne ne pouvait manquer d'intéresser vivement le Roi.

1. *Escot*, angle inférieur de la voile.
2. Hommage à Diane de Poitiers qui assistait à la fête.
3. Cordages.
4. Tabajares (Alfonce, *Cosmogr.*, p. 412), Tabaiares, Thabaiares (Thévet, f[os] 70-79).
5. Topinabaux (Alfonce, *Cosmogr.*, p. 412), Tououpinambaoults (Léry, p. 52).
6. Sciomachie, de σκία, ombre et μαχή, combat; combat simulé. — F. Denis, *op. cit.*, p. 63.





Phototypie Berthaud

L'enseigne de l'Hôtel du Brésil, à Rouen.

(Milieu du XVI[e] Siècle).

On lui avait montré successivement les produits naturels des pays visités par nos navigateurs, les villages avec leurs maisons et leurs palissades, les Indiens eux-mêmes couchés dans leur hamac, ou bien chassant et combattant. On avait surtout mis sous les yeux du monarque, les éléments du commerce que l'on pouvait faire avec ces sauvages : animaux vivants, oiseaux surtout au plumage éclatant et singes à fourrures, plantes alimentaires, pharmaceutiques et autres, mais surtout les *bois de teinture* et le fameux *Ora-boutan* en particulier, dont les Portugais auraient voulu s'assurer le monopole. Henri connaissait maintenant les divers aspects du commerce du bois de Brésil ; il avait vu le simulacre de la coupe des arbres dans la forêt, de leur transport, de leur embarquement.

« Quand les chrestiens, soyent Françoys ou Espagnols, écrivait Thévet quelques années plus tard, vont par delà pour charger du *Brasil*, les sauvages du païs le couppent et depècent eux mesmes et aucune fois le portent de trois ou quatre lieues iusques aux navires : je vous laisse à penser à quelle peine et ce pour appetit de gaigner quelque pauure accoustrement de meschante doublure ou quelque chemise [1]. »

Une gravure jointe au livre de la municipalité rouennaise avait fixé d'une manière générale ces divers souvenirs qui n'ont pas peu contribué, c'est bien certain, à provoquer quatre ans plus tard l'expédition de Villegagnon, dans la baie de Rio-de-Janeiro (1554) [2].

Mais un autre monument contemporain, d'une valeur artistique et documentaire fort supérieure à la gravure de 1550, nous a gardé tout le détail de ce commerce du bois de Brésil au XVIe siècle. C'est l'enseigne que l'on a longtemps vue au-dessus de l'entrée d'une vieille maison n° 17 de la rue Malpalu à Rouen et qui est aujourd'hui conservée au Musée départemental d'antiquités [3]. Cette enseigne, qui n'a jamais été fidèlement reproduite et dont je donne ci-joint une très bonne photographie, est composée de deux panneaux de 0 m 06 d'épaisseur et 0 m 54 de hauteur et qui, assemblés bout à bout, atteignent une longueur totale de 3 m 87.

1. Thévet, f° 117.
2. Cf. Arth. Heulhard, *Villegagnon, roi d'Amérique, un homme de mer au XVIe siècle*. Paris, Leroux, 1897, in-4°. — C'est la reproduction de l'*Esbat Americain*, exécuté avec beaucoup de soin pour ce bel ouvrage que M. Leroux a bien voulu mettre à la disposition de la Société qui l'en remercie vivement.
3. *Ann. des Mus. Scient. et Arch. des départements*. Paris, 1900, in-12, p. 320. — F. Denis, *op. cit.*, p. 25.

Le premier, qui est en même temps le plus long, mesure 2 m 19; toute la moitié droite en est occupée par une forêt en partie coupée, dans laquelle des Indiens abattent et préparent les bois ; au milieu, une sorte de Samson à la longue chevelure, à la musculature puissante, soulève une lourde cognée qui va retomber sur le tronc déjà entamé d'un gros arbre. A droite, un autre Indien non moins vigoureux, arrache à la main les branches d'un autre arbre déjà coupé et obliquement appuyé, tandis qu'à gauche un troisième, tenant à la main une forte raclette, blanchit un tronc complètement dépouillé. Un quatrième Indien agenouillé achève de préparer un arbre.

Plus à gauche, un robuste porteur, les deux épaules chargées, se dirige vers la mer tandis qu'un homme plus jeune, une bille sur l'épaule droite, le précède, tenant de la main gauche un enfant qui paraît porter un oiseau. Une femme, dans l'angle gauche, travaille accroupie; un homme barbu et chevelu, vu de dos, contemple la scène. Des perroquets volètent lourdement dans les arbres.

Dans le second panneau, plus raccourci (1 m 68) les bois sont amassés à la droite du spectateur sous la surveillance d'une jeune fille accompagnée d'un enfant, et un Indien présente une poutre à l'un des deux marins qui arriment un canot, tandis qu'un peu plus loin surgit dans les flots une barque à deux mâts avec ses châteaux de proue et de poupe et quelques hommes sur le pont.

La scène, dans son ensemble, est toute pleine de mouvement et de vie ; les petits personnages dont la taille est d'un peu plus de 30 centimètres, sont d'un dessin élégamment tourmenté, avec des mouvements presque toujours justes et des formes à peine exagérées. Mais il ne faut pas leur demander cette vérité ethnique qui échappe encore alors à la plupart des artistes, peintres ou sculpteurs, et qui ne nous apparaîtra que lorsque soixante ans plus tard, d'autres Tupinambas poseront à Paris devant le crayon de Joachim du Vien.

Je reviendrai dans une prochaine étude sur les gravures indiennes de 1614, qui n'offrent plus seulement l'intérêt pittoresque du document que nous venons d'examiner, mais nous mettent en présence de véritables sauvages, à peine un peu académisés par un restant de routine d'atelier, et dont la précieuse relation de Claude d'Abbeville nous montrera de fort beaux spécimens.

LES SAUVAGES DU CANADA

ET

LES MALADIES IMPORTÉES DE FRANCE AU XVIIe ET AU XVIIIe SIÈCLE :

LA PICOTE ET L'ALCOOLISME

PAR ÉMILE SALONE

Pendant les cent cinquante années que leur domination a duré dans l'Amérique du Nord, les Français n'ont pas cessé d'avoir une conception très généreuse de leurs devoirs à l'égard des indigènes et, avec une persévérance qu'aucun échec n'a découragée, ils se sont efforcés de les remplir. Ils ont traité leurs Sauvages plutôt en alliés qu'en sujets. Ils ont tout mis en œuvre, non seulement pour les convertir, mais encore pour les civiliser. Ils ont même tenté de provoquer par des mariages la fusion des deux races. On est pourtant obligé de reconnaître que l'établissement de nos colons au Canada a contribué, et cela pour une part assez considérable, à cette dépopulation que rien n'a pu enrayer depuis trois siècles et qui menace de destruction totale les tribus de l'ancienne Nouvelle-France. Et d'abord, nous leur avons apporté la variole.

La variole ou, pour se servir du nom usité encore aujourd'hui au Canada, la picote a été apportée en Amérique par les Européens. Elle fait son apparition à Saint-Domingue en 1517, au Mexique en 1518 [1]. Elle accompagne en Nouvelle-France le premier convoi de colons.

La maladie débute dans le bassin du Saint-Laurent en 1634 [2], au

1. Dechambre, Lereboullet, Hahn, *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*. 5e série, article Variole.

2. *Relation des Jésuites*, 1634, p. 90. — Pour les Relations des Jésuites de la Nouvelle-France, nous renvoyons à l'édition en trois volumes publiée à Québec en 1858, chez Coté.

moment même où débarquent à Québec les émigrants percherons de Robert Giffard[1]. Elle devient « universelle » en 1635[2]. En 1637, elle sévit dans toutes les missions des Jésuites, et particulièrement à Ossossané[3]. L'épidémie a son maximum de violence dans le voisinage de Québec, en 1639 et en 1640. Les Hospitalières de Dieppe qui viennent d'arriver et dont la petite salle est remplie tout de suite, sont obligées de dresser des cabanes dans leur jardin. Du mois d'août au mois de mai, elles soignent trois cents varioleux[4] Un si grand nombre a succombé que les Sauvages épouvantés s'enfuient loin de « la maison de mort »[5]. Mais la picote les poursuit. Elle se répand du Saguenay aux grands lacs et au pays des Iroquois.

Dans les missions, encore que les Jésuites fassent tout ce qui est en leur pouvoir pour soulager les malades[6], le désastre prend des proportions effroyables. Sur plus de mille Sauvages atteints, et les missionnaires ne donnent que le chiffre de ceux qu'ils ont baptisés, « une bonne partie est sortie de ce monde », parmi lesquels près de cinq cents petits enfants[7]. Cette épidémie de six années a porté à la nation huronne un coup dont elle ne pourra pas se relever[8].

1. Giffard et ses colons débarquent à Québec le 4 juin 1634. *Relation des Jésuites*, 1634, p. 88.

2. *Relation des Jésuites*, 1635, p. 32.

3. *Relation des Jésuites*, 1637, pp. 125, 131-132.

4. *Relation des Jésuites*, 1640, pp. 38-39.

5. « J'ai veu quelquefois des pigeons effarés battus d'un faucon; ces pauvres oyseaux voloient qui de ça, qui de là à l'endroit de leur côlombier sans oser y entrer... voilà justement l'idée du pitoyable estat auquel se trouvoient l'an passé nos sauvages; la maladie les poursuivoit comme à tire-d'aile... » *Relation des Jésuites*, 1640, p. 7.

6. « Voicy l'ordre que nous tenions : nous les visitions deux fois le jour, le matin et le soir et leur portions des bouillons et de la viande... Nos médecines ont eu des effets qui ont esclatté par tout le pays, et cependant je vous laisse à penser quelles médecines; un petit sachet de séné a servi à plus de cinquante personnes... Simon Baron a rendu de bons services en ceste occasion, car ayant appris autrefois.,. en pareille nécessité à manier la lancette, il n'a pas manqué icy de pratique... » *Relation des Jésuites*, 1637, p. 125.

7. *Relation des Jésuites*, 1640, p. 52.

8. « Ces bourgs et ces cabanes estoient bien autrement peuplés autrefois, mais les maladies extraordinaires et les guerres depuis quelques années en ça semblent avoir emporté le meilleur, ne restant que fort peu de vieillards... » *Relation des Jésuites*, 1640, p. 62. — « Les autres maladies, disent les sauvages, n'enlèvent qu'une

D'où vient cette homicide picote? Sans hésitation, les Hurons accusent les Français. Les Jésuites ont apporté dans le pays un capot empoisonné. Les indigènes vont même jusqu'à se persuader qu'ils sont victimes de la méchanceté de ce généreux Champlain qui les a tant aimés, que le fondateur de Québec est mort avec la résolution de détruire tout le pays [1]. La conséquence, c'est que, durant les épidémies, il arrive souvent aux missionnaires de se voir refuser l'entrée des cabanes [2].

Les Jésuites sont obligés de reconnaître que les Sauvages s'en prennent à eux avec « une sorte de fondement ». Le Père Vimont constate que « ceux qui avaient été les plus proches » des missionnaires s'étaient trouvés « les plus ruynés des maladies et que les bourgs entiers de ceux qui les avaient reçus se voyaient maintenant du tout exterminés » [3].

L'auteur de la relation de 1640 fait une remarque intéressante, et c'est que, si les colons récemment débarqués échappent à la contagion, les enfants nés dans le pays, et même les colons tout à fait acclimatés « en sont attaqués aussi bien que les Sauvages » [4].

Les grands convois d'émigrants envoyés, de 1659 à 1672, par Louis XIV, introduisent de nouveau au Canada les maladies populaires. Mais, cette fois, la scarlatine ou fièvre pourprée est du voyage. C'est elle qui, en 1659, tue le Père Dequen [5]. Est-ce la picote ou la fièvre pourprée qui, en 1662, réduit d'un tiers les cent engagés qu'amène Pierre Boucher [6], et qui, en 1663, sur deux

ou deux personnes par famille. Les pertes causées par les anciennes maladies se réparaient en peu d'années, nous n'y pensions plus ensuite. Celle-ci demanderait des siècles entiers pour repeupler le pays. » Bressany, *Relation abrégée de quelques missions des Pères de la Compagnie de Jésus dans la Nouvelle-France*, traduit de l'Italien par le Père Martin, pp. 161-162.

1. *Relation des Jésuites*, 1637, p. 132.

2. *Relation des Jésuites*, 1650, p. 12.

3. *Relation des Jésuites*, 1640, p. 55. « — Ce sont les Robes Noires qui nous font mourir par leurs sorts..... Ils se sont logés dans tel village où tout le monde se portait bien, sitôt qu'ils s'y sont établis, tout y est mort... Ils ont changé de lieu, et il en est arrivé de même. Ils sont allés visiter les cabanes des autres bourgs et il n'y a que celles où ils n'ont point esté qui aient esté exemptes de mortalité. » Marie de l'Incarnation, *Lettres. Lettres historiques*, XIX, 13 sept. 1640, p. 340.

4. *Relation des Jésuites*, 1640, p. 55.

5. Marie de l'Incarnation, *Lettres. Lettres historiques*, LVII, 1659, p. 544.

6. Arrest du 17 octobre 1663, *Jugements et délibérations du Conseil souverain de la Nouvelle-France*, t. I, p. 31.

cent vingt-cinq émigrants que le roi destine à la Nouvelle-France, en emporte quatre-vingt-deux [1]? Cela est bien difficile à savoir. Ce qu'il y a de certain, c'est que dans la région du Saint-Laurent, l'une et l'autre n'ont plus grand mal à faire aux Sauvages. Nomades ou domiciliés, ils sont tombés à un chiffre insignifiant [2]. La picote s'acharne pourtant sur ces misérables débris. En 1681, elle fait cent trente victimes dans la bourgade huronne de Sillery [3] qui, au recensement de 1685, comptait quatre cent quatre-vingt-huit âmes [4]. Mais l'année terrible par excellence, c'est 1703, où le fléau apporté de la Nouvelle-Angleterre par un sauvage, enlève deux mille Québeçois [5], alors que l'ensemble de la colonie n'atteint pas à dix-sept mille habitants [6]. Mais pour cette épidémie, comme pour celles de 1733 [7], de 1746 et de 1747, et ces fièvres dévorantes qui, de 1755 à 1759, déciment une population si éprouvée déjà par la guerre et la famine [8], nous n'avons aucun renseignement qui nous permette dans la masse des morts de distinguer les blancs et les rouges.

La picote ne devait point se renfermer dans les limites étroites de la région colonisée sur les deux rives du Saint-Laurent. Avec nos missionnaires, nos soldats et nos traiteurs de pelleteries, elle a pénétré jusqu'au cœur du continent. A la vérité, nous n'avons pas beaucoup de renseignements sur les ravages qu'elle a exercés parmi les Illinois, les Miamis, les Sauteux, les Outagamis, les Sioux. Au moment même où la défaite des Iroquois a ouvert aux Jésuites les routes de l'intérieur, ils cessent de publier

1. Lettre de M. de Villeray au Roi au nom du Conseil souverain de Québec, le 28 juin 1664, *Jugements et délibérations du Conseil souverain de la Nouvelle-France*, t. I, pp. 201-203.

2. 1.538 sauvages domiciliés en 1685, *Censuses of Canada*, 1665 to 1871; statistics of Canada, vol. IV, p. 16.

3. « Il est mort en trois mois plus de cinq cents Français et deux cents sauvages. » Mémoires de Denonville et Champigny, 6 novembre 1687, *Archives coloniales*, Canada-Mémoires, 1681-1690, f° 295. — Denonville, Mémoires de l'Estat présent des affaires du Canada, 27 octobre 1687, *Archives coloniales*, Canada. Correspondance générale, 9. 1687, f° 121.

4. Recensement de 1685, *Censuses of Canada*, *loc. cit.*

5. Casgrain, *Histoire de l'Hôtel-Dieu de Québec*, pp. 339-340.

6. 15.355 habitants au recensement de 1698, 16.417 à celui de 1706, *Censuses of Canada, 1665 to 1871*, vol. IV, pp. 40-48.

7. *Archives coloniales*, Canada. Correspondance générale, 60. 1733, f° 37.

8. *Journal du Marquis de Montcalm*, 13 nov. 1757, p. 317.

leurs Relations annuelles. Du moins, nous pouvons suivre la marche envahissante de la picote jusqu'au Saut Sainte-Marie où le Père Gabriel Druillettes l'introduit en 1670 [1].

Souvent aussi, les sauvages viennent chercher la maladie à Montréal ou à Orange. Lorsque, en 1701, Callières convoque à Montréal cette grande assemblée des nations qui pacifie pour cinquante ans la Nouvelle-France, la variole, elle aussi, est au rendez-vous [2]. Enfin, pendant la guerre de sept ans, en 1757, après la capitulation du fort William Henry, nos barbares alliés [3], qui violent les tombes des Anglais pour y prendre des chevelures, rapportent la terrible contagion dans leurs bourgades. Cette épidémie, la dernière de la domination française, est très meurtrière; elle a presque entièrement détruit les Poutéotamis [4].

Si considérable qu'ait été la part de la variole dans la destruction des nations indigènes du Canada, on peut se demander si l'alcool ne leur a pas fait encore plus de mal. L'alcool, c'est aussi le Français qui l'apporte, et, cette fois, hélas, le Français n'a pas l'excuse de propager le fléau involontairement.

En paiement de leurs pelleteries, que donner à ces Sauvages qui ne veulent d'aucune sorte de monnaie, et qui, même encore aujourd'hui, après trois siècles de domination européenne, ne consentent à négocier que par voie de troc? On leur donnera des armes, des ustensiles de ménage, des objets de parure, des vêtements, des vivres et surtout de l'eau-de-vie.

Dès le premier contact avec les Français, les indigènes du Canada

1. « Il n'eut pas plustôt mis pied à terre icy qu'une fâcheuse maladie se jetta parmi la plupart de nos sauvages. » *Relation des Jésuites*, 1670-1671, p. 28.

2. « Cependant la maladie s'était mise dès le commencement parmi les sauvages et plusieurs des plus considérables en étoient déjà morts. Les Hurons avaient été les plus maltraités et s'étoient imaginés que c'étoit l'effet d'un sort qu'on avoit jetté pour les faire tous périr. Il y en eut même qui allèrent trouver le Père Anjelran pour l'engager à obtenir des ecclésiastiques du séminaire qu'ils levassent le prétendu maléfice. » Charlevoix, *Histoire et description générale de la Nouvelle-France*, t. III, pp. 413-414.

3. Dix-huit nations et trente-huit tribus sont représentées au camp de Montcalm par dix-sept cent quatre-vingt-dix-neuf guerriers. Il y a là des Hurons, des Algonkins, des Iroquois, des Abenakis, des Têtes de Boule, des Outaouais, des Micmacs, des Malékites, des Loups, des Sauteux, des Mississagués, des Miamis, des Folles Avoines, des Puants, des Renards, des Sakis, des Ayoas. *Journal du Marquis de Montcalm*, pp. 261-264.

4. Casgrain, *Montcalm et Levis*, édit. Mame, 112-118.

témoignent d'un goût effréné pour l'alcool. Tout de suite cela devient leur passion dominante. Ils aiment mieux ne pas boire que de ne pas boire avec excès. Ils ne veulent boire que pour s'enivrer[1].

Quand on parle aux Français de France des ravages de l'ivrognerie de l'autre côté de l'Atlantique, ils se reportent aux spectacles qu'ils ont sous les yeux. En France, l'ivrognerie est un vice d'hommes faits. Dans les tribus américaines ils s'enivrent tous : hommes, femmes, enfants. Les Ursulines de Québec ont fait voir aux filles des Hurons et des Algonkins qui fréquentent leurs classes, en externes, « le mal où elles se précipitent en suivant l'exemple de leurs parents », et, du coup, ces sauvagesses qui ont été, jusque-là, les plus dociles des catéchistes, ne reviennent plus chez les religieuses[2]. Rien de plus instructif que le dialogue qui s'engage entre Colbert et M. Dudouyt, le grand vicaire de l'évêque Laval. Colbert ne peut concevoir que les Hurons et les Algonkins soient plus ivrognes que les Allemands ou les Bretons. M. Dudouyt lui riposte que : « s'il y a dans une bourgade de la boisson à la discrétion des Sauvages, ils s'enyvrent ordinairement tous, vieux, jeunes, grands, petits, femmes et enfants, de sorte qu'à peine en reste-t-il quelqu'un qui ne s'enyvre, que s'il y a de la boisson pour deux jours, l'ivognerie durera deux jours, s'il y en a pour une septmaine, elle durera une septmaine ; s'il y en a pour un mois, elle durera un mois, que nous ne voyons pas que parmy les peuples d'Europe toute une ville s'enyvre, ny que cela dure les septmaines et les mois[3]. »

L'ivresse des Sauvages a des suites effroyables. « Ils sont pris tout aussitôt et deviennent furieux. Ils courent nuds avec des épées et d'autres armes et font fuir tout le monde..... Il s'ensuit de là des meurtres, des violences, des brutalités monstrueuses et inouïes[4]. »

1. « Il est constant qu'ils ne veulent boire que pour s'enivrer ». Arrest du conseil souverain de Québec, 28 sept. 1663, *Jugements et délibérations du Conseil souverain de la Nouvelle-France*, t. I, p. 8. — « Si on leur baille une bouteille à six ou sept... ils l'abandonnent à deux ou trois afin qu'ils se puissent enivrer et les autres s'en privent. » M. Dudouyt à Mgr Laval, 1677, *Rapport sur les Archives canadiennes*, 1885, p. XCIX.

2. Marie de l'Incarnation. *Lettres. Lettres historiques*, 10 août 1662, LXIII, p. 571.

3. M. Dudouyt à Mgr Laval, 1677, *Rapport sur les Archives canadiennes*, 1885, p. XCVIII.

4. Marie de l'Incarnation. *Lettres. Lettres historiques*, 10 août, 1662, LXIII, p. 571.

Marie de l'Incarnation n'ose point décrire la scène dans toute son horreur. Un des notables habitants qui prennent part à l'assemblée du 20 octobre 1678, dont nous parlerons plus loin, Dombourg, se charge de compléter le tableau. « Ils commettent beaucoup de crimes et incestes, les enfants tuent leurs pères, violent leurs sœurs, les mères tuent leurs enfants et les femmes se prostituent pour une chopine d'eau-de-vie [1] ». Aussi bien le sauvage qui boit sait qu'il ne sera pas tenu pour responsable des crimes qu'il commettra alors qu'il aura « perdu l'esprit [2] ». Il arrive même qu'un sauvage s'enivre, de propos délibéré, afin de pouvoir exercer une vendetta avec la certitude de l'impunité [3].

Parmi les indigènes du Canada l'alcoolisme exerce ses ravages ordinaires. Les missionnaires s'aperçoivent vite qu'il va anéantir cette race vigoureuse. Dès 1611, le Père Biart a jeté le cri d'alarme pour l'Acadie [4]; en 1634, le père Lejeune le répète pour le Canada proprement dit [5].

L'alcoolisme prépare la voie à la tuberculose. Parmi les sauvages dont les auteurs des Relations racontent la mort édifiante, beaucoup succombent à des maladies de langueur qui durent de deux à trois ans, à des inflammations de gosier, à des vomissements de sang [6].

1. Procès-verbal de l'Assemblée tenue au château Saint-Louis de Québec, le 10 octobre 1678 et jours suivants, au sujet des boissons enivrantes que l'on traite aux sauvages, *Archives coloniales*. Canada, Mémoires, 1677-1678, f[os] 75-83.

2. « Ont-ils cuvé leur vin, ils sont entre eux aussi grands amis qu'auparavant, se disant l'un l'autre : « Ce n'est pas moi qui t'ai blessé, mais la boisson qui s'est servi de mon bras. » *Relation des Jésuites*, 1632, p. 10.

3. « Il est très certain que les sauvages ne boivent point par délicatesse, ni par nécessité, mais toujours pour quelque mauvais dessein. » Boucher, *Histoire véritable et naturelle de la Nouvelle-France*, pp. 93-95.

4. *Relation des Jésuites*, 1611, pp. 14-15.

5. « Les sauvages... sont devenus tellement yvrognes qu'encore qu'ils voyent bien que ces nouvelles boissons de vin et d'eau-de-vie qu'on leur apporte dépeuplent leur pays... ils ne sauroient s'abstenir... Il est vray qu'ils meurent en grand nombre, mais je m'estonne comme ils peuvent si longtemps résister. » *Relation des Jésuites*, 1634, p. 33.

6. *Relation des Jésuites*, 1643, p. 41-42 — et 1671, p. 29. — Voici tirée de la *Relation de 1658*, pp. 24-25, la description d'un cas de consomption. Il s'agit, il est vrai, d'une jeune fille huronne qui a mené une vie exemplaire, a été admise à prendre le voile chez les Hospitalières et ne peut, en aucune façon, être considérée comme victime de son intempérance. Elle meurt « d'une maladie assez commune aux sauvages,

Champlain, dès 1633, c'est-à-dire dès le moment où il reprend possession de la colonie restituée par les Anglais, est frappé de l'étendue, de la gravité du mal [1]. Il tente de l'enrayer par des mesures de rigueur. Avec beaucoup d'équité, il reconnaît que le plus coupable n'est pas celui qui boit, mais celui qui fait boire [2]. En 1636, s'inspirant des mêmes principes, Gand fait savoir aux Sauvages que lorsque l'un d'eux se serait enivré, on lui demanderait « estant retourné à son bon sens, qui luy avait donné et vendu cette boisson », et le Français paierait l'amende. Si le sauvage se taisait, on lui défendrait l'entrée des habitations. Cette même année, un colon est condamné à cinquante livres d'amende [3]. Ce qu'il est advenu des défenses de Champlain et de Gand pendant les vingt terribles années de la guerre iroquoise, on le devine. Mais, dès que le péril est passé, on recommence le bon combat contre l'alcoolisme, et, cette fois, ce sont les missionnaires qui le mènent.

Il y a un intérêt capital pour les Jésuites à s'opposer avec la dernière énergie à la propagation d'un mal qui rend impossible, qui rend inutile l'exercice de leur apostolat. « Nous perdons en un mois les sueurs et les travaux de dix et vingt ans », s'écrie douloureusement le Père Lalemant [4]. Cela va si loin en Acadie que les missionnaires sont obligés d'abandonner « deux ou trois fois des églises de sauvages, d'autant qu'il n'y avait point de juge ou de personne d'authorité pour réprimer les désordres [5] ».

Dans cette campagne qui sera si longue et si rude, ils prennent pour chef l'évêque de la colonie, M. de Laval. Le 26 ou le 27 novembre 1659, il y a réunion à l'évêché « pour résoudre le cas si vendre de la boisson de vin et d'eau-de-vie aux Sauvages était péché ». Il faut croire qu'il y a des hésitations, car c'est seulement le 6 mai 1660, jour de l'Ascension, que l'on publie l'excommuni-

qui est une espèce de langueur jointe à une fièvre lente qui la consumoit de telle sorte qu'elle diminuoit à veue d'œil, avec une fluxion accompagnée d'une grosse toux, qui luy gastoit toute la poitrine, en sorte que son poumon se dessechoit peu à peu. »

1. *Relation des Jésuites*, 1632, p. 10.
2. *Relation des Jésuites*, 1633, p. 32.
3. *Relation des Jésuites*, 1636, pp. 54-55.
4. Faillon, *Histoire de la colonie française en Canada*, t. III, pp. 30-31.
5. M. Dudouyt à Mgr Laval, 1677, *Rapport sur les Archives canadiennes*, 1885, p. c.

cation contre ceux qui donnent à boire aux Sauvages [1]. Les prêtres excommunient « nominatim » les coupables et ils leur imposent une pénitence publique [2]. Mais ils avaient trop compté sur la docilité des colons. Si bons catholiques qu'ils soient, ceux-ci n'accepteront pas d'être privés de leur principal moyen de commerce avec les indigènes, et « à cause des troubles et des désordres extraordinaires », au mois de février 1662, on est obligé de relever l'excommunication [3]. Elle est renouvelée en janvier 1663. Il est vrai, et l'aveu se trouve dans le *Journal des Jésuites*, qu'elle est suivie « de peu d'amendements » [4].

Si les traiteurs d'eau-de-vie se défendent si bien, c'est qu'ils sont soutenus en haut lieu. Le gouverneur d'Argenson ne consent pas à interdire la vente des boissons. Les Jésuites le font partir. Son successeur d'Avaugour est, au début, tout à fait d'accord avec M. de Laval, puis, soudain, il change d'avis. Le Père Lalemant a fait relacher une sauvagesse emprisonnée pour ivrognerie. Blessé, sans doute, de voir le missionnaire entreprendre sur son autorité, le gouverneur déclare qu'il ne peut y avoir deux poids et deux mesures, et que, puisque cette femme a été mise en liberté, il ne fera plus arrêter personne pour le délit qu'elle a commis [5]. Les Jésuites se débarrassent de M. d'Avaugour. M. de Mézy qui est leur homme, qu'ils ont désigné au roi, publie, le 15 septembre 1663, un arrêt qui condamne les délinquants, pour la première fois à trois cents écus d'amende, dont un tiers au fisc, un tiers à l'Hôtel-Dieu, un tiers au dénonciateur, et, pour la récidive, au fouet et au bannissement [6].

Louis XIV prononce la déchéance des Cent-Associés, il cède la Nouvelle-France à la Compagnie des Indes Occidentales, il la reprend définitivement dans son domaine, mais la répression de la traite des boissons ne fait aucun progrès. On continue à légiférer

1. *Journal des Jésuites* publié d'après le manuscrit original conservé aux Archives de Québec par Laverdière et Casgrain, pp. 268 et 282.
2. *Journal des Jésuites*, avril 1661, p. 295.
3. *Journal des Jésuites*, février 1662, p. 305.
4. *Journal des Jésuites*, janvier 1663, p. 315.
5. Charlevoix, *Histoire et description générale de la Nouvelle-France*, édit. in-12, 1744, t. II, p. 121.
6. Faillon, *Histoire de la colonie française en Canada*, t. III, p. 70.

sans résultat. A la vérité, on n'est pas parvenu à s'entendre sur le choix du remède. Les prêtres réclament l'interdiction absolue de la traite, les colons et les administrateurs, en tête Talon [1], l'homme de confiance de Colbert, estiment qu'il suffira de châtier l'usage immodéré des boissons. Le Conseil souverain de Québec essaie, tour à tour, de l'un et l'autre système. Par l'arrêt du 17 avril 1664, il a défendu « à toutes personnes de quelque qualité et condition qu'elles soient, de traiter ny donner, pas même le moindre coup, aucunes boissons enyvrantes aux Sauvages, sur peine de confiscation de leurs biens et de banissement, et si le cas y eschet, de fouet ». Par l'arrêt du 10 novembre 1668, il « permet à tous les Français habitans de la Nouvelle-France de vendre et débiter toutes sortes de boissons aux Sauvages », mais il « enjoinct aux dicts Sauvages d'en user sobrement, et en cas qu'ils viennent à s'enyvrer », il les condamne « à estre attachés par le col pendant deux heures à un carcan ou pilory et en deux castors d'amende », et, enfin, s'ils « commettent dans leurs yvresses quelque insolence, désordre ou crime », à être punis « selon les rigueur des ordonnances [2] ». Les Jésuites qui sont décidés à briser toute résistance et qui ne peuvent arracher à Colbert la disgrâce de Talon, arrivent au même résultat, en rendant la place intenable au grand intendant. Mais c'est une victoire inutile. Le désaccord persiste, la controverse se poursuit.

Les arguments que font valoir les deux partis sont exposés très complètement dans une audience que M. Dudouyt, le grand-vicaire de l'évêque Laval, obtient, à Sceaux, de Colbert en 1677 [3], et aussi, dans une assemblée des principaux habitants qui est, l'année suivante, convoquée à Québec [4].

Colbert reçoit assez mal M. Dudouyt. Il ne croit pas que le commerce avec les Sauvages puisse se faire sans le troc des boissons contre les pelleteries. Il a peur que les Sauvages, si on leur refuse

1. Thomas Chapais, *Jean Talon, intendant de la Nouvelle-France*, pp. 243-244.

2. *Jugements et délibérations du Conseil souverain de la Nouvelle-France*, t. I, pp. 171 et 535.

3. M. Dudouyt à Mgr Laval, 1677, *Rapport sur les Archives canadiennes*, 1685, pp. XCVIII-C.

4. Procès-verbal de l'Assemblée tenue au château Saint-Louis de Québec, le 10 octobre 1678 et jours suivants au sujet des boissons enivrantes que l'on traite aux sauvages, *Archives coloniales*. Canada, Mémoires, 1677-1678, f[os] 75-83.

à boire, n'aillent vendre leurs castors aux Hollandais. Il reproche aux prêtres du Canada « de vouloir porter les choses à un trop grand degré de perfection ». Il n'accepte pas le cas réservé. Il menace l'évêque de Québec de l'appel comme d'abus.

L'assemblée réunie le 10 octobre 1678 au château Saint-Louis, va nous donner l'opinion de la colonie sur cette irritante question des boissons enivrantes. Des vingt notables qui répondent à l'appel de Frontenac, c'est tout au plus si trois, la Valtrie, Gastineau, Dombourg, se rangent, sans aucune réserve, du côté des missionnaires. Berthier et Saurel, deux capitaines de Carignan « n'ont pas de connoissance qu'il se soit commis aucun crime depuis six ans causé par l'ivrognerie des Sauvages ». Repentigny et Bécancourt soutiennent que « l'intérêt même de la religion est de les faire boire ». Faute de trouver l'eau-de-vie chez les Français, ils iront la chercher à Orange, et, dans ce cas, ne court-on pas le risque de les livrer à l'hérésie? Cavelier de la Salle s'irrite fort de la prétention des ecclésiastiques de décider dans une affaire de commerce. Au surplus, il veut bien qu'on interdise la vente des boissons dans les habitations, l'important c'est qu'on les porte librement dans les tribus. La Salle est un coureur de bois. Crevier qui demeure, sans doute, sur sa concession, demande au contraire, qu'on ne puisse donner à boire que dans l'intérieur de la colonie.

En résumé, du plus grand nombre des opinions exprimées à l'assemblée du château de Saint-Louis, il résulte très nettement qu'aux yeux des colons, la question est mal posée et qu'il ne s'agit pas de savoir si les Sauvages boiront ou ne boiront pas de l'eau-de-vie, mais s'ils boiront de l'eau-de-vie française ou de l'eau-de-vie hollandaise.

Cette consultation des notables affermissait Colbert dans sa résolution de ne point troubler, plus qu'il ne convenait, un commerce qui faisait « la liaison » des Français avec les indigènes. Il importait toutefois de ne point refuser toute satisfaction aux religieux si puissants à Québec et à Versailles. L'ordonnance du 24 mai 1679 [1] condamne ceux qui porteront des boissons aux Sauvages, à cent livres d'amende pour la première fois, à trois cents livres pour la seconde, à une punition corporelle pour la troisième; mais il faut bien

1. *Archives coloniales*, Canada. Correspondance générale, 5, 1672-1681, f° 119.

remarquer qu'elle n'apporte aucune entrave à la vente dans les habitations. Quand, par l'ordonnance du 28 septembre 1684 [1], le successeur de Frontenac, Lefebvre de la Barre prétend abolir cette tolérance, le roit écrit à l'intendant de Meulles que l'ordonnance de M. de la Barre pour empêcher les cabaretiers de débiter des vins et eaux-de-vie est contraire à la sienne qui défend seulement de les porter dans les bourgades des Sauvages éloignées des habitations, et qu'il lui donne pouvoir de la révoquer [2].

L'ordonnance de 1679 a-t-elle été appliquée consciencieusement? On n'en est point sûr. Au surplus, elle est inapplicable. Quelle surveillance peut-on exercer à travers ce demi-continent que parcourent les coureurs de bois, de Montréal à la baie des Puants, de la baie d'Hudson au pays des Illinois? Puis, la guerre va recommencer avec l'Anglais et l'Iroquois, et il faut prendre garde à ne point mécontenter nos Sauvages.

Après la paix de Ryswick, on recommence à légiférer. Mais on ne s'en prendra plus aux traiteurs français. L'arrêt du conseil du 12 janvier 1699 punit le sauvage qui s'enivre d'une amende qui sera, en cas de rechute, de deux castors gras [3]. En 1710, Jean Raudot croit avoir trouvé le bon remède en limitant le nombre des cabarets. Naturellement, cela aboutit à la création de monopoles. C'est ainsi qu'aux Trois-Rivières, le sieur Grandmesnil, notaire, et le sieur Dubois ont seuls licence de donner à boire, le premier aux Abenakis, le second aux Algonkins [4].

Où en est-on au début du XVIIIe siècle? Vraiment le résultat est maigre. Les Hurons de Lorette sont devenus des modèles de tempérance [5] mais combien y a-t-il de Hurons à Lorette? deux cents tout au plus. Pour les autres, pour tous les Sauvages de l'empire français d'Amérique du Nord, ils ne sont rien moins que corrigés. Il faut lire dans la Relation par lettre de l'Amérique du Père Silvy ce que sont les suites de l'ivrognerie des Sauvages vers 1710 :

1. *Archives coloniales*, Canada. Mémoires, 1681-1690, f° 142.

2. 10 mars 1685, *Archives coloniales*. Canada, Mémoires, 1681-1690, f° 217.

3. *Archives coloniales*, Canada, Mémoires, 1697-1705, f° 89.

4. Ordonnance de J. Raudot, du 5 nov. 1710, *Archives de Québec*, Ordonnance des Intendants, f°s 121-122.

5. *Relation par lettres de l'Amérique septentrionale (années 1709 et 1710)*, éditée et annotée par le Père de Rochemonteix. *Lettre*, LXXXIX, pp. 210-211.

« Quand ils sont yvres... ils se poignardent les uns les autres, se mangent le nez et les oreilles, jettent leurs enfans dans le feu et font tous les désordres dont un homme furieux et fou peut être capable. » Et, pas plus que par le passé, ils ne sont tenus pour responsables des crimes qu'ils commettent en état d'ivresse. « Un Sauvage yvre, dit à un autre qui ne l'est point, je viens pour te tuer. Celuy qui n'a point bu baisse la teste et attend avec une patience qu'on ne peut concevoir le coup de la mort dont il est menacé. Quand ce malheur arrive, cet yvrogne en est quitte pour dire qu'il n'avoit pas d'esprit et que la boisson luy avoit osté la raison [1]. »

En 1730, l'évêque de Québec rentre soudain en scène. Il défend aux confesseurs d'absoudre ceux qui contribuent à enivrer les indigènes [2]. Cette reprise de cas réservé soulève de vives protestations dans la colonie. Aussi bien, les temps sont changés. Mgr Dosquet n'a pas sur ses ouailles l'autorité d'un Laval ou d'un Saint-Vallier. C'est un échec complet.

En résumé, quel résultat ont donné tous ces mandements épiscopaux, toutes ces ordonnances du roi et du gouverneur, tous ces arrêts du Conseil d'État ou du Conseil souverain ? Sans doute, à la fin de la domination française, il faut reconnaître que quelques petits groupes de Sauvages domiciliés sur les bords du Saint-Laurent ont été arrachés à cet alcool qui tue les races [3]. Mais, partout ailleurs, les indigènes boivent avec frénésie. Pour s'en convaincre, il suffit de suivre Bonnefons dans le voyage qu'il fait à travers l'Amérique française de 1751 à 1761, et aussi de lire dans le « Montcalm et Levis » de Casgrain, comment une distribution de rhum faite à nos alliés provoque l'horrible massacre du fort William Henry en 1757 [4]. Voici enfin un témoignage de Montcalm. Il décrit le départ des Sauvages de Montréal. Ils viennent de recevoir à La Chine ce qu'on appelle les présents du village qui consistent

1. *Relation par lettres de l'Amérique septentrionale* (*années 1709 et 1710*), éditée et annotée par le Père de Rochemonteix. *Lettres*, LXXXVIII, p. 190.

2. Mandement du 26 novembre 1730, *Mandements des évêques de Québec*, t. I, p. 535.

3. J.-C.-B., *Voyage au Canada dans le nord de l'Amérique septentrionale fait depuis l'an 1751 à 1761*, pp. 144-147.

4. Casgrain, *Montcalm et Levis*, édit. Mame, pp. 112-118.

en tabac, vermillon et eau-de-vie. « Ils nageaient dans cette liqueur à pleins barils et ne quittaient le baril que lorsqu'ils tombaient ivres-morts. Selon eux, ce seroit une belle mort que de mourir d'ivresse ; leur paradis est de boire [1] ».

1. *Journal du Marquis de Montcalm*, 29 août, 1757, p 299.

LE " PEYOTE " ET SON USAGE RITUEL CHEZ LES INDIENS DU NAYARIT

PAR M. LÉON DIGUET

Membre de la Société des Américanistes.

De la série de végétaux, qui jouissaient jadis au Mexique d'une grande réputation comme plantes sacrées à cause des effets enivrants ou hallucinants que l'on en obtenait, le peyote est le seul dont l'usage se soit encore un peu conservé jusqu'à nos jours [1].

Le mot peyote est une castillanisation du terme nahuatl, *peyotl*[2], nom qui est maintenant courant dans tout le nord du pays, quoique les tribus indiennes qui font encore usage de cette plante pendant leurs fêtes populaires, ou dans l'exercice des cérémonies religieuses, emploient une désignation spéciale à leur idiome. C'est ainsi que dans la Sierra-Madre et au Nayarit les *Tépéhuanes* désignent le peyote sous le nom de *kamaba*, les *Coras* sous celui de *huatari*, les *Huichols* sous celui de *hicouri*, terme également employé selon Lumoltz par les Indiens tarahumares. Dans le nord du Mexique, aux confins de la frontière des États-Unis, on

1. Les principales plantes employées comme succédanées du peyote pour se procurer des hallucinations étaient : le *toloache* ou *datura*, l'*ololiuhqui* convolvulacée du genre *ipomœa* et le *yetl* ou *tabac*; ces trois genres de plantes ont de nombreux représentants dont les effets physiologiques sont différents ou nuls suivant les espèces.

2. Manuel Urbina, dans son mémoire sur le peyote (*Anales del Museo de Mexico*, t. VII, 1900), dit à propos de l'origine du mot peyote : Selon la respectable opinion de l'abbé Hunt y Cortes et le dictionnaire mexicain dé Molina et Palma, *peyotl* provient probablement de *peyona-nic* qui signifie stimuler, aiguillonner ou encore de *Peyutl*, cocon de ver à soie ; par ces deux noms les anciens Mexicains désignaient cette plante soit par ses effets stimulants sur le cerveau, soit parce que certaines parties de la plante sont recouvertes d'une laine gris-jaunâtre qui rappelle l'aspect laineux de certains cocons.

le désigne, suivant les localités, sous le nom de *Ho* ou de *Wokowi*, enfin dans l'état de Queretaro, il est connu sous le nom de *Señi*.

Le peyote est une cactacée de petite dimension, à racine pivotante, napiforme, s'enfonçant assez profondément dans le sol, ne laissant émerger à la superficie qu'une tige aérienne, haute seulement de quelques centimètres; on rencontre assez abondamment cette plante dans certaines régions du nord du Mexique, principalement dans l'état de Zacatecas; elle appartient au genre *Artocarpus* (Scheidweiler) ou *Analonium* (Lemaire)[1], petit groupe de cactacées ne contenant jusqu'ici que six ou sept espèces connues; celle qui nous intéresse et qui paraît avoir les propriétés les plus actives est l'*A. lewini* ou *Wiliamsi*.

Les propriétés du peyote se trouvent plus ou moins mentionnées dans les relations des premiers missionnaires qui eurent à évangéliser les peuplades nomades ou sauvages du nord du Mexique; ces missionnaires, comme bien on le pense, s'efforcèrent de supprimer, parmi leurs néophytes, l'usage d'une plante qui produisait des effets réputés diaboliques. Le père Sahagun, dans son ouvrage sur les choses du Mexique, est celui de tous les anciens missionnaires qui nous renseigne le plus en détail sur les vertus de ce cactus que le père Ortega qualifiait de *raiz diabolica*.

Ce bon moine franciscain s'exprime en ces termes au paragraphe 2 du chapitre XXIX qui traite de toutes les races qui sont venues peupler ce pays :

« Les *Téochichimèques* avaient une grande connaissance des plantes et des racines, de leurs qualités et de leurs vertus. Ils furent les premiers à découvrir et à mettre en usage la racine appelée peyotl qui entrait dans leur consommation à la place du vin. Ils faisaient de même avec une sorte de champignon vénéneux appelé *nacatl*, dont ils fabriquaient une boisson. Après l'avoir bue, ils se réunissaient sur un plateau où ils se livraient au chant et à la danse de jour et de nuit tout à leur aise, le premier jour surtout, car le lendemain, ils pleuraient tous abondamment en disant

1. Le peyote avait primitivement été placé dans le genre *Echinocactus*, mais lorsque la plante fut mieux connue, on en fit un groupe à part qui possède plusieurs synonymies, c'est ainsi que l'on fit les genres ou sous-genres *Artocarpus*, 1838, *Anhalonium*, 1841, *Coryphanta* (Lemaire) 1868, *Stromatocactus* Karw., ex Fœster, 1885.

que les larmes servaient à laver leurs yeux et leur visage. » — Et plus loin le même auteur ajoute au chapitre des plantes qui enivrent: « Il y a une autre plante qui rappelle la truffe. On l'appelle peyotl, elle est blanche, elle se produit dans les parties les plus septentrionales du pays. Ceux qui la mangent ou boivent voient des choses effrayantes et risibles. Cette ivresse dure deux ou trois jours et disparaît ensuite. Cette plante entre dans la consommation habituelle des Chichimèques. Elle les soutient et leur donne du courage pour le combat en les mettant à l'abri de la peur, de la soif et de la faim. On croit même qu'elle les préserve du danger. »

En dehors de l'usage rituel, pendant les fêtes populaires ou les cérémonies religieuses dont nous parlerons plus loin, le peyote avait la réputation lorsqu'il était consommé en quantité modérée d'être un puissant stimulant permettant de produire un grand effort physique. Les Indiens, affirmait-on, en faisaient usage pour supporter d'extrêmes fatigues, la faim, la soif; le peyote leur tenait lieu de provisions, leur permettait de traverser sans inconvénient les immenses plaines désertiques où croît cette merveilleuse plante.

C'est du moins sous ce jour que nous le présente Hernandez et cette opinion a prévalu jusqu'à ce que des recherches chimiques et physiologiques ainsi que des essais infructueux en thérapeutique aient démontré l'opinion erronée que l'on avait sur les propriétés de cette plante, dont l'effet physiologique n'est peut-être pas sans avoir quelque ressemblance avec celui du chanvre employé par les Orientaux.

Du reste l'effet physiologique du peyote varie quelque peu selon les conditions physiques et surtout selon le degré d'intoxication chronique de celui qui en fait la consommation.

Le premier effet du peyote est de produire une surexcitation assez vive, accompagnée de visions colorées parfois effrayantes; manifestations assez pénibles pour que certains Indiens du Nayarit n'aient pu s'y accoutumer et aient dû renoncer à son usage qui leur était cependant prescrit par leur religion.

Il y a un fait digne de remarque, c'est que chez les Indiens adonnés au peyote, l'ivresse et la surexcitation produites sont bien différentes de celles que leur donne l'alcool; en général ce dernier leur procure une humeur batailleuse, tandis que le peyote, tout en les

surexcitant, leur donne une certaine tristesse qui les rend plutôt craintifs et les porte à éviter les querelles.

Pour ce qui est des effets sur les personnes non intoxiquées, le Dr W. Prentiss, le premier, a fait des recherches et des expériences avec le concours de personnes de bonne volonté ; les résultats obtenus ont été méticuleusement mentionnés dans la *Terapeutic Gazette* de 1895.

Les manifestations physiologiques, que l'on constate chez les Indiens chroniquement intoxiqués, lorsqu'ils font aux jours de fête usage d'une certaine dose de la plante sacrée, sont les suivants :

Au début une surexcitation très vive qui permet à ces Indiens d'exécuter sans fatigues apparentes des danses très animées et des chants à haute voix pendant toute une nuit.

A cette période d'ivresse délirante, succède une profonde torpeur, pendant laquelle le patient, insensible à ce qui se passe autour de lui, les yeux démesurément ouverts, est en proie aux hallucinations pendant lesquelles il s'imagine être en relation avec les dieux ; au sortir de cette torpeur le patient conserve une hébétude dont la durée peut être de un ou deux jours.

L'usage du peyote s'étendait quelque peu en dehors de sa zone de végétation ; on sait d'après le père Sahagun que les hordes nomades que l'on confondait sous le nom vague de Chichimèques étaient les importateurs des plantes enivrantes sur les marchés des centres civilisés.

Après la conquête espagnole, cette exportation cessa complètement et les missionnaires qui évangélisèrent et réduisirent à la vie sédentaire les tribus indigènes du nord du Mexique, s'appliquèrent à empêcher la consommation du peyote parmi leurs néophytes.

Les pratiques religieuses auxquelles donnait lieu le peyote, aux époques précolombiennes, ne se sont maintenues, à peu près intactes, que parmi les indigènes de la sierra du Nayarit. Cette région, comme on le sait, est habitée par deux tribus, les *Coras* et les *Huichols*. La tribu Cora étant en grande partie christianisée, a quelque peu délaissé le peyote, du moins en ce qui touche les cérémonies auxquelles la plante sacrée donne lieu à une certaine époque de l'année. Quant aux Huichols, ayant conservé pour la plupart leur ancienne religion, ils sont restés fidèles au culte du peyote, que selon leur tradition, ils avaient apporté dans la sierra



Phototypie Berthaud

Huichols en costume de fête au retour de la récolte du peyote.



à l'époque où ils s'y établirent. Pour ces Indiens, le peyote est la plante sacrée par excellence, aussi dans les chants, où ses vertus sont exaltées, la désigne-t-on métaphoriquement par *foutouri* qui signifie fleur.

Considéré comme un don divin, le peyote est l'aliment de l'âme comme le maïs est celui du corps.

Comme ce dernier, il a ses divinités tutélaires, et la déesse *Hatzimouika* est spécialement préposée à sa garde.

Les Huichols distinguent deux sortes de peyote, un est beaucoup plus actif et d'une saveur plus amère, c'est le *Tzinouritéhua-hicouri*, il appartient aux dieux, l'autre qui est celui dédié aux déesses, est désigné sous le nom de *Rhaïtoumuanitarihua-hicouri* [1], il ne possède que peu d'amertume et son effet physiologique est assez faible.

Ces deux sortes de peyotes, qui sont maintenant connues comme les variétés d'une seule et même espèce botanique [2], se différencient assez facilement par l'aspect extérieur de la plante, les spécimens les plus actifs ou des dieux ont un mamelonnement de la surface plus nombreux et plus petit.

La légende de la création du peyote, ou plutôt l'origine de la fête à laquelle il donne lieu, est la suivante, d'après les chants huichols :

Lorsque leur grand chef *Majakuagy* eut réuni parmi les tribus *Guachichiles* ses partisans pour aller fonder son royaume sur les sites peu accessibles et naturellement bien défendus de la sierra du Nayarit, il fut, lui et ses partisans, poursuivi par les adversaires de ses doctrines.

On les dispersa et on leur détruisit les ustensiles qui servaient pour puiser l'eau et préparer les aliments. Les dieux voulant se

1. *Tzinourité hua — hicouri: Tzinourité* varié, différent d'aspect, *ri* chose, *hua* d'eux (des dieux), *hicouri* peyote — *Rhaïtoumuanitarihua — hicouri : Rhaïtoumuani* nom d'une localité, *ta* abondance, *ri* chose, *hua* d'eux, d'elles (les déesses), *hicouri* peyote.

Les Huichols reconnaissent encore une troisième sorte de peyote qui appartient à une autre espèce (*Analonium prismaticum*) et qui est consommé parfois pendant les fêtes à titre commémoratif d'un événement passé pendant leur pérégrination. Les Huichols le désignent sous le nom de *Rhouhouiri*, *Rhou* affirmation, *huarikota* nom d'une localité.

2. M. Roland Gosselin, qui aux environs de Nice, cultive une riche collection de cactacées, a obtenu dans les semis provenant d'un même échantillon d'*Analonium Wiliamsi* les deux variétés de peyotes.

montrer compatissants aux infortunes de ceux qui étaient restés fidèles aux préceptes du législateur, leur procurèrent le moyen de poursuivre leur pérégrination ; pour cela, ils transformèrent les débris des ustensiles en une plante merveilleuse qui leur permit d'affronter les marches les plus pénibles à travers le désert sans avoir à se préoccuper des nécessités de la vie.

La fête du peyote, telle qu'elle se pratique encore aujourd'hui, est en grande partie la commémoration de l'expédition de Majakuagy.

Cette fête a lieu chaque année après la saison des pluies et après la récolte du maïs, dont les réjouissances de la fin de la moisson comptent comme prélude du départ pour la récolte du peyote.

Comme la plante ne croît pas spontanément dans la sierra du Nayarit, les indigènes sont obligés d'aller s'en approvisionner dans les solitudes, où pour la première fois, les vertus de ce végétal leur ont été révélées.

Les Huicholes, les Coras et aussi parfois les Tépéhuones qui doivent prendre part à l'expédition se réunissent au *tokipa* du village huichol de Santa Catarina Tohapourié.

Sous la conduite d'un chef qui a été élu, on commence l'expédition, laquelle, aller et retour, doit durer un mois; chaque jour on s'arrête à une étape, toujours la même, qui représente une station de l'antique pérégrination; pendant la halte, les pèlerins exécutent tout le cérémonial religieux qui leur a été prescrit par le législateur.

L'endroit que les chants huichols désignent pour avoir été le lieu où les disciples de Majakuagy connurent le peyote, était situé entre le Real de Catorce et la ville de San Luis Potosi, il se nommait *Rhaïtoumuany*; c'est là que jadis on allait en faire la récolte, mais depuis longtemps l'itinéraire de l'expédition s'est modifié, on va le récolter à une station moins éloignée qui se nomme la Mojonera, laquelle est désignée en langue huichole sous le nom de *Huarikita*. Les localités, qui doivent fournir à ceux qui prennent part à l'expédition les quinze stations de halte, ont, en outre de leurs noms espagnols actuels, conservé pour les pèlerins leurs anciennes appellations en langue huichole, ce sont :

1° *Houhiouripa* (*houhiouri*, oignon ; *pa*, locatif) ; éminence des contreforts de la sierra du Nayarit désignée sous le nom de Chonacata.

2° *Mekitzata* (*Meki*, mezquite ou prosopis; *tzata*, locatif); village de Mezquitic.

3° *Haquikoni* (*haqui*, rivière ; *koni*, profonde); c'est une localité de la sierra de Monte Escobedo.

4° *Houkoumayéhoué* (lieu où est le pin élevé), localité de la sierra de la Laguna grande.

5° *Jourahoue-mouyaka* (*jourahoue*, étoile ; *mouyaka*, lieu où existe); hacienda de los Cuervos.

6° *Arahouira*(?), ville de Xeres.

7° *Rhurahuarita* (*Rhurahouari*, jardin ; *ta*, locatif) ; village de Sieneguitos.

8° *Ourjata* (*ourja*, herbe ; *ta*, locatif) ; c'est la ville de Zacatecas dont le nom aujourd'hui déformé de Zacatzoutla avait en nahuatl la même signification.

9° *Nirkamamona* (*Nirka* ou *Nierka* et *mamona* sont des emblèmes religieux); village de Troncoso.

10° *Atkatzica* ou *Rhamokahione* (*Atkatzi*, tecomate, *ta*, locatif; *Rha*, eau, *mokahione*, suintement d'eau); localité appelée Tierras coloradas.

11° *Ramaya*, nom espagnol huicholisé de l'hacienda de Ramos; on s'arrête rarement à ce point qui du reste ne rappelle rien d'historique.

12° *Tateimatiniéré* (*ta*, notre, *teï*, mère, déesse, *matiniéré*, qui existe) ; hacienda de la Hedeonda.

13° *Ikitzaroumahie* (*ikitzarou*, colonne, pilier, *mahie*, lieu où est) ; village de San Juan del Sal.

14° *Huakourikiteni* (*Huacouri* est un des dieux de la chasse ; cé même mot prononcé en accentuant sur la dernière syllabe signifie tépéhuane; *kiteni*, porte), hacienda de la puerta de San Raphael.

15° *Houirikata*. Cette dernière localité qui est le terme du voyage signifie en langue huichole « par derrière la déesse du peyote »; la localité aujourd'hui est connue, je l'ai déjà dit, sous le nom de la *Mojonera*. Là, les jeûnes et les privations que l'on s'était imposés prennent fin, les pèlerins se dispersent et s'occupent toute la journée à la récolte de la précieuse plante ; le retour ensuite s'exécute en suivant le même itinéraire.

Durant les marches ceux qui conduisent l'expédition vont en tête, les autres suivent en file les uns à la suite des autres, réci-

tant et psalmodiant des mélopées; le reste de ceux qui accompagnent l'expédition à titre d'auxiliaires ferment la marche en conduisant les bêtes de charge qui doivent servir à rapporter la provision de peyote.

Cinq jours avant d'arriver à l'endroit convenu, les chefs de l'expédition pratiquent un jeûne et une abstinence des plus rigoureux.

Le retour de l'expédition donne lieu à un grand festival dans tous les villages de la sierra du Nayarit; ceux qui ont pris part au pèlerinage sont les héros de la fête; pour la circonstance ils revêtent leurs plus beaux vêtements, s'ornent de plumes la chevelure ou le chapeau et se peignent sur le visage les attributs distinctifs de leur caste ou de leur dieu tutélaire. Les réjouissances durent un mois pendant lequel les Indiens font usage de la plante, soit en la consommant seule pour se procurer des hallucinations, soit en la mélangeant aux aliments pour obtenir un peu d'ivresse. Pendant toute la durée de la fête le peyote est offert aux divinités et ensuite aux amis des parents : une partie de la récolte est vendue à ceux qui n'ont pas pris part à l'expédition, une autre partie est plantée pour se conserver et être utilisée pendant les fêtes religieuses qui auront lieu pendant le cours de l'année.

Comme le peyote n'est pas une plante annuelle (il en est ainsi du reste de toutes les cactacées), une récolte inconsidérée ne tarderait pas à le faire disparaître des endroits où il croît naturellement et où, suivant les rites liturgiques, on doit en faire le prélèvement. Les Indiens ont alors grand soin, pour ne pas priver la région de sa production, de ne prendre que la partie supérieure de la plante, laissant ainsi en terre une grande partie du pivot ou tige souterraine qui, pendant le cours de l'année, bourgeonnera et fournira un rejeton que l'on pourra utiliser lors de la prochaine moisson[1].

1. Selon M. R. Roland-Gosselin (ex litteris), après qu'un pivot d'*Analonium* resté en terre a été sectionné, il repousse autour de la cicatrice un ou souvent plusieurs bourgeons qui donneront en deux ans à la plante l'aspect de plusieurs peyotes se touchant.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages généraux mentionnant le peyote et son usage.

SAHAGUN. — *Histoire des choses de la Nouvelle-Espagne* (édition française).
ARLEGUI. — *Cronica de la provincia de Zacatecas.*
ANDRES ESTRADA FLORES. — *Relacion y mapa del partido de San Pedro Teocaltiche.* Manuscrit 1659.
ORTEGA. — *Historia del Nayarit.*
ALEGRE. — *Historia de la compañia de Jesus en Mexico.*
HERNANDEZ. — *Cuatro libros de la naturaleza y virtudes de las plantas y animales* que estan recevidos en el uso de la medicina en la Nueva España. Opera quam edita tum inedita ad autographi fidem et integritatem expressa imprensu et jussu regio. 1790.
LUMOLTZ. — *Symbolism of the Huichols indians. Unknown Mexico.*

PUBLICATIONS SPÉCIALES

LEWIN AND HENNINGS. — *The terapeutic Gazette.* Détroit. Mich, Philadelphia. Pa ; third series, vol. XI, n° 9.
LEWIN. — *Archiv für experimentale Pathologie und Pharmacologie*, 1888, XXIV, p. 401, in Heffters'archiv of experimental pathologie, 1888 et 1894.
Terapeutic gazette, 1888.
Int. Garten flora, 1888.
KAUDER. — *Archiv der Pharm.*, 1893.
D. W. PRENTISS AND MORGAN. — Reprint from the « *medical record* » *mezcal bottons.* August 1896.
Terapeutic gazette. Septembre 1895.
THOMPSON. *Report of the Missouri botan. garden*, IX, 1898.
HEFTER. — *Archiv für experimental Pathologie und Pharmacologie*, 1894, t. XXXIV, p. 65.
Voir également le *Journal de chimie et de pharmacie.* 1895, t. I, p. 505, 519 ; 1898, t. VIII, p. 519.
MANUEL URBINA. — *El peyote y el Ololiuhqui* (*Anales del Museo nacional de Mexico*, t. VII, Julio y Setiembre 1900).



CONTRIBUTION A L'ÉTUDE

DES

LANGUES COLORADO ET CAYAPA

(RÉPUBLIQUE DE L'ÉQUATEUR)

PAR M. HENRI BEUCHAT

ET M. LE Dr RIVET

Médecin de la Mission géodésique française de l'Équateur.

Lorsque les Espagnols firent la conquête des territoires occupés actuellement par la République de l'Équateur, les populations indigènes parlaient des idiomes variés. La langue quichua, importée par les vainqueurs incasiques, n'avait pas encore eu le temps de se généraliser parmi les peuplades soumises de la vallée interandine ; à plus forte raison, était-elle complètement ignorée des peuplades, restées indépendantes, des régions situées à l'est de la Cordillère orientale et des tribus vivant entre la Cordillère occidentale et le Pacifique, où la suzeraineté des souverains de Cuzco fut toujours nominale.

Des documents, qui attestent d'une façon indiscutable la diversité des langues parlées à cette époque dans le pays, ont été publiés par Gonzalez Suarez, le savant historien de l'Équateur[1]. Ce sont des demandes de cures où le solliciteur donne comme titre à cette faveur sa connaissance soit de la langue des Cañaris, soit de la langue des Puruhaes, etc., en outre de la langue générale, le quichua. Ces requêtes datent toutes de la deuxième moitié du XVIe siècle et les originaux en sont conservés aux Archives des Indes de Séville.

1. Federico Gonzalez Suarez. *Historia General de la República del Ecuador*. Quito, 1890, t. I, ch. 5, note de la p. 170.

Dans les *Descripciones Geográficas de Indias*, dont quelques-unes ont été publiées et dont la plupart sont encore inédites parmi les manuscrits de la *Real Academia de la Historia* de Madrid, on trouve également à chaque instant la preuve que des langues différentes existaient non seulement dans chaque province, mais même dans les diverses tribus d'une même peuplade.

Enfin, le manuscrit du premier Synode diocésain réuni à Quito en 1583 par l'évêque Don Fr. Luis Lopéz de Solis, manuscrit dont l'original se trouve aux Archives ecclésiastiques de la Curie métropolitaine de Quito, renferme la décision suivante : « Chapitre 3 : *Qu'il soit fait des catéchismes dans les langues maternelles, là où les Indiens ne parlent pas la langue de l'Inga.*

Par expérience, nous savons que, dans notre évêché, il y a diversité de peuples qui ne parlent pas la langue du Cuzco ou la langue aymará, et pour qu'ils ne soient pas privés d'enseignement chrétien, il est nécessaire de faire traduire le catéchisme et le livre confessionnaire dans leurs propres langues ; pour cette raison et nous conformant aux ordres du Concile Provincial dernier, et nous étant informés des meilleurs interprètes capables de faire ce travail, il nous a paru bon de le confier à Alonso Núñez de San Pedro et à Alonso Ruiz pour la langue des plaines ou « atallana » ; à Gabriel de Minaya, prêtre, pour la langue Cañar et Puruhay ; à Fr. Francisco de Jerez et à Fr. Alonso de Jerez, de l'ordre de la Merced, pour la langue des Pastos, et à Andrés Moreno de Zúñiga et Diego Bermudez, prêtres, pour la langue Quillacinga ; et nous recommandons à tous ces traducteurs le plus grand soin et la plus grande rapidité..... »

Actuellement, la plupart de ces langues ont disparu ; tous les Indiens de l'Inter-Sierra et les Indiens du haut Napo parlent le quichua ; ce sont les missionnaires qui, par une anomalie singulière, ont propagé ou introduit cette langue, au lieu d'imposer et de répandre la langue espagnole. De ce fait, les idiomes primitifs ont cédé presque partout la place à la langue péruvienne et, malheureusement, les catéchismes rédigés par les prêtres des premiers temps ne nous sont pas parvenus. Pourtant, soit sur le versant amazonien, soit sur le versant du Pacifique, des tribus, ayant eu de rares contacts avec les missionnaires ou avec les Blancs, ont pu

conserver jusqu'à ce jour, à peu près intacte, leur langue maternelle : ce sont, dans la première région, les Jíbaros, les Záparos, etc..., dans la seconde, les Colorados et les Cayapas. Au cours d'un séjour de cinq ans en Équateur, l'un de nous a pu réunir des vocabulaires plus ou moins abondants de chacun de ces idiomes ; pour l'instant, nous ne occuperons que des langues du second groupe : de la langue colorado et de la langue cayapa. Quant à l'idiome des Esmeraldas, dont Wolf put faire recueillir, en 1877, un vocabulaire de 450 mots et phrases qui fut étudié par Seler [1], il est à l'heure actuelle complètement éteint.

I

LANGUE COLORADO

Les Indiens Colorados ayant été étudiés ici même par l'un de nous [2], nous renvoyons le lecteur à ce mémoire pour tout ce qui concerne leur répartition actuelle et leur ethnographie. Cette tribu, en raison de son isolement, a conservé jusqu'à nos jours sa langue originale. Quelques mots quichuas s'y retrouvent pourtant. Ce fait s'explique aisément, des missions ayant été établies par les Jésuites, au cours du XVIIe siècle, dans cette région, où deux petits villages appelés Llichipe et Calope existaient encore en 1694 [3].

La langue colorado a été déjà étudiée par M. Seler [4] au moyen de documents que lui avait fournis Wolf. On pourrait donc contester l'utilité de la publication actuelle. Cependant, notre vocabulaire présente l'avantage d'avoir été réuni par une seule personne, alors

1. Eduard Seler. *Die Sprache der Indianer von Esmeraldas. Gesammelte Abhandlungen zur Amerikanischen Sprache und Alterthumskunde.* Berlin, Asher et C°, 1902, t. I, p. 49-64.

2. Dr Rivet. *Les Indiens Colorados. Récit de voyage et étude ethnologique. Journal de la Société des Américanistes de Paris*, nouv. série, t. II, n° 2, 1905, p. 177.

3. F. Gonzalez Suarez. *Op. cit.*, Quito, t. VI, 1901, note de la p. 146.

4. Seler (Eduard). *Notizen über die Sprache der Colorados von Ecuador.— Originalmitheilungen aus der ethnologischen Abtheilung der Königlichen Museen*, n° 1. Berlin, 1885, p. 44-56, in-8° ; article reproduit dans *Gesammelte Abhandlungen zur Amerikanischen Sprache und Alterthumskunde*, Berlin, Asher & C°, 1902, t. I, p. 3-18. — Seler. *Die verwandten Sprachen der Cayapa und der Colorados von Ecuador. Gesammelte Abhandlungen*, p. 18-48.

que celui de M. Seler est formé de tronçons recueillis par des auteurs de nationalité différente, qui n'ont pas adopté une phonétique uniforme. De plus, nous nous sommes entourés de toutes les garanties d'exactitude possibles. Chaque mot était écrit un jour sous la dictée d'un Indien intelligent et complètement apprivoisé, puis le lendemain, le même mot était prononcé devant le même interprète ou, si possible, devant un autre individu, qui indiquait l'objet que ce mot désignait. Cette contre-épreuve nous semble indispensable, et nous pensons que les auteurs qui ont fourni les documents de M. Seler n'ont peut-être pas eu la patience ou le temps de se livrer à ce travail de vérification.

Telles sont les deux raisons pour lesquelles nous pensons que ce vocabulaire ne fait pas double emploi avec celui qu'a publié le savant linguiste allemand.

PHONÉTIQUE

La phonétique du Colorado et des langues du même groupe ne présente pas de difficultés : tous les sons qu'on y trouve se rencontrent en espagnol ou en français. Cependant, vu la diversité d'origine de nos informateurs indiens, il est nécessaire de comparer parfois les mots ensemble pour pouvoir découvrir quels sont les sons réels qu'indiquent les graphies différentes.

Voyelles

a, e, ę, ė, i, o, u, ã, ẽ

Toutes ces voyelles ont un son clair et plein : l'*a* se prononce toujours comme dans le français « pas »; on trouve dans un vocabulaire publié par M. Seler, la notation d'un *ă* qui correspondrait peut-être au son de l'*a* dans le mot français « mare », mais notre expérience personnelle ne nous a pas fait découvrir ce son.

L'*e* possède trois sons : *e*, comme dans le français « mère », *ę*, comme dans « pitié » et *ė*, son terminal indiquant un *e* long qui se termine sur un son analogue à *i* (*eⁱ*). L'*i* n'a pas besoin d'être expliqué. L'*o* a le même son que dans le mot « pose » ; il n'a jamais celui de l'*o* fermé dans « note ». L'*u* a un son qui se rapproche parfois de celui de l'*o*, avec lequel il permute volontiers.

ã représente une nasale assez analogue à *an* dans les mots français « an », « ange » ; cependant cette nasale n'a pas la sécheresse de celle du français, et se rapproche davantage de *ã* portugais ou de *ą* polonais.

ẽ correspond, sous les mêmes réserves, à *in* dans les mots « industrie », « fin ».

Les voyelles ne forment pas de diphtongues ; elles doivent toujours être prononcées clairement et séparément : *ui* ne sonne pas comme dans le mot « oui », mais comme *ou-i*.

Consonnes

	Sonnantes	Sourdes	Aspirées	Nasales
Gutturales	*g*(?), *h*	*k*	*ḥ*	*ṅ*
Dentales	*d*	*t*	—	*ñ*

Palatales	—	*č*	—	*n*
Labiales	*b*	*p*	*f*	
Sibilantes		*s*	*š*	
Semi-voyelles	*y*, *r*, *v*			

Le *g* se change en *k* avec la plus grande facilité. *h* représente une aspiration douce et *ḥ* une aspiration forte, un peu plus faible que la jota espagnole ; *ṅ* est un son analogue à *ng* dans les mots allemands « enge », « bringen ». *d*, *t* ne demandent aucune explication ; *ñ* est un *n* mouillé, plus doux que l'*ñ* espagnol. *Č* représente le *ch* espagnol, le *tsch* allemand ; *š* le *ch* français. *r* est un *r* vibrant, prononcé avec la pointe de la langue, comme dans l'espagnol « corazón ».

Comme toutes les langues qui n'ont pas été fixées par l'écriture, le Colorado montre peu de stabilité dans sa phonétique. Nous avons déjà fait allusion à la mutation de l'*o* en *u*, du *g* en *k*. Le même échange existe entre *p* et *f*, *b* et *v*, *mb* et *m*. Un certain nombre de ces mutations ont un but euphonique, comme nous le verrons plus loin ; d'autres ont lieu par assimilation ou confusion de sons (*o* et *u*, *mb* et *m*), d'autres enfin n'existent peut-être pas en fait, mais sont dues à la nationalité de celui qui a recueilli le vocabulaire. Telle est l'apparition simultanée du *b* et du *v* dans les mêmes mots. Les Espagnols de l'Équateur, de même que les Catalans, confondent constamment ces deux sons, aussi ne doit-on pas y attacher une importance considérable.

Accentuation

La question de l'accent reste très obscure. Nous avons marqué avec le plus grand soin l'accentuation du mot tel qu'il nous était donné ; cependant, dans un grand nombre de cas, il occupe une position très différente de celle que lui attribuent les vocabulaires publiés par M. Seler. Nous avons cru reconnaître certaines règles de l'accentuation dans les mots composés ; nous en parlerons dans la partie lexicologique, à propos des accidents phonétiques.

Les mots disyllabiques sont, pour la plupart, accentués sur la dernière syllabe. C'est cependant loin d'être une règle générale, et un certain nombre d'entre eux portent l'accent sur la première.

Nous avons marqué l'accentuation par un (′). Les mots polysyllabiques qui ne portent aucun accent doivent être prononcés comme en français, c'est-à-dire avec un accent égal.

La phrase est prononcée de façon analogue aux phrases françaises.

REMARQUES SUR LA LEXICOLOGIE

Accidents phonétiques. — Nous y avons déjà fait allusion ; certaines mutations de sons que l'on rencontre en Colorado ont un but euphonique :

Mutation de *k* en *g* dans les mots composés : *kalá* « argent » ; *lakḙgala* « or » ; *kuh* « sein », *hualagupi* « lait » (*huala* = vache ; *pi* = liquide) ; *tęñka* « poitrine » ; *tęñga-fṛotikihenahe* « j'ai mal à l'estomac ». La mutation contraire s'opère dans un cas unique et douteux : *fiogę-de* « siffler » ; *fioki-nę-ohe* « je siffle ».

Mutation du *b* en *p* dans les mots composés ; un seul exemple : *umbaluga* « 4 » ; *umpalu-čuñga* « 40 ».

Mutation du *t* en *g*. Exemple douteux : *niṛiatio* « comment » ; *niṛiagiotoh* « comment allez-vous ? ».

Les voyelles changent assez souvent ; on en a déjà vu un exemple (*fiogę*, *fioki*) ; en voici un autre : *mantḙ* « 5 » ; *manta-čuñga* « 50 » ; *manta-patsa* « 500 ». Ces mutations ne semblent répondre à aucune règle et peuvent provenir de différences individuelles de prononciation.

Ajoutons que lorsque l'on suffixe la particule *-oę*, dont il sera plus loin question, à un mot finissant par un *a* ou un *o*, on interpose entre celle-ci et la particule un *y* euphonique : (*an-oę* « venir », *kan-oę* « emporter », mais : *fua-y-oę* « arriver » ; *šu-y-oę* « courir » ; *lo-y-oę* « sortir », etc.) ; après un *ę* ou un *i* la consonne interposée est un *h* ou une aspiration très douce que l'oreille ne décèle pas toujours : *ašinę-h-oę* « je respire » ; *pipikęṛę-(h) -oe* « cracher » ; *sę-(h)oę* « être bon », *adi-h-oę* « noyer », etc.

Position de l'accent. — Dans les formes verbales qui nous ont été données avec la terminaison *-de*, on observe les particularités suivantes : dans les formes disyllabiques, l'accent se porte toujours sur la première syllabe : *dó-de* « fermer », *pá-de* « aviser ». Dans les trisyllabes, l'accent occupe la même place, c'est-à-dire qu'il précède toujours directement le suffixe *-de* : *telé-de* « lier, attacher » ; *męṛá-de* « entendre, comprendre » ; nous trouvons cependant *háli-de* dont l'accent porte sur l'antépénultième syllabe. Dans les mots contenant quatre syllabes et plus, l'accent se porte sur l'antépénultième : *kamḙṛa-de* « attendre » ; *kuágę-de* « filer » ; *tulípo-de* « pousser » ; *tapegáši-de* « balayer » ; *aṛále-de* « arroser » ; *fióge-de* « siffler » ; *adḙdi-de* « appeler, hêler » ; *padęsḙgaṛ-de* « punir » ; *pipía-de* « se baigner ».

Nous n'avons trouvé qu'une exception à cette règle ; c'est le verbe *nósa-ɣa-de* « taire ». En tout cas et quoi qu'il en soit de la valeur d'une règle tirée de si peu de faits, on peut dire, sans craindre de se tromper, que le suffixe *-de* ne porte jamais l'accent [1].

Nous n'avons pu trouver aucune trace de système d'accentuation dans les formes verbales, qui nous ont été fournies, accompagnées du suffixe *-oę* ([*y*]*oę*, [*h*]*oę*). La seule particularité qu'elles présentent en commun avec les précédentes est que le suffixe ne porte jamais l'accent.

Les substantifs primitifs présentent une remarquable uniformité dans l'accentuation ; l'accent se porte presque toujours sur la dernière syllabe, comme on le verra par l'examen du vocabulaire, et cela que le nom ait deux syllabes, comme c'est le plus souvent le cas, ou davantage. Ex. : *kaɣán* « araignée » ; *kęɣę́* « espèce de poisson » ; *tsabó* « étoile » ; *babutú* « tambour » ; *puęnkó* « âme » ; *mubã́* « espèce d'oiseau », etc.

Cependant, un certain nombre de substantifs ont l'accent placé sur une autre syllabe que la dernière. Pour certains d'entre eux, nous sommes incapables de découvrir la raison de ce déplacement ; peut-être, malgré tout le soin apporté à la confection de notre vocabulaire, avons-nous mal placé l'accent ; peut-être aussi ce déplacement vient-il de différences dans la prononciation des individus.

Dans les substantifs composés, l'accent est encore déplacé ; c'est généralement le premier mot qui porte l'accent, sur la deuxième syllabe s'il est disyllabique. Ex. : *mamá-pini* « myriapode » (de *màmá* « grand'mère ? » *pini* « serpent » ; *huá-kęla* « jaguar » (de *hua* « grand » et *kęlá* « félin ») ; *lú-kęla* « puma, couguar » (de *lu*[*bã*] « rouge » et *kęla*) ; *tędę́-šili* « veine » (de *tędę́* « avant-bras » et *šili* « corde, lien ») ; *kinfú-foɣo* « fosses nasales » (de *kinfú* « nez » et *foɣo* « trou »). Il y a cependant quelques exceptions, qui peuvent êtres dues à des erreurs de notation : *hualpa-ná* « veau » (de *hualpá* « bœuf » et *na* « petit » ; *hualagu-pi* « lait (*pi* = liquide), etc.

Les mots empruntés à d'autres langues n'ont pas d'accentuation bien définie. Ex. : *kuči* « porc » qui porte l'accent à la façon des mots colorados, vient du quichua *kúči* ; au contraire l'espagnol *ovéja* « mouton » a donné *opísa*.

Composition des mots. — Les substantifs primitifs ont généralement

1. L'accentuation telle qu'elle est donnée dans le vocabulaire de M. Seler donne des résultats un peu différents de ceux que nous venons d'exposer : sur quatre verbes disyllabiques, trois agréent avec nos résultats ; ce sont *dó-de* « schliessen » ; *tá-de* « kaufen » ; *woa qué-de* « säen » ; sur onze verbes trisyllabes, trois seulement portent l'accent sur la pénultième, quatre sur l'antépénultième et trois sur la syllabe suffixe *-de* ; enfin les mots de quatre syllabes et plus ont tous l'accent sur l'antépénultième.

deux ou trois syllabes ; les monosyllabes sont assez rares. Ex. : monosyllabes : *pí* « rivière, eau, liquide » ; *tó* « terre », *tóh* « village » ; *du* « colline, hauteur » ; *ní* « feu » ; *šua* « pluie » ; *yó* « soleil » ; *pé* « lune » ; *má* « jour » ; *fu* « laine, poil, toute chose lanugineuse » ; *šu* « chien » ; *dih̥* « fourmi » ; *sóh̥* « vulve » : *pę́* « excrément » ; *yę́*, *hię́* « écureuil ».

Disyllabes : *háli* « maison » ; *tamó* « mur » ; *lopo* « cendre » ; *ita* « champ, plantation » ; *tsabó* « étoile » ; *kępę́* « nuit » ; *ɾuntó* « grêle » ; *h̥ułę́* « singe » ; *męsę́h* « chat » ; *mana* « chevreuil, *cervus Virginianus* » ; *pini* « serpent » ; *kęɾę́* « poisson campechito » ; *halá* « guêpe » ; *išu* « cigale » ; *bęšu* « *cancer crangon*, camaron » ; *kalá* « argent » ; *soná* « femme » ; *náo* « fils » ; *ako* « frère » ; *tędę́* « la main » ; *nędę́* « le pied » ; *asán* « le sang ».

Trisyllabes : *čunino* « siège en bois de forme basse » ; *kotola* « enclos pour les bêtes, *corral* » ; *pituka* « fuseau » ; *kébina* « coucher du soleil » ; *čibana* « chaleur » ; *tsalędę* « léopard » ; *kęlana* « jaguarondi, *tigrillo* » ; *mátaɾa* « iguane ».

Les racines verbales sont généralement monosyllabiques ou disyllabiques. Nous n'avons pu les obtenir, la plupart du temps, qu'accompagnées d'un suffixe (*oę*, *dę* ou *sa*) qui indiquent des modes d'existence ou d'action et dont il sera question plus loin. Ex. : Monosyllabes : *fi* « manger » ; *lua* « avaler » ; *ni* « brûler = feu » ; *po* « poser » ; *kà* « prendre » ; *fu* « sécher » ; *mi* « mesurer » ; *pa* « parler », etc.

Disyllabes : *sona* « vivre » ; *katso* « dormir » ; *kibú* « se moucher » ; *naakęę* « enfanter » ; *męɾá* « entendre » ; *pitá* « s'étendre » ; *čudi* « s'asseoir » ; *kęɾę* « jeter » ; *naɾi* « s'appuyer » ; *puɾę* « couper » ; *amā* « embrasser » ; *tala* « toucher » ; *šia* « bluter ».

Quelques verbes nous ont été donnés comme ayant quatre ou cinq syllabes, mais nous ne pouvons croire qu'ils soient primitifs ; et, manquant d'informations quant à leur composition, nous préférons ne pas nous en occuper ici.

Le nombre des noms composés est considérable. Dans ceux qui sont formés de deux substantifs ou d'un substantif et d'un adjectif, l'attribut occupe généralement la première place. Ex. : *mačętę-lili* « pointe (*lili*) de machete » ; *kuči-kotola* « tect à porcs » (*kuči* « porc ; *kotola* « étable, corral ») ; *kah̥alu-męh* « queue de cheval » (*kah̥alu* « cheval », *męh* « queue ») ; *bantu-pini* « espèce de grand lézard » (*bantu* « espèce de poisson », *pini* « serpent ») ; *lakę-gala* « or » (*kala* « argent ») ; *ano-pta* « rondelles de bananes frites » ; *ano-ila* « boudin de bananes » (*ano* « banane ») ; *lu-kęla* « puma » (*kęla* « félin ») ; *h̥ua-kęla* « jaguar » (*h̥ua* « grand ») ; *h̥ua-du* « montagne » (*h̥ua* « grand », *du* « colline »), etc.

Quelques substantifs désignant de jeunes animaux et, en général, les

diminutifs, *suffixent* la syllabe *na-*. Ex. : *kẹla-na* « jaguarondi » (*kẹla* « félin »); *ḥuala-na* « veau » (*ḥuala* « bœuf, vache »), etc.

Nous avons cru trouver quelques exemples de composition avec apocope ; ce sont les suivants : *lu-šidi* « tourterelle rouge » de *lu*(*bã*) « rouge » et *šidi* « tourterelle » ; *tẹ-mišuka* « doigt » de *tẹ*(*dẹ́*) « main » et *mišuka* « tête » ; *nẹ-mišuka* « orteil » de *nẹ*(*dẹ́*) « pied » et *mišuka* « tête » ; *pa-čuṅga* « vingt », de *pa*(*luga*) « deux » et *čuṅga* « dix » ; *peima-čuṅga* « trente » de *pima*(*ṅga*) « trois » et *čuṅga* ; *umpálu-čuṅga* « quarante » de *umbaluga* « quatre » et *čuṅga*.

Nous n'avons pu relever que deux mots composés comprenant trois vocables primitifs ; ce sont : *huala-ku-pi*, *huala-gu-pi* « lait », de *huala* « vache », *ku*(*h*) « sein, mamelle », *pi* « liquide » et *kala-te-š*(*i*)*li* « bracelet d'argent », de *kala* « argent » ; *tẹ*(*dẹ́*) « main, avant-bras » et *šili* « lien ».

Nous avons relevé une classe de verbes composés ; ce sont tous des verbes indiquant des actions spatiales ; ils contiennent tous la racine *-i* ou *-ide* dont le sens propre semble être « aller » ou « venir ». Ex. : *huẹka-i-de* « se mouvoir », *šu-i-de* « courir », *ma-i-de* « revenir », *lo-i-de* « monter » ; *pat-i-de* « descendre » ; *bẹnẹ-i-de* « suivre ».

REMARQUES SUR LA MORPHOLOGIE

Catégorie du nombre. — Le nombre des substantifs n'est indiqué d'aucune façon ; nous ignorons même s'il existe un mot pour marquer la pluralité.

Catégorie du genre. — Même observation que pour le nombre.

Relation possessive. — Ainsi que l'avait déjà remarqué M. Seler, la relation dite du génitif s'exprime en suffixant la particule *-či* après le sujet. Les pronoms possessifs sont formés d'après ce procédé : *laá-či* « mon » (*lá* « moi, je ») ; *nu-či* « ton » ; *čikala-či* « notre » ; *nula-či* « votre ».

Pronoms personnels : Je, moi : *lá* ; tu, toi : *nú* ; il, lui : *yá* ; nous : *čikui-láh* ; vous : *nulá* ; ils : *nulá*. — Celui-là : *anaha* (cf. l'expression « il est malade » : *anaha-kiĕp-ohẹ*).

Le verbe.

Les verbes nous ont été généralement donnés accompagnés du suffixe *-oẹ* ou du suffixe *-de*. Le premier joue un rôle particulier ; il transforme la racine

verbale en un adjectif, ou plutôt en un gérondif indiquant la façon d'être, l'existence. Ce suffixe jouerait ainsi le rôle de verbe substantif dans la langue colorado; aussi, notre vocabulaire donne-t-il le terme *yoę* comme équivalent du verbe être [1]. Ex. : *sona-y-oę* « vivre, étant vivant » ; *katso-y-oę* « dormir », *lua-y-ohę* « avaler » ; *pupakiŗa-oę* « sentir » ; *an-oę* « venir », *šu-y-oę* « courir » ; *adi-oę* « noyer » ; *mi-ohę* « mesurer ». Un certain nombre de vocables, que nous avons laissés au chapitre « adjectifs » qu'ils occupaient dans notre vocabulaire primitif, sont aussi des expressions verbales : *amobi-oę* « haut, étant haut » ; *lupa-oę* « rouge, étant rouge, qui est rouge » ; *sęo-y-oę* « beau, bon, honnête » *oa-ohę* (*hua-y-oę*) « grand » ; *tsanba-h-uę* « amer » ; *puba-h-uę* « odorant » ; *náfŗ-ohę* « étroit », etc. Le suffixe *-de* sera considéré un peu plus loin.

Conjugaison. — Nos renseignements sur la conjugaison sont des plus vagues et nous craignons fort qu'il n'y ait eu beaucoup de malentendus entre nous et nos informateurs indiens. On jugera de la confusion des renseignements par les exemples suivants :

Verbe *manger*

INDICATIF PRÉSENT

Je mange	*la fioę*	Nous mangeons	*čikuilah filagęoę*
Tu manges	*nu fide*		
La femme mange de la banane	*fię sona ano* femme banane	Ils mangent	*nulah filagędę*

IMPARFAIT

Je mangeais	*lafikačuna*
Nous mangions	*fiša*

Verbe *venir*

INDICATIF PRÉSENT

Je viens	*la ayoę*

IMPARFAIT

Je venais	*la ayoę, anaę*
Il venait	*ačunae, ačuna*
Ils venaient	*ačunae, ačuna*

PARFAIT

Je vins	*la ayuę*
Ils vinrent	*ahę*

1. Rappelons à ce propos que M. Seler dit que la langue colorado ne possède pas de verbe substantif et que le suffixe *-oë* joue un rôle de renforcement (Bekräftigung), ce que nos documents ne confirment pas.

Seul l'impératif est marqué d'une façon bien nette ; le suffixe, qui indique ce temps à la deuxième personne du singulier est *-de*. Un grand nombre de verbes nous ont été donnés sous cette forme [1]. Ex. : *oši-de* « vendre, vends » ; *padeségaŗ-de* « punir, punis » ; *mu-de* « peindre, peins » ; *teŗakę-de* « danser, danse » ; *odi-de* « pleurer, pleure » ; *męŗa-de* « comprendre, comprends », etc.

La Maison.

yá,	maison.
tamó,	paroi, mur.
yábuŗi,	toit.
čidę́,	poutre.
loapę,	planche.
tamodokanpua,	porte.
tamodokanpua,	fenêtre.
sęláḥ,	cour (*patio*).
huiŗápę,	voliges.
tomači,	chambre.
tsakaná,	escalier.
ni-fu,	cuisine.
ḥáli ; *aali* ; *loa*,	lit.
ḥáli,	couverture.
čunino,	siège bas, de bois.
mišiá (cf. esp. : *mesa*),	table.
čudidę,	siège, banc.
ni-da,	assiette.
huišla,	cuiller.
lęmita (quichua)	bouteille.
huaṅka ; *huaṅga*,	pot.
ni-ṅala,	charbon.
tę́ḥę,	bois à brûler.
ni-ṅkuma,	braise.
lopo; *ni-fu* (cf. cuisine),	cendre.
ni-boyo ; *ni-vista*,	fumée.
baku,	bol fait du fruit du mate (*Crescentia cujete*).
sanó,	corde ou ficelle de *cabuya* (*Agave*).
ḥuala-šli (*ḥuala* : vache, bœuf ; *šili* : corde, lien),	corde en cuir de bœuf (*cabresto*).
kabo-šili,	corde.
bętá,	pelle de *chonta*.
boli-boli; *boli*,	calebasse.
boli-ga,	grande calebasse.
tsala,	corbeille (*canasta*).
šikiš,	passoire.
ḥibua,	appareil pour piler le riz.
liŗunsa,	appareil pour réduire la banane en purée.
kotópę,	espèce de corbeille pour recueillir le caoutchouc.
čipa,	râpe.
tsalá,	espèce de hotte qui sert aux

1. M. Seler avait déjà remarqué le caractère impératif du suffixe *-de*. Il attribue la même fonction au suffixe *-ŗa* (*-sa*).

	Indiens pour transporter des fruits, etc.
čitęno; tolá,	appareil pour tisser.
štampę,	appareil pour filer (*bastidor*).
pituka,	fuseau.
labi,	clef.
kasă,	balai.
piɼanči,	planche sur laquelle on aplatit la tête de l'enfant.
pila-kida,	papier.
kotola,	enclos pour les bêtes (*coral*).
kuči-kotola,	écurie des porcs
ḥualpa-kotola,	poulailler.

La Terre et la Campagne.

pli,	rivière.
uá-pi (*uá*, *hua* : grand),	fleuve.
na-pi (*na* : petit),	ruisseau.
naa-pi,	vallée, ravin.
dú,	colline.
hua-du; *du-butu*,	montagne.
hęlę,	forêt, montagne.
aḥáto,	plaine.
ḥukę-ḥoę,	campagne.
nęa-de,	bois (*monte*).
minu (esp. : *camino ?*),	chemin.
ui-ta,	champ de culture.
anoi-ta,	champ de bananiers.
plma,	pont.
foɼɼo,	trou.
tóh,	village.
ni-tóh,	ville.
tsanla,	sable.
pipá,	boue.
vuú,	vent.

Le Monde.

tó,	terre.
vuú (= vent),	air.
ní,	feu.
pli,	eau.
šúa; *šua*,	pluie, eau de pluie.
yo-kido,	ciel.
yó,	soleil.
pę́,	lune.
tsabó,	étoile.
má,	jour.
kępę́,	nuit.
yo-lanaę,	lever du soleil.
yo-tuɼa,	le soleil à midi.
kę́bina,	coucher du soleil.
kę́bina,	soir.
kúnta,	tonnerre.
pinda-kę,	éclair.

kunta,	foudre.
sabę́,	lumière.
nẹmẹyẹ,	ténèbres.
poyo,	nuage.
poyó,	brume.
ɣuntó,	grêle.
tó-hękę (*to* : terre),	tremblement de terre.
idán-ae,	froid.
čibana,	chaleur.

Temps, Divisions du temps.

huata (quichua),	année.
mam-pę́ (*pę́* : lune),	mois.
tomiṅgo (esp. : *domingo*, dimanche),	semaine.

Animaux mammifères.

kahalu (v. cheval),	animal.
kahalu (esp. : *caballo ?*),	cheval.
mę́h,	queue.
kahalu-mę́h,	queue de cheval.
kahálu-pé (*pe* : excrément),	crottin.
huala,	bœuf, vache.
huala-na (*na* : petit),	veau.
opisa (esp. : *oveja*),	mouton.
fu,	laine.
kuči (quichua),	porc.
šu; *šu-šú*,	chien.
męsę́h,	chat.
kęlá,	chat sauvage.
kęla-na (*na* : petit),	*tigrillo* (*Felis pardalis*, *Tigrina macroura*).
tsalędę,	léopard.
huá-kęla (*hua* : grand),	tigre (*Felis onça*).
lú-kęla (*lu*[*bạ̄*] · rouge),	*puma* (*Felis concolor*).
biali,	renard, *lobo* (*Canis azaræ*).
munúh,	ours.
pinki,	*chucuri* (*Mustela*, *Ictis aureoventris*).
yu,	rat (*Oryzomys*).
yęh; *bię́*,	écureuil, *ardilla* (*Sciurus versicolor*).
šupúe,	chauve-souris.
paɣáh,	*puerco sagin* (gr. espèce) (*Dicotyles labiatus*).
męlę́h,	Id. (pet. espèce).
hualę́,	*guanta*, *puerco de agua* (*Cœlogenys paca*).
maná,	chevreuil (*Cervus virginianus*).
huęlę́,	singe.

huásáh; huasá,	*tutamono, azymbo* (*Potos flavus brachyotus*).
húɼuñgu,	singe hurleur (*Mycetes*).
hodó; odó,	armadille (*Dasypus sp.*).
kuɼú,	*guatusa* (*Dasyprocta aguti*).

OISEAUX.

pičú,	oiseau.
pam-pęču; pam-bęđę,	aile.
fu (cf. *fu* : laine),	plume.
luli (= fleur),	crête.
tasi,	nid.
pipoga,	œuf.
bóñ-koɼo; bóñ-goɼo,	perdrix de montagne.
šidi,	perdrix.
tokó,	oiseau-tigre (*Tigrisoma lineata*)
hualpa-apaga; hualpa-apaka (quichua : *huallpa*),	coq
hualpa,	poule.
hualpa-ná (*na* : petit),	poulet.
šidi (= perdrix),	tourterelle (*Osculatia purpurea*).
kimi,	oiseau-mouche.
baɼo,	*gallinazo* (*Cathartes* sp.).
huatu; huatúh,	perroquet (*Psittacus* sp.).
olihó,	*gavilan* (*Falco* sp.).
ęlę,	*pava* (*Penelope cristata*).
kukó,	*Euchorystes Wagleri.*
olintso,	espèce d'oiseau.
bolimbo,	*Trogon collaris* et *atricollis.*
lóntutu,	*Cephalopterus ornatus.*
fofó-lili,	*Myiozetetes cayennensis, Myiarchus nigriceps, Tyrannus niveigularis.*
kiętsa,	*Spermophila ophtalmica, Formicivora consobrina* et *boucardi, Buarremon spodionotus, Vireosylvia flavoviridis, Myrmotherula surinamensis.*
čupę́h,	*Tanagra, Calliste leucoptera, Tanagra melanoptera, Procnias tersa.*

nańga-piču,	*platanero*(*Rhamphocœlus icteronotus*, *Buarremon spodionotus*).
lu-šidi (*lu*[*ban*] : rouge, *šidi* : tourterelle, perdrix),	tourterelle rouge (*Zenaïda auriculata*).
kibui,	*catarnica* (esp. de perroquet).
mantsa,	*perico* (*Psittacula* sp.).
kiɽo,	*Ramphastos Swainsoni*.
dękia,	*Piaya* { *cayana*. *minuta*.
dękiá-na(*na*:petit)	*Piaya minuta*.
boga-piču,	*Dendrocincla olivacea*, *Malacoptila panamensis*, *Dendrornis érythropygia*.
bišuńgá,	*Myiobius stellatus*.
hútu,	*Urospatha martii*.
te-ko,	*Aulacorhamphus hœmatopygius*.
piši,	*Pteroglossus*.
tońgi-piču (*tońgi* : escargot),	*Rupicola peruviana*.
tilo,	*Cacicus affinis*.
šimã,	*Embernagra striaticeps*.
polólo,	*Bucco radiatus*, *Pipreola melanolaema*.
toli,	*Pithys leucaspis*.
čidę-maɽi,	*Glyphorhynchus cuneatus*, *Mionectes olivaceus*.
hóɽoɽo,	*Dysithamnus semicinereus*, *Myrmotherula surinamensis*.
bę-bo,	*Picus melanoleucus*.
taɽa-taɽa,	*Prionirhynchus platyrynchus*, *Urospatha martii*.
šipiɽi,	*Tyrannus melancholichus*, *Myiozetetes cayennensis*.
bolio,	*Accipiter*.
tsambiɽiga,	*Dacnis egregia*, *Chlorospingus flavigularis*, *Euphonia xanthogastra*.
poɽonkimi,	*Chlorostilbon pumilus*, *Metallura tyrianthina*.
fúto,	Espèce d'oiseau.
čukuɽu,	*Creciscus albigularis*, *Synallaxis pudica*.
mubã,	*Certhiola luteola*.
anó-pačumi (*ano* : banane, *paču-mi* : celui qui suce),	*Todirostrum sclateri*.
bembę-piču (*bęmbę* : *palos caidos*),	*Galbula melanogenia*.
tiɽido,	*Calliste ruficervix*.

čičim-pi,	*Arremon aurantiirostris.*	*šim-piču-ču* (*šim-pi* : mousse),	*Myiobius stellatus*, *Basileuterus coronatus.*
buala-malun-kimi, (*buala* : bœuf),	*Cassidix oryzivora.*	*muh-piču* (*muh* : *achiote*).	*Pyrocephalus rubineus.*
lopó-čupę (*lopo* : cendre, *čupe* : *Tanagra*),	Espèce d'oiseau.	*tsęribęlbo*,	*Melanerpès pucherani.*
dih-piču (*dih* : fourmi),	*Merula serrana.*	*hipia*,	*Copurus leuconotus.*

Reptiles.

bóm-pi,	tortue.	*hamo-pini*,	couleuvre verte (*Oxybilis brevirostris*).
lámpalo,	lézard.		
díloh,	petit lézard vert.		
bantú-pini (*bantu* : esp. de poisson),	espèce de grand lézard.	*kaka-pięṅga* (*kaka* : œil),	*culebra ciega* (*Amphisbœna fuliginosa*).
dómęlę,	caméléon.	*tsàha-pini*,	serpent *equis* (*Trimeresurus atrox*).
mátaṛa,	iguane (*Iguana tuberculata*).		
maatę,	crocodile.	*nifu-pìni* (*nifu* : cendre),	autre espèce de serpent.
pini,	serpent.		
gua-pini (*hua* : grand),	serpent boa.	*či-pini*,	serpent *vejuquillo* (*Dryophis* sp.).
huím-piní,	serpent corail (*Elaps affinis*).		

Poissons.

huatsa,	poisson.	*huilí*,	*boca-chica* (esp. de poisson).
naká-bilı	*damita* (esp. de poisson).	*bantú*,	*vieja* (esp. de poisson).
kęṛé,	*campechito* (esp. de poisson).	*hualí*,	*barbudo* (esp. de poisson).

Amphibies.

kotóto,	crapaud.	*kikika*,	petite espèce de crapaud.

Invertébrés.

nęló; *nęlo*,	crabe.
bęšú,	*camarón* (*Cancer crangon*).
tóṅki; *toṅgi*,	coquillage, escargot.
kaŗă,	scorpion.
kaŗă,	araignée.
išu,	cigale.
dih,	fourmi.
mamá-pini,	cent-pieds.
čini-goŗo,	chenille.
halá,	guêpe.
činá,	abeille.
pumpu; *pumbu*,	papillon.
fufu,	moustique.
ištiti,	moustique qui pique (*zancudo*).
múh (= *achiote*),	pou.
čipi,	puce.
dipi,	*tábano* (diptère).
hui-lili,	*tábano* (autre espèce qui pique).
mololó,	*cucuyo* (coléoptère phosporescent) (*Amydetes vigorsii?*).
tsęŗí,	grande fourmi (*hormiga brava*).
ḥulúka,	termite (*comejen*, *polilla*, ou animal analogue) (*Termes*, sp.).

Végétaux.

čidá,	arbre.
pó,	épine.
luli,	fleur.
čidę-ali,	branche.
čide,	bâton, tronc d'arbre.
kidó,	écorce.
apišu (= cheveu)	feuille.
puka,	graine.
šimpi,	mousse.
kitę́,	champignon qui vit sur les troncs.
aŗáh,	fougère (*Nephrodium*, *Nephrolepis cordifolia*).
lalansa-ka,	orange.
limon-pęlę (esp. : *limon*),	citronnier.
lemun-ga,	citron.
papáyo-ka (esp.),	papaye.
kakao-ka (esp.),	cabosse de cacao.
alaṅga,	*aguacate* (*Persea gratissima*).
tiŗi,	corrozo, *cadi* (*Phytelephas macrocarpa*).
tiŗi-apišu,	feuille de *cadi*.
lakę,	*moral* (*Morus alba*).
totę,	*barbasco* (espèce active) (*Tephrosia emarginata*).

kaḥáli, *barbasco* (espèce moins active) (*Jacquinia armillaris*).
kinta-ga, granadille (*Passiflora* sp.).
aḥue, *chonta* (*Bactris* et *Iriartea* sp.).
išpombo, *pambil* (*Iriartea* sp.).
kati, *palma real* (*Cocos butyracea*).
taako (esp. : *tabaco*), tabac.
lę, *camote* (*Convolvulus batatas*).
paki, *guadua*(*Bambusa angustifolia*).
népi, *Banistèria caapi*.
kúa, coton.
tán-tãmo ; *bisala*, palmier.
lú-ano (*lu*[*bã*] : rouge; *ano*, banane), *platanillo*(*Heliconia bihai*. L.).
piɽi, *bijao*(*Heliconia latispatha*).
puti, *Solanum*.
piáh, *Acalypha* (euphorbiacée).
la-pa ; *lapáh*, *Callisia ciliata* HBK (commélinacée).
tońgi-tapę (*tońgi* : escargot), *Vitis*.
šiši, *Dichronema glabra*.
pi-lapá (*pi* : eau ; *lapá* : *callisia*) *Panicum* (graminée).
kototo-sofo (*kototo* : crapaud), *Isolepis*.

gua-aɽáh ; *oa-aráh* (*bua* : grand), fougère arborescente (*Asplenium marginatum*. L.).
tapę ; *tapę́h*, herbe.
čilę-pęlę, plante herbacée déjà élevée.
šili, liane.
kučú, *yuca* (*Manihot aipi*).
anó, banane.
šumba, vanille.
ilã ; *elã*, canne à sucre.
ampóh, herbe que mâchent les Indiens pour se noircir les dents (pipéracée).
múh ; *mu-puka* (*puka* : graine), *achiote* (*Bixa orellana*).
aɽɽoši (esp.: *arroz*), riz.
toɽali, *mani*(*Arachis hypogea*).
tú, piment(*Capsicum* sp.).
pulú, pomme de terre.
pió, maïs.
čiuila(*ka*), ananas.
lalansa-pęlę, oranger.
pitsã, *guabo* (*Inga* sp.).
dongilá, *guayaba* (*Psidium* sp.).
káh, chou palmiste.
managa, *palo de balsa* (*Ochroma piscatoria*).
kamá, *camacho* (*Xanthosoma*, aracée).

šili-luli(*šili:* liane; *luli* : fleur),	*Lautana* (verveinacée), *Eupatorium* (composée).
kimi-luli,	*Siphocampylus?* (lobéliacée).
čine-luli (fleur de bâton ?)	*Begonia foliosa* HBK.
asá-apišú (*asă*[*n*] : sang),	*Escobadia scabrifolia* (scrofulariacée).
šinó-tapé,	*Alternanthera paniculata* HBK, *Achyranthes hirtiflora* HBK (amaranthacées).
kaŗá-tapę; *kaŗa-tapé* (*kaŗă* : araignée),	*Ageratum* (composée), *Desmodium* (légumineuse).
yó-kansa (*yó* : soleil),	*Eupatorium* (composée).
dé-bi; *déh-bi*,	*Sida rhombifolia* L. (malvacée).
guaita,	*Tagetes erecta* L.
apékasa,	*Sida acuta* Burm. (malvacée).
anó-lapa ; *anó-lapáh* (*ano* : banane ; *lapa* : *callisia ciliata*),	*Panicum* (graminée).
kiŗi-tapę (*kiŗi* : gale),	*Witheringia* (solanée).
to-kantsa,	*Jussiæ* (id.).
ta-pęh,	id.
pió-lapa,	*Paspalum* (graminée).
fofó-tapę,	*Erechtites?* (composée).
huá-lapah; *hua-lapáh* (*hua*: grand),	*Paspalum conjugatum* (graminée), *Commelina agraria* Kunth. (commélinacée).
otópitsě,	*Physalis*.
kukúnla,	*Costus comosus* Rosc.
hua-huaŗo,	*Phytolacca*.
lupă-tapę (*lupă* : rouge),	*Commelina agraria* (commél.).
to-aŗáh,	*Stellaria* (caryophyllée).
čiči-koŗo,	*Dichronema* (cypéracée).
ama-fu,	*Bideus*.
kuŗu-aŗah,	fougère (*Asplenium*).
asa-puiaha (*asa* : essoufflé),	id., *id*.
šili,	*Mikania* (composée), *Desmodium* (légumineuse).
tsabo-kasă (*tsabo* : étoile ; *kasă* : balai),	*Scoparia dulcis* L (scrofulariée).
seláh-tape (*seláh* : cour),	*Spilanthes sessilifolia* Hemsl..
yú-tapę(*yu* : rat),	*Spilanthes*.
sán-šilu,	piperacée.
tapé,	piperacée.
tsęlę-šlia,	aroidée.
ašúnšu,	monocotylédone.
kotutu,	monocotlédone.
dębmo,	commélinacée.
ęlę-pambędę (*ele* : pava ; *pambede* : aile),	*Dicliptera* (acanthacée).

apišu-luli (*apišu* : cheveux; *luli* : fleur),	mélastomacée.
lúli (= fleur),	mélastomacée.
piči-liči,	mélastomacée.
piči-ŗiči,	mélastomacée.
tapę́ks(*ę*),	*Cuphea spicata affinis* (lythracée).
kifuasaha,	gesneriacée.
laŗini,	*Porophyllum ellipticum* Cass.
eskansęlę (espagnol),	acanthacée.
pi-sán-šilu,	acanthacée.
hualupo-pambę́dę (*hualupo* : poule; *pambede* : aile),	acanthacée.
elę́-na-šli (*ele* : pava; *na* : petit; *šli* : liane),	*Ipomœa* (convolvulacée).
čišli,	cucurbitacée.
lę́mo-šli,	*Mikania?*
tsáso; *tsáhaso*,	*Hypsis*.
botó-šilu; *botó-šili*,	*Spilanthes fimbriata?* HBK (composée).
pumbú-tapę (*pumbu* : papillon),	*Spilanthes?*
panšipaki,	plante indéterminée.
okómolo,	id.
buŗušino,	id.
apišu-tapę́ (*apišu* : cheveux; *tapę́* : herbe),	id.
kóta,	id.
kóta-luli,	id.
boli,	calebasse.
sabę,	caoutchouc.
máli,	couleur noire provenant d'un fruit (servant pour le tatouage).
tsotsola,	copal.
fuka,	*sandi* (gomme donnée par une esp. de *Siphonia*).

Minéraux et Métaux.

hę́ro-dę (esp. : *hierro*),	fer.
kalá,	argent.
šu, *šu-ka*,	pierre.
lakę́-gala (*lakę́* : moral; *gala* : argent),	or.
tsę-hoę,	verre.

L'Être humain.

onila,	homme.
sóna,	femme.
hua-hoę (*hua* : grand),	homme adulte.
ná-naka (*ná* : petit),	homme jeune.
na-tsoka,	enfant, bébé.
uniga,	vieillard.

uniga-uniga,	homme très vieux.
mama (cf. grand' mère),	vieille femme.
tatá,	grand-père.
mamá,	grand'mère.
apá,	père.
ayén,	mère.
akó,	frère.
soké,	sœur.
ná-o,	fils.
na-má,	fille.
atsio,	oncle.
tíbi,	neveu.
akó (cf. frère),	cousin.
ná-mi,	beau-frère.
na-lasna,	femme non mariée.
kalasa-yá,	femme mariée.
suna-lat-s[u]*na*,	épouse.
tsatsi (cf. chrétien),	nom que les Indiens se donnent entre eux.
amadé,	embrassade.

Le Corps humain.

mišuká,	tête.
apišu,	cheveux.
káka,	œil.
kaká-puka (*puka* : graine),	cils.
kaká (= œil),	sourcils.
lęęšu,	tempe.
láiču,	front.
puṅgi,	oreille.
kínfu,	nez.
kínfu-foɼo (*foɼo* : trou),	fosse nasale.
fikí-foɼo,	bouche.
tęfú,	dent.
tę́fu,	molaire.
fike-kido (*kido* : peau),	lèvres.
nikí-aga,	langue.
tęodę,	mâchoire.
pi-pi (*pi* : liquide),	salive.
amoči,	palais.
tęsę́,	barbe.
kuddán,	cou.
kudan-šili (*šili* : corde),	gorge.
fupę,	cerveau.
teṅkia (cf. poitrine)	cœur.
ęmpo-kaná,	estomac.
pe-š(i)li (*pe* : excrément ; *šili* : corde),	intestin.
šiɼa-pi-kalíṅga (*šiɼapi* : urine),	vessie.
na-koloɼnu,	placenta.
šiɼa-pi (*pi* : liquide),	urine.
takí,	bras.
pánči,	épaule.
šídám-bala,	aisselle.
tę-dę́,	avant-bras.
tę-buṅga,	coude.
tę-dę́,	main.
tę-paɼaṅga,	paume de la main.
tai-mišuká,	doigt (de la main).
tę-huęhuę́,	ongles.
teṅká,	poitrine.
kúh,	sein, mamelon.
tsači-puká,	corps.
botę-buṅga,	ceinture.

pę́-kolo,	ventre.
numi,	pénis.
sóh,	vulve.
numi-fuh,	poils des organes génitaux.
botę,	jambe.
botę́,	cuisse.
nę-dę́,	pied.
nę-dę-kači,	plante du pied.
nę-bolońga,	genou.
nę-pontsoka,	mollet.
nę-mišuka,	orteils.
piká-foṛo[1],	fesses.
kidó (= écorce),	peau, cuir.
fuh (= laine, plume),	poils.
čiki,	pet.
aṛę́,	rôt.
pę,	excrément.
čidę́ (= bâton),	os.
kilinči,	côte.
asán,	sang.
tędę́-š(i)li (*tę́-dę́* : avant-bras, main ; *šili* : corde).	veine.
búnta-dękę,	ombilic.

La Vie physique. — La Maladie.

kapiana,	sommeil.
kápuṛa,	fièvre.
puka (= graine),	petite vérole.
kiṛi,	gale.
huičo,	maladie du sommeil (?)
hámpę-pi ; *ampę-pi* (*pi* : liquide),	remède.
hampę-mi ; *ampę-mi*,	médecin.

Alimentation.

mala,	*chicha*.
maláḥ,	breuvage fermenté fait avec le sucre de canne (*guarapo*).
túm-pi (*pi* : liquide),	bouillon.
huala-ku-pi; *huala-gu-pi* (*huala* : bœuf, vache ; *kuh* : sein ; *pi* : liquide),	lait.
išam-pi (*pi* : eau, liquide),	eau fraîche.
sę-pi-hoę (id.),	eau potable.
loba-m-pi (id. ; *loba*(*dę*) : chaud),	eau chaude.
pi (id.),	suc, jus.
lukú,	farine.
vibú,	pain.
mulúh,	graisse.
tsatsi-ga (cf. *tsači-puka* : corps),	viande.
ano-pta (*ano* : banane),	rondelles de bananes frites.

1. anus ?

ano-ila (id.), boudin allongé de banane verte bouillie et réduite en purée.

pimba, sel.

VÊTEMENTS ET TOILETTE.

paló, espèce de caleçon des sauvages.

sę́ndoṛę (esp. : *cintura?*), ceinture rouge qui retient le vêtement.

.*umba-tsopa*, pièce de toile qui recouvre le bas-ventre.

mampę́-tsampa, pièce de toile qui entoure le bassin.

tapí, petit *poncho* très court qui couvre à peine les épaules.

tunán ; *tuna*, pièce de toile qui prend à la taille et descend à mi-mollet.

puín-nu, pièce de toile rouge en forme de châle portée par les femmes.

mi-šⁱli (*mi-šuka* : tête; *šili* : corde, lien), couronne en fil de coton.

kóṛba, chaussure.

kala-tę-š(i)lí ; kala-de-š(i)li (*kala* : argent; *tę-(dę)* : main, avant-bras ; *šili* : corde, lien), bracelet d'argent.

hui, collier de grains de verre, à plusieurs rangs.

huin-kiana, collier.

huin-tędę (*hui* : collier ; *tẹdę́* : main), bracelet en grains de verre petits, faisant plusieurs fois le tour du bras, au-dessus du coude.

kanto-piga, graine dont les femmes font des colliers en les associant à des perles de verre.

tolá, boucle d'oreille.

sopę́, petit instrument d'argent que les Indiens se piquent dans le lobule du nez.

minudę, tatouage.

paṛē, peigne.

pępę́, éventail.

toló, bourse.

panu (esp. : *pañuelo*), mouchoir.

tęsęla, ciseaux.

akusa (esp. : *aguja*), aiguille.

kua-š(i)li (*kua* : coton; *šili* : corde, lien), fil.

Religion.

pueṅkó,	âme.	*tsatsi* (cf. *tsatsi* : nom que les Indiens se donnent entre eux),	chrétien.
Dioš (esp. : *Dios*),	Dieu.		
yukan,	diable.		
ponę́; *punę́*,	sorcier.		

Attaque et défense.

paya-y-oa,	ennemi.	*ḥámpę*,	poison.
piti-dę́,	assassin.	*ilapa*,	fusil.
taṛęinpu	voleur.	*tsatsaka*,	noix pour mettre la poudre.
bęlę̇kęę,	peur.		
pukuna,	sarbacane.	*kękaatsna*,	bouclier.
tó-pũka (*tó* : terre; *puka* : graine),	boulettes d'argile durcie qu'on met dans la sarbacane.	*tiṛíkia*; *tiṛiga*,	sifflet en corrozo pour appeler la *guatusa*.
		kúlę,	canot.
fęlę́tsa-dę,	arc.	*da-dá*,	filet.
fęlętsa,	flèche.	*bęṛú*,	hameçon.
čiḥuila (= ananas),	venin des flèches.	*fuda-yoę*,	plaie.

Musique, Danse.

babutú,	tambour.	*maṛimba* (mot espagnol),	grand instrument de musique.
čidę́ (= bâton),	archet.	*maṛima-čide* (*čidę́* : bâton),	marteau en caoutchouc pour jouer de la *marimba*.
lakę-čidę,	archet fait de *moral*.		
sanó,	corde de violon.		
ḥuęló,	flûte de *guadua*.		
		masaya,	sorte de bal chanté.

Adjectifs.

amobi-oę,	haut.	*okó*,	blanc.
tobi,	bas.	*lupa-oę ; lubã* ; *lupan*,	rouge.
lošimba-huę,	vert.		

pabán,	noir.
luba-huę (cf. rouge),	jaune.
lošimba-huę (cf. vert),	bleu.
sęo-yoę,	beau (en parlant de l'homme).
nalásna,	beau (en parlant de la femme).
lobadę,	chaud.
mulu-ohę,	gras.
ad-ohę́,	lourd.
pępaiga,	fatigué.
baɣę-oę́,	long.
sę-oę (cf. beau),	bon.
yuka-huę,	mauvais.
ná-naka,	petit.
kiemp-oę,	maigre.
oa-ohę (*hua-oę ?*),	grand.
sę́t-ohę,	vilain.
mih-ohę,	sage, docile.
pap-uę,	méchant.
ęlánčina,	doux (au goût).
šiiba-huę,	acide, aigre.
tsanba-huę,	amer.
puba-huę,	odorant.
pętę-puba-huę,	fétide.
išapu,	mesquin, avare.
nínpoka,	rôti.
lęinsnabęnę-naę,	qui vit en concubinage.
sono-yoa,	gai.
adi-hoę,	noyé.
túh,	droit.
sę-ohę (cf. beau et bon),	honnête.
náfɣ-ohę,	étroit.

oɣato,	propre.
oɣato-kędę (*oɣato* : propre),	sale.
ok-ohę,	riche.
biči,	galeux.
pukakaya-y-ohę(*puka* : variole),	variolé.
kiempú ; *kiẽpu* (cf. maigre),	malade.
asa,	essouflé.
kuiná,	ivre.
lamp-oę,	paresseux.
sei-sona-huę (*sę* : beau; *sona* : femme),	jolie femme.
mánga,	un.
paluga,	deux.
pimanga,	trois.
um-báluga (cf. : deux),	quatre.
mantę́,	cinq.
sta (quichua : *sog-ta*, *soχta*),	six.
čuṅga (quichua : *čuṅka*),	dix.
čuṅga-maṅga,	onze.
pa-čuṅga,	vingt.
pęima-čuṅga,	trente.
umpálu-čuṅga,	quarante.
manta-čuṅga,	cinquante.
sta-čuṅga,	soixante.
patsa (quichua : *pačag*),	cent.
palę-patsa,	deux cents.
peiman-patsa,	trois cents.
palu-patsa,	quatre cents.
manta-patsa,	cinq cents.

Pronoms.

lá,	je, moi.
nú,	tu, toi.
yá,	il, lui.
čiki-láh,	nous.
nu-lá,	vous.
nu-lá,	ils.
laá-či,	mon, mien.
nú-či,	ton, tien.
čika-la-či,	notre.
nulá-či,	votre.
ya-či ; ya-la-či,	d'eux.
anahá,	celui-là.
mohana,	qui ?

Fonctions de la vie physique.

yoę,	je suis, être
šukę-ę,	naître.
sona-yoę (*sona* : femme),	vivre.
pu-yaę,	mourir.
la fioę,	je mange.
nu fi-de (?),	tu manges.
fię sona ano,	la femme mange de la banane.
čiki-lah filagę-oę,	nous mangeons.
nu-lah filagę-dę,	ils mangent.
ayuna fikačuna,	je mangerai demain.
fiša,	nous mangerons.
kiši fioę la,	j'ai mangé hier.
la finę-hua,	je suis en train de manger (mangeant).
kuči-de,	boire, humer, absorber.
ašinę-ohę,	je respire.
katso-yoę,	dormir.
kipigęhę,	rêver.
oipunęi-hua,	trembler.
čibana,	suer.
lá čibana,	je sue (suis suant).
nuča čibana,	ils suent.
pipikęŗę-ohę ; pipi (*pipi :* salive),	cracher.
šilapi pe-kečinę-hua (*šiŗapi* : urine),	uriner.
pę-kečinę-hua,	déféquer.
čikilon-ahę (*čiki* : pet),	je fais un pet.
lá aŗękinę-ohę (*aŗę* : rot),	je fais un rot.
ofógęna,	tousser.
ačinanaę,	éternuer.
fiogę-de,	siffler.
fiokinę-ohę,	je siffle.
kapi-ana,	avoir sommeil.
lua-y-ohę,	avaler.
foŗoponaę,	ronfler.
kibú,	se moucher.
fuŗipun-oę,	je souffle.
átię,	aboyer.
šuatię,	le chien aboie.
son-yoa (cf. vivre),	ressusciter.
kia-hoę,	tomber malade.
la kiempu-ohę ; kiě-pu-yoę,	je suis malade.
anaha kiemp-hoę (*anahá :* celui-là),	il est malade.
só-kisa (*sóh* : vulve),	avoir des relations sexuelles avec une femme.
naakę-ę,	enfanter.

Sens et Sensations.

kiɼiasa,	voir.	*laki-aę,*	avoir mal.
męɼá-de,	entendre.	*teṅga fɼotiki-hęna-hę* (*teṅka* : poitrine),	j'ai mal à l'estomac.
meɼa-yoę,	j'entends, j'entendis.		
pupakiɼa-oę,	sentir.		

Phénomènes.

nęmęię,	se faire nuit.	*šuakinę,*	pleuvoir.
niahę,	brûler (verbe actif).	*guaɼanaę,*	bouillir.

Repos et Mouvement.

pitá-gue (*gue* = *hoę*),	se coucher, s'étendre.	*ahe,*	ils vinrent.
čudi-dě,	s'asseoir.	*ade,*	viens !
kupa-de,	se lever.	*ade itsęntsi,*	viens ici !
huękai-de,	se mouvoir.	*in-á-yoa,*	s'en aller.
an-oę,	venir.	*ę-yoę,*	je vais, je marche.
la a-yoę ; la mofa-yiua,	je viens.	*ya-minu ina-yohę* (*ya* : maison; *minu:* chemin),	je vais à la maison.
la-hán-aę,	je viens toujours.	*ayuna šaɼa nuči ya minu,*	demain, nous irons à ta maison.
la-a-yoę,	je viendrai.	*ide,*	va !
ayuna an-aę,	je viendrai demain.	*ma-ide,*	va-t-en !
tučin-aę,	je ne viendrai jamais.	*huęhuę-h-ide,*	va vite, cours vite.
ačun-aę,	il viendra.	*šu-yoę; šui-ohę,*	courir.
ayuna ačuna sona,	la femme viendra demain.	*šui-de,*	cours !
ačun-aę,	ils viendront.	*fua-ioę,*	arriver.
ayuna ačuna compañeɼo,	les compagnons viendront demain.	*mai-de,*	revenir (ou reviens !)
la ayuę,	je vins.	*nęna-de,*	se promener.

šula-yohę,	nager.
aabię,	voler (avec des ailes).
šupati-ohę,	sauter.
išia,	cheminer.
pati-oę,	tomber.
lo-de,	monter.
pati-de,	descendre.
lo-yoę,	sortir.
kan-oę,	emporter.
tāba-de; *taadĕ*,	apporter.
ka-de,	enlever, prendre.
kęɽę-de,	jeter.
bęnęi-de,	suivre.
nenabinomkę,	marcher.
la nęna-yiua,	je marche.
la nęna-yiua,	j'ai marché.
nęnabinęua,	je marcherai.
i-de (cf. va !),	marche !
telein-de,	s'agenouiller.
uli-de,	s'incliner.
naɽi-de,	s'appuyer.
po-de,	poser.
puionokapolęua,	échapper (ou j'échappe ?).
tsoɽa-de,	abandonner, laisser.
šui-de,	se retirer.
kaméɽa-de,	attendre.
huęhuę-ide (cf. va vite, cours vite !),	se hâter.

ACTIONS MATÉRIELLES.

kisa-aiasa,	faire.
huitakin-oę,	travailler.
huakę-de,	semer.
ka-de,	récolter.
kuágę-de (*kua* : coton),	filer.
toa-de,	creuser.
meina-de,	enterrer.
puɽę-de,	couper.
tęlé-de,	lier, attacher.
mišuga-tęlę-de (*mišuka* : tête),	attacher la planche pour aplatir la tête des enfants.
ka-de (cf. enlever et récolter),	prendre.
aalita-de,	lever, soulever.
tua-de,	remplir.
amā-de,	embrasser.
la ama-y-ohę,	je donne une embrassade.
uolę-de,	ouvrir.
do-de,	fermer.
sei-de,	vêtir.
tala-de,	toucher.
talátunę,	ne touche pas.
o-de,	se couvrir.
lobai-de,	chauffer (verbe actif).
šia-de,	bluter.
pupu-kęɽę-de (*kęɽę-de* : enlever),	écumer.
koɽbopo-de,	incliner.
tui-de,	redresser.
toɽę-de,	tordre.
fu-de,	se sécher.
lači-de,	peler.
tuli-de,	allumer.
daa-de,	cuisiner.
tulipo-de,	pousser.
ama-de,	ramer.
tsodi-de; *pitan-aę*,	gratter.

tapęgáši-de,	balayer.	*aŗalę-de,*	arroser.
tę́ašu ; *tęya-de,*	affiler.	*lači-de,*	piler.
puŗa-de,	nettoyer.	*mumu-de,*	se peindre.
ata-y-obę,	mouiller.	*paŗěkisa,*	se peigner.
ki-obę,	toucher, palper.	*tagočunaęua,*	fumer.
ili-obę,	moudre.	*kasala-yoa,*	se marier.
builokaŗi-boę,	suspendre.	*ⁱŗilę-ua,*	rompre.
bálibę,	piquer.		

Attaque et Défense.

kękaasa,	lutter.	*tu-de,*	viser.
fę́-yoa,	vaincre.	*piti-de,*	saisir, capturer.
to-tę́,	tuer.	*báli-de,*	mordre.
adi-oę,	noyer.		
sępę-de,	pendre (strangu-ler).		

Quantité et Transactions.

kua-de,	donner.	*mašui-kua,*	donne-moi moins.
kua-yoę,	je donne.	*oši-sa,*	acheter.
kua-yoę,	je donnerai.	*oši-de,*	vendre.
kua-yoę,	j'ai donné.	*faŗi-sá,*	prêter.
kua (*de ?*),	donne !	*mi-obę,*	mesurer.
layęn-kua,	donne-moi plus.	*pagaŗa-kęde,*	payer.

Actes et Moyens.

taŗíngę,	voler, dérober.	*nęnępaę,*	mentir.
ampęgęę,	soigner.	*padęsę́gaŗ-de,*	punir.

Éducation, Étude et Jeux.

tęisa-sa,	jouer.	*pilá-kina* (cf. pa-pier),	écrire.
asapuana,	se fatiguer.		
kędé,	jouer d'un instru-ment.	*mu-de,*	peindre.
		pipla-de (*pi :* eau, rivière),	se baigner.

mi-de,	apprendre.	*aialama-tęŗaki-ne,*	ils dansent.
tęŗakę-de,	danser.	*la pepaiga-hoę,*	je suis fatigué.
tęŗakę-činęua,	je danse.	*huatsa-gabi-de* (*huatsa :* poisson),	pêcher.
numa-tęŗakę-de,	tu danses.		
nu-tęŗakę-de,	il danse.		
sona tęŗakę-de,	la femme danse.	*maŗimba-kę-de,*	jouer de la marimba.
čikila-tęŗaki-sa,	nous dansons.		
		huiná-yoa,	s'enivrer.

Expression.

adę́di-de,	appeler, héler.	*odi-de,*	crier.
pá-de,	aviser.	*kaŗi-ohę; ka-kaŗi-ohę,*	rire.
nósaŗa-de,	taire.		
mit-ohę,	hésiter.	*guaŗę-oę,*	pleurer.
pa-de; pa-yohę,	parler.		

Intelligence et Mémoire.

męŗá-de,	comprendre.	*peṅgaka-y-ohę,*	penser.

Sentiments et Impressions.

uępanę-yua,	avoir peur, s'effrayer.	*teṅga-ka-yoę,*	je sens, j'éprouve, je regrette.
ęlę́kęę,	j'ai peur.	*munai-yo,*	aimer.
lakię-guaŗe-oę,	avoir de la peine.	*gi(n)-aę,*	prier.
teṅga ka-yoa,	se repentir.		

Prépositions, Adverbes, Conjonctions.

inte,	ici.	*dúkę-hoę ?*	combien ? *cuantos ?*
leiŗegaŗ-oę,	beaucoup.		
habá,	oui.	*niŗiatio ?*	comment ?
yapę́,	non.	*matuši ?*	quand ?
unči,	ailleurs.	*akusa,*	maintenant.
layęn,	plus.	*inalę,*	après.
našni,	moins.	*matuišlę,*	avant.
fęęči,	en haut.	*ayuna* (cf. lendemain),	demain.
tę́mpę,	en bas.		
tlčupanto ?	pourquoi ?	*itsęntsi,*	là (*acá*).

unči,	là (*allá*).	*amana*,	aujourd'hui.
huęhuę tanḥa-dę,	promptement (viens vite ?)	*baɽę-huę́*,	loin.
tsapatoi-dę,	vite.	*kęl-ohę*,	près.
kiši,	hier.	*ami-dę*,	lentement.

Locutions.

inalęmankiɽisa; inalamankiɽiasa,	jusqu'à bientôt, au revoir.	*nutímmoto?*	comment vous appelez-vous ?
tsaɽã kipę-hua,	bonne nuit.	*nuhisonto?*	où vivez-vous?
tsaɽa kębinę-hua,	bonsoir.	*baɽe-biagamànša*,	allons à une autre maison.
niɽiaga-metsayato ?	comment allez-vous ce matin ?	*sę-hoę*,	ça y est.
niɽiagio toh ?	comment allez-vous ?	*baɽe bisunę-hua*,	je vis loin.
sę-huę,	cela va bien.	*kilo bisunę-hua*,	je vis près.
		iná,	prends.
		it-ohę,	il n'y a pas, il n'y en a pas.

II. — Langue Cayapa.

Les Indiens Cayapas vivent sur les rives du rio Cayapa, depuis le confluent du rio Onzole jusqu'au pied des contreforts élevés de la Cordillère. Seules, quelques familles se sont établies dans les forêts des rives du rio Santiago. Wolf[1], qui les a visités en 1877, pense que leur nombre ne dépasse pas 2 à 3.000 individus.

Nos sources sont :

1° Un vocabulaire communiqué par le chanoine italien Metalli qui, dans le cours de ces dernières années, a entrepris la conversion de ces sauvages, et qui, du fait de son contact prolongé avec eux, est arrivé à bien connaître leur langue et leurs coutumes.

2° Un petit vocabulaire publié par Santiago M. Basurco[2]. Il est certain que ce vocabulaire, recueilli au cours d'un voyage d'exploration et de prospection, ne saurait avoir la valeur de celui de Metalli. Il semble de plus que l'auteur se soit souvent inspiré des listes de mots recueillies antérieurement par Wolf.

1. Dr T. Wolf, *Memoria sobre la Geografía y Geología de la Provincia de Esmeraldas*. Guayaquil, Imprenta del Gobierno. 1879, p. 52.

2. Santiago M. Basurco. *Viaje á la Región de los Cayapas. Revista de Ciencias*, Lima, 1903, 7e année, n° 1, p. 9-13.

La langue cayapa ayant été étudiée par M. Seler conjointement avec le colorado, notre vocabulaire n'a d'autre prétention que d'ajouter quelques mots nouveaux à la liste déjà fort longue publiée par lui.

pasta (M.),	soleil.
pi (M.),	eau.
šua [*sciua* (M.); *shúa* (B.)],	pluie, averse.
či (M., B.),	arbre.
vengúla (M.); *ben-gola* (B.),	hameçon.
kúle (B.),	canot.
tuña (M.),	vêtement de la femme.
ɱalava (M.); *ma-laba* (B.).	diable.
sapa (M.),	Dieu.
pęño (M.),	âme.
ɱa-wata (M.),	année.
ambuda (M.),	sorcier.
ɼuko (M.) [quichua],	grand-père.
nięvévę (M.); *nięvę* (B.),	éventail.
pespękuna (M.),	embrassade.
ispi-pi (M.),	eau fraîche.
pi-kuisdę́ (M.),	eau potable.
pi-luno (M.),	eau chaude.
skala (M.); *iška-la* (B.),	eau-de-vie.
ḥuɼo [*juɼo* (M.)],	trou.
okongúlę (M.),	cercueil.
čęčitóno (M.),	assassin.
mutę́lę (M.),	araignée.
nipę (M.),	sable.
nętišo [*netiscio* (M.)],	animal.
nenno (M.),	échafaud, estrade.
inčęči (M.),	ami.
mbú (M.),	*achiote* (*Bixa orellana*).
piɼama (B.),	pot.
kučas (B.),	chien.
guayapas (cf. quichua : *huallpa*),	poule.
ḥágua [*jagua*(B.)],	arbre dont la sève entre dans la composition d'une couleur noire usitée pour le tatouage.
tiú (B.),	piment.
išua (B.),	air.
peḥpeḥ [*pejpej* (B.)]	bras.
tęipu (B).,	barbe.
čombolȧ (B.),	siège.
pęčua (B.),	liane.
čopoka (B.),	bateau.
paski (B.),	*bijao*.
pikápe (B.),	bouche.
aḥęȧ (B.),	ventre.
pičuɼa (B.),	sarbacane.
nępapa (B.),	*cepo* (instrument de torture pour les pieds).
komañimasa (B.),	compagnon.
huaɼa (B.),	caleçon.
koto (B.),	cou.
hę́la (B.),	canne à sucre.
lumustęiba (B.),	chaleur.
tagobia (B.),	cigare.
kikataḥo [*quicatajo* (B.)],	cigarette.
kamuči (B.),	*chonta* (*Bactrix iriartea*).

ęḥikivę [*ejikive* (M.)],	aile.
čuya (M.) ; *pišiṅgi* (B.),	moule.
kuá (M.),	coton.
tiunéɼa (B.),	métier à tisser.
na-pipo (B.),	œufs.
andaɼo (B.),	pot d'argile de grande taille.
ačoa (B.),	cheveu.
teḥsku [*tejscu* (B.)],	dents.
čatuiš (B.),	jour.
yapi (B.),	échelle, escalier.
tiapu (B.),	natte.
makáɼa (B.),	étoile.
nimbéla (B.),	foyer.
léči (B.),	front.
niṅguma (B.),	feu.
ḥamuka (B.),	hamac.
ombɼęla (B.),	homme.
iḥna (B.),	fils.
iḥnal-fála (B.),	frère.
ensúkę (B.),	sœur.
ñiska (B.),	langue.
čučú (B.),	lait.
pupaḥta (B.)	lune.
pišu (B.),	maïs.
púmbu (B.),	papillon.
muillę (B.),	graine.
kaila (B.),	petit garçon.
sulla (B.),	*mate*.
ḥuḥú (B.),	moustique
supúla (B.),	femme.
máma (B.),	mère.
tę-mišu (B.),	main.
giḥo (B.),	nez.
kępéto (B.),	nuit.
ka-púka (B.),	œil.
punḥiú (B.),	oreille.
kuɼę (B.),	or.
ya (B.),	maison
ka-puga (B.),	sourcils.
álla (B.),	viande.
piš-kali (B.),	corbeille.
seṅgila (B.),	agave.
yambapa (B.),	rame.
ḥuallę[*jualle*(B.)],	chemise.
mišbuka (B.),	tête.
tuiliḥino (B.),	levier.
pandabala (B.),	champ de bananiers.
panda (M.), *pando* (B.),	banane.
kuči (quichua),	porc.
čupipę (B.),	poulet.
láči (B.),	argent.
ápa (B.),	père.
la-pišu (B.),	oiseau.
čaṅgu (B.),	poisson.
tembápu (B.),	poitrine.
népa (B.),	jambe.
néaḥɼka [*nearjca* (B.)],	pied.
pandafino (B.),	pain.
nę-bumbuka (B.),	genou.
avim-pi (B.),	rivière.
huako (B.),	soif.
tello (B.),	sel.
tago (B.) (esp. : *tabaco*).	tabac.
tuiña (B.),	vêtement.
čuḥátę (B.),	toit.
čipa (B.),	planche.
tú (B.),	terre.
kúlla (B.),	tempête.
teḥki (B.)	ongles.
kučo (B.),	manioc (*yuca*).
ištápę (B.),	herbe.
pikiga (M.),	corde de *cabuya* ou autre lien.

tę-tę́la (B.),	bracelet.
šupuga (B.),	pierre.
piaṅgua (M.),	mollusque qui fournit une teinture.

Verbes.

midi (M.),	marcher.
ta-boskęna (M.),	il veut.
tel-no ; tel-dę (M.),	attacher.
guai-no (M.),	aviser.
amaṅgę-no (M.),	embrasser.
tapadugesto (M.),	adorer.
teiḥę-no (M.),	affiler.
pi-pię (M.),	noyer.
ianga-no (M.),	pendre.
kępęvę (M.),	se faire nuit.
ḥulli-no (M.),	arrêter.
akato (M.),	étayer.
miḥa-no (M.),	apprendre.
tęhę-no (M.),	viser.
ḥalikukaistěvę (M.),	vêtir.
ḥulli-no (M.) (cf. arrêter),	saisir, capturer.
pienę-guensę (M.),	se repentir.
tano (M.),	nettoyer.
pęyando (M.),	asphyxier.
sun-o (B.),	se coucher.
bę́lagę-no (B.),	danser.
koši-no (B.),	boire.
fino (B.),	manger.
ęidi (B.),	acheter.
bensenlesto (B.),	chanter.
tęḥiesto (B.),	courir.
koš-no (B.),	dormir.
huato (B.),	pleurer.
pimbučę (B.),	sentir, avoir une odeur.
koito (B.),	battre.
bohokhto (B.),	rire, se moquer.
šučo (M.) ; *paḥta* (B),	siffler.
viṅgęḥsto (B.),	se battre.
musgesto (B.),	tousser.
muḥę (B.),	prendre.
áiga (B.),	vendre.

Adjectifs.

fęka (M.),	haut.
esmo (M.),	mesquin, avare.
biṅgę-no (M.),	rôti.
suḥę-no (M.),	qui vit en concubinage.
oburakę-no (M.),	gai.
iupo-pi-pię́ (M.),	noyé.
uišivę [*uiscive* (M.)],	acide, aigre.
iusalve, iusai (M.),	amer.
lakilili (M.),	jaune.
dusapa, dusápa (B.),	saint.
fioḥallę (B.),	blanc.
atakabę (B.),	beau.
uṛaba (B.),	bon.
yupaḥállę (B.),	rouge.
ḥatentiú (B.),	petit.
péṅguma (B.),	malade.
ǐštemba (B.),	froid.
ḥoastok (B.).	vilain.
hagua (B.),	grand.
foṛsúa (B.),	mauvais.
pę́to (B.),	mort.
pepaḥallę (B.),	noir.
uṛátę (B.),	vif (*vivo*).

Adverbes.

fęka (M.),	en haut.
kuańga (M.),	en bas.
buma (M.),	maintenant.
iomatimbuno (M.),	avant.
kiši [*kisci* (M.)],	hier.
ḥutiú (B.),	non.
nek (B.),	oui.

Pronoms.

kumunči (M.); *miḥtiuę* (B.),	celui-là.
ęmęséndiu (B.),	celui-ci.
niú (B.),	tu.

Numération.

main (M.); *mai* (B.),	un.
pallo (M.); *pallo* (B.),	deux.
pęma (M.); *pęma* (B.),	trois.
talpayo (M.); *taufallo* (B.),	quatre.
mandá (M.); *manda* (B.),	cinq.
mandi-ši-malli (B.),	six.
mandi-ši-palli (B.),	sept.
mandi-ši-pęma (B.),	huit.
mandi-ši-taufalli (B.),	neuf.
paita (B.),	dix.
paita-mai (B.),	onze.
paita-pallo (B.),	douze.
mančaloŗa (B.) (?),	vingt.
pen-či-uńga (B.),	trente.
tupa-i-čuńga (B.) (?),	quarante.
man-čuńga (B.),	cinquante.
mandi-ši-ma-i-čuńga (B.),	soixante.
mandi-ši-pa-i-čuńga (B.),	soixante-dix.
mandi-ši-pę-i-čuńga (B.),	quatre-vingts.
mandi-ši-taipa-i-čuńga (B.) (?),	quatre-vingt-dix.
man-bača (B.),	cent.
pa-i-pača (B.),	deux cents.
pę-i-pača (B.),	trois cents.
taupai-batuša (B.), (400 ? : *taupa-i-bača?*),	mille.

Locutions.

timana ḥanensoto? (B.),	quand t'en vas-tu?
himo pi-muḥę (B.),	je veux de l'eau.
min sollo (B.),	je m'en vais.
ápęi maḥatę (B.),	viens vite !
nan gułno (B.),	oui, monsieur.

uṅga giti (B.),	va-t-en par là !
guaga ḅindo ? (B.), *nokokindo ?* (M.),	où vas-tu ?
muḅtuę,	je ne veux pas.
ičimbo pęvę minavę, imbein pęvę muḅę ! (M.),	ma femme est morte, je pleure et veux mourir aussi.
mindę suyoooo (*sic !*) (M.),	(je vais) me promener.
ambuda ḅadę, patęrę ḅadę (M.),	notre père s'en va, le sorcier vient.
sapa la lapa inči (M.),	Dieu pardonne ainsi mes péchés.

III. — Comparaison du Colorado et du Cayapa.

M. Seler a établi d'une façon indiscutable l'étroite parenté du colorado et du cayapa. Les listes suivantes de mots, où nous avons éliminé de parti pris toutes les ressemblances sujettes à discussion, en donnent une nouvelle preuve.

Colorado.	Cayapa.	
pii,	*pi*,	eau.
šúa,	*šua*,	pluie.
čidá,	*či*,	arbre.
kúlę,	*kúle*,	canot.
tuna,	*tuña*,	vêtement de la femme.
iš-am-pi,	*is-pi-pi*,	eau fraîche.
ampę-mi,	*ambu-da* (sorcier),	médecin.
kúa,	*kuá*,	coton.
pipo-ga,	*na-pipo*,	œuf.
múh,	*mbú*,	*achiote*.
tú,	*tiú*,	piment.
elă,	*héla*,	canne à sucre.
yá,	*ya*,	maison.
kaká-puka,	*ka-puga* (sourcils),	cils.
mišuká,	*mišbuka*,	tête.
tejú,	*teḅsku* (*?*),	dent.
laiču,	*lęči*,	front.
ninkuma,	*niṅguma* (feu),	braise.
soké,	*en-sú-kę*,	sœur.
pumbu,	*púmbu*,	papillon.
mulúh,	*muillę* (*?*),	graisse.
fuju,	*ḅuḅú*,	moustique.
mamá,	*máma* (mère),	grand'mère.

tai-mišuká,	*tẹ-mišu* (main),	doigt de la main.
kẹpẹ́,	*kẹpẹ́-to,*	nuit.
puṅgi,	*punḥiú,*	oreille.
šu-ka,	*šu-pu-ga,*	poivre.
apá,	*ápa,*	père.
píču,	*la-pišu,*	oisẹau.
nẹ-bolón-ga,	*nẹ-bumbu-ka* (?),	genou.
tó,	*tú,*	terre.
kučú,	*kučo,*	manioc.
ta-pẹ,	*iš-tápẹ,*	herbe.
foɼɼo,	*ḥuɼo,*	trou.
tẹlẹ́-de,	*tel-dẹ,*	attacher.
amã-de,	*amaṅ-geno.*	embrasser.
tẹya-de,	*teiḥẹ-no,*	affiler.
kuči-de,	*koši-no,*	boire.
la fi-oẹ (je mange),	*fi-no,*	manger.
gua-ɼẹ-oẹ,	*hua-to* (?),	pleurer.
šii-ba-hue,	*ui-ši-ve,*	amer.
kiši,	*kiši,*	hier.
nú,	*niú,*	tu.
máṅ-ga,	*main,*	un.
palu-ga,	*pallo,*	deux.
pimaṅ-ga,	*pẹma,*	trois.
manlẹ́,	*manda,*	cinq.

IV. — Toponymie.

Le groupe colorado-cayapa, aujourd'hui si réduit, devait occuper autrefois un territoire bien plus étendu. Wolf[1] est le premier qui, ayant noté que le mot *pi*, en colorado comme en cayapa, signifie *eau*, essaya de déterminer la région où l'on rencontre des noms de fleuves présentant la terminaison *pi* ou *bi*. Cette région peut être délimitée de la façon suivante[2] : sa frontière méridionale est le parallèle 1° 20 de latitude sud ; sa frontière occidentale suit d'abord le méridien 81° 20 (longitude occidentale de Paris), puis passe à peu près au confluent des rios Daule et Peripa (par 1° de latitude sud et 82° de longitude), suit le méridien 82° pour venir aboutir à la côte vers l'embouchure du grand rio Esmeraldas ;

1. Wolf, *op. cit.*, p. 58.
2. Voir la carte schématique de l'Équateur publiée dans le *Journal de la Société des Américanistes de Paris*, nouv. série, t. III, n° 2, 1906.

la frontière orientale est constituée par la Cordillère occidentale des Andes jusqu'au parallèle 0°30 de latitude sud, qu'elle suit vers l'est jusqu'au 80°22' de longitude; à ce niveau, elle remonte vers le nord jusqu'au parallèle 1° de latitude nord, puis s'incline vers l'est pour rejoindre le rio Patía par 1°30 de latitude nord et 79°50 de longitude environ.

Au nord de ce rio, c'est-à-dire en Colombie, la même région se prolonge entre la Cordillère occidentale et le Pacifique jusqu'au parallèle 5° de latitude nord; mais les noms de rivière en *pi* y sont bien plus disséminés. Deux affluents de la rive gauche du rio Atrato présentent encore cette terminaison, ce qui reculerait la limite septentrionale jusqu'au 7e degré de latitude.

Il est à remarquer que la fréquence des noms de fleuves en *pi* ou *bi* atteint son maximum sur la rive gauche du rio Patía.

En résumé, il semble que les Colorados, et leurs proches voisins, les Cayapas, aient occupé autrefois le vaste espace compris entre le rio Patía et le rio Esmeraldas, qu'ils soient remontés au Nord, le long du Pacifique, jusqu'aux sources de l'Atrato, qu'ils aient pénétré à l'est dans la vallée interandine en suivant les cours des rios Mira et Guallabamba (affluents de l'Esmeraldas), et peut-être dans la région amazonienne vers les sources du Maspa et du Napo et enfin qu'ils avaient envahi au Sud les hautes vallées des premiers affluents des rios Daule, de Quevedo et de Babahoyo, qui tous trois vont former le rio Guayas.

Sans vouloir en tirer de conclusion hâtive, il est intéressant de signaler dès maintenant que la région ainsi délimitée se superpose exactement *en Équateur* à la zone où l'on rencontre les *tolas* ou sépultures en tumuli.

Voici en effet ce que nous lisons textuellement dans Gonzalez Suarez [1] :

« Les *tolas* ou monticules artificiels ne se trouvent pas dans tout le territoire équatorien, mais seulement dans les provinces de l'Imbabura, du Pichincha et d'Esmeraldas, dans une aire circonscrite à l'est par la grande Cordillère des Andes, à l'ouest par le Pacifique, au nord par le rio Chota (affluent du Mira), au sud par le rio Guallabamba (affluent de l'Esmeraldas), en un mot tout l'espace compris entre le rio Mira et l'Esmeraldas, depuis leur source jusqu'à lèur embouchure. »

V. — Affinités linguistiques du groupe Colorado-Cayapa.

Jusqu'ici nos recherches sont restées vaines et nous n'avons pu trouver

1. Federico Gonzalez Suarez, *Los aborígenes de Imbabura y del Carchi. Investigaciones arqueológicas*. Quito. 1904, note 1 de la page 13.

de parenté évidente entre nos idiomes et les idiomes déjà connus de l'Amérique du Sud.

Le Colorado et le Cayapa appartiennent à la famille linguistique *Barbacoa*, constituée par Brinton[1]. Ils forment la branche occidentale et méridionale de cette famille dont les autres branches seraient celle du nord-ouest avec la langue des Cuaiquers de l'embouchure du rio Patía et la branche orientale, comprenant les idiomes des Mogueχs, des Totoros et des Coconucos du haut Cauca.

1. Brinton, *American Race*, New-York, 1893, pp. 196-199.

BAHIA EN 1847

DEUX LETTRES DE M. FORTH-ROUEN

Envoyé et Chargé d'Affaires en Chine.

Publiées par M. Henri CORDIER

J'ai donné ailleurs[1] les motifs qui ont décidé le gouvernement de Louis-Philippe à créer une légation en Chine à la tête de laquelle fut placé en qualité d'Envoyé et Chargé d'Affaires, M. Forth-Rouen, secrétaire de la Légation de France à Lisbonne.

M. Forth-Rouen[2] mit à la voile sur la corvette la *Bayonnaise* à Cherbourg le 24 avril 1847 ; après avoir fait escale à Falmouth, à cause du mauvais temps, à Lisbonne, aux Canaries, la *Bayonnaise* arriva enfin à Bahia le 7 Juillet 1847 où elle resta jusqu'au 23 ; elle se rendit ensuite à Simon's Town (Cap de Bonne Espérance).

Ce sont les deux lettres relatives au séjour de la *Bayonnaise* à Bahia écrites au Ministre des Affaires étrangères à Paris par M. Forth-Rouen que nous donnons ici.

Dom Pedro II de Alcantara, né le 2 Décembre 1825 à Rio-Janeiro, régnait sur le Brésil depuis l'abdication de son père, Dom Pedro I, le 7 avril 1831 ; le 30 mai 1843, il avait épousé Thérèse Christine Marie des Deux-Siciles.

1. La première légation de France en Chine (1847). Documents inédits publiés par Henri Cordier (*Toung Pao*, Juillet 1906, p. 351/368).

2. *Sophie-Elie-Alexandre*, baron Forth-Rouen, né en mai 1809 ; surnuméraire à la direction politique, 19 avril 1830 ; attaché à Londres, 15 juin 1831 ; commis à la direction politique, 1er Mai 1833 ; attaché payé au cabinet, 1839 ; secrétaire à Lisbonne 15 décembre 1841 ; envoyé chargé d'affaires en Chine, 19 janvier 1847 ; ministre plénipotentiaire à Lisbonne, 20 février 1851, mais nommé à Athènes, 2 avril 1851 ; à Dresde, 29 novembre 1854 ; en disponibilité en 1868 ; mort à Paris, 13 décembre 1886 ; grand-officier de la Légion d'honneur depuis 1869.

Il pourra être intéressant de rapprocher les lettres de M. Forth-Rouen de la relation du voyage de la *Bayonnaise* donnée par le Commandant (depuis Amiral Jurien de la Gravière)[1] pour ce qui concerne l'Extrême-Orient, car ce dernier ne fournit aucun détail sur les débuts de la navigation.

I

Bahia, 16 juillet 1847.

Monsieur le Ministre

La *Bayonnaise* est arrivée à Bahia le 7 de ce mois, à cinq heures du soir, juste un mois après son départ de Lisbonne. La traversée a été aussi heureuse que rapide. Nous avons eu constamment le vent favorable et nous n'avons rencontré que quelques jours de calme sous la ligne, ce qui nous a permis d'atteindre promptement et sans fatigue notre destination. Nous avons déposé Monsieur le Vicomte et Madame la Vicomtesse de Barral, qui sont descendus à terre le jour même de notre arrivée.

Par suite d'un singulier oubli de la part des constructeurs de la *Bayonnaise*[2], nous avons été forcés de prolonger notre séjour à Bahia. Il paraît que l'eau qui s'introduit dans la cale ne trouvait pas d'écoulement ; elle s'accumulait dans cet endroit, y croupissait, et répandait une odeur infecte dans tout le bâtiment. Indépendamment de cette cause d'insalubrité, due à la négligence et l'incurie des constructeurs du Port de Cherbourg, il pouvait en résulter un danger réel pour le navire, et, dans le cas où il se serait fait une voie d'eau, le jeu des pompes eût été immédiatement paralysé. On

1. Voyage en Chine et dans les mers et archipels de cet empire pendant les années 1847-1848-1849-1850 par Jurien de La Gravière Capitaine, commandant la Corvette *La Bayonnaise*, expédiée par le Gouvernement français dans ces parages, avec une belle carte gravée sur acier. Paris, Charpentier, 2 vol. in-8. 2me éd. 1864.

2. *La Bayonnaise* avait été construite par l'ingénieur M. de Moras. « Malgré un tirant d'eau peu considérable, elle portait sans fléchir vingt-huit canons obusiers du calibre de 30 et un équipage de deux cent quarante hommes. Souple et docile comme un cheval de race, on éprouvait à la guider, dans un détroit sinueux, ou à travers les embarras d'une rade encombrée de navires, je ne sais quelle secrète émotion de plaisir jaloux et de fierté satisfaite » (Jurien, I, p. 5). Il est regrettable que le Commandant Jurien ne nous ait pas fait part de ses impressions à Bahia.

a profité de la relâche pour réparer ce vice et prévenir les accidents qu'il aurait pu déterminer. On l'a mise également à profit pour remplacer les vivres qui avaient été consommés par l'équipage, et l'on a procédé chez le Consul de France à l'adjudication publique des fournitures qu'il y avait nécessité d'embarquer.

La prolongation de notre séjour dans cette ville peut être considérée comme un contre-tems très fâcheux, car nous ne pouvons plus arriver maintenant dans les mers de Chine qu'à l'époque de la plus mauvaise saison et nous allons rencontrer partout des vents contraires qui exerceront sur la durée de notre voyage une influence regrettable. J'ignore quels sont les projets du Commandant Jurien, et je ne sais pas encore quelle route il se propose de suivre. V. E. se rappelle ce que j'ai eu l'honneur de lui écrire au sujet de la conversation que j'ai eue avec l'amiral PARKER [1], et le conseil qu'il donnait de prendre par la Nouvelle-Hollande et de passer à Sidney, pour aller de là gagner les îles Mariannes. M. Jurien a paru frappé de ces observations, et peut-être se décidera-t-il à s'y conformer. Quant à moi, ce que je désire le plus ardemment, c'est de perdre le moins de tems possible, d'éviter toutes les causes de retard, et d'arriver promptement à mon poste. J'ai hâte de m'y trouver, et de pouvoir remplir d'une manière utile les honorables fonctions, dont la bienveillance du Roi a daigné me charger.

Rien n'est pittoresque, rien n'est curieux, pour un Européen arrivant pour la première fois dans une ville d'Amérique, comme la vue de Bahia. Cette terre du Brésil, dont la végétation est si vigoureuse, cette variété d'arbres particuliers au climat des Tropiques, dont la forme et le feuillage sont si différents de ceux qu'on rencontre dans les climats tempérés produisent un effet merveilleux. C'est le coup d'œil que présente l'entrée de la rade de Bahia, et, en apercevant la terre, on peut jouir immédiatement de ce beau spectacle. Quant à la ville, elle offre un aspect de malpropreté et de misère qui cause une impression pénible. On est saisi d'une sorte de tristesse, en voyant ces esclaves, hommes et femmes, demi-nus, qui forment

1. Vice-Amiral *William Parker*, né le 1er déc. 1781, mort le 13 nov. 1866, avait pris part à la guerre de Chine (1842); il était alors Commandant en chef de la Méditerranée; la plupart de ses navires étaient alors à Athènes, mais lui, avait hiverné dans le Tage sur l'*Hibernia*, pendant la première moitié de 1847.

la plus grande partie de la population de Bahia, la seule qu'on aperçoive dans les rues, espèce de bêtes de somme qu'on emploie à tous les transports, et qui circulent chargées de pesants fardeaux. Toutefois, il faut le dire, ces esclaves paraissent forts, gais, bruyants et bien portants ; il faut si peu de chose pour les nourrir, pas plus physiquement que moralement. Mais lorsqu'on descend un plus avant, on reconnait que cette apparente insouciance cache quelquefois un fond de chagrin, et que le désir de la liberté germe dans leur cœur, aussi bien que dans celui des hommes plus civilisés. Beaucoup de ces malheureux s'affranchissent des peines de la vie en se suicidant. Près du Consulat, il existait un arbre, qui présentait sans doute plus de facilité qu'aucun autre pour accomplir cet acte de désespoir, et qui avait été témoin d'un si grand nombre d'accidents de ce genre que le propriétaire s'est vu dans l'obligation de le faire abattre pour éviter le retour de ces scènes pénibles, qui se passaient journellement sous ses yeux.

La traite continue à s'opérer avec la même activité. Près de dix huit mille esclaves sont entrés cette année dans Bahia ; on en attend un plus grand nombre encore. L'Europe peut-elle faire plus d'efforts qu'elle n'en a faits jusqu'ici pour arriver à l'extinction complète de ce honteux trafic ? Cela me paraît impossible. Il y a donc tout lieu de croire que ce commerce durera encore longtemps. Il serait difficile du reste de trouver un Brésilien qui partageât, au sujet de la traite, les idées des Européens. Non seulement, au point de vue de leurs intérêts, elle leur parait indispensable, et ils sont persuadés que du jour où elle aurait cessé, l'existence du Brésil, dont toute la la richesse consiste dans ses plantations, se trouverait perdue ; mais, au point de vue de l'humanité, ils ne la regardent même pas comme illicite, car ils sont convaincus que les noirs ne sont pas aptes à autre chose que ce qu'ils leur font faire et qu'ils sont mieux traités chez eux qu'ils ne le seraient dans leur propre pays. Je vais citer un fait qui peut donner une idée exacte de la manière de voir des Brésiliens à cet égard. Dans une église de Bahia, parmi un grand nombre *d'ex-voto*, j'ai vu un tableau représentant un vaisseau négrier sous pavillon brésilien, deux vaisseaux, l'un français et l'autre anglais, lui donnent la chasse. Dans le ciel apparait la figure du Christ qui, de sa main puissante, protège le vaisseau brésilien.

Ce vaisseau échappe au danger qui le menace et entre paisiblement dans la rade. Cette peinture est toute récente.

La population nègre de Bahia est devenue tellement considérable qu'elle peut donner de sérieuses inquiétudes et chaque année le gouvernement est obligé d'en faire sortir un certain nombre de la ville. Rio et Bahia sont les deux grands foyers de la traite; mais les noirs qu'on introduit à Rio sont généralement d'une nature paisible. Bahia, au contraire, ne reçoit et ne veut recevoir que des Nègres, désignés sous le nom de *Naojo*, qui viennent de l'intérieur de l'Afrique et qui ont une intelligence plus développée que les autres. Ils ont un commencement de civilisation et, pour la plupart ils savent lire et écrire l'arabe. Ils ont beaucoup de fierté dans le caractère. En raison même de ces qualités, ils sont plus dangereux pour le gouvernement et déjà, en 1835, on a eu à réprimer une insurrection qui pouvait avoir des conséquences terribles. Un complot avait été formé, et si bien ourdi que tous les fils avaient échappé à la surveillance des autorités. Les conspirateurs s'entendaient au moyen de proclamations écrites en arabe, imprimées par eux clandestinement, et qu'ils faisaient circuler parmi la population noire de la ville. Le hasard seul mit sur la trace de cette conspiration; on parvint à s'emparer à temps de tous les imprimés, et avant que le jour où devait éclater l'insurrection fut arrivé, on avait eu le bonheur de saisir les chefs qui payèrent tous de leur tête cette tentative coupable.

Bahia joue dans ce moment un grand rôle dans les affaires du Brésil. Sur six ministres, quatre appartiennent à la Relação de Bahia. J'ai, au surplus, retrouvé ici l'image frappante du Portugal. Comme dans ce dernier royaume, le pouvoir est sans force; il est miné par les factions. La province de Bahia se considère comme étant tout à fait indépendante du Gouvernement, et l'on peut prévoir qu'un jour elle secouera le joug, et se séparera de la Métropole.

Ce qui m'a étonné, et ce qui prouve peu en faveur des Brésiliens, c'est que tout le commerce intérieur de Bahia se trouve entre les mains des Portugais. Il y a à peu près dix mille individus de cette nation qui forment toute la population commerciale et industrielle du Pays. Les Brésiliens plus vaniteux encore, et plus paresseux que

les habitants du Portugal qu'ils méprisent, vivent dans une apathie et dans une ignorance complètes. C'est peut-être à ces deux causes de corruption qu'il faut attribuer la profonde immoralité qui règne dans toutes les classes de la société, et dont le clergé n'est pas plus exempt que les autres.

Je manquerais à tous mes devoirs si je ne faisais connaître à V. E. l'accueil que le Personnel de la Légation a reçu de M. MAUBOUSSIN [1], gérant le Consulat de France à Bahia, et que j'ai trouvé ici dans une position des plus honorables, aimé et respecté de chacun.

Veuillez, etc.

FORTH-ROUEN.

II

Bahia, 22 Juillet 1847.

Monsieur le Ministre,

Les réparations et les approvisionnements de la corvette *la Bayonnaise* étant terminés, nous comptons mettre à la voile aujourd'hui. M. le Commandant Jurien compte se diriger sur Obart-Town [*sic* Hobart-Town] (Van Diemen), où il se propose de relâcher, à moins de circonstances imprévues. J'ai hâte, je le répète à V. E., d'arriver à Canton, mais nous nous trouvons malheureusement dans de bien mauvaises conditions. En nous rendant directement à la terre de Van Diemen, nous évitons la relâche du Cap, toujours mauvaise à l'époque où nous nous trouvons.

J'ai employé quelques jours à parcourir, dans un assez grand rayon, et par des chemins dont on ne peut se faire une idée, les environs de Bahia. La Province, dont cette ville est la capitale, ne possède aucune industrie; elle se livre uniquement au commerce de sucre, et dans les campagnes on ne cultive que la canne. J'ai visité plusieurs *Engenhos* (sucreries) ; j'ai vu près et j'ai étudié le travail des esclaves. De la manière dont ce travail est entendu sur tous les lieux que j'ai visités, il est impossible qu'il soit plus couteux

1. Depuis Consul-Général à Chang-haï.

et qu'il ait des résultats moins favorables pour les propriétaires. Plus des deux tiers des produits sont absorbés par les dépenses premières, et le sucre du Brésil est d'une si mauvaise qualité qu'en ce moment à Londres, où il s'en trouve une grande quantité, il est impossible de l'écouler. Il m'a semblé que derrière ces propriétaires possédant d'immenses terrains qui feraient la fortune de plusieurs familles en Europe, il existait une misère affreuse, augmentant sans cesse et très menaçante pour l'avenir du Brésil. La main d'œuvre de l'esclavage est très couteuse et il est impossible, d'ici à longtemps, de songer à la remplacer par le travail libre. Un Français, qui possède des terres aux environs de Bahia, avait fait venir, il y a quelques années, une vingtaine d'Européens pour essayer du travail libre, il s'en est fort mal trouvé, et il n'a pas tenté de recommencer. Les Français, les Allemands, qu'il avait fait venir à grands frais, l'ont quitté l'un après l'autre, et je n'en ai plus trouvé un seul. Les charrues, les outils aratoires de l'Europe, dont il avait acheté une grande quantité, n'ont pu lui être d'aucune utilité. J'ai assisté à une plantation de canne à sucre : *dix-huit bœufs et trois ou quatre nègres* tiraient la charrue, et c'est à peine s'ils pouvaient tracer un sillon de quelques pouces, tant les terres sont fortes. Quelques propriétaires ont essayé d'introduire dans leurs sucreries des machines à vapeur pour remplacer les anciennes. Les frais d'installation ont été immenses. Les machines ont été envoyées d'Angleterre avec des Ingénieurs pour les mettre en place, et lorsqu'une pièce vient à s'user, ou à se briser, on est forcé de s'adresser de nouveau en Angleterre. Aussi les innovateurs sont-ils loin de se féliciter d'avoir suivi l'exemple de l'Europe. Les moyens que possèdent les propriétaires d'Engenhos sont si restreints et si couteux que des terres immenses restent incultes.

Il n'existe aucune route, et il ne peut en exister. La pierre manque entièrement. Les voyageurs marchent, pour ainsi dire, à l'aventure, dirigés par des nègres qui vont à droite et à gauche tâter le terrain. Armés de grands coutelas, ces mêmes nègres vous fraient un passage à travers bois, et vous tirent souvent de bourbiers, où vous resteriez enfoncés avec vos chevaux. Notre tournée a duré plus de 8 jours, et nous avons regagné Bahia très fatigués, mais très enchantés de notre voyage et de ce que nous avions vu. La crainte d'impor-

tuner V. E. m'empêche de m'étendre plus longuement sur mon excursion dans l'intérieur de la province de Bahia. Je n'ajouterai qu'un mot. Dans les propriétés que j'ai visitées, j'ai trouvé des maîtres fort durs pour leurs esclaves, et d'autres qui étaient plutôt les esclaves de leurs esclaves. Parmi ces derniers, je citerai le Vicomte de Pedro Branco, père de Mme. la Vicomtesse de Barral, qui a longtemps exercé des fonctions diplomatiques à Paris. Ce bon et aimable vieillard ne vit que pour ses esclaves et, dans la crainte qu'ils ne soient maltraités pendant son absence, il ne se résoudra pas à suivre sa fille à Paris. Ses esclaves se mettent au travail à 9 heures et le quittent à 3. Chacun possède une portion de terre qu'il choisit où il veut, et qu'il cultive quand et comme il l'entend. Ils ont tous un cheval ; quelques-uns en ont plusieurs qu'ils louent à leur maître. Ils ont également des bœufs, des moutons, etc. On prend de leur santé tous les soins possibles. Une femme qui a un certain nombre d'enfants reçoit sa liberté.

Pendant le séjour de la *Bayonnaise* sur la rade de Bahia, deux négriers brésiliens, après avoir échappé à nos stations sont venus déposer leur chargement sur l'île de Itapurica, qui occupe le milieu de la baie de Bahia. L'un de ces bâtiments avait chargé 900 nègres sur les côtes d'Afrique et n'en possédait plus à son arrivée à Bahia, que 780. Cent-vingt de ces malheureux étaient morts pendant la traversée. Le second de ces bâtiments, qui n'avait chargé que 400 nègres, en avait perdu également près d'une centaine.

On attendait à Bahia un troisième négrier le *Brasiliense*, mais on a appris par le navire français le *Yoloff*, qui est arrivé hier sur la rade, et qui avait à son bord le capitaine et l'équipage du *Brasiliense* que ce navire avait été capturé par les Anglais sur les côtes d'Afrique, au moment même où il venait de jeter l'ancre, et avant qu'il eut commencé son opération. Il paraît que le brick anglais qui a arrêté le *Brasiliense* avait été prévenu de l'arrivée de ce navire par un bâtiment sarde. Les Anglais ont permis au capitaine brésilien et à son équipage de prendre passage à bord du *Yoloff*.

Un Portugais que j'ai connu en Portugal, et qui se trouve actuellement à Bahia, après avoir séjourné quelque temps à Rio, me disait que dans les environs de cette ville, il avait assisté à plusieurs débarquements, qui avaient été si nombreux cette année que les nègres avaient baissé de prix.

Le jour de notre arrivée à Bahia, on venait d'y recevoir la nouvelle de la mort du fils unique de l'Empereur du Brésil, et hier on annonçait par des salves que l'Impératrice venait de donner le jour à une Princesse[1]. Ces deux événements ont trouvé les habitans de Bahia complètement indifférents, tant est grand le détachement de cette province des intérêts de la monarchie brésilienne.

Veuillez, etc.

FORTH-ROUEN.

1. *Léopoldine*, née le 13 juillet 1847 ; † 7 février 1871 ; épousa le 15 déc. 1864 le prince Louis-*Auguste*-Marie-Eudes de Saxe-Cobourg Kohary ; sa sœur aînée *Isabelle*, née 29 Juillet 1846, a épousé le Comte d'Eu le 15 oct. 1864. — Les deux fils de Dom Pedro sont morts en bas âge : l'un, Alphonse-Pierre-Chrétien-Léopold-Philippe-Eugène-Michel-Gabriel-Raphaël-Gonzague, Prince impérial, né le 23 février 1845, est le prince qui venait de mourir ; l'autre, Prince impérial, est né le 19 juillet 1848.

TEXTES ET DOCUMENTS

INSTRUCCION

Formada por el Coronel Don Fernando de la Concha, Governador que ha sido de la Provincia del Nuevo Mexico para que su Subcesor el Teniente Coronel Don Fernando Chacón adopte de ella lo que le paresca conbeniente al bien, tranquilidad, y fomento de la misma Provincia.

Año de 1794.

TEXTE HISTORIQUE INÉDIT PUBLIÉ D'APRÈS LA VERSION CONSERVÉE AUX ARCHIVES HISTORIQUES DE MEXICO

PAR M. LE COMTE DE CHARENÇEY
Membre de la Société des Américanistes.

1. Rara ó ninguna providencia se puede tomar con acierto, quando se ignora lo local del territorio que ocupan las Poblaciones del Pais que se bà à mandar. Para lograr este conocimiento en la Provincia del Nuevo Mexico me parece mui conducente que el actual Governador desde luego que entre en primera Poblaciòn de ella, nombrado Savinal, procure seguir su marcha pausadamente, reconociendo, y examinando los establecimientos que hay à vna y otra vanda del Rio grande del Norte, hasta llegar à la villa Capital.

Puesta en ella, y despues de haver descansado el tiempo que le paresca necesario, emprehender á igual operación en los propios terminos y con iguales exámenes hasta el Pueblo de Taos que es el ultimo al N. de ella.

Para que el nuevo segundo Teniente adquiera tambien estos conocimientos, será conveniente acompañe á su Governador, y se haga cargo de los terrenos para poder desempeñar cumplidamente qualquier comisión que se ponga à su cuidado.

Regresado el Governador al lugar de su residencia, le será mui facil comprehender al Parage de donde salen los Partes de las Justicias, que con frecuencia recibirá. Podrá dictar sin confusión sus disposiciones,

segun lo exijan los casos, y la naturaleza de asumptos que se traten en ellos, distribuyendo sus ordenes por las Cordilleras que se hallan establecidas, ó variando estas, si le pareciesen subsceptibles de mejora.

2. Poseido de estos conocimientos aplicará toda su atención á los tres ramos interesantes de la Provincia; 1° a comprehender el carácter, costumbres, genio, e intereses de las Naciones Barbaras que la circundan; 2° a la conducta interior que deve guardar con los havitantes de ella; 3° y último al manejo de la compañia Presidial: para su logro le trasladeré las noticias que la practica de siete años de manejo me han facilitado.

PRIMERA PARTE

3. Cinco son las Naciones mas immediatas à la Provincia, colocadas á diferentes cumbos de ella. Las quatro primeras se miran y tratan como amigas, y aliadas, y la última la suele ser y ha estado en muchas ocasiones en los mismos terminos que las otras, pero en la actualidad, segun noticias extrajudiciales, comprehendo ha sufrido alguna alteración su amistad. Bamos detallandolas.

Nación Cumanche.

4. Esta havita los terrenos fronterizos del N. E. al S. E. Es la mas fuerte, y por consiguiente la mas temible por su inmédiación y número. Se compone de quatro Parcialidades conocidas baxo el nombre de *Cuchanticas*, *Jupes*, *Yamparicas* y *Orientales*. Todas ellas estan mandadas por vn Capitan General, y vn Teniente General, nombrados por pluralidad entre sus compatriotas, y aprovados por mi. El primero se nombra *Encaguané*, y es *Cuchantica*, y el segundo *Paruaranimuco.* que es *Jupe*. Todos los otros Capitanes, y el total de la Nación los reconoce por talés, y les obedece á su modo esto es (explicandome como ellos) oyen sus consejos, y los siguen de buena fé.

En esta Nación se encuentra fé en los tratados que estipulan, verdad constante, buena hospitalidad, y costumbres modestas. En la Guerra son intrepidos, y sumamente arrojados en sus empresas. No tienen con alguna otra Nación que con la Española, y mantienen una Guerra incesante con todas las demas que se les aproximan. Se aman entre si perfectamente y jamas los disgustos interiores pasan los limites de pequeñas disputas que terminan entre particulares. Todas las quatro Parcialidades viven en una estrecha unión, y sucede frecuentemente que los de las unas pasan à vivir entre las otras: De modo que los intereses son comunes, y corren

en ellos una igual suerte. En la actualidad se hallan cuasi reunidas las tres primeras, con el fin de auxiliarse reciprocamente contra la Guerra activa que sostienen con la Nación *Panana*.

Esta reunión, lejos de sér perjudicial à la Provincia, se deve mirar como ventajosa. La necesidad de que se les franquee en auxilios de Armas, y Municiones por nuestra parte, les hace reconocer alguna dependencia.

Nación Yuta.

5. Esta se compone igualmente de varias Parcialidades, que solo se distinguen en el nombre, pues en todo lo demas viben en vna perfecta union como los Cumanches. Las mas inmediatas á la Provincia, y que muchas vezes ocupan terrenos en ella, son las nombradas *Moachis*, *Payuchis*, *Tabiachis*, *y Sogupp*. Antiguamente todas quàtro eran numerosas, pero en el dia se hallan considerablemente disminuidas. A espaldas de estos, y á la distancia como de doscientas Leguas de la Villa de Santa Fé havitan otros *Yutas* nombrados *Sahuahuanas* cuyo numero es de mucha consideración. Asi estos, como los primeros, han seguido de muchos años á esta parte la suerte de la Provincia, y son los mas antiguos aliados de ella.

El trato ó comercio que mantienen con el Vecindario és él de Peleteria, que por repetidos Vandos expedidos en virtud de ordenes de la Superioridad, está prohivido à los vltimos bayan a practicarlo al terreno de los primeros, para precaver los engaños y mala fé con que se efectuaban, y de que está Nación ha dado varias quejas; por lo que se acostumbra, y esta mandado vengan ellos a formalizar sus rescates à Orillas del Rio del Norte, é inmediaciones del Pueblo de *Santa Clara* donde concurre el Alcade Mayor de la Jurisdiccion para entretener la *Justicia* la equidad, y el buen orden.

Los *Sahuahuanes* suelen venir una vez anualmente, por el mes de Octubre, al mismo punto, y con el propio fin que los otros Yutas, y se conservan en la Provincia hasta el Mayo siguiente que derritiendose las Nieves de las Montañas les proporciona su regreso.

Nación Navajo.

6. Esta havita la parte del S. O. de la Provincia. Sus establecimientos tienen una forma bastante regular, y por la mayor parte estan mui inmediatos à nuestros Pueblos de Indios situados à este rumbo. Poseén muchos Ganados mayor y menor con la proporcionada Caballada. Ocupan en lo general mesas ásperas, y de dificil acceso, y pastan sus Ganados á las margenes del Rio Puerco, y en el cañon de Chelli. Cultiban las tierras

con esmero. Siembran siempre de temporal por la escasés de aguas que se nota en sus terrenos, pero apesár de este incombeniente, cojen en lo general abundantes cosechas y viven con unas comodidades que no conocen los demás Yndios Bárbaros.

Su origen es Apache, y como tales siempre han estado aliados, y unidos con las Parcialidades de esta clase que havitan en las Sierras de Gila y mimbres, destruyendo, y asolando las Provincias del *Nuevo Mexico*, *Viscaya y Sonora* hasta que en el año pasado de ochenta y ocho logré su separación, y tambien indisponer los de suerte que en la actualidad, se hacen una Guerra incesante.

No ignora esta Nación que para disfrutar tranquilidad y las ventajas de su industria les es mui conbeniente nuestra amistad y alianza, por lo que no hallo gran dificultad en que exista sobre el mismo pie que se alla en él dia que es igualmente proficuo à todos nuestros establecimientos.

Nación de Apaches.

Xicarillas.

7. Despues que fué arrojada esta Nación por la de los Cumanches del Monte de la Xicarilla, distante treinta leguas del Pueblo de Taos, siempre ha vivido entre el, y él de Pecuries, sembrando las Cañadas de la Sierra que divide los dos, y buscando el abrigo de nuestras Poblaciones, donde dejan sus familias quando los hombres van á la caza de cibolo.

Estos *Apaches* se diferencian mui poco de todos los demas conocidos bajo el mismo nombre, aventajandolos solamente en la industria de cultivar la tierra y curar la Peleteria.

Los havitantes de la Provincia les suelen atribuir algunas infidencias, pero estas deven ser mui raras, ó supuestas, respecto á que en mi tiempo, ninguna se les ha justificado, y siempre han salido inciertos quantos partes me han dado sobre la materia.

Nación conocida por puramente Apaches.

8. Los fronterizos à la Provincia, desde el Rio de Pecos hasta el terreno que ocupan los Navajos, son conocidos bajo diferentes parcialidades con el Nombre de *Natagés*, *Faraones*, *Mimbreños*, y *Gilteños*, però su conducta es inconsecuente y sus costumbres perversas. A pesár de estas malas calidades logré reducir y colocar de paz a las inmediaciones del Sabinal una gran porción. En el mes de Diciembre proximo pasado se hallaban situados en aquel punto como trescientas Almas de todas las Parcia-

lidades referidas, à las quales se les asistia con vna corta ración de Mais y carne semanariamente de cuenta del Rey. En el dia creo, segun noticias extrajudiciales que ha havido, algunas familias deven sér en corto número.

ADVERTENCIAS GENERALES

9. Para entenderse y manejarse con los *Cumanches* tiene y paga el Rey *quatro Ynterpretes*. De estos deven residir dos en el Pueblo de Taos que es de constante concurrencia de los primeros, el mas inmediato à los terrenos que ocupan al *N. E.* de la Provincia, y por consecuencia proporcionado à pasarles por medio de los Ynterpretes qualesquiera aviso, ó noticia que interese. Los otros dos deven vivir en la Villa Capital para tratar, é interpretar à los *Cumanches* que bienen á ella; y al mismo tiempo ser destinados quando convenga al Pueblo de Pecos, que és tambien el mas inmediato à los *Cumanches* que havitan la parte del E. Bien entendido que siempre deve existir uno de ellos en la Nación para observar y dar cuenta de sus operaciones. Este deve ser relevado luego que concluya su temporada de existencia, pero no puede verificarse este relevo hasta que haya regresado y dado noticia del Parage en que quedavan las rancherias á su salida; y qual deven ocupar en lo subcesivo, pues como ambulantes jamas tienen residencia fixa.

Con el proprio fin paga el Rey otros dos Interpretes con destino à entretener la *Nación Navajó* los quales deven igualmente tener su residencia en la Villa, alternando entre si, de modo que siempre haya uno en la Nación.

La de *Yutas* no tiene Ynterprete pagado por el Rey, como las otras, pero hace, y sirve de tál el *Genizàro Manuel Mestas*, Vecino de la Cuchilla, quien los conoce á todos, y tiene bastante influxo sobre ellos. A este se le gratifica anualmente con cinquenta pesos del Caudal destinado á gastos extraordinarios de la Provincia; haviendo le impuesto la precisa obligación de que concurra siempre con ellos á la Villa Capital, y tambien la de pasar à sus rancherias (que regularmente están colocadas à la inmediacion del Puesto de su residencia) quando las circumstancias lo exijan.

Tampoco tienen Ynterprete señalado los *Xicarillas*, pero como hay mui raro entre ellos que dexe de hablar algo el *Castellano* no es dificil entenderse, y desembarazarse de lo que ocurra, sin necesidad de aquel auxilio.

Para los *Apàches Natages*, *Gilteños*, y *Mimbreños* que han estado, y pueden estar de Paz, tampoco hay Ynterprete con sueldo señalado; pero

se han considerado como tales el Vecino del Savinal Lereto Tores, y el Genizaro de Belen, nombrado Matias. A este ultimo se le ha gratificado siempre en los mismos terminos que al de los *Yutas*; pero al primero nunca se le ha señalado, ni dado cosa alguna, sin embargo, de haver trabajado incesantemente con mucho fruto, por cuya razon lo contemplo acrehedor à què se le auxilie con todo lo posible.

10. *Entre las Naciónes* referidas reinan distintos intereses. *Los Yutas* y *Xicarillas* tienen amistad entre si, y aborrecen á los *Cumanches* por la que actualmente tienen con nosotros. Esto les priva hacer sus robos, como lo practicaban bajo la capa de aliados nuestros, quando los ultimos estaban de Guerra con la Provincia. Sin embargo de esta circunstancia suelen obrar de acuerdo por hacer sus hostilidades contra ellos. Como la situacion de los primeros les proporciona abrigarse inmediatamente é introducir por la Provincia lo robado es necesario manejar este punto, de modo que los *Cumanches* no sospechen jamas que les ayudamos al intento. Para lograr este fin, estipulé con unos y otros que siempre que qualquiera de ellos atrabesase por la Provincia con Bestias robadas, y destino á sus rancherias, haria prender y entregar los agresores à la parte ofendida. Con efecto asi lo he practicado en varias ocasiones que ha sucedido; pero para lograr lo en lo subcesivo se necesita mucho vigor, y actividad, por que el Vecindario de las Fronteras por la corta ventaja de comprar vn caballo barato, ó hacerse impunemente de alguna parte del robo, acostumbra negar los echos, y dexa de poner el remedio, que repetidas vezes les está prevenido de detener los agresores, quitar las bestias, y dár cuenta al Govierno para que tome las providencias que se hallen justas, conforme á lo estipulado en las mismas Naciones. Por este medio se logra una especie de autoridad sobre todas, y se consigue al mismo tiempo contener un abuso que seria muy perjudicial à la misma Provincia.

Tambien la *Nación Nabajó* tiene estrecha amistad con la de *Yutas*. De ella no resulta perjuicio à nuestro establecimiento ni tampoco zelos à los *Cumanches*. La situacion de vnos y otros les obligaria precisamente en caso de hostilizarse à atrabesar por el centro de la Provincia, que de ningun modo se lo permitiria. Ademas de que los *Navajos* no se expondrán nunca à dexar sus familias y Bienes expuestos à la discrecion y furor de los *Apaches* de *Gila*.

Estos, y las demas parcialidades de su especie no tienen amistad, ni alianza con algunos de las quatro Naciónes relacionadas, y siempre están experimentando persecucion y castigo de los *Cumanches* y *Navajos*. Para que los ultimos no buelban jamas á formar nueva alianza con ellos, es necesario no perdonar medio alguno. Este es el unico arvitrio de que no solo se

halle acubierto de sus irrupciones la parte que se nombra del Rio Abajo, sino de que faltandoles tal abrigo dexen de cometerlas en la *Sonora* y *Viscaya*. Para conseguir tan importante fin y conserbarlos en las mismas buenas disposiciones con que han obrado en mi tiempo, hay varios Capitanes *Navajos* como son *Carlos*, *Vicente* que lo pueden facilitar manejandolos con havilidad. Del nombre y calidades de otros que se pueden emplear al mismo fin, informará completamente el Alcade mayor *Don Antonio Joseph Ortiz* al nuevo Governador.

Del mismo modo puede dàr bastante luz para el manejo y arreglo ; en caso de presentarse de paz alguna de las parcialidades de los *Apàches* referidos, pues haviendome acompañado en distintas ocasiones que he ocurrido á tranquilizarlos y admitirlos de paz en el *Puesto del Sabinál*, tendrá bien presente los medios que he puesto en practica. Pero en este asunto se necesita precisamente obrar á la vista, segun las ocurrencias y circumstancias, conforme á las ordenes que se pasen de la Superioridad.

Como las cinco Naciones referidas concurren con frecuencia á la Villa Capital, y hay varias ocasiones en que suele hallarse todas reunidas, es preciso aplicar la mayor atencion à su entretenimiento y regalos al regreso.

Deve haver vn sugeto encargado de su manutencion y asistencia, á quien se le abonarán dos reales por cada vno durante los dias de su residencia que hagan en ella, se cuidara igualmente de que no alojen unidos, y se distribuiràn, segun y en los terminos que se halla establecido.

Luego que se disponen para regresar á sus Rancherias, es la practica regalarles alguna ropa, sombreros, espejos, azarcon, añil, cuchillos, cigarros, piloncillo, etc.

En estas dadivas deve preferirse à los *Cumanches* siempre que no se hallen en concurrencia con las demas Naciones, pues en este caso deve ser igual la distribucion para que no sea notada la preferencia, y resulten celos entre vnas y otras.

Este expendio deve hacerse por la misma mano del Governador, para que le sea mas grato. Ha de efectuarse con discreccion, y conocimiento del merito y calidad del individuo á quien se gratifica. En vna palabra, ha de ser con tanta prudencia que sin perder de vista la economia se logre pasar por generosò. Teniendo presente, que el buentrato, y agasajo en las expresiones es el ege principal sobre que deve girar, y ha girado en mi tiempo la buena armonia que se ha conservado, y deve conservar con ellas.

Como estos gastos se exogan de cuenta del Rey, se hace indispensable expedir en el oportuno tiempo los Libramientos correspondientes á favor del sugeto encargado de los efectos, à fin de que por ellos se formalice la

relacion que anualmente se deve pasar à la superioridad, y de que acompañando à esta se acredite la justa imbersion.

Al tiempo de remitir la, se solicitarán caudales para el subcesivo, precediendo vn presupuesto, ó calculo con presencia de las atenciones que puedan ocurrir.

SEGUNDO PUNTO

11. Nada es tan dificil como conocer al hombre, y solo el vso de observar su conducta de cerca proporciona en ocasiones formar alguna idea de su caracter. La que la experiencia me há echo formar en general delos havitantes de la Provincia del nuevo Mexico (exceptuando los Yndios del Pueblo) es poca ventajosa. Bajo vna simulada apariencia de ignorançia ó rusticidad, encierran la malicia mas refinada. Hay mui raro en quien no concurran à vn mismo tiempo los vicios del robo, y de la mentira. La dispersion de sus establecimientos, la mala educacion que de esto resulta, la proximidad y trato de las Naciones Barbaras en que se hallan sumergidas, mas de dos mil brazos que trasplantados á otra parte pudieran ser mui utiles à la sociedad, y al estado, es el origen que conserba, y hace propagar cada dia mas tales vicios. Estos no se pueden cortar, sino bajo vna nueba constitucion, y por medio de vna variacion total del actual Sixtema que rige. No está en mano del Governador esta grande obra, y asi es necesario que ciña su cuidado à minorar los daños en la parte que le sea possible : à cuyo fin le expondré los medios que me dicta la prudencia, la razon, la equidad, y la practica de cerca de siete años que he mandado la Provincia.

12. La vigilancia sobre la conducta de los Alcaldes mayores, sus Tenientes, y comisarios de las Plazas, asegura quasi siempre la administracion de Justicia, y el buen orden. Sostener á estos empleados en todo lo que fuere justo, y mantener los en sus destinos siempre que el manejo corresponda á los fines indicados, deve ser la primera atencion del Govierno. Cuasi todos los que hay en el dia se hallavan en posesion quando yo entré en la Provincia. El vecindario ha echo repetidas representaciones infundadas contra ellas. Todas las he examinado con la mayor prolixidad, y jamas hán podido calificar las acusaciones que les han intentado. Buscando el origen de estas, he descubierto con facilidad no dimanar sino de falta de obediencia, voluntariedad, y deseos de vivir sin sugecion, y en vna completa livertad, á imitacion delos Yndios Barbaros que ven à su proximidad.

13. Con el deseo de hacer distincion y fomentar en algun modo la emu-

lacion entre aquellos havitantes, que con mui corta diferencia son iguales en fortuna y Nacimiento, formó mi antecesor el Coronel *Don Juan Bautista de Anza* tres Compañias de Milicias, nombrando Oficiales, Sargentos, y Cabos, entre el mismo Vecindario. Con igual fin y propios deseos, no solo las mantube yo, sino que por el acrecentamiento de Yndividuos aumentan otra quarta. Lexos de conseguir las ventajas que nos haviamos propuesto, ha resultado del establecimiento havilitar vnos hombres que bajo el caracter de oficiales todo la conmueben, forman Partidos y alborotan la Provincia siempre, y quando les acomoda en sus ideas particulares. Añadiendose a este mal el de substraerse de concurrir á las varias faenas que para entretener la Policia se necesitan practicar, y á las quales acuden los demas havitantes que no estan condecorados con el caracter de oficial.

Soy de sentir se extinga esta orden de Milicias, y que se ponga el Vecindario sobre el mismo pie en que se hallava anteriormente. Esto es, governados, regidos, y conducidos á las Compañias por los Alcaldes mayores y sus Tenientes, que siempre deven gozar una distincion bajo el nombre de Capitanes, y Tenientes, sin que por pretexto alguno se amplifique semejantes titulos à otros sugetos.

Como la superioridad aprovó el establecimiento de estas Milicias, es indispensable se solicite la aprovacion del Señor Comandante General para suprimirlo.

14. De qualquier modo que se arregle el punto referido, se deve hacer con la mayor equidad el nombramiento de Vecinos é Yndios que concurren à las Campañas ; los primeros por nombre y apellido, y los segundos por numero. Para lograr lo sin confusion, y no dejar al arvitrio de los Alcaldes de los Partidos esta nominacion, deve disponer el nuevo Governador desde luego que se introduzca que le pasen vn Padron general de todos los hombres que hay en las Jurisdicciones, con expresion de edades, y disposicion para Guerra, por cuio medio conseguir á poder formár por si las listas de los que les toque, y pasar las con antelacion á los Alcaldes respectivos, para que estos hagan avisar á los elegidos el dia, Parage y circunstancias donde se deven reunir. Ya se supone que para esta operacion se necesita una lista general donde se anote á cada vno sus salidas para que se haga con igualdad esta clase de Servicio. Deve desterrarse para el, lo que se nombra sostitutos, esto es el que lo hagan vnos por otros. Esta condescendencia es sumamente perjudicial á causa de que los pudientes señalan una corta gratificacion á los mas bagamundos para que concurran en su lugar. El avío y bastimento de estos ultimos corresponde en todo á su conducta, y lejos de sacar alguna ventaja de semejantes hombres, resulta ser nociba su asistencia, pues desde el

primer dia les empieza á faltar todo, atrasan las marchas, y suelen ser causa de que se malogren las empresas. Todas estas dificultades con algunas otras de consideracion se pulsaron en la primera Campaña que salió desde luego que entré en el Govierno y el medio unico de precaverlas es ceñir lo de sostitudo à solo los hijos por los Padres, ó unos hermanos por otros.

15. No deve auxiliarse á los elegidos para concurrir à Campaña, mas que con Municiones, las que deve recivir el Comandante de la Partida para hacer su distribucion en los casos necesarios. Los Yndios de los Pueblos nunca solicitan otro, por las comodidades que gozan, pero los vecinos olgazanes, y de mala conducta, se hacen importunos pidiendo Caballos ó Bastimento.

Ni los primeros, ni los segundos, contribuyen con cosa alguna al Rey, que ha gastado su erario desde el tiempo de la reconquista con el fin de sostener los, mas de cinco Millones y medio de pesos, sin que aora ni en algun otro tiempo pueda esperar reintegro alguno. Las partidas de campaña que se disponen nunca llevan otro obgeto que el de cubrir y resguardar sus mismos establecimientos, y asi graduo como precisa obligación de cada uno la concurrencia de todos, como asunto à su propio interes.

No deben contarse para este servicio los seis Pueblos de la Nación Jeres, ni los vecinos del Vallecito, y cañada de Cochiti. Estos se emplean en mantener un Destacamento al pie de la Sierra de San Pedro que cubre la entrada de los Apaches en su Jurisdicción en la de la Villa y Ranchos adyacentes. Ningun cuidado, ni vigilancia bastaba para libertarse de los daños que ocazionaban estos enemigos en los Parages referidos, hasta que tomé la providencia de coloçar dicho Destacamento el qual se compone de quinze Yndios, un Vecino del Vallecito, ó la cañada segun le toque y vn caravinero de la compañia Presidial que manda el todo.

Segun la escala, y arreglo que forme con presencia de la fuerza total de los Yndios, y vecinos, resulta tocar á cada vno de los primeros cada dos años quinze dias de fatiga, é igual numero de dias cada seis años á los ultimos. De modo que estando exemptos de las Campañas mensales bienen à quedar con mui corta diferencia al nivel con los demas havitantes.

En poder del Carabinero Comandante del Destacamento se halla la Ynstrucción que formé conseqüente al servicio que se deve hacer en el cuyo destino es cortar los terrenos que se señalan en la misma Ynstruccion, dár parte à los rastros, y otra novedad que noten etc.

16. El repuesto de Caballada que siempre ha havido en la Provincia de cuenta del Rey, no deve tener otro destino que el de auxiliar á las Naciones Barbaras aliadas que voluntariamente se presentan, para concurrir

en union de nuestras Partidas destinadas à Campaña. Para llenar este obgeto nunca deve exceder su numero de cien caballos, y diez mulas, pues si pasase de el solo se consiguirian constantes perdidas, sin sacar fruto alguno.

17. Siempre que con antelacion anuncien los *Cumanches* y *Yutas*, que dentro de tales dias se hallaran en los Pueblos de *Taos* y *Pecos* los primeros, y á las inmediaciones de *Santa Clara* los segundos para formalizar sus rescartes, pasará aviso al Governador, á todas Jurisdicciones para que acudan á hacer su negociacion los Yndividuos que la desearen, y tambien orden al Alcalde mayor respectivo, para que acuda á presenciar esta especie de feria. En ella deve el Alcalde hacer observar con la mayor exactitud la mayor armonia, sin permitir sufran daño, ó perjuicio estos aliados que constantemente obran con la mejor fé. No se deve separar del punto hasta que hayan verificado su salida dichos Yndios y siempre vigilará con constancia que no se les haga robo, ni estrabie bestia alguna. Si no obstante este cuidado se verifica (como las mas veces sucede) que algunos vecinos perjudicales robasen algunas bestias, dara cuenta inmediatamente al Govierno para que las haga buscar, y castigue á los agresores segun las circumstancias.

Sera mui conbeniente concurra el Governadòr en persona la primera vez que en su tiempo se presenten los rescates. Este medio le facilitará reconocer personalmente á la mayor parte de los capitanes de las mismas Naciones, y tambien el metodo y orden con que se efectua la feria mejorandolo si acaso estubiese viciado.

18. A consecuencia de varias ordenes de la superioridad, se han expedido por el Govierno repetidos Vandos, prohiviendo que los havitantes de la Provincia pasen á tratár al territorio de los *Yutas*. Apesar de estas justas providencias que han tenido por obgeto privar á los primeros la facilidad con que engañaban en sus tratos á los ultimos, no ha sido posible desarraigar enteramente semejante vicio. Para precaver este abuso en lo subcesivo, es necesario reiterar los mismos Vandos, y sostener con vigor, y firmeza, lo que se dispone en ellos, sin atender en estos casos à los clamores y vrgencias que suponen y representan los infractores.

19. Desde luego que se formalizó la paz con los *Cumanches*, permiti pasaran á los terrenos que ocupan todos los vecinos é Yndios que solicitaban su comercio. Facilité esta livertad con la idea de adquirir vn completo conocimiento dė los Aguages y tierras en que están situados, para poder hacer la Guerra con esta ventaja en caso de que sufriese alguna alteracion la paz verificada. Esta livertad duró dos años, al cavo de los quales fue necesario moderarla, tanto para precaver los inconvenientes

se havian tocado con los *Yutas*, quando por que las especies que vertian los concurrentes siempre eran contrarias á la deseada buena armonia.

Por estas razones havia establecido posteriormente fuesen pocas veces; y las mas de ellas solicitadas por los propios *Cumanches*, pero siempre concedida la Licencia con la precaucion de que vno de los Ynterpretes, ó otro sugeto de confianza que devia responder del manejo, y conversaciones que tubiesen en las rancherias los Yndividuos que pasasen á ellas, se hiciese cargo de governar las, y me diese cuenta al regreso de lo ocurrido. Este medio me parece que es el que se deve seguir para conserbar con pureza una paz tan interesante.

20. Es costumbre inbeterada de los havitantes de la Provincia, à la entrada de nuevo Governador renovar pleytos y solicitudes substanciados en tiempos mui atrazados. Para inteligencia del actual en esta materia, es necesario advertirle, que todos los puntos de semejante naturaleza han quedado determinados por escrito y verbalmente en la visita general que han practicado sus antecesores, en cuyo acto se ha prevenido generalmente á las partes, que siempre que no queden satisfechos y se consideren agraviados, se pueden presentar à la Audiencia del distrito á producir las razones que tengan en su abono : por consiguiente nada tiene que entender, ni mezclarse en estos asuntos si no es para facilitarles, y advertirles el conducto por donde deven hacer sus apelaciones.

21. No es menos comun el acudir directamente al Governador los Vecinos de las Jurisdicciones distantes de la Villa, represantando agravios, perjuicio, etc. Estas presentaciones las hacen en papel comun, sin embargo de los Vandos expedidos contra este vso. Nunca la practican ante la Justicia territorial que es quien deve poner à continuacion el auto ó providencia que encontrare justo, sin cuyo requisito es de moral imposibilidad al Governador dictar con acierto sus disposiciones. Nada ha bastado à conseguir de ellos este paso tan natural, y el unico medio que encuentro para cortar tál desorden, es de que no se admita, ni de giro á ningun recurso que carezca de las formalidades referidas.

22. Para determinar en las materias y casos que ocurren, despues de procedidos los informes necesarios, no tiene otro medio el Governador que valerse de la prudencia, sano juicio, y buena razon. Este es del que se hán valido por falta de Letrado con quien consultar todos sus antecesores : pero el actual deve estár en la inteligencia de que nunca, ó rara vez asiste la razon al primer sugeto que pone las demandas, y de que qualesquiera encuentra con la mayor facilidad y sin gratificacion alguna los testigos falsos que necesita.

23. No sucede asi con los Yndios de los Pueblos, cuyo proceder en esta parte es diametralmente opuesto al del Vecindario. Siempre se encuentra

en ellos la verdad, se les persuade facilmente con la razon, y jamas se les encuentra, ni contribuyen à robo alguno. Sin embargo de estas buenas calidades, promueben constantemente varias solicitudes, para que se remueban sus Ministros Doctrineros, ó las Justicias que los goviernan. No suelen tener otro obgeto para esta pretencion que el complacer á los Religiosos que solicitan aquel destino, reuniendose con el Vecindario anexo á la administracion de los mismos Pueblos, para cuyo efecto, unos y otros les hacen suponer y alegar con los que están en posesion una porcion de hechos que generalmente salen falsos. Por esta razon se necesita mucho pulso para proceder en la materia. Es necesario hacer un prolixo examen, y tomar individuales noticias del interes que muebe á los Religiosos y Vecindario para semejante conducta. Regularmente siempre resulta de este paso manejado con cordura, una confesion franca de parte de los mismos Yndios que aclara la verdad y deja descubiertas las ideas con que se promovió el empeño. Ni estas circunstancias, ni el rubor que de ellas resulta es lo bastante para que se corte, ni intimiden los promotores, que pasados los primeros procedimientos y despues de vna corta calma repiten, ó hacen repetir las propias instancias.

24. En ningun Pais es mas dificil que en el Nuevo-Mexico la remozion de los Alcaldes mayores, por la imposibilidad que se encuentra en su remplazo. Hay pocos sugetos que sepan escrivir y dár vn parte, y muchos menos desempeñar vn encargo de tanta consideracion, que poco ó nada lo utiliza; á que se deve añadir, que la igualdad de fortunas que reina en la Provincia, dispone los animos de los Naturales á obedecer con violencia y repugnancia a un particular que poco antes en nada les aventaja. La continuacion en el oficio, y la imbariable costumbre de obedecer en todos tiempos a un mismo Yndividuo, llega al cavo de cierto tiempo á dár á este algun ascendiente sobre los demas, y proporciona que miren con respecto y consideracion sus providencias.

Apesar de estas dificultades no se deve conservar alguno cuya conducta no corresponda al objeto á que esto dedicado. Los que yo dejé en las Jurisdicciones al tiempo de mi salida llenaban sus obligaciones. El unico que yá en aquel tiempo dava malas ideas, y que posteriormente llegó á hacer abuso de sus facultades, es el del Partido de la Alameda, por lo que juzgo combenientisimo se le deponga del empleo, colocando en su lugar otro Yndividuo de disposicion, y honrado modo de proceder. No me acuerdo actualmente quien sea aproposito para ello, pero el Alcalde mayor de la Capital Don Antonio Joseph Ortiz, en quien reciben los conocimientos necesarios de todos los havitantes, podrá indicar al nuevo Governador sugeto de desempeño para semejante encargo.

El mismo Ortiz me ha pasado posteriormente aviso de haver depuesto

el comandante accidental al Alcalde mayor de la *Laguna* Don Juan Cristoval *Sanchez*, de resultas de algunas quejas dadas por la Nación *Navajó*. Es mui dificil comprehender que el Alcalde supusiera hechos inciertos por nuestra parte contra aquella Nacion que la tiene tan inmediata, y que solo su amistad, y la reciproca buena armonia les pueden facilitar algunas ventajas, y auxilios. Este punto pide nuevo examen que aclare los echos que á mi entender han de ser imbentados por los Ynterpretes de *Navajó*. De qualquier modo que resulte, jamas combiene que el sugeto que ha pasado á remplazarle subsista en el destino. Ya ha servido en calidad de Teniente de aquella Jurisdiccion, y por la mala conducta, y desareglo, prohivi que alguno de los dos fuese jamas a dichos Pueblos.

25. Ningun asunto sufre en aquel Parage tantas dificultades, como contener los vicios que dominan á los Religiosos de la Custodia. La mayor parte de ellos viven amancevados. El interes dirige sus maximas. Ponen quantos medios sugiere la malicia para transtornar, ó destruir las buenas disposiciones que dicta el Govierno, siempre que se dirigen á contener sus excesos. Tienen un absoluto imperio sobre los havitantes. No es posible creer hasta donde llega el descaro y osadía con que manejan toda clase de asuntos, ni tampoco la facilidad con que conmueben á los mismos havitantes, siempre que meditan sus fines particulares. En una palabra es tal la influencia sobre todos, que la general expresión que se vsa en el Pais es : *En diciendolo el Padre no hay que dudar*.

Para que los males sean menos (suponiendo moralmente imposible desarraigar los vicios) soy de opinión se deven seguir los medios que durante mi Govierno han producido buenos efectos. Estos han sido desentenderse, y no tomar parte alguna en las disputas y Pleytos que entre ellos se originan. No condescender jamas con sus molestas solicitudes para mejorar destino. Oponerse con firmeza á los pasos que dan constantemente para destruir el buen orden, correr con buena armonia con su Prelado si la Persona de este fuese menos relajada. Añadiendo à esta conducta lo de intimidar los por medio de las amenazas, de que serán extrahidos de la Provincia, como perjudiciales en ella, siempre que no arreglen su proceder. Para realizar este paso si las circunstancias lo exigieren, es necesario caminar de acuerdo con el Prelado, como previene la Ley, y mas que todo el que el Superior Govierno sostenga la providencia en terminos que no se halle expuesto, ni compremetido á la critica el honor del Governador.

Es mui dificultoso señalar detalladamente los acaecimientos que puedan ocurrir con los Religiosos, por la variedad de negocios que les anima y govierna, pero mirandolos bajo el aspecto que llevo indicado, manejandose con pulso, firmeza, penetración y prudencia, y acudiendo con

oportunidad á contener los en su justo dever, se logrará sin duda el apreciable obgeto de quietud, y tranquilidad en lo interior de la Provincia.

26. El Nuevo Governador debe aplicar toda su atención á formalizar la total reunión de la Villa Capital. En el año pasado de ochenta y nueve se me pasó orden executiva por la superioridad, para que sin demora, ni oir recursos la practicase. Yo conociendo las dificultades que se tocaban para ello en aquel tiempo representé los medios que me parecieron oportunos para que se verificase sin grave perjuicio de los havitantes, adoptando el prudente medio de no permitir redificacion, reparo, ó composición de las casas que hallavan dispersadas. Aprovaronlo los Gefes, y à su conseqüencia expedi Vando que explicava esta prohivisión, sopena de que los infractores incurririan en la pena señalada en él. De estos procedimientos ha resultado ya darle vna forma regular pero no se completará jamas la obra si padece el menor descuido, y no se vigila, y sostiene la providencia que rige sobre la materia. Los havitantes son desidiosos. Aman la distancia que les proporciona la independencia ; y si conocen las ventajas que resultan de la union, se desentienden de ellas, para adoptar la livertad y desaliño que leen y notan en sus Vecinos los Yndios Barbaros.

A proporción que ban descaeciendo, é inutilizandose las cosas que se hallan dispersadas, y colocadas en la otra vanda del Rio, se ven los propietarios precisados á solicitar nuevo solar en el punto que se les señale, para construir con regularidad nuebas Abitaciones. Asi lo han practicado varios desde que se puso en vso la disposición. Pero buelvo à repetir, que sin una suma vigilancia, y rigor, nunca se consiguirá el obgeto.

27. No es de menos importancia la conserbación de los Puentes nuebamente hechados sobre el *Rio grande del Norte*, y la de los Caminos que se acaban de formalizar y abrir. No hay fondo ni derechos municipales algunos que se puedan aplicar al entretenimiento de estos dos ramos, tan utiles, como necesarios. Para que se conserben siempre en buen estado, no hay otro medio que el de las faenas personales. A estas deven concurrir indistintamente los Vecinos, è Yndios, segun y en los terminos que les sea menos gravoso ; y como quiera que todos disfrutan del beneficio, ninguno deve exceptuarse del trabajo, conforme á la citación que se haga por el Govierno.

Siempre que estos mismos reparos no pidan mucha concurrencia, se pueden practicar por medio de la aplicación à ellos de los presos que generalmente hay en la carcel, quienes conducidos por un Cavo ó Caravinero de la compañia, y mantenidos con el auxilio de algunas pequeñas multas sobre otros delinqüentes, perfeccionarán esta utilidad publica.

Para concurrir desde luego á semejantes obras, si lo necesitaren, exis-

ten en la actualidad ochenta y tantos pesos en poder del oficial Avilitado con destino á este ramo de Policia ; cuya distribución deve hacer en virtud de ordenes que para ello le pasará él Governador.

Tercero y ultimo Punto.

28. La fuerza de la Compañia Presidial asciende à ciento veinte y una Plazas. Pasan tambien revista de ella tres oficiales, y un Sargento retirado con el sueldo correspondiente; y ádemas, diez y ocho Soldados Ymbalidos. Vnos y otros deven ser empleados en los casos necesarios, y todos se hallan sugetos, como los vivos à las Leyes penales, en virtud de Real orden.

El estado de Devidos y creditos que acavo de entregar al nuebo Governador, y está formalizado por fin de Diciembre de 93, acredita hallarse alcanzando la compañia en aquel tiempo.

Para que subsista siempre sobre el mismo pie, no deve permitir el Governador se subministre á ningun individuo de ella cantidad que no sea por su Libramiento. Para egecutarlo en los casos que lo exijan, deve tener siempre á la mano el referido estado, á fin de que lo pueda practicár sin confusión y con conocimiento del estado de alcanzes en que se halla el solicitante.

29. Cada primero de mes se pasa la Revista de todos los individuos indicados, y se formalizan las Listas correspondientes, extendiendo al mismo tiempo el *Diario* de novedades ocurridas en la Compañia y el estado de fuerza, montura, etc. todo segun, y en los terminos que constan en los originales colocados en el Archivo.

Estos Documentos se dirigen en la primera ocasión de seguridad al Señor Comandante General.

Ademas de dicha Revista, podrá quando haya necesidad, pasar otra general, como Sub-Ynspector que es de aquella tropa, para imponerse á fondo del estado en que se hallan los Yndividuos, cortar los abusos que se hayan introducido, y establecer las reglas de economia que le parescan combenientes.

30. El Alferez Don Pablo Sandoval está encargado de hacer dentro de la Provincia la Remonta, à proporción de las necesidades y sin señalarse tiempo para ella. Si la poca actividad de este oficial no llenase cumplidamente semejante encargo, se puede dár la comisión à algun Sargento, ó Cavo que la desempeñe con acierto.

El unico medio de que se acopien caballos varatos, y de buena calidad, es de que al comisionado se le entreguen efectos de la *Avilitación*, de aquellos que vsan los Yndios de los Pueblos, y que con ellos recorra

todos los Partidos. En ellos hay mucha cria de Caballada; y en el de Taos, y Pecos hay porción considerable que los Naturales rescatan de la Nacion *Cumanche*. Ademas de que no hay dificuldad en que el comisionado pase á las Rancherias de estos en compañia de vn Ynterprete, y á cambio tambien de efectos, los compre tambien de primera mano.

Desde el año de 91 se hace la Remonta dentro de la Provincia, y segun consta en las Libretas de los Soldados, siempre ha salido el costo de cada caballo á ocho pesos poco mas ó menos. Este conocimiento puede seguir de guia para lo subcesivo.

Sin embargo de los Bandos Publicados, en virtud de orden de la Superioridad, que prohiven, é imponen castigos á los Soldados que cambien, ó vendan Caballos, y de que sugetan igualmente á pena los compradores, no ha sido posible cortar este abuso. La condescendencia de los Sargentos y Cavos, la falta de disciplina, dificil de establecer completamente en aquel pais, y las liaciones que tienen sus individuos con el resto del Vecindario, privan al Gefe adquirir los conocimientos necesarios para obrar con vigor en la materia. Apesar de estas dificultades, no se deve perdonar medio para corregir el desorden. Ninguno será de tanta eficacia, siempre que se justifique el fraude, como castigar al comprador en los terminos que previenen los Bandos, y despedir del servicio el delinqüente ó vendedor.

Nada es tan deseado en aquella Provincia como el obtener una plaza en la compañia y ninguna cosa puede mortificar tanto á los que gozan, como verse expelidos de ella. Baxo este concepto que se puede realizar, no solo en el caso que se versa, sino en quantos ocurran de otra especie, no es dificil conseguir la obediencia y subordinación.

31. La tropa de la compañia es generalmente de buena calidad. Los oficiales que dejé no corresponden à ella, pero el merito material que han contrahido algunos, y la antiguedad de otros, los hace acrehedores á que se les sufran algunas pequeñas faltas : pero de ningun modo á que se les toleren ciertos vicios, de que están sindicados.

32. El actual oficial Avilitado no tiene la mejor disposición para el destino. Padece frecuentemente descuidos, y la mayor parte de ellos proceden de algunos desarreglos. Para precaver su mala versación de los intereses que corren á su cuenta, le destiné bajo mi dirección á Don Joseph Garcia Griego, á fin de que los distribuyese, llevase cuenta formál, realizara los Ajustamientos en tiempo oportuno, y tubiese en corriente todas las operaciones anexas aquella comisión. Este mozo es de buen desempeño, educado en la casa de Don Francisco Manuel de Elguea, y de vna conducta sin tacha; calidades que dan alguna sugeción al mismo Avilitado, quien

para obrar arbitrariamente es mui natural procure separarlo de su lado, poniendo en su lugar a un tal *Don Antonio Ruiz* su compañero en los excesos, y mas torpe é ignorante que el Avilitado. De ningun modo combiene esta variacion, por las funestas conseqüencias que puedan resultar; y asi es necesario que subsistan las cosas sobre el propio pie que se hallan establecidas.

Debe efectuarse un Balance que acredite el estado en que se halle la Avilitacion al tiempo que se introduzca el Gobernador. Si de esta operacion resultase quiebra, por falta de metodo, ó mala versación, se suspenderá de su egercicio al Avilitado, tratandolo como está prevenido por una orden posterior de la Superioridad, que se halla colocada en el Archivo.

Ninguno de los otros oficiales es aproposito para Avilitado; y asi el vnico recurso que queda (en caso de que las cuentas del presente no esten arregladas) es que se nombre vno de los tres Sargentos, que ayudado, y governado por el mismo *Garcia* y vna poca de atención á este ramo que ponga el Gefe, no es posible se verifique jamas quiebra alguna.

Para obviar recursos infundados, que constantemente hacian los Soldados, sobre cargos de raciones, libramientos etc., estableci Voletas por separado correspondientes á cada ramo. En estas constan las Libranzas, y tiempo en que se dán. Paran siempre en poder del interesado, y por medio de ellas es facil aclarar qualquier duda que ocurra al tiempo del Ajustamiento.

33. El servicio en que se emplea la compañia se ciñe vnicamente à la Guardia de Caballada, compuesta de treinta hombres, cuyo mando se confia á uno de los tres Sargentos alternativamente. Si acaso se hubiese minorado este numero, es necesario que buelva à subsistir, tanto por exigir lo la seguridad de la misma Caballada, por su crecido numero, que constantemente pasa de dos mil bestias, quanto por que de otro modo vibirian los soldados en vna ociosidad que los enerbaria.

Los oficiales no hacen otro servicio que el de las Compañias contra *Apaches*; y como estas no se pueden practicar por razón del clima, si no en quatro meses en el año, viven con vna completa comodidad, y quasi en la total inacción.

Soy de sentir que siempre que buelvan à establecerse de paz en el Sabinal los mimos *Apaches* se ponga en aquel Puesto un Destacamento de vn oficial y veinte hombres para que cuiden del orden, manejo, raciones y demas ocurrencias que sobrevengan con ellos; todo conforme á las Ynstrucciones que le dé su Governador. Este Destacamento puede ser relevado cada vno, ó dos meses, segun le parezca mejor al Gefe; en inteligencia de que el recargo de semejante trabajo nunca privará á la tropa el goze de la

mitad del tiempo de descanso en la Capital, donde solo se mantiene una Guardia de........... compuesta de vn cavo, y cinco hombres.

34. Con el deseo de que saliesen en mejor estado que obrasen con utilidad las Partidas destinadas á campaña, dispuse dejar la Guardia de Caballada con vn Sargento y quatro Soldados, á los quales se añaden quarenta ó cinquenta Vecinos de los menos aviados, y que estaban nombrados para concurrir á ellas. Este método lo considero ventajoso por no duplicar trabajo, y llenar perfectamente los dos obgetos.

35. Para mantener el aseo y buen entretenimiento del Quartel de la Compañia, es preciso no dispensar la mas pequeña falta. En poder de cada oficial existe copia de la instrucción, que formé relativa á este punto. En ella se detalla lo que corresponde observar à cada Yndividuo en su casa, y frente respectiva; y asi mismo la vigilancia con que deven proceder para su logro los Oficiales, Sargentos, y Cavos. Nada es bastante á conseguir el efecto, si el Gefe por falta no lo vé y examina personalmente con frecuencia.

36. En el mès de Noviembre sale el cordón anual para esta Villa, compuesto de muchos y varios Yndividuos de la Provincia. Con el viene el Avilitado para introducir la memoria correspondiente al Presidio. Este oficial trae el mando general sobre todas las Personas que lo componen. Le acompañan quinze hombres, y un Sargento, para custodiar la misma memoria. El servicio que deven hacer estos, y el Vecindario, durante las marchas de venida, y buelta, se halla explicado en la Ynstrucción que le presentará el actual Avilitado para que por ella le sea facil las correspondientes à los años subcesivos.

Chihuahua 28 de Junio de 1794.
Fernando de la Concha.

Es copia de la Ynstrucción que dió el Coronel Don Fernando de la Concha á su Subcesor en el Govierno de la Provincia del nuevo Mexico, y de la qual entrego copia en la Secretaría de la Comandancia General de mi cargo.

Chihuahua 22 de Junio de 1797.
Manuel Merino.

Sacado del tom. 41 Seccion historica.
Documentos. Colima. Archivo general de Mexico.

Mexico 10 de Mayo de 1866.
S. L. Reinisch.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ

SÉANCE DU MARDI 3 AVRIL 1906

PRÉSIDENCE DE M. LE Dr E.-T. HAMY, MEMBRE DE L'INSTITUT
ET DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

La séance est ouverte par la lecture du procès-verbal de la séance du 6 mars qui est adopté sans modifications. Le secrétaire dépouille ensuite la correspondance manuscrite qui comprend, outre six lettres d'excuses, plusieurs lettres relatives à la rédaction du *Journal* (MM. de Loubat, Protat, Lehmann), à l'organisation de la séance (MM. Boman, le Dr Hamy), et aux échanges (*Smithsonian Institution*, *Geographical Society* de New-York, *Sociedad cientifica Antonio Alzate*, Journal ethnologique *Anthropos*).

La correspondance imprimée se compose des périodiques suivants : *Globus* (t. 89, n° 9, 10, 11, 12) ; *Zeitschrift für Ethnologie* (H. I, n° 11) ; *Report of the Library of Congress* (1905); *American Geographical Bulletin*; Mémoires *de la Sociedad cientifica Alzate* (t. 22, nos 1-6; 9-12) ; *Annales del Museo Nacional de Mexico* (t. 11, n° 1) ; *Revue de l'École d'Anthropologie* (mars 1906) —, enfin, la traduction espagnole (2 volumes) de l'*Unknown Mexico* par Lumholtz.

M. le Président communique une lettre par laquelle M. Émile SALONE, docteur ès lettres, professeur agrégé d'histoire et de géographie au lycée Condorcet, pose sa candidature à la place de membre titulaire actuellement vacante. Le vote de cette candidature, appuyée par MM. le Dr Hamy et Désiré Pector, aura lieu à la réunion mensuelle de mai. M. Hamy donne ensuite des nouvelles de l'état de santé de M. le duc de Bassano et rappelle la part brillante faite à la *Société des Américanistes*, dans la récente promotion dite des explorateurs (nominations de MM. le comte de CRÉQUI-MONTFORT, Léon DIGUET et le comte Henry de LA VAULX comme chevaliers de la Légion d'Honneur).

Puis, conformément à l'ordre du jour, il retrace la carrière de Louis Choris, peintre, naturaliste et explorateur. Il montre d'abord le jeune artiste et savant russe prenant part de 1815 à 1818, à la circumnavigation du brick RURIK, commandée par Otto de Kotzebüe et analyse rapidement le contenu du *Voyage pittoresque autour du monde*, dont les cent planches, inspirées à Choris par cette expédition, constituent encore aujourd'hui des documents ethnographiques fort appréciés. Choris, fixé à Paris, prit ensuite une part active à l'illustration de l'œuvre de Humboldt, pour un album, intitulé *Vues et Paysages des régions*

équinoxiales. Enfin, en 1827, il obtenait du gouvernement français une mission officielle dans les deux Amériques, avec le titre de correspondant du Muséum d'Histoire naturelle. La seconde partie du mémoire de M. Hamy est consacrée à ce voyage qui amena successivement Choris à la Martinique, à la Guadeloupe, dans plusieurs Antilles et à Cuba où il fit une ample moisson de pièces d'histoire naturelle et de dessins. Passant au Mexique par la Nouvelle-Orléans et Vera-Cruz, il s'apprêtait à gagner l'intérieur des terres, lorsqu'il mourut assassiné par des voleurs de grand chemin.

Après cette lecture, l'ordre du jour appelle la communication de Eric Boman intitulée : *Mines préhispaniques de Cain dans la Puña de Jujuy*.

Ayant remercié M. Boman de son intéressant exposé, M. Hamy donne la parole à M. Lejeal qui communique une courte biographie de notre collègue, M. Henri de Saussure, membre correspondant de la *Société*. M. Lejeal, au nom de M. le Dr Preuss, fait hommage d'un mémoire intitulé : *Der dämonische Ursprung der griechischen Dramas erlaütert durch mexikanische Parallelen* extrait des *Neue Jahrbücher für das Klassische Altertum, Geschichte und Deùtsch Literatur*.

Après avoir délégué M. Boman, pour le représenter au Congrès de Québec, la *Société* lève la séance à 5 heures 50.

SÉANCE DU 8 MAI 1906

PRÉSIDENCE DE M. LE Dr E.-T. HAMY, MEMBRE DE L'INSTITUT ET DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

Le procès-verbal de la réunion du 3 avril est d'abord lu et adopté; le secrétaire dépouille ensuite la correspondance manuscrite et imprimée. La première comprend : 1° une lettre de la Société de numismatique et d'archéologie de Montréal à laquelle est jointe une médaille commémorative du bi-centenaire du château de Ramezay ; 2° une lettre du Dr Boas relative à l'organisation du Congrès international de Québec; 3° des lettres de MM. de Jonghe, Lehmann, Van-Panhuys concernant soit la rédaction du *Journal*, soit quelques faits américanistes intéressants (en particulier la nouvelle organisation de la section américaniste du Musée de Berlin et de récentes expéditions ethnographiques dans le Surinam) ; 4° une lettre de Mme Roux au sujet de bijoux funéraires trouvés par le Dr Léon en pays mixtéco-zapotèque ; 5° des accusés de réception ou lettres relatives aux échanges (*Museo nacional de Montevideo*, *Academy of National Sciences of Philadelphia*, rédaction de la revue *Anthropos*; 6° les excuses de quatre membres empêchés d'assister à la séance.

A propos de la lettre de M. Georges Protat, M. Lejeal signale la mort regrettable de M. Jules Protat et annonce qu'il a déjà exprimé à la famille de notre excellent collaborateur les condoléances de la Société. M. Lejeal explique ensuite la série

d'événements malheureux qui ont retardé jusqu'ici et retarderont sans doute encore l'apparition du 1er fascicule de l'année 1906.

Sur la proposition du secrétaire, l'échange du *Journal* avec *Anthropos* est voté.

La correspondance imprimée se compose de *American Anthropologist*, *Globus*, *Zeitschrift für Ethnologie*, *Cuerpo de Ingenieros de Minas del Perú*, *Anales del Museo Nacional de México*.

Sur la proposition de M. le Dr Hamy, la Société vote sur la candidature précédemment posée de M. Émile Salone. M. Émile Salone, professeur agrégé d'histoire et de géographie au lycée Condorcet, docteur-ès lettres, présenté par MM. Hamy et Désiré Pector, est élu membre titulaire de la Société des Américanistes.

M. Hamy reprenant la parole présente à l'assemblée un spécimen des reproductions des peintures murales de Chichen-Itza, entreprises par Miss Adela Breton. Il attire l'attention des membres présents sur le caractère de ce travail, très minutieux et très artistique à la fois, dont les délégués français au Congrès de Stuttgart ont pu contempler les aquarelles originales. La planche présentée, que l'auteur destine au Musée du Trocadéro est en elle-même ethnographiquement très curieuse par ses personnages aux cheveux rouges et armés de massues de pierre d'une forme spéciale.

M. Hamy présente ensuite la pièce qu'il a désignée dans la oommunication inscrite à l'ordre du jour sous le nom de *Hache d'Antoine de Jussieu*. Cette arme néolithique, tirée des collections du Trocadéro, correspond assez bien à une de celles qu'a décrites rapidement Jussieu l'ancien, comme « provenant des Caraïbes » dans le célèbre mémoire sur *l'origine et les usages de la Pierre de Foudre*.

Après M. Hamy, M. Lejeal parle des *Hymnes mexicains de Sahagun*. Il fait brièvement l'histoire des manuscrits d'Italie et d'Espagne qui en contenaient les originaux et après avoir comparé à la traduction fantaisiste de Brinton celle beaucoup plus solide du Dr Seler, s'efforce en considérant spécialement « l'hymne à Tlaloc » de montrer les indications d'histoire et de liturgie qu'une étude méthodique de ces textes pourrait fournir. L' « hymne à Tlaloc », ajoute quelques données assez nouvelles à ce qu'on sait des opérations magiques usitées pour appeler la pluie. Les noms géographiques de lieux qu'il renferme ne sont peut-être pas sans signification pour l'histoire des migrations. Les noms de personnages semblent se rapporter à toute une série de prêtres et de chefs primitifs et correspondre à une série de faits rapportés par Chimalpahin, Tezozomoc, etc... Enfin l'ensemble du morceau confirme une théorie déjà courante en matière d'américanisme que le récit des miracles obtenus par sorcellerie et magie passait aux yeux des croyants pour avoir une vertu propre.

Après quelques observations de MM. Hamy et Verneau sur cet exposé, notamment au sujet de l'emploi liturgique du sang et du rôle des bandelettes de papier dans les rites de Tlaloc, la séance est levée à 6 heures 5 minutes.

SÉANCE DU MARDI 19 JUIN 1906

PRÉSIDENCE DE M. HENRY VIGNAUD, vice-président.

Le procès-verbal de la séance du mardi 8 mai est lu et adopté ; le secrétaire analyse la correspondance. La correspondance manuscrite comprend, avec les lettres d'excuses de cinq de nos collègues : 1° une lettre de démission de M. de LA GRASSERIE et des lettres de M. HAMY et LEJEAL, relatives à cette démission qui est acceptée; 2° des lettres de MM. HAMY et CHARNAY concernant l'administration de la Société et du *Journal* et l'organisation de la séance; 3° des lettres de MM. VIGNAUD, PROTAT, KOCH, de JONGHE, MARCEL, Désiré CHARNAY relatives à la rédaction du *Journal*. La correspondance imprimée comprend : 1° les périodiques suivants : *Ymer*, de Stockholm, *Bulletin de la Société d'Anthropologie*; 2° des tirages à part offerts en hommage par M. Ch. P. Bowditch (*Mayan Nomenclature*) et Mme Z. Nuttall (*Some unsolved Problems in Mexican Archeology*); 3° l'envoi d'une nouvelle revue, *Cultura española*, accompagnée d'une lettre de M. Jules HUMBERT, demandant l'échange avec cette publication, rédigée par M. Altamira et autres savants espagnols notables. Cet échange est voté.

M. le Président rappelle en quelques mots la mort récente de M. le duc de BASSANO, rend compte des obsèques auxquelles les membres de la Société ont assisté en grand nombre et fait un éloge ému du regretté défunt. Avant de le remplacer dans les fonctions de trésorier qu'il remplissait avec tant de zèle, M. LEJEAL expose que le Bureau a cru qu'à cette époque avancée de l'année, un *intérim* serait préférable. Le Secrétaire, qui avait déjà été délégué auprès de la famille de M. de Bassano, pour prendre livraison des livres de compte et de la correspondance financière, se chargera, avec l'assentiment de l'assemblée, du service de la trésorerie jusqu'à l'élection du successeur. Cette proposition ayant été adoptée, M Lejeal résume la visite qu'il a faite à Mme la duchesse de Bassano dont il a reçu quelques renseignements biographiques en vue du nécrologue et donne sommairement l'état de la caisse au 19 juin 1906.

M. Désiré CHARNAY prend ensuite la parole pour une communication intitulée les *ruines de Tuloom, d'après John L. Stephens*. S'aidant de la description du grand voyageur et de quelques documents peu connus, M. Charnay établit à nouveau, à propos de Tuloom, sa thèse de la modernité relative des ruines yucatèques.

Après cette lecture, qui a provoqué un échange de vues entre MM. CHARNAY et LEJEAL, sur Pio Perez et sa véracité, M. le Dr VERNEAU, conformément à l'ordre du jour, expose l'état actuel de la question de l'homme ancien en Amérique. Il explique d'abord la difficulté du problème, en insistant sur l'absence de synchronisme entre les évolutions géologiques du Nouveau Monde et celle de l'Ancien Continent. Il résume ensuite les différentes découvertes et les diverses théories ou polémiques suscitées au sujet de l'âge de l'homme américain (découvertes et

travaux de Koch, d'Abbott et de Whitney dans le Nord-Amérique; de Lund, d'Ameghino, de Moreno et de Roth dans le continent sud; travaux et critiques de Quatrefages, Gaudry et Hamy). De cet exposé se dégage la conclusion, que seuls les vestiges somatologiques fournis par les gisements de Trenton et de Lagóa-Santa peuvent être retenus, jusqu'à nouvel ordre, comme documents incontestables. Il semble, d'ailleurs, n'y avoir que des probabilités quant à l'âge quaternaire de l'homme de Lagóa-Santa; on paraît être moins réservé quant à l'homme de Trenton.

M. Vignaud, après avoir remercié M. Verneau de sa communication, fait connaître que revenant sur sa première décision, le ministère français de l'Instruction publique a résolu d'être officiellement représenté au Congrès international de Québec. M. Lejeal a été chargé de cette mission, au défaut de M. Hamy, d'abord désigné et que sa santé a empêché d'accepter. M. Lejeal représentera en outre la Société avec le R. P. Lacombe, précédemment délégué à cet effet. On règle quelques points de détails relatifs à l'envoi des mémoires et à la recette des cotisations des sociétaires adhérents au Congrès. Enfin, la société s'ajourne au premier mardi de novembre et la séance est levée à 5 heures 45.

SÉANCE DU MARDI 6 NOVEMBRE 1906

Présidence de M. le Dr E.-T. Hamy, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine.

Lecture est faite du procès-verbal de la réunion du mardi 19 juin 1906, qui est adopté. Le secrétaire dépouille ensuite la correspondance qui comprend : 1° une lettre du Comité du Congrès de Québec relative à l'organisation de la publication et aux dates extrêmes d'arrivée; 2° des lettres de MM. de Jonghe et Koch-Grünberg concernant la publication du *Journal*, de MM. Protat, Demoulin, Berthaud, au sujet de l'impression du Journal, de M. Mirabaud relative à la comptabilité de la Société ; 3° le programme de l'École d'Anthropologie.

La correspondance imprimée comprend : *Rendiconti de la R. Ac. dei Lincei*, *Württembergische Jahrbücher*, *Proceedings of the American Antiquarian Society*, *Journal of Anthropological Institute*, *Revue de l'École d'Anthropologie*, *Anales del Museo Nacional de Mexico*, *Anthropos*, *Cultura Española*, *The Franklin bicentennial celebration*.

L'échange du *Journal* et du *Bulletin du parler français* est voté.

Après avoir offert à ses collègues ses souhaits de rentrée, M. le Dr Hamy donne lecture d'une petite notice due à M. Berthin sur les *momies boliviennes*. Ce travail qui accompagne deux pièces originales offertes par ce voyageur aux collections de l'État tendrait à démontrer qu'au rebours de l'opinion couramment acceptée, les *chulpas* boliviennes auraient été des habitations et non des

tombeaux. Le principal argument de l'auteur est tiré de l'abondance du matériel ethnographique trouvé dans ces monuments.

Conformément à l'ordre du jour, M. le Dr Rivet présente ensuite la riche collection rapportée par lui de son nouveau voyage dans les régions équatoriennes et avec pièces à l'appui il expose les principaux résultats ethnographiques et anthropologiques auxquels il pense être parvenu, sur la juxtaposition de races indigènes et de races conquérantes péruviennes dans tout le territoire de la République de l'Équateur. Il y a lieu de signaler en particulier les plans de forteresses et de « tambos » recueillis par notre collègue dans les diverses régions parcourues.

M. le Dr Hamy, en quelques mots, fait ressortir l'importance de cette communication qui attire aussi quelques observations de M. G. de la Rosa.

En fin de séance, M. Lejeal communique deux notices nécrologiques de MM. Oppert et Girard de Rialle.

La séance est levée à 5 heures 40 minutes.

SÉANCE DU MARDI 4 DÉCEMBRE 1906

Présidence de MM. Gabriel Marcel,

puis Manuel de Peralta, vice-président.

En l'absence de M. le Dr Hamy, retenu à l'Académie de Médecine par une une séance de commission et de M. Henry Vignaud, empêché par son service à l'Ambassade, M. Gabriel Marcel, membre du Conseil, veut bien prendre la présidence qu'il cèdera au cours de la séance à M. le marquis de Péralta, vice-président.

Le secrétaire donne lecture du procès-verbal de la réunion du mardi 9 novembre qui est adopté. M. Lejeal dépouille ensuite la correspondance. La correspondance manuscrite, outre les excuses de MM. Hamy, Vignaud, Boman, de Charencey et Froidevaux, comprend : 1° des lettres de MM. Koch, de Jonghe, Lehmann relatives aux publications ; 2° une note du Ministère de l'Instruction publique, concernant le service des échanges : 3° une lettre de M. Carl Lumholtz, demandant l'envoi d'un numéro du *Journal* ; 4° une lettre de M. Chazaud de Granges, avocat à la Reyze (Hte-Vienne) et proposant divers travaux de traduction. Sur cette dernière lettre, la Société décide de passer à l'ordre du jour.

La correspondance imprimée comprend les périodiques suivants : *Zeitschrift für Ethnologie*, *Proceedings of the Numismatic and Antiquarian Society*, *Revista de la Faculta de Letras y Ciencias* de la Havane, *American Antiquarian*.

En outre, la Société a reçu les hommages suivants : 1° *Recent Cave Explorations in California*, par M. John C. Merriam ; 2° *Evidence of the work of man in objects from Quaternary caves in California*, par M. le professeur Putram ;

3° *Observaciones a dos Estudios del señor Eric Boman* (*sobre palethnologia del Noroeste Argentino*), par M. Félix Outes.

Sur la proposition de MM. MARCEL et LEJEAL, appuyés par M. SALONE, l'assemblée, en réponse à une demande antérieure, vote l'envoi de la nouvelle série et des numéros courants du *Journal* à la Bibliothèque de l'École Normale de Montréal.

Après l'expédition des affaires courantes, M. le Président annonce la perte que l'américanisme vient de faire en la personne de MM. Ernst FÖRSTEMANN et Alfred CHAVERO, tous deux membres correspondants de la Société. Il rappelle en quelques mots les services rendus à la science par les défunts, dont le *Journal* insérera la biographie. M. le Dr LEHMANN a déjà offert, ce qui est accepté, de se charger de celle du Dr Förstemann.

La parole est donnée à M. Gonzalez de LA ROSA, pour rendre compte, conformément à son désir, de l'inauguration du nouveau Musée archéologique de Lima. M. de LA ROSA demande, d'abord, à revenir sur le désaccord scientifique qui s'est produit entre lui et M. Jules Humbert au sujet de la date de fondation de Cumaná de Venezuela. Après une discussion à laquelle prennent part outre M. de La Rosa, MM. de PERALTA, MARCEL, CHARNAY et LEJEAL, il est convenu que (comme le mentionnait, du reste, le procès-verbal du mardi 4 janvier 1906) M. de LA ROSA voudra bien rédiger ses objections sous la forme d'une note ou mieux d'une « lettre au Directeur » (du *Journal*), qui sera communiquée à M. Humbert, et, s'il y a lieu, publiée.

M. de LA ROSA donne ensuite l'analyse du discours prononcé par le nouveau directeur du Musée de Lima, le Dr Max Uhle, dans la cérémonie d'ouverture de l'établissement. Les conclusions de M. Uhle, contraires à beaucoup d'idées reçues sur l'âge respectif des diverses civilisations péruviennes, ont été traduites par M. de La Rosa en vue de l'insertion au *Journal*.

L'ordre du jour appelle le scrutin pour l'élection d'un trésorier. M. le comte G. de CRÉQUI-MONTFORT, sur la proposition du bureau, est désigné à l'unanimité pour remplacer M. le duc de Bassano. D'autre part, M. le juge Sicotte, de Montréal, président de la Société des Américanistes du Canada, présenté par MM. le Dr HAMY et LEJEAL, est élu membre ordinaire de la Société.

Enfin, M. LEJEAL donne communication de son travail sur les *Images et le récit de Lionel Wafer*, dont il s'efforce de montrer l'importance pour l'ethnographie du Darien, au début du XVIIIe siècle. Médecin d'un bâtiment de commerce anglais, forcé par une blessure grave de séjourner de longs mois au milieu des Cisnos et Chocos du Darien, Wafer a étudié ces tribus avec beaucoup plus de soin et, surtout, d'esprit scientifique qu'on n'en rencontre chez la généralité des voyageurs de son temps. Les renseignements physiologiques et médicaux qu'il nous a transmis, les données qu'il a réunies relativement à l'état social et religieux des populations isthmiques témoignent d'une remarquable faculté d'observation et sont d'autant plus précieux que la famille ethnique en question, très difficilement abordable, commence à disparaître.

La séance est levée à 5 heures 50 minutes.

SÉANCE DU MARDI 8 JANVIER 1907

PRÉSIDENCE DE M. LE Dr E.-T. HAMY, MEMBRE DE L'INSTITUT ET DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

La séance est ouverte par la lecture du procès-verbal de la réunion du mardi 4 décembre 1906, qui est adopté. Le secrétaire dépouille ensuite la correspondance. La correspondance manuscrite, outre les lettres d'éxcuses de trois membres empêchés, comprend une note de service du ministère, relative aux envois de périodiques par voie d'échange international, et des correspondances concernant le numéro en cours du *Journal*, émanées de MM. Protat, de Jonghe, Lehmann, Koch, Charnay, Boman. La correspondance se compose de onze numéros des revues habituelles et, en outre des hommages suivants.

De Orbe Novo (Traduction P. Gaffarel, offerte par M. le duc de Loubat);

Commentaire du *Manuscrit maya de Dresde*, par E. Förstemann (Traduction anglaise de la Collection du Peabody Museum);

The Temple of the Cross (par Ch. Bowditch);

Annual Report (1905-1906) de la « Smithsonienne », don de M. le Dr Hamy;

Decorative art of the Huichol Indians, par C. Lumholtz (envoi d'auteur).

Après avoir exprimé à ses collègues les vœux qu'il forme pour chacun d'eux en particulier et pour la prospérité de la société en général, M. le Président attire l'attention de l'Assemblée sur un vase céramique, soumis à l'examen du laboratoire d'anthropologie par M. Choquet, qui l'a reçu d'un de nos compatriotes, fixé à Teffe (Brésil amazonien). Cette très belle pièce, qui affecte la forme cubique, était accompagnée d'un autre vase tripode malheureusement brisé et d'une hache à gorge d'un type connu. M. HAMY insiste sur l'analogie que révèle, surtout au point de vue du décor, l'objet principal de l'envoi Choquet avec d'autres pièces, mises au jour par M. Netto.

Un échange de vues s'engage à ce propos entre MM. HAMY, VERNEAU, HÉBERT et plusieurs autres membres. Pour M. HÉBERT, tout le travail décoratif qu'accuse la pièce, notamment les champlevés, a été fait avant la cuisson, mais à un degré relatif de dessication. Il semble y avoir eu, d'ailleurs, des retouches postérieures à la pointe. Quoi qu'il en soit, il est convenu qu'une note sera consacrée dans le *Journal* à ce beau spécimen, après que le propriétaire aura donné des détails plus précis sur le lieu d'origine et les circonstances de la trouvaille.

La parole est ensuite donnée à M. LEJEAL qui communique, de la part de M. Humbert, un compte rendu de l'ouvrage posthume de Garcia Icazbalceta, publié par son fils, notre collègue, L. G. Pimentel et intitulé : *Vocabulario de los Mexicanismos*.

M. LEJEAL lit les notices nécrologiques sur Washington Matthews et le duc de Bassano, qu'il a rédigées au nom de la Société et qui doivent prochainement paraître au *Journal*.

Enfin, M. Émile SALONE donne communication de son étude, portée à l'ordre du jour, sur « Les Sauvages de la Nouvelle-France et les maladies importées d'Europe ».

Ce travail qui sera inséré dans notre périodique, au premier numéro de 1907, est une histoire résumée, mais très documentée des causes qui, à l'époque coloniale et surtout pendant la domination française, peuvent expliquer la décroissance rapide de l'élément indigène au Canada. M. Salone analyse les principaux documents statistiques, nombreux surtout pour le XVIIe siècle. Puis il entre dans le détail des plus violentes épidémies (variole, rougeole, scarlatine) qui, au même temps, décimèrent les Indiens. En ce qui concerne l'alcoolisme, il insiste sur les conflits soulevés entre l'autorité civile et les missionnaires ou le pouvoir ecclésiastique au sujet de la traite de l'eau-de-vie.

Cette communication soulève, de la part de MM. HAMY et VERNEAU, quelques observations sur l'identification scientifique de certaines des maladies épidémiques importées dans l'Amérique du Nord par les colons français.

La séance est levée à 5 heures 50.

SÉANCE DU MARDI 5 FÉVRIER 1907

PRÉSIDENCE DE M. LE Dr E.-T. HAMY, MEMBRE DE L'INSTITUT ET DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

Après lecture et adoption du procès-verbal de la séance du 8 janvier, M. LEJEAL, dépouille la correspondance manuscrite et imprimée.

La correspondance manuscrite comprend des lettres de MM. Boman, Lehmann, de Jonghe, Protat, relatives à la publication du *Journal*; une circulaire de la banque Mirabaud, Pruzari et Cie annonçant un changement de la raison sociale ; une note du Ministère de l'Instruction publique, au sujet du prochain congrès des sociétés savantes qui doit se tenir au mois d'avril à Montpellier ; enfin, outre les lettres d'excuses de plusieurs collègues, une communication de M. Charnay dont M. le Président tient à faire part lui-même à l'Assemblée.

La correspondance imprimée dont le secrétaire présente alors la liste comprend :

1° Les périodiques *Museon*, *Etnologisches Notizblatt*, *Mitteilungen der Anthrolopologischen Gesellschaft* de Vienne, *Proceedings* et *Transactions of the Royal Society of Canada* (Le dernier ouvrage offert par M. Hamy).

2° Les hommages suivants : *Boturini*, par le Dr G. Callegari de Padoue (envoi d'auteur) ; *Contribution to the physical Anthropology*, par Alès Hrdlička (*Publication of University of California*) ; *The earliest Relations between Mexico and Japon*, par Mme Z. Nuttall (extrait de l'*American Anthropologist*, envoi d'auteur) ; *The Mandans*, par les Drs Will et H. J. Spindon (*Papers of Peabody Museum*).

M. HAMY expose alors que l'état de santé de M. Charnay fait craindre à notre

collègue de ne plus pouvoir suivre aussi assidûment qu'autrefois les travaux de la Société. M. Charnay exprime le désir de se retirer, mais la *Société des Américanistes* ne veut pas se séparer de son doyen et, puisqu'une place de membre d'honneur est actuellement vacante par suite du décès du général Mitre, puisque, d'autre part, aucune raison règlementaire n'empêche de donner à un savant français ou habitant la France la succession d'un membre d'honneur américain, M. le Président propose, au nom du Bureau, la candidature de M. Désiré Charnay sur laquelle, d'après l'ordre du jour, il y a lieu de voter sur-le-champ.

M. Charnay est élu et proclamé membre d'honneur à l'unanimité.

M. le Dr Hamy reprend la parole pour poser la candidature aux places de membres correspondants actuellement vacantes, de notre collaborateur, M. Walter Lehmann, assistant au Musée royal d'Ethnographie de Berlin, de M. Lafone-Quevedo, le nouveau directeur du Musée réorganisé de La Plata et de M. Fewkes, ethnologiste en charge du bureau d'Ethnologie de Washington.

M. Rivet présenté par MM. Hamy et Verneau, pose sa candidature comme membre titulaire. Il sera statué sur ses candidatures à la réunion du mois de mars.

Enfin, sur la proposition du Président, il est décidé que des félicitations seront adressées à M. le prince Roland Bonaparte, vice-président de la Société, pour son élection comme membre libre de l'Académie des sciences.

La parole est donnée à M. Léon Diguet qui communique le travail porté au programme sur le « Peyote et ses usages liturgiques chez les Indiens du Nayarit ». Après avoir résumé les renseignements de l'ethnographie quant à la nature, la préparation et l'emploi du *peyote* dans l'antiquité mexicaine, l'auteur résume les observations qu'il a recueillies lui-même sur la question dans le Mexique septentrional. Il indique les différentes variétés de *peyote*, en insistant surtout sur l'*Analonium Lewini* qui est la plus usitée, étudie les effets narcotiques ou excitants de la plante et présente un tubercule de *peyote*, provenant des serres du Muséum. Enfin, M. Diguet fait connaître l'extension géographique des rites du *peyote*.

Cette lecture provoque quelques questions de M. Lejeal qui demande en particulier à M. Diguet ce qu'il faut penser du caractère magique attribué par M. Lumholtz à certaines cérémonies du *peyote*. M. Diguet répond qu'à sa connaissance, chez les peuples de l' « unknown Mexico », le *peyote* est une boisson sacrée dont l'emploi a la valeur d'un rite simplement et nettement religieux.

Lecture est donnée ensuite : 1° par M. Hamy, d'une note de M. Philéas Gagnon de Québec, intitulée : *Un épisode ignoré de la vie du père Hennepin* ; 2° par M. Boman, d'une note relative à l'organisation nouvelle du Musée national de La Plata ; 3° par M. Lejeal, au nom de M. Lehmann, d'un éloge de M. le Dr Förstemann, membre correspondant de la Société.

M. Lejeal expose qu'il a reçu du Dr G. V. Callegari, bibliothécaire du cabinet géographique et privat-docent d'ethnographie à l'Université royale de

Padoue, des photographies de terre-cuites mexicaines (vases et statuettes) sur lesquelles l'expéditeur a sollicité son opinion. Ces pièces appartiennent au « Museo Civico » de Padoue auquel elles ont été offertes par le professeur Battistin qui les tenait de l'empereur Maximilien. M. Lejeal a déjà répondu que plusieurs d'entre elles lui semblaient apocryphes, mais il serait heureux d'avoir l'avis circonstancié de ses collègues, en particulier, de M. Hamy.

Après examen détaillé de ces céramiques, M. Hamy conclut à la fausseté de toutes les pièces dont M. Callegari a envoyé des photographies. Il profite de la circonstance pour étudier, d'une manière très complète, la question des fausses antiquités mexicaines et péruviennes, rappelant notamment l'histoire du fameux vase de Texcoco dont Longpérier avait si curieusement découvert l'origine. Au Pérou, également, il y a une fabrication, malheureusement active et florissante, de fausses antiquités, dont le centre le plus connu est Chancay. A ce propos, M. Diguet remarque que l'État mexicain de Guadalaxara s'est fait, en ces derniers temps, une spécialité de ce genre d'industrie.

En fin de séance, M. Lejeal annonce l'élection de M. Hamy comme membre étranger de l'Académie royale des sciences de Stockholm. C'est une distinction peu prodiguée et fort rare en France; la Société s'en réjouit pour son Président.

La séance est levée à 6 heures 15 minutes.

SÉANCE DU MARDI 5 MARS 1907

Présidence de M. le Dr E.-T. Hamy, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine.

Le procès-verbal de la séance du 5 février est lu et adopté. Le secrétaire dépouille ensuite la correspondance imprimée et manuscrite.

La correspondance manuscrite comprend : 1° une lettre du Prince Roland Bonaparte, remerciant des félicitations qui lui ont été adressées à l'occasion de son entrée à l'Institut; 2° une lettre de M. Désiré Charnay remerciant de son élection comme membre d'honneur ; 3° une lettre de démission de M. Paul Mirabaud.

La correspondance imprimée comprend :

1° Les périodiques : *American Anthropologist*, *Ymer*, *Revista de la Faculta* de la Havane, *Rendiconti di R. Ac. dei Lincei*, *Bulletins et mémoires de la Soc. d'anthropologie*.

2° Hommage de M. Gonzalez de la Rosa, *Diccionario castellano enciclopédico*

Sur la proposition du Président, il est procédé aux élections annoncées à l'ordre du jour. M. le Dr Rivet, présenté par MM. Hamy et Verneau, est élu membre titulaire. Sont élus membres correspondants : MM. le Dr Walter Lehmann, assistant au musée royal d'Ethnographie de Berlin, présenté par MM. le

duc de Loubat et Lejeal ; Lafone-Quevedo, directeur du musée de La Plata, présenté par MM. le Dr Hamy et Boman, Fewkes, Ethnologiste en charge du *Bureau of American Ethnology*, présenté par MM. le Dr Hamy et Henri Vignaud.

M. le Comte de Charencey, en faisant hommage du *Bulletin des séances de la Société Philologique* (t. IV), attire l'attention de la société sur un travail récent du licencié Belmar, à propos duquel il croit pouvoir conclure à l'affinité d'un certain nombre de termes des langues de famille mixtéco-zapotèque et de la famille sioux.

Cette observation fournit à M. le Dr Hamy l'occasion de faire remarquer incidemment que l'anthropologie conclut nettement à la parenté entre les Mixtèques, les anciens Othomi, les constructeurs des Mounds et les Cliff-Dwellers.

M. Jules Hébert donne lecture de son mémoire intitulé : *Survivances décoratives au Brésil*, dans lequel il montre, avec figures à l'appui, la connexion entre certains motifs ornementaux figurés sur le vase de l'Amazone, précédemment présenté à la Société au nom de M. Choquet, et les dessins de tatouage usités chez quelques peuples du Brésil central. Ce mémoire sera publié au *Journal*.

M. le Dr Rivet communique un travail sur *les Croyances et l'organisation sociale des Indiens Jibaros* au point de vue religieux, il insiste sur la croyance à l'*iguanchi*, diable des missionnaires, sur le rôle des *Huishinos*, médecins-sorciers, sur la fête du tabac et des *tsantsas*, têtes réduites, à propos desquelles il donne des détails de préparation. L'orateur parle ensuite de l'usage des narcotiques, en particulier du *natema*. Enfin, il rend compte de ses observations sur l'organisation de la famille, la polygamie et la séparation des sexes en pays Jibaro.

Plusieurs questions sont posées à M. Rivet par MM. Hamy et Verneau, au sujet de la statistique actuelles des tribus Jibaros que notre collègue évalue à 25.000. M. Lejeal rapproche des usages matrimoniaux des Jibaros certaines coutumes correspondantes des Guaranis.

En fin de séance, M. le Président annonce que la Société de Géographie de Paris a décerné la grande médaille d'or au Colonel Bourgeois, en sa qualité de chef de la mission géodésique française de l'Équateur ; le prix Logerot à M. Rivet, et le prix Jomard à M. Salone. La société s'associe aux félicitations adressées aux lauréats.

Sur la proposition de M. le Dr Hamy, vu la date de Pâques, la réunion d'avril est fixée au mardi 16 par exception. On y procèdera au renouvellement du bureau.

La séance est levée à 6 heures 20.

NÉCROLOGIE

Félix RÉGAMEY

Nous retracerons quelque jour la carrière de notre ami Félix Régamey, qui est mort à Juan les Pins, près Antibes, le dimanche 5 mai 1907 : il était né à Paris le 7 août 1844. Je désire seulement rappeler ici par quels liens il se rattachait à nos études et à notre Société.

Régamey visita les États-Unis une première fois (1873) au lendemain de la guerre avec l'Allemagne et de l'incendie de Chicago, en octobre 1871. Le *Tour du Monde* nous a conservé la relation de cette visite [1]. En 1881, il fit partie de la mission à la tête de laquelle était placé le général Boulanger, invitée à représenter la France aux fêtes du Centenaire de la capitulation de Yorktown, qui assura l'indépendance des États-Unis. Régamey rapporta de ce voyage un *Rapport sur l'enseignement du dessin aux États-Unis d'Amérique*, une foule de croquis, et parmi eux le portrait du général Sherman et un grand dessin qui orne aujourd'hui le principal salon de l'Ambassade des États-Unis à Paris, représentant la statue en pied du général Washington, exécutée par Houdon, qui était arrivé à Mount Vernon le 3 octobre 1785 pour étudier son illustre modèle. La statue, achevée en France par l'artiste en 1788, fut transportée à Richmond en 1796 et placée dans le vestibule du Capitole de l'État de Virginie. En 1879, Régamey, chargé d'une mission relative à l'enseignement du dessin aux États-Unis, en avait vu une reproduction en bronze dans le parc de la ville de Saint-Louis.

Pendant des années et à différentes reprises, Régamey s'efforça de faire élever en France une copie du chef-d'œuvre du grand statuaire : il semblerait que ses vœux vont être exaucés. En effet, au mois de septembre 1905, avait lieu à Angers la réception officielle du moulage de la statue de Thomas Jefferson par David d'Angers, offert à la ville natale du sculpteur par M. Jefferson Lévy. M. Jefferson Lévy, mis au courant à cette époque de l'existence de l'œuvre de Houdon, déclara à M. Henri Jouin qu'il offrirait au Louvre un bronze du

1. A Chicago il y a vingt ans. Texte et dessins par M. Félix Régamey (*Tour du Monde*, 20 mai 1893).

Washington de Houdon, le chargeant de prendre les mesures nécessaires à l'exécution de sa volonté.

Régamey a continué de s'occuper de cette affaire jusqu'à ses derniers jours et il a raconté dans une brochure l'histoire de l'œuvre de Houdon, trop ignorée en France [1].

Henri Cordier.

1. La statue de George Washington, par Houdon. — Traduit de l'anglais de Sherwin Mc Rae par Félix Régamey. — Paris, E. Bernard, 1905, in-4, pp. 43.

Ernest FOERSTEMANN

La science américaniste vient d'être, encore une fois, cruellement éprouvée par la mort presque subite (à Charlottenbourg, le 4 novembre 1906), du professeur Ernest Förstemann, ex-premier bibliothécaire (Ober-Bibliothecär) de la Bibliothèque royale de Dresde. Né à Dantzig en 1822, M. Förstemann avait étudié la linguistique et la grammaire comparée sous les auspices de savants comme Grimm, Bopp et Pott. De ces premières études sortit l'ouvrage fondamental sur les noms propres et les noms de lieu allemands.

Il fut attaché à la Bibliothèque de Dresde en 1867. Il eut dès lors à sa disposition l'inappréciable trésor qui s'appelle le *Codex Dresdensis* et consacra les vingt dernières années de sa longue vie au déchiffrement du plus beau des manuscrits mayas. Il le publia en chromotypie à deux reprises (1880, 1892). En même temps, il consacrait de nombreux mémoires à l'interprétation du *Dresdensis* et des autres pictographies subsistantes de même origine ou à des questions plus générales de calendrier, d'astronomie, de chronologie dans l'ancienne Amérique moyenne.

D'une sagacité vraiment extraordinaire, il détermina le premier leur caractère essentiellement arithmétique. Il reconstitua la méthode de combinaison des nombres et fixa la position des cinq signes numériques dont la valeur relative est 1, 20, 360, 7.200 et 144.000. Il découvrit l'emploi, l'apparition et la disparition du zéro pour presque tous les calculs et reconnut le jour *4 ahau 8 cumku*, si important, puisqu'il est la base de la plupart des inscriptions chroniques sur pierre. Cette découverte nous a permis de préciser l'âge relatif de ces monuments épigraphiques, si mystérieux avant les beaux travaux de Förstemann. A l'heure actuelle, grâce à lui, nous savons que bon nombre des stèles et tables hiéroglyphiques trouvées dans les ruines yucatèques et guatémaltèques commémorent des faits groupés dans un espace de quelques siècles.

A Förstemann, on doit une autre trouvaille non moins heureuse : celle du calcul des périodes (584 jours) de la planète Vénus qu'il réussit à interpréter

sur les feuilles célèbres 46-50 du *Codex Dresdensis*. Aux dernières années de notre vénérable confrère, on doit le commentaire en forme des trois Codices de Dresde (1901), de Madrid (*Tro-Cortesianus*, 1902), de Paris (*Parisianus*, 1903). Beaucoup d'autres écrits de M. Förstemann sont dispersés en des journaux scientifiques, tels que *Globus*, *Zeitschrift für Ethnologie*, *Weltall*, etc. Treize d'entre les plus considérables ont eu, avec quelques-uns du Dr Seler, les honneurs de la traduction anglaise dans le « Bulletin » 28 (Washington, 1904) du *Bureau of American Ethnology*. Förstemann était membre correspondant de la *Société des Américanistes*.

Il laissera le souvenir d'un chercheur infatigable, dont la modestie n'avait d'égale que sa bonté à l'égard des débutants.

Dr WALTER LEHMANN.

BULLETIN CRITIQUE

R. Zürn. *Die Ruinen von Mitla in Mexiko.* (*Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik*, XXIX, oct. 1906.)

Après un court aperçu sur la littérature ancienne concernant les ruines de Mitla, M. Zürn les décrit assez en détail. Les trois gravures qui accompagnent son texte ajoutent peu à la clarté de sa description.

A quelle époque remontent ces ruines ? Qui les a bâties ? A quelle fin ? L'auteur constate que ces questions sont loin d'être éclaircies. Il pense pour sa part que les monuments dont nous admirons aujourd'hui les ruines ont été construits entre le VIIe et le XVe siècles et sont dus aux Zapotèques. Ceux-ci ont emprunté tout leur art aux Toltèques qui entrèrent dans la terre d'Anahuac (qui serait le plateau de Mexico !) au VIIe siècle. Quant aux pyramides, l'auteur n'admet pas la théorie ancienne, d'après laquelle elles constitueraient le signe d'une parenté avec l'Égypte, mais il les met en rapport avec les collines en terre recouvertes de pierre qu'on trouve à Ceylan !

Inutile de dire que nous ne partageons pas toutes ces interprétations. M. Zürn ne semble pas avoir connaissance des derniers résultats des études mexicaines, puisqu'il en est encore à considérer les esquisses de voyage de Ratzel (1874-1875) comme « noch immer das beste deutsche Buch über Mexiko ».

E. de Jonghe.

Hermann Woolley. *A chapter in the history of the exploration of the Canadian Rocky mountains* (*The Journal of the Manchester Geographical Society*, vol. XXII, 1906, p. 65-72).

M. H. Woolley décrit une expédition qu'il a faite en 1898 en compagnie du professeur Collie et de M. H. E. M. Stutfield pour reconnaître la région des sources de l'Athabasca (Canada occidental). Dans cette région, le botaniste Douglas, en 1827, avait signalé l'existence des monts Brown et Hooker. Au lieu de ces deux montagnes qu'il faut, semble-t-il, désormais considérer comme légendaires, nos explorateurs trouvèrent les glaciers de la Colombie entourés de hautes montagnes.

Depuis 1898 on signale encore une série d'expéditions semblables que facilite singulièrement le « Canadian Pacific Railway » établi en 1886.

E. de J.

Prof. Carlos E. Porter. *Literatura antropològica i etnològica de Chile* (*Revista chilena de Historia Natural*, X, 1905, n° 2, p. 101 ss).

Cet article de 36 pages constitue le deuxième chapitre de l'*Ensayo de una Bibliografia Chilena de Historia natural* que l'éminent directeur de la *Revue d'Histoire naturelle du Chili* fit paraître en 1900 (*ib.*, IV, n° 4). Nous y trouvons signalées et rapidement analysées une centaine d'études dues à une cinquantaine d'auteurs différents. Les ouvrages sont groupés par ordre alphabétique des noms d'auteurs. La plupart se rapportent à l'ethnographie du Chili; quelques-uns traitent d'autres régions : tels l'île de Pâques, le Pérou, etc. Il semble que l'auteur s'est surtout attaché à montrer l'activité de ses compatriotes dans le domaine de l'anthropologie et de l'ethnographie.

E. de J.

Dr Alfred Rühl. *Ueberblick über die geographischen und geologischen Verhältnisse Alaskas* (*Petermanns Mitteilungen*, LIII, 1907, p. 1-16).

Cet article a son point de départ dans le livre de Brooks : *The geography and*

geology of Alaska. Professional papers of the U. S. geological Survey, n° 45, Washington, 1906.

Il traite successivement des côtes, de l'orographie, de l'hydrographie, de l'histoire des découvertes, du climat, de la géologie et de la géomorphologie. Ces renseignements sont complétés par deux esquisses et une belle carte au 5.000.000ᵉ composée par V. C. Böhmer sous la direction de Habenicht et en grande partie d'après la « map of Alaska » de E. C. Barnard, United States Geological Survey.

C'est seulement aux débuts du XVIIIᵉ siècle que les Russes pénétrèrent dans l'Alaska par l'ouest. Les Espagnols l'abordèrent par le sud dans la seconde moitié du siècle. La première grande expédition de découverte fut celle de Cook en 1776; elle rapporta des cartes et des renseignements précieux. A partir de ce moment les Russes, les Espagnols et les Anglais se disputèrent la prédominance du pays. En 1788, la Compagnie commerciale russe Schélikoff obtint du gouvernement la suprématie exclusive des régions qu'elle occupait. En 1799, elle changea de nom et de caractère, et depuis lors son histoire est celle de l'Alaska. Des stations météorologiques et magnétiques furent établies et l'exploration du pays fut poursuivie activement. En 1867, quand l'Alaska fut repris par les États-Unis, la plus grande partie des côtes était déjà connue et fixée sur cartes. Entre 1867 et 1883 se placent le voyage au plateau central de Raymond et celui de Popoff dans le versant de Yukon et de la Kuskokwim. C'est alors que l'exploration de Frédéric Schwatka au cours supérieur du Yukon inaugura la série des expéditions officielles et privées qui traversèrent le pays dans toutes les directions.

E. DE J.

GÉN. ALFREDO ARENT. *Das heutige Argentinien und seine Zukunft.* (*XXIV und XXV Jahresbericht* (1905-1906) *des Württembergischen Vereins für Handelsgeographie und Förderung deutscher Interessen im Auslande*, Stuttgart, 1907, p. 89-90).

Dans une conférence à la Société de Géographie commerciale, le général Arent donna un aperçu de l'histoire, de la géologie et du climat de l'Argentine. A quoi faut-il attribuer le fait que ce pays recommandable pour sa fertilité et la douceur de son climat est si peu peuplé? Le conférencier en trouve la cause principale dans l'aversion pour tout travail des « Gauchos » qui forment le gros de la population. Pour l'exploitation des ressources naturelles du pays, il ne faut rien attendre d'eux; ce sont les Anglais, les Allemands, les Français et les Italiens qui sont à la tête de l'industrie. Le général Arent estime que si l'Allemagne voulait diriger ses émigrants vers ces contrées, elle dépasserait bien vite tous les autres Européens et exercerait une influence déterminante sur l'avenir de l'Argentine.

E. DE J.

Emil S. Fischer. *Der Bau und die wirtschaftliche Bedeutung des Kanals von Panama und über meine Reise nach Costa Rica* (1904) (*XXIV und XXV Jahresbericht* (1905-1906) *des Württ. Vereins für Handelsgeographie*, p. 115).

A la séance du 10 janvier 1906, M. E. Fischer de Vienne a fait à la Société de Géographie commerciale du Wurtemberg une conférence accompagnée de projections lumineuses sur le Costa Rica qu'il a traversé de l'ouest à l'est en 1904. Il s'est étendu longuement sur l'historique du canal de Panama, les difficultés que rencontre ce gigantesque travail et les avantages qui en résulteront pour les États-Unis.

E. de J.

K. T. Preuss. *Die Hochzeit des Maises und andere Geschichten der Huichol-Indianer* (*Globus*, XCI, 1907, n° 12, p. 185-192).

Dans une troisième lettre datée de San Isidro, 14 octobre 1906, M. Preuss parle de ses travaux chez les Coras et les Huichols. Il s'est fixé chez les Coras, à six jours de marche au nord de Tepic et y est resté jusqu'en juin 1906. Il visita ensuite les Huichols qui se montrèrent plus abordables que les Coras. Chez chacun de ces peuples, M. Preuss a recueilli de son mieux autant de mythes, de légendes et de chants qu'il put. Il nous présente aujourd'hui la traduction allemande et l'interprétation du « Mariage du maïs » et de l' « origine des nuages ».

Toutes les observations faites chez ces peuplades confirment M. Preuss dans les théories qu'il a émises sur l'origine de la religion et de l'art. Malgré nous, nous nous demandons si, comme cela arrive trop souvent, les faits n'ont pas été observés à travers le spectre des théories. Attendons les résultats complets de l'expédition Preuss avant de nous prononcer sur cette question de critique.

E. de J.

Pater E. Nagel. *Meine Erlebnisse unter den Araukanern* (XXIV und XXV *Jahresbericht* (1905-1906) *des Württembergischen Vereins für Handelsgeographie*, p. 127).

A la séance du 14 mars 1906, a eu lieu une conférence du R. P. Nagel sur ses aventures chez les *Araucaniens* au Chili. Depuis le xvie siècle, ce pays est occupé par les Espagnols. Les indigènes leur opposèrent une vaillante résistance pendant 300 ans. Les efforts des missionnaires catholiques ont fini par avoir raison de cette résistance. Les habitations sont très primitives, les règles de l'étiquette très compliquées. Les Araucaniens croient à l'immortalité de

l'âme et à la magie. En général, le peuple manque de franchise et de confiance envers l'Européen. Les hommes sont paresseux, mais intelligents, courageux et fidèles.

E. de J.

ROBERTO ALMAGIA. *De presenti condizioni naturali ed economiche dell' Alasca* (*Bollettino della Società Geografica Italiana*, série 4, vol. VIII, 1907, p. 181-200).

L'Alasca, que les États-Unis achetèrent à la Russie le 30 mars 1867 pour la somme de 36 millions, occupe aujourd'hui une place importante dans le mouvement économique de ce pays. Elle est, selon toutes les apparences, destinée à recevoir un courant d'émigrants qui y trouveront des moyens de subsistance.

Pour le moment la population est très peu dense. Les Indiens — les Américains comprennent sous ce nom même les Esquimaux — ne forment pas une unité ethnique mais se divisent en plusieurs familles différentes par leur origine et par leur caractère. Les Esquimaux représentent plus de la moitié de la population indigène, ils habitent la partie septentrionale de l'Alaska et les îles Aléoutes. Apparentés aux Groenlandais et aux Esquimaux de la Sibérie, ils se répartissent en deux groupes, les *Innuit* sur le continent et les *Aléoutes* dans les îles.

Quant aux Indiens du bassin du Yukon, les *Tinneh*, ils font partie de la grande famille des Peaux-Rouges dont le centre de propagation se trouve plus au sud, au cœur de l'Amérique septentrionale. Les Indiens de la côte du Pacifique et des îles adjacentes sont des *Haida* et des *Tlinkit*.

La condition des indigènes est plutôt triste, et, malgré les mesures de protection prises par le gouvernement des États-Unis, telle l'introduction du renne domestique, on peut prévoir que les progrès de la pénétration des blancs auront pour effet fatal dans un avenir prochain de les faire disparaître.

E. de J.

V. FRIČ. *Sambaqui-Forschungen im Hafen von Antonia* (*Paranà*), (*Globus*, XCI, 1907, p. 117-122).

M. Frič décrit les trois Sambaquis qu'il a pu fouiller et étudier aux environs d'Antonia dans l'état du Parana. Ces Sambaquis sont aujourd'hui exploités pour la fabrication de la chaux. Une croyance populaire que l'auteur croit devoir combattre et qu'il fait remonter, sans trop dire pourquoi, à l'époque des Jésuites, met ces amoncellements de déchets de cuisine en rapport avec le déluge : les squelettes auraient appartenu à des pécheurs du temps de Noé !

Ils se composent de plusieurs couches qui se répètent à des intervalles réguliers.

Ces couches fournissent à l'auteur l'indication, soit de périodes différentes de civilisation soit de l'occupation du pays par des peuples différents. On pourrait regretter de ne pas trouver des indications plus précises au sujet de la disposition et de la composition de chacune de ces couches. L'argumentation du critique pourrait être aussi plus serrée. Ne lisons-nous pas que les couches indiquent soit une population, soit une étape de civilisation différente? Or, à la page suivante (120), il semble argumenter de l'existence des différentes étapes de civilisation à l'occupation des Sambaquis par des peuples différents.

Les Botocudos (pas ceux du Brésil septentrional) auraient participé à l'établissement des Sambaquis. Pour le démontrer, l'auteur tire argument de la poussée en avant de certains Botocudos vers le Municipio de Guarotuba. Cette marche ne peut s'expliquer d'après lui que par le désir de rentrer en possession des huitres. A propos de la poussée des Botocudos, l'auteur a une longue tirade sentimentale où il prend violemment à parti les colons allemands et polonais qu'il rend responsables des massacres d'Indiens dont ces derniers sont victimes.

Quels sont les autres peuples qui ont contribué à l'amoncellement des Sambaquis? Il les trouve un peu partout au Brésil. Il les reconnaît à leurs haches en pierre et à leur cannibalisme : signes pourtant bien peu caractéristiques!

L'auteur semble avoir voulu présenter son article comme l'introduction à une étude systématique des populations Botocudos. Voici comment le problème se pose pour lui : ceux qui nous ont laissé les Sambaquis des bords de l'Amazone, de Punto 14 de Mayo, de Punto Casado et de la côte orientale du Brésil ; ceux qui nous ont laissé les pétroglyphes de l'Orénoque, du Rio Negro, du Rio Araguaya, de Santo Domingo en Bolivie et d'Antonia ne forment-ils pas, avec leurs armes en pierre taillée ou polie, leurs idoles en pierre, leurs poteries et leur cannibalisme, un seul et même peuple (apparemment ce mot n'a pas ici le même sens que précédemment) ? Ce peuple, ne peut-on pas l'identifier avec les Botocudos modernes? Ne sont-ce pas les restes de ce peuple (ou de ces peuples) que le Dr Lund a découverts à Minas Geraes et qu'il considère comme la race américaine primitive? Le problème est formulé : qui le résoudra?

E. DE J.

FELIX F. OUTES. *Instrumentos y armas neolíticos de Cochicó (Provincia de Mendoza).* (*Anales del Museo Nacional de Buenos-Aires*, série III, t. VI, 1906, p. 277.)

La station néolithique de Cochicó se trouve aux environs immédiats d'une source située au sud-ouest de Mendoza, dans la région où le rio Atud se perd, à la limite des provinces de Mendoza et de la Pampa. Il y a été recueilli des lames, des racloirs, des perforateurs, des couteaux et des pointes de flèches ; ces dernières étaient particulièrement abondantes. La pierre employée est presque toujours le jaspe et le silex. Plusieurs de ces instruments sont finement

retouchés. Outes signale une grande analogie entre tous ces objets et les objets néolithiques des territoires patagonais. Cette ressemblance ne rend que plus intéressante la découverte de cette station dans une région encore inconnue au point de vue préhistorique.

Dr Rivet.

Felix F. Outes. *Instrumentos modernos de los Onas.* (*Anales del Museo Nacional de Buenos-Aires*, série III, t. VI, 1906, p. 287.)

La tribu des Onas est restée jusqu'à nos jours à peu près fermée aux influences civilisatrices étrangères. Réfugiés dans les régions les plus abruptes de la Terre de Feu, ils ont conservé, en grande partie, leurs armes et instruments primitifs. Pourtant, ils savent utiliser les objets que, à la suite des naufrages, ils trouvent sur les grèves de la mer. Ce sont quelques-uns de ces outils que Outes décrit ici. C'est un racloir fait à l'aide d'un fragment de verre de bouteille, un perforateur fait d'une fine tige d'acier emmanchée, deux couteaux dont la lame est composée d'un fragment de cercle de tonneau, trois ciseaux à froid, pour lesquels ont été utilisées des lames de rabots ; le dernier objet décrit est une pierre à aiguiser.

Il est curieux de voir comment les procédés d'utilisation restant les mêmes, les indigènes savent profiter des rares débris que la civilisation leur fournit d'une façon accidentelle.

Dr R.

Felix F. Outes. *Los supuestos túmulos del Pilar* (*Provincia de Buenos-Aires*). (*Anales del Museo Nacional de Buenos-Aires*, série III, t. VI, 1906, p. 251.)

En 1896, E. Lynch Arribálzaga décrivit dans les *Anales de la Sociedad científica Argentina*, des *tumuli* qu'il avait examinés au point appelé *El Pilar*, dans la province de Buenos-Aires. Or il résulte d'une étude plus approfondie qu'en fit ultérieurement Outes, que ces petites collines ne sont autres que des vestiges d'une construction militaire espagnole antérieure à 1751. La rectification de Outes est intéressante en ce sens qu'elle montre combien il faut apporter de prudence dans les recherches archéologiques, et combien il est facile de confondre à un examen un peu rapide des constructions relativement récentes avec les œuvres des fameux Mounds-builders.

Dr R.

Jose Segarra y Joaquín Julia. *Excursión por América. Costa-Rica.* San José de Costa-Rica, 1907.

Dans ce livre qui n'est ni de l'histoire, ni de la géographie, ni de l'économie

politique, ni de l'ethnographie, l'ethnographe, l'économiste, le géographe ou l'historien trouveront des renseignements intéressants sur un petit pays d'Amérique centrale qui, à bien des points de vue, mérite l'attention bienveillante du voyageur. La République de Costa-Rica n'a jamais connu les querelles politiques qui, trop souvent, ont ensanglanté les autres États américains et compromis leur développement intellectuel et économique. Il en résulte qu'à l'heure actuelle elle peut être considérée comme une des plus avancées de l'Amérique centrale.

Segarra et Julia nous font connaître tour à tour les villes florissantes et civilisées du pays qui s'égrènent le long du chemin de fer de Limón à San José, et les régions encore inexploitées, septentrionales ou méridionales, qui s'étendent jusqu'aux frontières des Républiques de Panama et de Nicaragua. Il faut lire en particulier les péripéties de la traversée de l'isthme de Cabecár à Puerto Viejo, à travers les territoires des Cabecares, des Bribris, des Terrabas, des Brunkas et des Guatusos. Le voyageur, malgré les fatigues et les dangers, a pu recueillir des détails intéressants sur la religion et les coutumes de ces curieux Indiens.

Mais ce que liront avec plaisir tous ceux qui ont visité l'Amérique latine, ce sont les chapitres où les auteurs, avec une ironie qui jamais ne blesse, nous peignent la société hispano-américaine avec ses coutumes spéciales, ses habitudes de vie nouvelles, ses provincialismes savoureux. Seul, un Espagnol pouvait saisir ces curieuses transformations des habitudes castillanes transportées en Amérique ; le portrait de l' « Indiano », dessiné par Julia y Segarra avec une grande finesse d'observation et de touche, est une des esquisses les mieux venues de ce livre qui n'a d'autre prétention que d'être un récit de voyage sincère et vécu.

Dr R.

H. Jannasch. *Labrador, Land und Leute.* (XXIV und XXV. *Jahresbericht* (1905-1906) *des Württembergischen Vereins für Handelsgeographie und Förderung deutscher Interessen im Auslande.* Stuttgart, 1907, p. 95-100.)

C'est le résumé fait par l'auteur lui-même de deux conférences présentées à la Société de Géographie commerciale du Wurtemberg, séances du 8 mars et du 12 décembre 1905. Quelques renseignements généraux sur le climat, la flore et la faune servent d'introduction à une étude plus étendue de la population indigène. Celle-ci se compose d'Esquimaux qui sont sous l'influence des missionnaires depuis 1780. Eux-mêmes s'appellent *Innuit* (hommes) tandis que les missionnaires sont des *Kablunat* (étrangers). Ils seraient d'origine mongole, auraient émigré de l'Asie et auraient chassé la population aborigène, les *Tunnit.* Ces derniers, d'après les légendes des Esquimaux, auraient émigré au Groenland et auraient laissé sur la côte des vestiges de leurs habitations en pierre.

Les Esquimaux se nourrissent à l'européenne. Cependant la chasse continue à fournir leur principale alimentation. Ils savent lire et écrire. M. Jannasch vante leurs aptitudes pour les arts du dessin et de la musique. Il s'étend plus longuement sur les moyens de transport qui sont le traîneau en hiver et le canot en été.

E. DE J.

G. F. WILL and H. J. SPINDEN. *The Mandans, a study of their culture, archaeology and language* (Vol. III, nº 4 des *Papers of the Peabody Museum of American Archeology and Ethnology*. Harvard University, Cambridge, Massachussetts, Août 1906.)

Le présent ouvrage mérite d'être considéré comme ce qui a paru de plus complet sur l'intéressante nation des Mandans qui habitait dans le nord du pays Dakotah, sur les rives du Heart river. Bon nombre de voyageurs l'étudièrent et en parlent dans leurs relations. Le premier en date fut de la Verendrye, agent de la Compagnie canadienne des fourrures, qui les visita vers la fin de 1738. Signalons ensuite Clarke et Lewis, lesquels visitèrent les villages Mandans, dans les derniers mois de 1804, Alexandre Henry, trafiquant de la Compagnie du Nord-Ouest (1806) et spécialement Georges Catlin, dont l'expédition en pays Mandan date du printemps de 1833. Il consacre environ 200 pages de son livre « North American Indians » à ses habitants. Terminons en citant le nom du Prince Maximilien de Wied-Neuwied, lequel passa chez ces Indiens une partie de l'hiver de 1833-34. Ses descriptions et récits se distinguent par leur précision et leur caractère d'exactitude.

En tout cas, les Mandans ne se distinguaient guère moins de l'ensemble des peuplades peaux-rouges environnantes par leur type physique que par leurs mœurs et état social. Sans doute, Catlin semble (p. 102) se laisser aller à une allégation fort risquée lorsqu'il signale chez eux la présence d'individus à yeux bleus ou verts et à cheveux fins et de nuance claire. Peut-être se laissait-il influencer sur ce point, sans même s'en rendre compte, par la croyance à d'anciennes immigrations galloises dans l'Amérique du Nord. La vérité, c'est que les cas d'albinisme semblent avoir été particulièrement fréquents chez eux aussi bien que chez les Hidatsas et Minétaries et les Crows. Aucun autre voyageur, du reste, ne vient corroborer son témoignage au sujet de la couleur bleue des yeux des Mandans.

On ne saurait nier, somme toute, que ces Indiens ne l'emportassent de beaucoup sur la plupart des autochthones de l'Amérique du Nord au point de vue de l'humanité comme à celui du développement au moins relatif de la civilisation. L'usage de torturer les prisonniers si répandu chez les habitants des prairies, tout aussi bien que chez les riverains de l'Atlantique, n'existait pas chez eux. Tout captif, une fois amené dans un de leurs villages, était traité en concitoyen (p. 123). Jamais on ne les vit animés de l'esprit de conquête (p. 122),

cela ne les empêchait pas de repousser courageusement les agressions venant du dehors. La valeur de leurs guerriers était reconnue des tribus avoisinantes. Enfin, nul en pays Mandan ne pouvait aspirer à être reconnu chef, s'il n'avait signalé son courage en tuant au moins un ennemi.

D'autre part, ils avaient déjà dépassé la période de ce que l'on peut appeler le nomadisme. Occupant des villages fortifiés, ces hommes tiraient une grande partie de leur subsistance du travail de la terre. On les voyait cultiver le maïs, les haricots, certains cucurbitacées, le soleil dont les graines leur servaient à fabriquer des gâteaux estimés. Ils auraient même initié à la vie sédentaire et agricole leurs voisins et congénères, les Hidatsas, lesquels menaient jadis une vie errante (p. 117). Grâce à la supériorité de leur industrie, notamment en fait de céramique, ils faisaient un véritable commerce d'exportation avec les tribus voisines.

L'histoire ultérieure des Mandans nous fournit une preuve bien frappante des funestes résultats qu'eut souvent pour la race cuivrée son contact avec les blancs. Ce sont bien eux qui ont introduit la variole dans le Nouveau-Monde. Cette maladie si terrible pour l'homme rouge et qui, plus encore que la cruauté des conquistadores, a contribué au dépeuplement des Grandes Antilles, visita à deux reprises différentes les villages mandans. Elle leur enleva les dix-neuf vingtièmes de leur population, pour le moins. Les restes de l'infortunée nation cherchèrent asile chez les tribus voisines et finirent même par perdre l'usage de leur ancien idiome. Aujourd'hui, l'on peut dire que s'il reste encore des descendants plus ou moins purs de ces Indiens, ils ont cependant cessé d'exister comme peuple distinct. C'est, du reste, surtout au point de vue philologique que nous avons à nous en occuper. Les renseignements fournis spécialement par le prince de Wied-Neuwied attestent qu'ils étaient apparentés étroitement par la langue, aussi bien, sans doute, que par le sang, aux autres tribus de race siouse. Sans doute, leur parler semble avoir offert certains caractères le différenciant de celui des autres tribus de même race. Cela ne pourrait-il pas s'expliquer par l'époque relativement reculée à laquelle ils se seraient séparés du tronc commun? Notre auteur estime que leur établissement dans le Nord-Dakotah ne saurait être postérieur au XV[e] siècle de notre ère. Toutefois, rien n'empêcherait qu'ils ne se soient constitués à l'état de tribu séparée, plusieurs centaines d'années auparavant. On peut se demander même s'ils n'auraient pas reçu des anciens *Mount-Builders* quelques-uns des éléments de leur civilisation. Ce qu'il y a d'ailleurs de plus curieux, à notre avis, ce sont certaines affinités lexicographiques à signaler entre les dialectes sioux, en général, et certaines langues chichimèques du sud du Mexique. Bornons-nous à quelques exemples :

UN ; Catauba, *dube*.
Zapotèque, *tobi* — Chatino, *dipe* — Papabuco, *tibi*.

DEUX ; Hidatsa, *dopa*.
Zapotèque, *topa* — Chatino, *tobe* — Papabuco, *chopa*.

QUATRE ; Mandan, *tohpa* — Hidatsa, *topa* — Omaha, *duba* — Dakotah, *topa*.
Osage, *toba*.
Zapotèque et Chatino, *tapa*.

CINQ ; Mandan, *kexu* — Hidatsa, *kihu*. Winebago, *Sate*.
Zapotèque, *kaayo* — Chatino, *kaye* — Papabuco, *gueye* — Othomi, *keta*.

CHIEN ; Dakotah, *shonka*.
Chatino, *chuenne* — Trike, *shoe* — Chocho, *slonia*.

Ces affinités, qu'un examen d'un instant nous a permis de signaler, ne semblent pas dues au pur hasard. Elles ne sont guère sensibles dans les dialectes septentrionaux du groupe Chichimèque, tels que l'Othomi et le Mazahua. Ne serait-ce pas là une preuve qu'il faudrait voir plutôt en elles des traces d'emprunt que d'une parenté à établir entre des idiomes si séparés par l'espace ?

Cte DE CHARENCEY.

John R. SWANTON. *Haida texts and myths* (Skidegate dialect) Washington, Government printing office, 1905, in-8 de 448 p. (29th *Bulletin of the Bureau of American Ethnology*).

Ce volume apporte une contribution importante à la connaissance de la langue des Haïdas. Les textes qui le composent furent recueillis à Skidegate, la plus méridionale des villes indigènes des îles de la Reine-Charlotte, au cours de l'hiver de 1900. Pour la collection de ces légendes, M. Swanton a eu recours aux offices d'un interprète haïda de sang pur, qui depuis lors est devenu le chef d'un des principaux clans de la nation.

Une partie seulement des légendes sont accompagnées du texte haïda (14 sur 72) ; les deux premières sont publiées avec une traduction interlinéaire ; les douze autres ne comprennent qu'une version libre. Dans les versions qui ne sont pas accompagnées du texte indigène, l'auteur a cherché à serrer d'aussi près que possible le haïda, d'où une certaine obscurité qui déroute parfois. Le système de transcription usité est celui employé par les membres de la « Jesup expedition » et dû à l'invention de M. Franz Boas.

Comme toutes les langues du Nord-Ouest américain, le Haïda possède une riche phonétique : nous y trouvons trois sortes d'a, quatre variétés d'*e*, trois d'*i*, deux d'*o* et deux d'*u*. Cependant le système vocalique ne paraît pas être très fixé : les *e* se changent volontiers en *i*, les *o* en *u* et vice-versa. Le système des consonnes est très riche, par suite de l'existence, en plus des sourdes et des sonnantes, d'une classe particulière d'explosives appelées fortes, qui sont non pas des aspirées, mais des « détonnantes » comme il en existe dans certaines autres langues américaines. Comme dans les autres idiomes du Nord-Ouest américain, les « latérales » jouent un grand rôle ; ce sont des sons tout particuliers

dont on trouve l'équivalent en Eskimo (le son transcrit *gdl* ou *dl* par les Danois). La syntaxe, autant qu'on en peut juger par les textes des traductions interlinéaires, est assez simple; la particularité la plus remarquable qu'elle présente est la position du régime direct, qui est toujours placé entre le sujet et le verbe. Nous n'insisterons pas davantage sur la partie linguistique du livre de M. Swanton et nous examinerons brièvement son contenu du point de vue de l'ethnographie.

Les légendes haïdas ont un tout autre aspect que celles des Kwakiutls ou des Bella-Coolas : elles ne nous racontent pas, comme ces dernières, comment le grand ancêtre du clan acquit d'un être surnaturel les danses et les trésors de son groupe. Ce sont des mélanges, en proportions variées, d'épisodes empruntés aux mythes des deux clans primaires (ou phratries) de l'Aigle et du Corbeau entre lesquels se répartissent tous les clans haïdas. Le mythe du Corbeau y tient surtout une place importante : le Corbeau est le créateur de tous les biens de la Terre ; c'est lui qui a façonné les îles de la Reine-Charlotte et les a dotées de fleuves, de lacs et de rochers. Outre ce caractère de créateur, le Corbeau possède aussi celui de trompeur et d'être malicieux. Tout ce cycle mythique ne peut être considéré comme spécifiquement haïda : il est commun à tous les peuples du Nord-Ouest américain et, partiellement, à ceux du Nord-Est de la Sibérie.

Trés intéressants sont les textes relatifs aux pratiques shamanistiques ; on y voit très nettement que le shaman est considéré comme un possédé, « à travers » lequel parle un être surnaturel. Mais ce don doit être acquis au prix d'un entraînement sérieux et douloureux : le plus puissant des moyens d'entraînement consiste à jeûner et à prendre des bains d'eau de mer.

Les histoires d'hommes qui se transforment en animaux abondent, comme on pouvait s'y attendre ; nous n'avons cependant pu découvrir qu'une seule histoire qui ait les caractères d'un mythe totémique bien caractérisé. L'auteur a donné une grande place aux récits pseudo-historiques et on y trouvera quantité d'indications précieuses sur la vie domestique et publique des Haïdas. Ce livre est indispensable à tous ceux qui s'intéressent aux peuples de l'Amérique du Nord et nous souhaitons que M. Swanton nous donne bientôt une étude ethnographique qui en éclaircira les points obscurs.

H. Beuchat.

J. Delebecque. *A travers l'Amérique du Sud*, Paris 1907, Plon-Nourrit et Cie Imp^rs Edit^rs.

La traversée du Continent américain a toujours tenté les voyageurs avides d'émotions et d'imprévu pittoresque. M. J. Delebecque vient de l'effectuer à nouveau en compagnie de son frère ; en six mois, nos compatriotes ont pu, grâce au perfectionnement des voies de communication, visiter la République de l'Équateur, la capitale du Pérou, puis après avoir passé la Cordillère des Andes

par le chemin de fer central du Pérou, dit *de la Oroya*, gagner le haut Pachitea, descendre ce torrent en canot, puis l'Ucayali en chaloupe à vapeur pour aller finalement s'embarquer à Manaos sur les paquebots qui font le service du Bas-Amazone. — Voyage rapide, trop rapide, serais-je tenté de dire, car les impressions recueillies à la hâte, en cours de route, ne peuvent être fatalement qu'un peu superficielles. Ce n'est pas en huit jours qu'un observateur, si perspicace soit-il, peut porter un jugement sûr et juste sur les habitants d'un pays, les mœurs, la vie publique, l'administration, etc..... Il est certain que M. Delebecque aurait atténué certaines appréciations un peu sévères sur le caractère sud américain, s'il avait pu, par un contact plus prolongé avec les populations, en apprécier les qualités réelles et noter les progrès évidents que toutes ont accomplis dans ces dernières années. Dans un avant-propos très fin, l'auteur résume parfaitement les opinions diverses des Européens sur l'Amérique du Sud ; le jugement optimiste d'un touriste ayant parcouru ce continent en amateur indulgent et averti y est opposé au jugement sévère d'un ingénieur aigri ayant cherché vainement la fortune dans la même région. M. Delebecque ne se range à aucune de ces deux opinions. J'imagine qu'une étude plus approfondie l'aurait fait pencher vers la première.

Ce qu'il faut louer sans réserve dans le livre de notre compatriote, c'est un style alerte, spirituel, imagé, qui en rend la lecture particulièrement attrayante. De la première page à la dernière, l'intérêt ne se ralentit à aucun instant. M. Delebecque a vu en artiste les pays qu'il a parcourus, il a su trouver avec un rare bonheur les mots expressifs et colorés pour rendre avec justesse les impressions très vives qu'il a éprouvées. Qu'il dépeigne les solitudes glacées des hauts plateaux andins, les vallées riantes de l'Inter-Sierra, l'aspect pittoresque des rues de Quito, ou la splendide monotonie des forêts tropicales, il réveille chez ceux qui ont eu la chance de contempler ces spectacles divers, des souvenirs précis et des impressions vécues ; à ceux qui ignorent ces pays lointains il donnera une idée exacte et poétique de l'infinie variété des aspects que la nature y revêt.

Le livre de M. Delebecque est un livre bien français ; il continue une heureuse série de récits de voyages qui commence avec Castelnau et Marcoy et se continue avec Ordinaire et Monnier. A ce titre, il a sa place marquée dans la bibliothèque de tous ceux qui s'intéressent aux études américaines.

Dr. R.

MÉLANGES ET NOUVELLES AMÉRICANISTES

Momies boliviennes. — Au pays du Curare. — Traditions des Indiens des Prairies. — Travaux récents sur le rituel des Indiens des Prairies. — Immigration aux États-Unis. — Nouvelles acquisitions des Musées (Cambridge et Hambourg). — *Les Indiens du Paraguay.— Correspondance.*

Momies boliviennes. — Sur presque toute l'étendue des Hauts-Plateaux boliviens, mais principalement au Nord, on rencontre tantôt isolées, tantôt groupées, de petites constructions d'un aspect uniforme appelées *chullpas.* Quatre pans de mur en boue argileuse rougeâtre, qui servent de soutien à une voûte de même matière, une entrée basse et étroite, qui, de loin, offre l'aspect des fenêtres en ogive de l'architecture gothique, c'est ce qu'on appelle un *chullpa*. Sont-ce d'anciennes habitations ou d'anciens tombeaux? On n'est pas bien fixé. Un archéologue nord-américain qui a longuement étudié la *Puna*, région des Hauts-Plateaux boliviens, incline à croire que ces constructions servaient d'habitations aux Indiens Chullpas. Voici ses arguments :

Il a souvent trouvé dans les fouilles exécutées à l'intérieur des *Chullpas* des objets familiers de la vie quotidienne, des ustensiles de cuisine, des anneaux, des ponchos, et même une étoffe incrustée dans la muraille qui servait de lit. De ce que les portes de ces constructions sont généralement ouvertes du côté de l'Orient, on ne peut, dit-il, conclure que ce soit là une règle que la superstition ou la religion aient imposée à l'art d'édifier les tombes. La présence d'ossements et de momies entières n'implique pas forcément qu'on soit en présence de tombeaux, tandis que celles d'ustensiles de la vie courante ne s'expliquerait pas ailleurs que dans d'anciennes demeures. Aujourd'hui même les Indiens du Beni n'ont-ils pas cette coutume de vivre *sur* leurs morts?

La compétence de M. Bandelier est incontestable, mais on peut, peut-être, lui objecter que si des conditions de climat ont pu influer sur l'orientation des portes, ce qui, dans le cas présent, est encore contestable, la présence d'objets familiers n'implique pas forcément l'idée que l'on ne se trouve pas en présence de tombes. Tous les peuples, à toutes les époques, ont eu, plus ou moins, la coutume d'enterrer avec le mort les objets qui lui étaient chers ou qui lui faisaient honneur. Si chez certaines peuplades de l'Afrique, on immole les femmes sur les tombeaux de leur mari pour les enterrer avec lui, et pour obéir sans doute au désir de voir le mort partir sans regrets, il ne faut voir dans cette pratique qu'une exagération barbare du même culte des morts. Les peuples modernes trouvent

tout naturel d'enterrer les morts avec leurs insignes, un soldat par exemple avec ses armes.

A notre humble avis, le meilleur argument que l'on puisse fournir en faveur de cette hypothèse est le suivant :

Les seuls monuments que l'on trouve dans la *puna* pour représenter l'architecture des anciens habitants sont : les *chacas* qui étaient des lieux de réunion et de conseil, les *pucaras* qui étaient des forteresses, et les *chullpas*. Si ces dernières constructions ne sont que des tombes, où sont les vestiges des anciennes demeures? Comment supposer que, seules, ces constructions n'aient pu résister à l'action du temps et du climat?

Quoiqu'il en soit, c'est dans les *chullpas* que l'on trouve les momies boliviennes. A vrai dire ce ne sont pas des momies proprement dites, en ce sens qu'on ne leur a appliqué aucun procédé d'embaumement et que, seules, la sécheresse du climat et l'imperméabilité des terrains argileux dans lesquels on enterrait les morts semblent s'être chargées de leur conservation. On croit cependant que les Indiens de certaines contrées employaient le suc antiseptique du fruit appelé *tara* pour momifier leurs cadavres. Ainsi s'expliquerait la couleur claire de la peau de leurs momies. L'une d'elles, qui offrait le type d'un crâne néo-calédonien (étant fortement dolichocéphale), fut, paraît-il, expédiée à Paris en 1897 d'*Ayopaya* (près Cochabamba).

M. Bandelier dit qu'en général, la grandeur de ces restes est normale et que sur une grande quantité de crânes qu'il a pu observer, 5 °/₀ avaient subi l'opération du trépan.

En général les momies boliviennes sont accroupies, les bras croisés, les coudes sur les genoux. Quelques-unes d'entre elles sont enfermées dans des paniers de forme ovale.

Nous avons personnellement vu des cités *chullpas* près de *Sicasica*, près de *Caracollo*, sur la route qui va de ce village à *Cochabamba*, à travers la Cordillère, sur la route de La Paz à Oruro et près d'*Ulloma*.

C'est de cette dernière région que proviennent les deux momies que le Laboratoire d'Anthropologie nous fait l'honneur d'accepter.

Paris, le 7 août 1906.

ANGE BERTHIN.

Il y a à La Paz un homme versé sur tout ce qui se rattache à l'histoire et à la géographie de cet intéressant pays. C'est M. VICENTE BALLIVIAN, Ministre des Colonies et président de la Société de Géographie de La Paz ; il a consacré sa vie à faire connaître son pays et a publié de très intéressants documents. A une grande érudition il joint une égale amabilité, et donne toujours à qui les lui demande, et avec une inépuisable bonne grâce, des renseignements qu'il a bien contrôlés.

Au pays du Curare[1]. — San-Fernando de Atabapo constitue une véritable ville dans la région quasi inhabitée qui touche au Brésil, à la Colombie et au Vénézuéla. Sa population est d'environ cinq cents habitants. Ce bourg emprunte son importance à sa situation géographique. Placée au confluent de deux des plus grands fleuves qui se jettent dans l'Orénoque, le Guaviare et l'Atabapo, à quelques kilomètres de l'endroit où vient déboucher dans le Guaviare l'importante rivière de l'Inidira, à quelques jours seulement de navigation du confluent du Ventuari, le plus important des tributaires de droite de l'Orénoque, cette petite ville constitue absolument le carrefour des voies navigables de la région. De plus, pour le but spécial de la Compagnie de l'Orénoque, elle allait devenir le point central de tous les territoires concédés par le gouvernement du Vénézuéla.

Le Guaviare, navigable sur presque toute son étendue, par l'un de ses affluents l'Ariari, met San-Fernando en communication avec une des provinces les plus riches de la Colombie.

L'Atabapo qui prend sa source à quelques kilomètres du Rio Guainia et l'Inirida traversent des contrées d'une fertilité renommée dans la région ; le plateau de l'Atabapo, notamment, a toujours eu cette réputation et avait été choisi pour sa fertilité et son climat par les anciens missionnaires espagnols qui y avaient fondé des établissements et qui y ont laissé des traces de civilisation.

A une centaine de kilomètres seulement, vers l'est de San-Fernando, l'Orénoque reçoit par un large delta le Rio Ventuari, qui descend de la Sierra-Maigualida et parcourt une région réputée par ses richesses aurifères.

Enfin San-Fernando peut encore être considéré comme le port naturel où doivent se rendre les riches produits qui, du Rio Negro, affluent de l'Amazone, peuvent passer par le bassin du Casiquiare, sorte de canal naturel, d'environ 300 kilomètres, reliant le bassin de l'Amazone à celui de l'Orénoque ; en effet, chose curieuse et rare par l'importance des rivières, le Rio Guainia avant de devenir le Rio Negro, affluent de l'Amazone, est relié à l'Orénoque par le Casiquiare, canal dont les eaux vont en partie vers l'Amazone, en partie vers l'Orénoque.

1. Le docteur A. Gaillard de Tiremois, auteur de cet article, était à bord du premier bateau à vapeur qui atteignit San-Fernando de Atabapo, village situé à plus de 1.000 kilomètres de Ciudad-Bolivar.

Gaillard était parti en mission dans cette lointaine contrée, à titre de botaniste, engagé par le Syndicat français du Haut-Orénoque, organisé grâce à l'intelligente initiative d'un homme d'action hautement patriote, le lieutenant de vaisseau Delort qui, en obtenant du gouvernement vénézuélien la concession importante et exclusive du commerce du vaste territoire dit du Haut-Orénoque, avait rêvé de mettre en valeur les richesses naturelles de ce pays au profit de la France.

Après avoir franchi, au prix de difficultés sans nombre, les rapides dangereux qui entravent la circulation du fleuve, Gaillard est arrivé à San-Fernando de Atabapo.

M. le Dr Labesse rapporte en ces termes ses impressions d'après ses récits et son journal.

Au moment où nous arrivons dans ce centre important, San-Fernando venait d'être fort éprouvé ; la situation était même critique. Le village sortait d'être razzié par des bandes de pillards venus du Brésil, précisément par le Rio Negro et le Casiquiare. Il ne restait ni animaux, ni bœufs, ni chevaux, ni provisions. C'était une véritable disette. Les denrées alimentaires atteignaient une valeur fabuleuse : une boîte de conserve de saumon d'une demi-livre se vendait huit francs, et le tout à l'avenant. Cet état de choses devait être d'ailleurs profitable à la Compagnie.

A côté de notre case, se trouve l'habitation du général Gallaraga, auquel nous allâmes rendre visite. Ce général est le gouverneur du territoire, dit du Haut-Orénoque « Alto Orinoco », mais pour le compte du gouvernement du Vénézuéla. San-Fernando de Atabapo est un territoire contesté. La Colombie revendique des droits sur cette rive de l'Orénoque que le Vénézuéla ne lui conteste d'ailleurs que faiblement et le général gouverneur, quoique vénézuélien, est bien plus là pour faire la police générale au compte des deux gouvernements que pour affirmer une prise de possession quelconque au nom des gouvernants de Caracas.

C'est, en tous cas, un homme extrêmement aimable, connaissant admirablement le pays et ses usages et qui se met entièrement à ma disposition pour tous les renseignements que je voudrai bien lui demander.

Il n'y avait pas un quart d'heure que nous avions fait connaissance que, pour honorer notre arrivée, il donna l'ordre à ses troupes de se préparer pour une revue.

Jamais je n'ai vu autant de dignité que chez ce petit vieux à la moustache et à la barbiche blanches, à la peau jaune et ridée, qui prenait avec un tel sérieux son titre de gouverneur et montrait une telle affabilité, toute naturelle cependant, que nous n'avions nulle envie de rire malgré le costume galonné, doré et bigarré dont le général était revêtu.

Au bout de quelques minutes, le général nous prévint que la revue allait commencer ; toutes les troupes, disait-il, étaient rangées sur la place.

En effet, il y avait là une vingtaine d'hommes pieds nus ou chaussés d'espadrilles, pantalons rouges, habillés de vestes de diverses couleurs, et coiffés de képis en mauvais état, armés de vieux fusils dont ils ne savaient d'ailleurs pas se servir, mais véritablement amusants par la façon sérieuse et bruyante avec laquelle ils paradèrent devant nous ; la revue terminée, nous prîmes congé du général, qui nous salua avec la dignité exigée d'un gouverneur et d'un commandement sonore fit rompre les rangs à ses soldats déguenillés.

Pour moi, je fus heureux de trouver parmi ces nobles guerriers un perruquier qui contre deux bolivars procéda à une coupe sévère de mes cheveux et au sacrifice de ma barbe. Mes compagnons en firent autant : de longtemps notre militaire ne touchera une solde semblable au bénéfice qu'il se fit ce jour-là en raclant avec un mauvais rasoir nos pauvres joues irritées par les piqûres des moustiques.

C'est au général Gallaraga que je dois en grande partie les notions que j'ai

transmises à feu M. Planchon et qui ont servi à ce dernier à jeter quelque lumière dans la question encore si obscure de l'histoire du curare. Le général en possède une grande quantité d'échantillons; j'ai même eu la bonne fortune de me voir offrir plusieurs gourdes du redoutable extrait que j'acceptai avec empressement et qui allèrent rejoindre dans ma collection les spécimens que j'avais pu me procurer à Atures et à Maipures.

En effet, quelque temps auparavant, lors de notre séjour à Atures, au-dessous des rapides de ce nom, pendant que le chef de l'expédition et tout le personnel étaient occupés aux travaux de la voie à préparer par terre pour nos vapeurs, j'avais utilisé fructueusement mes loisirs en excursionnant dans les environs, presque toujours en compagnie d'un indien mi-civilisé nommé Carrillo, comme guide.

Dans ces excursions j'ai retrouvé le Strychnos Gubleri ou plante à noix toxique maintes fois; il est extrêmement commun dans la région. Carrillo m'a affirmé que ces lianes servaient à la préparation du curare faible. Elles étaient couvertes de fruits ressemblant à de petites oranges. Au cours de notre première excursion, Carrillo en ouvrit une : l'intérieur est rempli d'une pulpe blanche se teintant légèrement en rose sous l'action de l'air. Il enleva soigneusement les graines plongées dans cette pulpe et m'invita à les goûter. J'assure que j'eus un moment d'hésitation, mais ne voulant rien laisser paraître de ma méfiance à cet indien qui avait déjà rendu de signalés services et qu'on disait fidèle à l'expédition, j'avalai cette pulpe de fruit de strychnée. Je n'en fus d'ailleurs nullement incommodé.

Cette pulpe est très agréable; j'en ai mangé bien souvent depuis, bien entendu en ayant le plus grand soin d'écarter les semences ou noix vomiques qui s'y trouvent englobées : sa saveur douce, sucrée, légèrement parfumée, rappelant celle de l'Anona squamosa, est véritablement exquise et rafraîchissante.

Si je m'étends sur ce point en précisant les détails, c'est qu'aucun ouvrage de matière médicale ne fait mention de ce fait d'une manière certaine et qu'il est intéressant de signaler l'existence d'un fruit comestible chez une plante dont toutes les autres parties et les graines elles-mêmes sont si éminemment toxiques.

D'après Cleghorn, la pulpe du fruit du Strychnos nux vomica est mangée avec avidité par le Bùceros malabaricus; Roxburgh dit que plusieurs sortes d'oiseaux la mangent et qu'elle est inoffensive, assertion soutenue également dans la *Flora Sylvatica*, publiée à Madras en 1872 par Beddome; cette assertion n'a pas été sans soulever de nombreuses critiques et Flucxiger et Hambury notamment semblent élever des doutes sur la comestibilité de cette pulpe, à la suite de quelques expériences faites sur des fruits à eux adressés par le docteur Bidie de Madras et le directeur du Jardin Zoologique de Ceylan, le docteur Twaites.

Pour moi, ma conviction est maintenant absolument assurée sur ma propre et multiple expérience ; la pulpe du fruit du Strychnos Gubleri, strychnos dont l'écorce, le bois, les feuilles, les semences sont riches en strychnine et brucine, est très comestible et constitue un aliment agréable.

Dr GAILLARD DE TIREMOIS.

Traditions des Indiens des Prairies. — Les attachés des musées américains continuent leurs investigations parmi les peuples des Prairies. M. Kroeber nous avait déjà donné une monographie de la nation des Arapahos; il a collaboré avec M. George Dorsey à l'édition — entreprise par le Field Columbian Museum, de Chicago — des « traditions » de cet important groupe de tribus. La Société de Folk-lore américain a, de son côté, entrepris la publication des récits traditionnels recueillis par M. G. Dorsey chez les Skidi Pawnees.

On sait que les Anglais et les Américains entendent par « traditions » quelque chose d'assez vague et de mal délimité, ainsi trouvons-nous dans les deux volumes en question des choses de tout ordre : mythes, légendes et contes plus ou moins amusants.

Les traditions des Arapahos ont été récoltées dans les deux groupes que forment aujourd'hui cette nation ; M. Dorsey opéra parmi les Arapahos méridionaux de l'Oklahoma, M. Kroeber parmi ceux-ci et aussi chez les Arapahos du Nord, établis aujourd'hui dans le Wyoming. Quant aux Skidi Pawnees, ou Pawnees Loups, ils constituent une des quatre « bandes » pawnees ; ils sont alliés de près aux Arikaras et prétendent que ceux-ci ne sont qu'une partie d'eux-mêmes. Leur tradition place leur site originel sur les bords de la Loup River, dans le Nebraska central, avec extension jusqu'à l'Arkansas. En 1858, on leur attribua une « réserve » dans la même région ; mais quelques-uns d'entre eux ayant visité en 1872 les Wichitas, installés par ordre du gouvernement fédéral dans l'Oklahoma, ils se transportèrent peu à peu dans ce territoire où une « réserve » leur fut attribuée.

Les légendes qui nous sont présentées dans les deux volumes ont un air de parenté évidente : les héros des histoires se comportent à peu près de même, le milieu dans lequel ils se meuvent est semblable ; nous y rencontrons les mêmes sentiments, les mêmes métaphores, les mêmes facéties. Cependant, les mythes présentent une différence considérable, en raison de l'origine dissemblable des deux peuples. C'est surtout dans la cosmogonie que cette différence est accusée : les mythes arapahos conservent encore l'empreinte de l'origine algonquine des peuples qui les narrent, tandis que les mythes pawnees sont purement spécifiques. Les Skidi ont aussi sur les Arapahos la supériorité de posséder une mythologie bien développée ; la plupart des dieux sont des dieux astronomiques (le soleil, la lune, les étoiles et surtout Vénus-étoile du matin) ou atmosphériques (le vent, le nuage, l'éclair, le tonnerre) ; ils sont hiérarchisés, d'une façon assez peu formelle, il est vrai, et dépendent tous du dieu suprême, *Tirawa* : « la Voûte des cieux ». Au-dessous de ces dieux et beaucoup plus bas dans l'échelle mythologique, viennent les dieux de la Terre, qui président les quatre « loges des animaux ».

La création du monde est l'œuvre de *Tirawa* : il assigna à chacun des points cardinaux un dieu-gardien, puis plaça des dieux-étais pour soutenir le ciel. Ensuite les divinités battirent le chaos avec leur massue et la masse nébuleuse qui en résulta fut fertilisée par l'éclair ; puis, les hommes furent placés sur la Terre, et furent instruits dans les arts de la vie par les dieux des loges d'animaux. Chez les Arapahos, le créateur du monde est : « Pipe-plate » ; à l'ori-

gine des temps, il flotte sur les eaux ; désirant créer la Terre, il assemble tous les animaux aquatiques, oiseaux et reptiles, et les fait plonger, pour rapporter un peu de la boue du fond ; trois des animaux qu'il envoie échouent dans cette tâche difficile ; enfin, la Tortue ramène un peu de terre, que Pipe-plate jette aux quatre points cardinaux ; cette pincée de glèbe s'accroît jusqu'à former le sol sur lequel vivent aujourd'hui les animaux et les hommes et sur lequel poussent les végétaux. Le rôle joué par la Tortue appelle de suite l'attention : on sait en effet que la plupart des légendes algonquines considèrent la Terre comme une immense tortue étendue sur les eaux. Une tradition odjibwē rapportée par Kahkewaquonaby (Peter Jones) est même presque identique à celle des Arapahos ; les seules différences qu'on y constate sont la nature du créateur (qui est chez les Odjibwē *Manabozhu* « le Grand Esprit ») et celle de l'animal plongeur (le rat musqué au lieu de la tortue).

Les légendes pawnees contiennent une version du déluge dont la fin porte fortement l'empreinte des idées chrétiennes. Les hommes ne sont pas encore nombreux sur la Terre, qui est surtout peuplée de monstres animaux ; *Tirawa* excédé des crimes de ces derniers fait détruire tous les êtres vivants par la Pluie ; il envoie ensuite des oiseaux pour voir si elle est desséchée ; il replace alors les hommes sur le sol.

Il ne faut d'ailleurs pas attacher une valeur absolue à ces mythes cosmogoniques : les textes arapahos nous donnent deux, et les textes pawnees au moins trois versions différentes de la création des hommes. Il est nécessaire de se souvenir que, la plupart du temps, chaque clan, chaque société secrète possède sa version particulière. De là aussi les rôles divers joués par les divinités. A ne considérer que certains mythes, on serait tenté de croire que le Bison-galeux, par exemple, est considéré par les Arapahos comme un dieu très puissant, alors qu'il ne joue ce rôle que vis-à-vis de ceux qui sont affiliés à la loge du Bison ; pour ceux qui font partie des loges de l'Étoile, ce rôle est tenu par Renard-volant, etc.

Les dieux suprêmes, tels que le *Tirawa* des Pawnees ou le « Grand-Père » des Arapahos paraissent avoir une physionomie mieux définie ; on pourrait croire qu'ils sont le produit d'une synthèse des notions indigènes sur les divinités. Mais ces dieux sont trop loin des autres, ils sont trop transcendants pour qu'on ne voie pas en eux des produits immédiats de la prédication chrétienne. Ce sentiment est confirmé lorsque l'on voit, chez les Arapahos, une légende racontant, d'une façon très corrompue il est vrai, la vie du Christ. Nous nous refusons à croire, jusqu'à plus ample informé, à l'autochtonie de la notion de Grand-Esprit chez les indigènes de l'Amérique du Nord.

On ne saurait donner une idée du contenu de deux gros volumes de folk-lore aussi devons-nous nous borner à indiquer quelques-uns des traits curieux qu'on y rencontre.

Les histoires d'animaux y tiennent naturellement une grande place. Les animaux des légendes peaux-rouges sont d'un type spécial : ce sont souvent des esprits, quelquefois des hommes qui mettent le « vêtement » d'un animal, toujours des êtres doués de pouvoirs surnaturels. Ce sont eux qui enseignent aux hommes la plupart des rites à accomplir pour obtenir la reproduction du gibier,

qui leur donnent des remèdes contre les maladies et les diverses infortunes, etc.

Cependant, ils jouent quelquefois un rôle malicieux ou ridicule dans ces contes facétieux où se complaît l'esprit sarcastique des Indiens. C'est surtout le coyote qui est le héros de tels contes chez les Pawnees ; les Arapahos lui substituent un personnage assez énigmatique, *Niha^{n}ça^{n}* qui a été autrefois, si nous en croyons une note de M. Kroeber, un esprit puissant, mais qui n'est plus aujourd'hui qu'un sujet de *joking*.

Les thèmes de contes sont ceux que l'on rencontre chez tous les Indiens des Prairies et même d'ailleurs : la fuite magique, où un objet effrayant, poursuivant une personne, est arrêté par le jet d'objets de toilette qui se changent en lac, en forêt ; les faits merveilleux accomplis par des enfants anormaux (très sales, très pauvres, etc.), les subsistances placées miraculeusement sous les pas de jeunes filles se rendant à la rivière, etc.

Nous pensons avoir montré, par ce court exposé, quel intérêt considérable présentent ces livres pour tout américaniste.

H. Beuchat.

Travaux récents sur le rituel des Indiens des Prairies. — Ces dernières années, l'activité des ethnographes américains s'est surtout exercée chez les peuples des Prairies. On doit s'en applaudir, car, là plus que partout ailleurs, les coutumes indigènes meurent rapidement et, même aujourd'hui, il est impossible de trouver une seule tribu qui ait conservé pures les mœurs et la religion de ses ancêtres. M. Dorsey a particulièrement bien mérité de l'ethnographie pour les peines qu'il s'est donné de réunir, avant leur entière disparition, les rites de la Danse solaire chez tous les peuples de la Prairie. Il a publié jusqu'ici les résultats de ses investigations chez les Arapahos [1], les Cheyennes [2] et les Poncas [3].

La danse solaire n'est plus que rarement célébrée, et ce pour plusieurs raisons : par suite du caractère sanglant de certains de ses rites, les agents américains qui surveillent les Indiens des « réserves » n'en permettent la célébration qu'avec la plus extrême répugnance ; les frais considérables qu'exigent les préparatifs empêchent les Peaux-Rouges, qui vont toujours s'appauvrissant, de se réunir aussi souvent qu'ils le désireraient, enfin, la prédication, activement menée par les missionnaires protestants, détache peu à peu les tribus de leur ancien culte.

On peut définir en quelques mots l'objet de cette cérémonie : elle a pour but principal de redonner à la Terre de la vigueur pour la croissance des substances végétales et de garantir la multiplication du gibier. C'est donc une fête du type

1. Geo. A. Dorsey. — *The Arapaho sun-dance ; the ceremony of Offerings Lodge* (*Field Columbian Museum*, Anthropological series, vol. 4).

2. *The Cheyennes*. I. *Ceremonial organization*. *II. The Sun-dance* (*Field Col. Mus.* vol. 9).

3. *The Ponca Sun-dance* (*Field Col. Mus.*, vol. 7, n. 2).

de celles appelées « agraires ». Mais son efficacité ne se borne pas à ce but général et quelque peu abstrait : elle s'exerce pour le plus grand bien des individus qui l'entreprennent, comme on le verra par la suite.

Originaire des Prairies, c'est chez les Poncas, peuple de langue dakota, que la Danse solaire a conservé le mieux son caractère primitif. Elle est nommée par eux : Danse du Soleil-voyant (voulant indiquer par là que le soleil en est spectateur) ou Danse sacrée (ou du mystère). Comme il convient à une cérémonie agraire, elle a lieu annuellement, à une époque fixée par les Hommes Tonnerre (prêtres de la Danse solaire), rassemblés dans ce but au printemps par le chef de la tribu. Le temps fixé est généralement la pleine lune de juin ou de juillet. Les prêtres choisissent alors les hommes qui seront les danseurs. Être ainsi désigné est un grand honneur, aussi les élus indemnisent-ils largement les hommes-médecine ; cette indemnité est considérée comme une rétribution pour les conseils que les Hommes-Tonnerre donnent aux danseurs pendant le cours de la cérémonie. A l'époque fixée, toute la tribu se transporte au lieu choisi. Là, on nomme les Porteurs-de-pipe et un messager ou crieur, personnages subalternes qui, plus tard, seront désignés pour remplacer les danseurs manquant. On établit quatre tentes, aux quatre points cardinaux intermédiaires (Sud-Est, Sud-Ouest, Nord-Ouest, Nord-Est) du camp ; c'est dans ces tentes que les danseurs se prépareront, se peindront, etc. Vient alors l'érection de la « loge » où auront lieu les rites qui constituent la cérémonie : c'est une construction très simple, de forme circulaire, d'un diamètre de 75 pieds, avec une ouverture regardant l'Est. Pendant que l'on construit cette sorte d'enclos, les danseurs vont dans la forêt pour « capturer la poutre centrale » ; ils choisissent un arbre, qu'ils frappent chacun à leur tour d'un coup de hache en racontant un de leurs exploits guerriers ; puis la poutre est abattue et laissée sur le sol du camp pour la nuit. Hommes-tonnerre et danseurs rentrent sous leurs tentes où ils se livrent à des rites spéciaux qui ont pour but d'initier les danseurs. Le lendemain matin, ils vont chercher la poutre centrale, qu'ils frappent à nouveau, puis qu'ils peignent et qu'ils dressent ; les femmes nettoient alors l'aire de la « loge » sacrée et les cérémonies débutent. On élève un autel, dont la partie principale se compose d'un crâne de bison peint ; on place auprès une pipe et la danse commence. On cesse de danser vers le milieu de l'après-midi pour recommencer au coucher du soleil. Le crépuscule tombé, on adresse au soleil une longue et fervente prière, à laquelle succède une danse en l'honneur de la lune ; cette danse est reprise à minuit. Le lendemain se passe également en danses et en prières adressées au soleil ; l'excitation devient intense parmi les danseurs qui restent parfois quelque temps à fixer en face le soleil ardent. Enfin, le cinquième jour, un peu après midi, a lieu la danse finale qui est des plus agitées. Les danseurs se retirent alors sous les tentes où les Hommes-tonnerre leur font exécuter certains rites de purification ; tous mangent alors, puis font une offrande de maïs au soleil.

Cet ensemble de cérémonies se passe uniquement devant les chefs et les membres de la société guerrière des Soldats-Chiens. Les autres membres de la tribu passent leur temps à festoyer, à se distribuer des cadeaux et à faire des courses à pied et à cheval.

Les rites chez les Cheyennes et les Arapahos sont peu différents de ceux des Poncas, mais le symbolisme en est plus formel : il s'agit de représenter la création de la Terre, des espèces végétales et du bison. Les Cheyennes pratiquent encore quelques tortures : on fait des incisions parallèles dans la peau du dos et sous les bandes de peau ainsi formées, on passe une corde à laquelle sont attachés des crânes de bison, en nombre variable mais toujours impair, que le patient traîne après lui. La durée de la cérémonie est indéfinie ; elle est surtout déterminée par la prospérité générale de la tribu au moment où elle doit avoir lieu. Une autre différence avec la Danse solaire des Poncas est la suivante : les danseurs poncas portent pour chaque phase de la fête des peintures toutes semblables, tandis que, chez les Cheyennes et les Arapahos, un certain nombre d'individus portent des « peintures de rêve », c'est-à-dire des décorations qui leur ont été révélées durant leur sommeil.

Mais la différence principale gît dans la façon dont le personnel de la cérémonie est recruté. La Danse solaire est le résultat d'un vœu individuel : un homme ou une femme qui tombe soudainement malade, ou qui a dans sa famille quelqu'un de gravement atteint, ou qui a fait un mauvais rêve, ou qui craint la foudre fait le vœu. La Danse solaire possède ainsi une série d'efficacités : c'est celui qui a fait le vœu qui reçoit la plus grande part des bienfaits qu'elle confère, puis vient la société de Guerriers à laquelle il appartient, puis toute la nation, enfin le monde entier.

M. Dorsey nous dit (*Ceremonial organization*) que la Danse solaire était autrefois chez les Cheyennes, l'apanage d'une des fractions de la nation, les *Sutayos* ou demi-Cheyennes, qui sont considérés en quelque sorte comme des étrangers ; c'est très possible : peut-être les Sutayos appartiennent-ils à une nation des Prairies où la danse était pratiquée de temps immémorial.

L'autre fraction des Cheyennes possédait une cérémonie spéciale, celle des Quatre Flèches-Médecine. Ces flèches furent données par Grand-Médecine (le Grand-Esprit) au Prophète des Cheyennes ; elles assurent la perpétuité de la nation et sa suprématie finale sur toutes les autres nations. Les cérémonies dont elles sont l'objet durent quatre jours ; elles sont secrètes et annuelles. Aujourd'hui, la Danse solaire et l'exhibition des Flèches-médecine sont faites par des fonctionnaires choisis dans la nation tout entière, sans égard pour l'ancienne division.

Miss Alice Fletcher a pu recueillir un rituel entier des Pawnees [1], connu sous le nom de *Hako*. Le but de cette cérémonie, qui est accomplie par deux groupes de gens appartenant à des clans différents, est double : 1° elle doit établir un lien d'amitié entre les deux groupes de participants ; 2° elle doit leur assurer une abondante descendance. Le rituel nous est donné tout entier, même pour les rites secrets, en pawnee et en traduction anglaise. Nous en connaissons trop peu encore sur la mythologie et les cultes des Pawnees pour pouvoir bien en saisir tout l'intérêt.

1. A. Fletcher. — *The Hako, a Pawnee ceremony* (22[d] *Annual Report of the Bureau of American Etnhology*).

Il faut souhaiter que ces études se continuent et soient poussées avec activité; nous devons en tout cas adresser à M. Dorsey et à Miss Fletcher tous nos remerciements pour les beaux travaux qu'ils ont accomplis.

H. B.

L'Immigration aux États-Unis. — Pendant la période qui s'écoule de 1776 à 1820, on estime qu'environ 250.000 immigrants sont arrivés aux États-Unis, tandis qu'entre 1820 et 1904, ce chiffre monte à près de 22.000.000. Avant d'aller plus loin dans cette étude, il est entendu qu'en parlant d'année, nous comprenons l'année fiscale commençant le 1er juillet et se terminant le 30 juin. En 1903, les immigrants étaient 857.046; en 1904, 812.870; en 1905, 1.026.499 et en 1906, 1.100.735. Quel sera le total de la présente année, c'est ce qu'il est impossible de dire, car depuis le mois de mars dernier, les États-Unis traversent une sorte de crise financière qui peut, jusqu'à un certain point, avoir son influence sur le nombre des arrivants; il est à noter en effet, que dans le passé il en a toujours été ainsi. Si nous consultons les tables du *Annual report of the commissioner general of immigration*, nous voyons qu'aux années 1857, 1873 et 1893, années de crises, succéde une très notable diminution d'immigrants. De 191.942 en 1858, ce nombre tombe à 129.571 en 1859. De 459.803 en 1873, ce nombre tombe à 313.339 en 1874, 227.498 en 1875, 169.986 en 1876, 141.857 en 1877 et il faut attendre 1880 pour retrouver le chiffre de 457.257. En 1892 ils sont 579.663, en 1893 ils ne sont plus que 439.730, 285.631 en 1894, 258.536 en 1895 et il faut de nouveau attendre 1900 pour trouver 448.572 unités. A partir de ce moment, la progression est pour ainsi dire toujours ascendante. Peut-être que la crise actuelle, qui est d'un tout autre genre que les précédentes, n'aura pas la même influenee, c'est ce que l'avenir nous dira. Quoi qu'il en soit, au chiffre 1.100.735 immigrants, arrivés l'année dernière aux États-Unis, il convient d'ajouter plusieurs milliers d'individus qu'une nouvelle classification comprend : 1° comme ayant été précédemment dans le pays et revenant pour s'y installer de nouveau; 2° comme voyageurs et touristes. Cependant dans cette dernière catégorie, beaucoup d'entre eux ne sont pas de simples promeneurs ou des négociants venus en Amérique pour en repartir après un court séjour; un assez grand nombre se fixent dans le Nouveau-Monde, comme aussi inversement, des immigrants véritables retournent dans leur pays natal. En sorte que le total général se chiffre pour l'année 1906 par *1.166.353 personnes admises dans l'Union*.

Revenons cependant pour la clarté des calculs qui vont suivre au chiffre de 1.100.735, l'Europe fournissant à elle seule 1.018.365 unités, nous allons examiner quels sont les pays qui donnent le plus fort contingent à ce flot toujours grandissant. Pendant de longues années, les pays occidentaux du nord étaient à la tête de cette moderne invasion, c'était l'Irlande, l'Allemagne, la Scandinavie (Suède, Norvège, Danemark). Maintenant c'est l'Italie, l'Autriche-Hongrie et la Russie; des chiffres feront mieux, que de longues phrases, toucher du doigt le vaste mouvement en éventail, dont la Scandinavie et l'Allemagne seraient le

point de départ initial, la base du manche; là, ce mouvement sans s'éteindre, subit un ralentissement, tandis que vers les extrémités, l'activité est de plus en plus grande.

En 1881, la Scandinavie envoyait 81.582 personnes; en 1882, 105.326; en 1898, nous ne trouvons plus que 19.282 émigrants; mais ce chiffre remonte en 1903 et 1904 à 77.647 et 60.096, en 1906 ils sont 52.781. L'Allemagne figure sur les tables pour 210.485 immigrants en 1881; en 1882, 250.630; à dater de ce moment, les chiffres vont toujours en décroissant, ils tombent à 17.111 en 1898, remontent à 46.380 en 1904; en 1906, ils ne sont plus que 37.564. La situation plus prospère de l'agriculture et de l'industrie en sont la cause; puis aussi, il faut bien dire que le gouvernement impérial a fait tout ce qui était en son pouvoir pour enrayer l'émigration qui, chaque année, lui enlevait, sans espoir de retour, le meilleur de ses hommes, les plus travailleurs, les plus énergiques et les plus intelligents. Par contre, l'Italie fournissait un contingent de 15.401 personnes en 1881, de 178.375 en 1902, de 230.622 en 1903, de 193.296 en 1904, de 221.479 en 1905 et de 273.120 en 1906. Il est à remarquer que sur ce dernier chiffre 231.921 venaient du sud de l'Italie. En 1861 l'Autriche-Hongrie ne figure dans les statistiques qu'avec 13 immigrants, 27.935 en 1881, 171.989 en 1902, 206.011 en 1903, 177.156 en 1904, 275.693 en 1905 et 265.138 en 1906, qui se subdivisent en 43.803 Polonais, 42.848 Hongrois, 43.157 Croates, 34.848 Allemands, 36.550 Slovaks, 14.884 Juifs, 15.690 Ruthènes, et le reste en Dalmates, Italiens, Bulgares, etc. La Russie n'envoyait en Amérique en 1861 que 129 personnes, 10.655 en 1881, 107.347 en 1902, 136.093 en 1903, 145.141 en 1904 et 215.665 en 1906 qui se décomposent en 125.234 Juifs, 46.204 Polonais, 13.461 Finnois, 10 279 Allemands, 13.697 Lithuaniens, 937 Scandinaves et seulement, chose remarquable, 5.282 Russes. La Grèce elle-même n'est pas restée indifférente à cette poussée de travailleurs vers le Nouveau-Monde; avant 1884, le chiffre de ceux qui allaient chercher fortune au loin variait de l'unité à la centaine, en 1905, ils étaient 10.515, en 1906 19.489. Le mouvement s'étend de la Morée à la Thessalie; dès 1904, le délégué anglais à la commission financière pour la Grèce remarquait que le départ de cette grande quantité d'hommes n'était pas sans causer un préjudice sérieux à l'agriculture, en élevant le taux des salaires; cependant il se demandait si cette perte ne serait pas largement compensée par les envois d'argent faits par les émigrants et provenant de leur épargne aux États-Unis. En 1903, une somme d'environ 20.000.000 de francs était entrée par cette voie en Grèce.

Pendant que nous venons de voir le foyer d'émigration s'étendant, s'épanouissant sur l'Europe, des bords de la Baltique aux rivages de la mer Noire, de la Méditerranée, pénétrant jusque dans les montagnes et étant même beaucoup plus actif dans les contrées montagneuses que dans les pays de plaines (la Russie faisant exception à cette remarque), parce que ces régions sont plus pauvres et nourrissent plus difficilement leurs habitants; aux États-Unis, au contraire, nous assistons à un spectacle inverse, il y a pléthore dans les états qui avoisinent New-York, la grande porte d'entrée.

Il a débarqué dans ce port, de juillet 1905 à juin 1906, 608.647 hommes et

271.389 femmes ou 880.036 immigrants ; 62.229 à Boston, 54.064 à Baltimore, 23.186 à Philadelphie, 23.186 à San Francisco, etc. Dans les autres ports, le chiffre des arrivées est insignifiant, Galveston venant le premier des ports secondaires est représenté par 6.201 entrées. Cette constatation a son importance, car les immigrants arrivant aux points les plus rapprochés des lieux où ils doivent s'établir ensuite, nous allons voir qu'une tendance, remontant déjà à plusieurs années, va en s'accentuant. L'État de New-York absorbe à lui seul, en 1906, 374.708 personnes, c'est-à-dire 34 °/₀ de la totalité de l'immigration, 2 °/₀ de plus qu'en 1904; 198.681 ou 18.1 °/₀ ont été en Pensylvanie et 160.220 ou 13.43 °/₀ en New-Jersey, New-Hampshire et deux autres États voisins qui forment ce que le bureau « of immigration » intitule « North atlantic Division ». Nous trouvons que 752.370 personnes, 68.3 °/₀ des immigrants, sont restées confinées dans cette partie des États-Unis.

« Le North Central Division » : États d'Illinois, d'Ohio, de Michigan, de Wisconsin, etc., reçoit en 1906, 242.930 personnes, 22.1 °/₀; 48.125. 4.4 °/₀ vont dans le Wester Division, États de New Mexico, Névada, Idaho, Arizona, Montana, Utah, Wyoming, Orégon ; 31.539, 2.9°/₀ vont dans le « South atlantic Division » et 14.693, 1.3°/₀ vont dans le « South central Division » ; 130.103 Italiens sont restés dans le seul État de New-York, ainsi que 22.937 Allemands. Nous sommes donc loin maintenant de ce qui se passait autrefois, au bon temps de l'immigration allemande, quand la plus grande partie des immigrants venait aux États-Unis avec le désir de s'y fixer pour toujours; ils s'en allaient surtout où il y avait des terrains avantageux à cultiver, et beaucoup gagnaient l'ouest ou le nord-ouest ; à l'heure actuelle, la rapidité, la commodité, le bon marché relatif des moyens de transport, l'exemple du voisin, revenant après un court séjour à l'étranger avec plus d'argent qu'il n'aurait été possible d'en gagner pendant bien des années en restant chez soi, n'ont pas été sans déterminer cet immense va-et-vient que nous voyons se produire entre le vieux et le nouveau monde. Le gouvernement de Washington ne tient pas compte des retours en Europe, mais d'après certaines informations, il n'est pas exagéré d'admettre qu'un grand nombre d'immigrants, au-dessus de la centaine de mille, reviennent toutes les années en Italie ; si beaucoup d'entre eux s'en vont dans l'Amérique du Sud pour faire la moisson, un plus grand nombre encore se rendent aux États-Unis pour les travaux de chemins de fer, constructions, etc., etc. C'est la recherche du travail temporaire à longue distance et le moins loin possible quand ils sont arrivés sur les lieux de destination.

Les Juifs, eux au contraire, arrivent en Amérique sans esprit de retour au pays d'origine ; ils sont entrés pendant la dernière année au nombre de 153.748, dont 125.234 venant de Russie contre 77.544 en 1904, 14.884 d'Autriche-Hongrie, 3.872 de Roumanie, etc., etc. Ils viennent avec femmes et enfants, dans un état de pauvreté qui confine à la misère, et les sociétés de bienfaisance israélites ont bien de la peine à secourir et à trouver de l'occupation pour un aussi grand nombre de leurs coreligionnaires.

Il faut songer que 95.261 sont restés dans le seul état de New-York et qu'il a

été nécessaire de pourvoir, au cours d'une seule année, aux premiers besoins de ce véritable exode. Je n'ai pas entre les mains les toutes dernières statistiques, indiquant la répartition entre les États des Israélites arrivés en Amérique, mais pendant les six années qui précèdent 1904, nous voyons qu'ils formaient en Maryland 27 °/₀ de l'immigration totale, 23 °/₀ dans l'État de New-York, 23 °/₀ en Géorgie, 19 °/₀ en Kentucky, 15 °/₀ en Tennessee, 12 °/₀ en Virginie, 11 et 9 °/₀ dans les deux Carolines, puis ces chiffres tombent à 7, 6, 5, 4, 3 °/₀ dans beaucoup d'États, soit du littoral de l'Atlantique, soit du centre ou du sud. Très peu s'en vont directement dans l'ouest.

Je n'ai pas parlé jusqu'à présent de l'immigration française, et pour cause, car elle n'entre dans les chiffres que pour une petite quantité ; en 1881, ils étaient 5.227, 1.694 en 1899, 5.578 en 1903, 9.406 en 1904 et 9.386 en 1906.

Sur les 1.100.735 personnes admises aux États-Unis sous la rubrique « immigrant », 913.955 avaient des âges variant entre 14 et 44 ans, 136.273 étaient au-dessous de 14 ans et seulement 50.507 avaient 45 ans ou plus. 265.068 ne savaient ni lire ni écrire, 4.755 savaient lire seulement ; si nous ne nous occupons que des personnes âgées de plus de 14 ans, nous trouvons qu'en 1906 la proportion des illettrés atteint 28 °/₀, 2 °/₀ de plus que pendant le cours de l'année précédente qui, elle-même, dépassait de 1 °/₀ l'année 1904. Cette proportion toujours croissante du nombre des illettrés tient en grande partie au déplacement des foyers de l'émigration en Europe ; ces foyers tendent à se reporter de plus en plus vers le sud, le sud-est et l'est, tandis qu'ils diminuent dans le centre et le nord de l'Europe où l'instruction a toujours été plus développée. Aux États-Unis on se plaint très fort de cet état de choses, et l'envahissement du pays par des races complètement différentes, complètement étrangères à la race anglo-saxonne, n'est pas sans troubler beaucoup de bons esprits qui se demandent sous quelle forme et en combien de temps il sera possible d'assimiler ces nouveaux éléments.

Au nombre des formalités qu'un immigrant a à remplir, avant d'être admis à pénétrer librement aux États-Unis, chacun doit montrer au commissaire du service de l'immigration, l'argent qu'il a sur lui. 698.401 avaient moins de 250 francs, 112.672 avaient plus que cette somme et la totalité de l'argent montré par eux dépassait 125.000.000 de francs pour l'année 1906. La répartition de cette somme a été, suivant les races, très inégalement partagée. Ainsi, par exemple, tandis que les Juifs, trois fois plus nombreux que les Anglais, n'avaient que 11.810.625 francs, ces derniers apportaient 13.052.195 francs. Les 144.954 Allemands, Scandinaves avaient 25.916.990 francs, les 15.463 Écossais avaient 4.103.795 francs, tandis que les 36.550 Slovaques n'étaient nantis que de 2.630.140 francs. En 1906, l'entrée aux États-Unis a été refusée à 12.432 personnes pour des causes que nous allons examiner ; en 1905 cette interdiction pour les mêmes motifs n'avait portée que sur 11.480 immigrants. Les causes de refus sont les suivantes : 7.069 pour extrême pauvreté, 2.273 pour maladies contagieuses (tuberculose et maladies des yeux), 2.314 « contract laborers », et le reste pour folie, immoralité, criminels avérés, etc. etc. Les lois américaines, toutes de protection et qui étendent cette protection des objets aux travailleurs

nationaux, sont très sévères contre ce qui peut toucher de près ou de loin à la situation de « contract laborers ». Sont qualifiées comme faisant partie de cette classe toute personne sollicitée d'immigrer aux États-Unis, *avec promesse préalable d'emploi orale*, *écrite* ou *imprimée*, toute personne dont le prix de passage a été payé par l'argent d'autrui ou par une association, une municipalité, un gouvernement. Les exceptions qui ne tombent pas sous le coup de la loi sont les acteurs, les chanteurs, les artistes, les conférenciers, les ministres des différents cultes, les professeurs et les domestiques particuliers.

Il y a une source d'immigration dont il a été beaucoup question pendant ces derniers mois, c'est de l'immigration japonaise dont je veux parler; les premiers chiffres officiels remontent seulement à 1893 : à ce moment nous ne trouvons que 1.380 personnes seulement, mais ce nombre passe à 5.269 en 1901, à 14.270 en 1902, à 19.958 en 1903, il redescend à 14.264 en 1904, époque du commencement de la guerre entre le Japon et la Russie; en 1905 ils sont 10.331, en 1906 13.835; ces derniers chiffres n'ont cependant qu'une valeur très relative, car depuis quelques années le gouvernement de Tokio, afin d'éviter des difficultés, limitait le nombre des passeports pour les États-Unis proprement dits. Cependant il se montrait plus large vis-à-vis de ses nationaux qui allaient aux îles Hawaï. Un grand nombre de Japonais arrivèrent donc à Honolulu, importés par des agences; ils y passaient quelques jours, une semaine ou deux, etde là se rendaient en Californie, en Orégon ou en Washington, travaillant aux chemins de fer d'abord, puis s'établissant pour leur propre compte ensuite. Le « Report of Immigration » estime qu'il en arrivait de 1.000 à 3.000 par mois, soit par cette voie, soit par le Canada. La question vient d'être réglée sous une forme ambiguë pour le commun des mortels, mais claire entre les gouvernements de Washington et de Tokio qui veulent vivre en paix l'un avec l'autre, autant qu'il le sera possible? Les immigrants d'une manière générale (il était nécessaire de généraliser pour ne pas froisser l'opinion publique au Japon), devront avoir des passeports de leurs gouvernements. Le Président des États-Unis, malgré cette formalité, aura le droit de refuser l'admission. Au Japon, on va se montrer particulièrement sévère pour la délivrance des passeports, aussi bien à destination des îles Hawaï qu'à destination de la côte américaine; l'arrivée des coolies va être enrayée, et pendant un temps plus ou moins long cette cause d'irritation va disparaître.

Pendant de longues années l'immigration chinoise a été le sujet d'une vive agitation en Amérique; à la vérité, la question électorale était en jeu, les ouvriers de l'ouest ne voulaient plus de la concurrence qui leur était faite par les travailleurs de race jaune, demandant de faibles salaires et produisant beaucoup de besogne; sans eux il aurait cependant été impossible autrefois de construire les lignes de chemins de fer dans la région du versant du Pacifique. Cédant aux récriminations des populations, le gouvernement de Washington a interdit, il y a bien des années déjà, la libre entrée des Chinois aux États-Unis; seuls, les étudiants, les marchands, ceux qui sont naturalisés et quelques autres catégories clairement définies peuvent pénétrer sur les territoires de l'Union. Malgré des lois de plus en plus strictes, il semble à peu près impossible d'en-

rayer complètement ce mouvement. Les Chinois débarquant en plein jour, sous les yeux des agents du gouvernement, sont une très grande minorité ; la plupart arrivent clandestinement par les frontières du Mexique et du Canada. D'autres débarquent la nuit en un point quelconque de la côte et se dispersent aussitôt dans le pays ; il n'est pas de ville, aux États-Unis, qui n'ait ses Chinois ; il n'est pas de grosse bourgade qui ne possède ses deux blanchisseurs mystérieux ne sachant que juste assez d'anglais pour ne pas répondre aux questions indiscrètes pouvant être posées — quand l'un d'eux a gagné assez d'argent, il disparaît, mais il est aussitôt remplacé par un autre — or, comme ils n'ont aucun rapport de voisinage avec la population, qu'un Chinois pour nos yeux ressemble prodigieusement à un autre, les habitants constatent le lendemain matin qu'il y a toujours deux Chinois à la blanchisserie, mais y en a-t-il un nouveau parmi les deux, personne ne serait capable de le dire.

En résumé, à l'heure actuelle, les points les plus saillants de l'émigration et de l'immigration sont les suivants : 1° en Europe, diminution très marquée dans les foyers, il y a quelques années les plus actifs, c'est-à-dire diminution des émigrants de race allemande, scandinave, anglo-saxonne, augmentation considérable des émigrants italiens (surtout du sud de l'Italie), de l'empire Austro-hongrois, de l'empire Russe et de la Grèce ; 2° Véritable exode des Israélites vers le nord du Nouveau-Monde ; 3° Transformation du but de l'émigration, qui consistait autrefois, comme l'indique le sens du mot, à quitter son pays pour aller s'établir d'une façon définitive dans un autre. Dans une proportion considérable, nous n'avons plus devant nous que de simples travailleurs allant d'une manière momentanée chercher au loin des salaires plus élevés et cela, grâce à la rapidité des moyens de communication et au bon marché des prix de passage ; 4° Pléthore d'immigrants dans l'État de New-York et les États voisins, au détriment du sud et de l'ouest des États-Unis ; 5° Afflux des immigrants dans les villes ou les lieux industriels pour le grand dommage des campagnes et de l'agriculture de plus en plus délaissée par eux ; 6° Problème nouveau se dressant devant le gouvernement de l'Union, comment va-t-il assimiler le plus rapidement possible les éléments de races nouvelles qui arrivent maintenant aux États-Unis ; 7° Quel sera l'effet sur le pays de cette constante introduction de sang étranger.

Dans ce bref résumé d'une si vaste question, il ne m'a été possible que d'indiquer à grands traits les lignes principales du gigantesque mouvement qui porte vers l'Amérique tant d'habitants de notre vieille Europe. Intéressant, il l'est au plus haut point, car aux chiffres répondent des causes, et ces causes touchent de leurs racines les plus profondes à l'état économique de notre continent, elles touchent aussi à la vie intérieure des États-Unis, dont plus que jamais nous ne pouvons et nous ne devons nous désintéresser, si l'on songe que plus de 84.000.000 d'âmes en *peuplent* le sol, et que tous les jours, grâce aux richesses accumulées par la nature et grâce aussi à la force de travail de ses habitants, sa puissance commerciale augmente à pas de géant.

Comte Jean de Kergorlay.

Le musée d'archéologie et d'ethnographie de Cambridge (Moss.), sous la direction du baron von Hügel, a fait l'acquisition d'une vingtaine d'objets se rapportant à l'ethnographie américaine et parmi lesquels nous remarquons deux figures sculptées sur bois, un Alligator incisé sur ivoire, une petite coupe de Colombie et un uluri, vêtement embryonnaire des femmes Bakairi sur le Kulisehu (*Cambridge University Reporter*, 1906-1907).

E. DE J.

Le musée de Hambourg a acquis au cours de l'année 1905 deux massues, dont l'une soi-disant de la Guyane, quelques flèches et arcs du Brésil, deux haches qui semblent prôvenir des Botocudos.

Il a fait aussi l'acquisition d'une petite collection d'os incisés de l'Alaska. Cette collection est complétée par un drille dont le D[r] Dehn a fait cadeau au musée. La poignée en est ornée de dessins qui reproduisent des scènes de chasse.

E. DE. J.

Le comte Enrico STATELLA envoie à la Société de géographie (*Boll.* 1907, p. 229) de Rome une lettre datée du 12 janvier 1907 et qui contient des renseignements intéressants concernant les populations du Paraguay. Ces populations sont des Indiens avec un léger mélange de sang espagnol. Les femmes ont généralement la peau plus foncée que les hommes. Les vêtements sont assez sommaires. Les trois passions principales de l'habitant du Paraguay sont le jeu, les danses et la femme.

La viande, fraîche ou séchée au soleil, constitue le fond de l'alimentation. La racine de manioc remplace le pain. La religion très souvent est un prétexte pour se divertir, boire et danser ; elle se mêle à une foule de croyances superstitieuses. Les femmes fument à toutes les heures du jour et tout en se livrant à leurs occupations domestiques. Les hommes fument aussi, mais préfèrent mâcher le tabac.

La langue est le guarani. La numération ancienne n'avait de nombres spéciaux que pour les quatre premières unités ; pour cinq, on disait : une main ; pour six, une main plus un ; pour dix, deux mains, etc. Aujourd'hui, les quatre premiers nombres s'expriment en termes guaranis ; pour les autres, on a adopté les termes espagnols. Les jours de la semaine et les mois se désignent également par les noms espagnols.

E. DE J.

CORRESPONDANCE

I

Monsieur le Président,

Tout le monde est libre de soutenir toutes les théories philosophiques que le cerveau peut concevoir ; mais quand il s'agit d'*histoire*, de *faits réels et positifs*, les plus beaux discours ne valent rien à côté d'un document authentique, d'un récit contemporain, dont la simple lecture tranche sur-le-champ la question.

C'est pourquoi quand nous entendons soutenir sérieusement, pour la *première* fois, que la ville de Cumaná est la plus *ancienne* du *Continent* américain, et cela sans en donner même un semblant de preuve, nous avons le droit de nous inscrire en faux et de protester contre un tel paradoxe historique. Nous avons au moins le droit de demander à l'auteur ses preuves, puisque son affirmation dogmatique n'a aucune valeur à côté de ce que disent les plus anciens historiens et les documents primitifs.

Pour traiter une telle question, il faut étudier aux nombreuses sources connues le cours suivi par les conquérants au commencement du XVI[e] siècle et voir où se sont fixés tout d'abord les grands chefs de chaque région continentale. Découvrir une côte, ce n'est pas la même chose que de fonder des villes et de coloniser. Le Vénézuela a été découvert de très bonne heure, mais n'a été colonisé que bien plus tard.

En échange, allez plus à l'ouest, vers la région isthmique appelée Darien ou *Castilla del Oro*, et vous y trouverez avec les chefs autorisés : Ojeda, Enciso et Pedrarias, les premières villes américaines, toutes antérieures à Cumaná, à savoir : San Sebastian, La Antigua, Acla, *Panamá*, *Natá* et, au Mexique, *Vera Cruz*, toutes fondées de 1510 à 1520, quoiqu'il n'existe plus aujourd'hui que celles qui sont en *italique*, c'est-à-dire les *trois* dernières et c'est assez pour notre but.

Ouvrez les historiens primitifs ou les recueils de documents des Archives et vous les trouverez toutes : San Sebastian de Urabá, fondée par Ojeda en 1510, à l'est de l'embouchure du Darien ou Atrato ; en face, à l'ouest, La Antigua, fondée en 1511 par Enciso, et d'où partit Balboa ; Acla, port plus loin au nord fondé par Pedrarias en 1515, où il fit exécuter le dit Balboa. Ces villes durèrent trop peu de temps, mais ont une importance historique qu'on ne doit pas oublier.

Quelques mois après la mort de Balboa, Pedrarias traversa l'isthme et fonda le *15 août 1519* la ville de Panamá. On croyait avant, d'après Alcedo, que la fondation avait eu lieu en 1518, mais notre distingué collègue, le marquis de Peralta, a trouvé la date exacte dans ses longues recherches aux Archives de Séville et l'a mentionnée dans les intéressants volumes qu'il a publiés [1].

1. V. Peralta. *Costa-Rica, Nicaragua y Panamá*. Madrid, 1883, v. p. 816. — *Límites*

Vers le milieu de l'année 1519, les conquérants du Mexique avaient aussi fondé une autre ville importante, que nous appelons Veracruz, et qui alors porta le nom de *Villa Rica de la Vera-Cruz*. Voir là-dessus les historiens anciens et modernes du Mexique, et sur les autres villes : Oviedo, Las Casas, Herrera, Pedro Simon, Castellanos, etc. La chose est si claire pour tous ceux qui sont habitués à manier les sources, qu'il nous semble superflu d'en citer quelques noms : c'est à la partie contraire de fournir ses preuves d'une si nouvelle théorie.

Mais son auteur s'est borné à nous dire dans son article, qui a *sept pages* de notre Journal, ces simples mots sur la question qa'il s'agissait de résoudre : « Iacomé de Castillon *partit* de la Española à la fin de 1521, etc.... et dans le voisinage de la Nueva Toledo, à l'ouest du Cerro Colorado, il éleva la *Nueva Cordoba*, qui fut le fondement de la ville actuelle de Cumaná. »

Il finit l'alinéa suivant avec ces seuls mots qui rappellent le titre de l'article ou thèse à démontrer : « et laissa debout une ville où bientôt les indigènes rassurés vinrent se joindre aux Espagnols et, par la culture de la terre, contribuer à la prospérité de la *première cité* fondée *sur le Continent américain* » (*sic*, et c'est tout).

Et les preuves qu'exigeait le titre pompeux de l'article, et l'affirmation dogmatique que nous venons de citer? Il semble qu'elles ne sont plus nécessaires aujourd'hui pour que les juges les plus autorisés disent le fameux : *il est àcquis que*, etc.

Nous pouvons aussi, de notre côté, dire que tant qu'on ne prouvera pas que les chiffres 1519-20 doivent se compter après 1522 (ou plutôt 23), il restera acquis et incontestable, pour les historiens sérieux du moins, que les villes actuelles de *Veracruz*, *Panamá* et *Natá* ont été fondées avant celle de *Cumàná*, qui date de 1523.

Veuillez agréer, monsieur le Président, etc., etc.

M. González de La Rosa.

Paris, 20 avril 1907.

II

Monsieur le Président,

Les rapports que j'ai entretenus jusqu'ici avec mes collègues de la *Société des Américanistes*, m'avaient habitué à des échanges de vue empreints de la

de Costa-Rica y Colombia. Madrid, 1890, v. pp. 14 et 631. — Id. *Exposé*, etc. Paris, 1898, p. 9. — *Jurisdiction terr.*, etc. Paris, 1899, voir p. 22 la traduction de l'Ordonnance royale de 1521 qui fixe les limites de la ville de Panamá, à la demande de ses habitants.

plus grande courtoisie et du tact le plus parfait. Je laisse aux « historiens sérieux » le soin de juger le ton de la note ci-dessus, et je ne m'abaisserais pas à répondre aux violences de son auteur, si je ne me plaisais à donner quelques explications aux hommes éminents qui ont apprécié avec tant de sympathie la méthode scientifique que j'ai toujours suivie.

Je n'ai jamais, en effet, consigné dans mes ouvrages ou dans mes simples articles aucun fait historique nouveau, sans le justifier par un renvoi précis à la source directe ou à une autorité reconnue. Or, *je ne suis pas le premier* à dénommer Cumaná « la plus ancienne ville du continent américain ». La phrase incriminée est entre guillemets ; c'est une citation de M. Aristides Rojas, et ma note indique exactement le passage d'où elle est extraite (A. Rojas, *Estudios históricos*, p. 86-87) [1].

M. Rojas s'est fait un renom incontesté par ses recherches sur les origines américaines; non seulement il s'était nourri, pendant sa vie de labeur et sa longue carrière de bibliothécaire à la Nationale de Caracas, des chroniqueurs espagnols dont l'auteur de la note prétend sans doute nous apprendre les noms, mais encore il avait pratiqué, en historien scrupuleux, les sources directes, et nous avons pu maintes fois constater la concordance parfaite des indications données par ce savant avec les documents des Archives. M. A. Rojas n'ignorait donc pas plus que nous qu'un certain nombre de postes espagnols avaient été fondés avant Cumaná; mais parmi ces établissements, les uns furent d'une courte durée, les autres, situés dans des contrées malsaines, furent abandonnés temporairement ou changèrent d'emplacement : ce fut le cas de Panama, notamment (v. Herrera, *Décad.*, II, 4). En qualifiant Cumaná de plus ancienne ville du continent américain, M. Rojas a voulu parler de la ville américaine, la plus ancienne de fondation dont l'emplacement resta définitif.

Dans mon mémoire de *sept pages*, je n'avais pas à remettre en question un fait qu'après les conclusions d'Aristides Rojas, je considère comme définitivement acquis ; j'ai voulu simplement apporter sur l'histoire de Cumaná et de sa province quelques détails nouveaux, fruits des recherches que j'ai faites personnellement dans les Archives des Indes. L'accueil fait à cette monographie par les savants compétents de l'Europe et de l'Amérique m'est une preuve suffisante que ces *sept pages* (je regrette qu'il n'y en ait pas davantage) n'ont pas été perdues pour la science historique.

Jules Humbert.

Bordeaux, le 2 mai 1907.

1. *Journal*, t. II, p. 48.

MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES

Au 31 décembre 1906

BUREAU DE LA SOCIÉTÉ

Président d'honneur.	M. le duc DE LOUBAT, correspondant de l'Institut.
Vice-président d'honneur..	M. G. MASPERO, membre de l'Institut.
Président.............. ..	M. le Dr E.-T. HAMY, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine.
Vice-Présidents.....	S. A. le Prince Roland BONAPARTE, membre de l'Institut.
—	M. le marquis DE PERALTA.
—	M. Henri VIGNAUD.
Secrétaire général.........	M. Léon LEJEAL.
Trésorier.................	M. le comte G. DE CRÉQUI-MONTFORT.

MEMBRES DU CONSEIL

MM. le comte DE CHARENCEY.
Désiré CHARNAY.
Henri CORDIER.

MM. Gabriel MARCEL.
Désiré PECTOR.
le comte Louis DE TURENNE D'AYNAC.

COMMISSION DE PUBLICATION

MM. le Dr HAMY.
le comte DE CHARENCEY.
Henri CORDIER.

MM. Gabriel MARCEL.
Léon LEJEAL.

(Les lettres *H.*, *D.* et *C.* qui figurent après certains noms distinguent les *membres d'honneur*, *membres donateurs* et *membres correspondants*.)

ADAM (Lucien), ancien magistrat, 30, quai St-Cast, Rennes.

ALVARADO (Alejandro), attaché à la Légation de Costa-Rica, 53, avenue Montaigne, Paris.

AMBROSETTI (Juan), *C.*, Museo nacional, Buenos-Ayres.

ARMOUR (AllisonV.), Room 900, 87, Wabash Avenue, Chicago, Ill., U. S. A.

BENNETT (James Gordon), 120, avenue des Champs-Élysées, Paris.
BLANC (Édouard), 52, rue de Varenne, Paris.
BOMAN (Eric), 68, avenue de Villiers, Paris; et 20, Upsalagatan, Stockholm (Suède).
BONAPARTE (Prince Roland), 10, avenue d'Iéna, Paris.
BOURGEOIS (Lieutenant-Colonel), chef de la section de géodésie du Service géographique de l'Armée, 40, avenue Bosquet, Paris.
BOVALLIUS (Carl), *C.*, Stockholm.
BOWDITCH (Charles-P.), 28, State Street, Boston, Mass., U. S. A.
CAMERON (Mme), 50, avenue du Bois-de-Boulogne, Paris.
CAPITAN (D^r^), professeur à l'École d'Anthropologie, 5, rue des Ursulines, Paris.
CHARENCEY (Comte H. de), 72, rue de l'Université, Paris.
CHARNAY (Désiré), 46, rue des Marais, Paris.
CORDIER (Henri), professeur à l'École des Langues orientales, 54, rue Nicolo, Paris.
CRÉQUI MONTFORT (Comte G. de), 58, rue de Londres, Paris.
DIGUET (Léon), 16, rue Lacuée, Paris.
DORADO (Alejandro), secrétaire à la Légation de Bolivie, 3, boulevard Delessert, Paris
EHRENREICH (Paul), *C.*, D^r^ med. et phil., 29, Lutherstrasse, Berlin.
FABRE (Hector), commissaire général du Dominion Canadien, 10, rue de Rome, Paris.
FROIDEVAUX (Henri), docteur ès lettres, bibliothécaire-archiviste de la Société de Géographie, 47, rue d'Angivillers, Versailles.
GARCIA Y PIMENTEL (Luis), 24, rue de Berri, Paris; 9, calle de Donceles, Mexico.
GATSCHET (Albert S.), *C.*, 1331, F Street, Washington, D. C. (U. S. A.).
GÉNIN (Aug.), *C.*, Mexico.
GIGLIOLI (Enrico), *C.*, professeur à l'Institut des Études supérieures, Firenze.
GONZALEZ (Général Manuel), *C.*, Mexico.
HAMY (Dr E.-T.), professeur au Muséum, directeur honoraire du Musée d'Ethnographie, 36, rue Geoffroy-Saint-Hilaire, Paris.
HÉBERT (Jules), inspecteur au Musée d'Ethnographie, 22, rue des Belles-Feuilles, Paris.
HERRERA (Carlos), *C.*, Mexico.
HOLMES (W.), *C.*, Chief of the Bureau of American Ethnology, Smithsonian Institution, Washington, D. C. (U. S. A.).
HULOT (Baron J.), secrétaire général de la Société de Géographie, 41, avenue de La Bourdonnais, Paris.

HUMBERT (Jules), docteur ès lettres, professeur agrégé au Lycée, 5, rue Cousin, Bordeaux.

HYDE (James H.), *D.*, 18, rue Adolphe-Yvon, Paris.

IZCUE (José A. de), *C.*, Lima.

JONGHE (Édouard de), docteur en philosophie et lettres, 29, rue Saint-Quentin, Bruxelles.

KERGORLAY (Comte Jean de), 6, rue Mesnil, Paris.

LACOMBE (R. P.), *C.*, Edmonton Alta, N. W. T. (Dominion Canadien).

LAUGIER-VILLARS (Comte de), 250, boulevard Saint-Germain, Paris.

LEHMANN-NITSCHE (Dr Robert), chef de la section anthropologique au Muséum d'Histoire naturelle, La Plata (Argentine).

LEJEAL (Léon), chargé du cours d'Antiquités américaines au Collège de France, 14, avenue du Maine, Paris.

LEVASSEUR (Émile), *H.*, membre de l'Institut, administrateur du Collège de France, Paris.

LOUBAT (Duc de), *H.*, *D.*, 53, rue Dumont-d'Urville, Paris.

LUMHOLTZ (Carl), *C.*, New-York. American Museum of Natural History, 8th Avenue.

MALER (Capitaine Teobert), *C.*, Ticul, Yucatan (Mexico).

MARCEL (Gabriel), conservateur à la Bibliothèque nationale, 97, avenue du Roule, Neuilly-sur-Seine.

MARIN (Louis), député, professeur au Collège libre des Sciences sociales, 13, avenue de l'Observatoire, Paris.

MASPERO (G.), *H.*, professeur au Collège de France, directeur général du Service des Antiquités égyptiennes, Le Caire.

MAUDSLAY (A. P.), *C.*, 32, Montpelier-Square, S. W., London.

MIER (S.-B. de), ministre plénipotentiaire du Mexique, 19, boulevard Victor-Hugo, Neuilly-sur-Seine.

MIRABAUD (Paul), 42, avenue de Villiers, Paris.

MOIREAU (Auguste), agrégé de l'Université, 61, rue de Vaugirard, Paris.

MONNIER (Marcel), 7, rue de Martignac, Paris.

MONTANÉ (Dr L.), *C.*, professeur à l'Université, 14, calle san Ignacio, La Havane.

MORENO (Fr.), *C.*, directeur du Museum d'Histoire naturelle, La Plata (Argentine).

NUTTALL (Mme Zelia), *C.*, Casa de Alvarado, Coyoacan, D. F. (Mexico).

PANHUYS (Jonk h. L. C. von), chef de bureau titulaire au ministère royal des Colonies, 157, Paramaribo Straat, La Haye (Hollande).

PASO Y TRONCOSO (Francisco Del), *C.*, director del Museo nacional de Mexico (en mission), offizio delle Caselli (Posta centrale), Firenze.

PECTOR (Désiré), consul général, 95, rue Jouffroy, Paris.

PERALTA (Marquis M. de), *D.*, ministre plénipotentiaire de Costa-Rica, 53, avenue Montaigne, Paris.

POIX (Mme la princesse de), 6, rue Paul-Baudry, Paris.

PUTNAM (F.-W.), *H.*, curator of the Peabody Museum, Harvard University, Cambridge, Ma., U. S. A.

RÉGAMEY (Félix), 21, rue du Cherche-Midi, Paris.

REISS (W.), *C.*, Dr Phil., Geh. Regierungsrath., Schloss Könitz, Thüringen (Deutschland).

ROCKHILL (W. W.), *C.*, ministre plénipotentiaire des États-Unis, Pékin (Chine).

ROSA (Manuel Gonzalez de La), ancien conservateur de la Bibliothèque nationale de Lima, 157, rue de la Convention, Paris.

SALONE (Émile), professeur agrégé d'histoire et de géographie au lycée Condorcet, docteur ès lettres, 68, rue Jouffroy, Paris.

SANZ DE SANTA MARIA (Dr), 54, rue de Ponthieu, Paris.

SAVILLE (Marshall H.), *C.*, professeur d'Antiquités américaines à Columbia University, New-York.

SCHMIDT (Waldemar), *C.*, professeur à l'Université, Copenhague.

SELER (Dr Eduard), *C.*, professor an der Universität in Berlin, 3, Kaiser Wilhelmstrasse, Steglitz b. Berlin (Deutschland).

SICOTTE (M. le Juge), président de la Société des Américanistes du Canada, 14, avenue Laval, Montréal.

STEINEN (Karl von den), *C.*, Dr med. et phil., Prof.-Direckt. Assist. am Königl. Museum für Volkerkunde, 1, Friedrichstrasse, Steglitz b. Berlin (Deutschland).

STREBEL (Dr Hermann), *C.*, 79, Papenstrasse, Hamburg (Deutschland).

THAYER (S. van Reusselaer), villa Curial, 11, avenue Thiers, Compiègne.

TURENNE D'AYNAC (Comte Louis de), 9, rue de la Bienfaisance, Paris.

VANDERBILT (W.-K.), *D.*, 10, rue Leroux, Paris, et 660, 5th Avenue, New-York.

VAULX (Comte Henry de La), 120, avenue des Champs-Élysées, Paris.

VERNEAU (Dr), professeur assistant au Muséum, directeur de l'*Anthropologie*, 16, rue Ferrus, Paris.

VIGNAUD (Henry), premier secrétaire de l'Ambassade des États-Unis, 18, avenue Kléber, Paris.

VILLIERS DU TERRAGE (Baron M.), 30, rue Barbet-de-Jouy, Paris.

Le Gérant : ERNEST LEROUX.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

RECETTES MAGIQUES ET MÉDICALES DU PÉROU ET DE LA BOLIVIE

PAR M. LE BARON ERLAND NORDENSKIÖLD

Assistant à la Section ethnographique du Musée royal d'histoire naturelle de Stockholm.

La contribution que j'apporte à la Société des Américanistes a pour but principal d'augmenter notre connaissance des idées des Indiens Quichuas et Aymaras, christianisés aux XVIe et XVIIe siècles, sur la manière de conjurer les puissances de la nature, sur la cause des maladies, sur la façon de les guérir. Pendant mon voyage dans le Pérou et la Bolivie, en 1904-1905, j'ai acheté dans les villes un certain nombre de drogues magiques et talismans, vendus aux gens du peuple par des professionnels de sorcellerie. J'ai recherché et étudié chez les indigènes de la campagne l'emploi de ces moyens magiques. Au cours de ces recherches, je pus observer diverses coutumes curieuses, plus ou moins connues de la magie, relevant, en tout cas, du folk-lore, et qui me semblent intéressantes à examiner aussi. En général, je me suis efforcé d'obtenir des gens, qui me fournissaient les substances et les objets magiques ou les recettes en question, tous les détails propres à en éclairer l'emploi et les croyances ou superstitions qui s'y rattachent. C'étaient, le plus souvent, des *cholos*, surtout des *cholas*. Il serait donc nécessaire, je suis le premier à l'avouer, de confirmer mes données par les indications que peuvent avoir recueillies ou pourront recueillir les autres ethnographes, explorateurs comme moi du haut plateau andin. Il serait aussi d'un grand prix pour la science que, dans le même sens, les Péruviens et Boliviens instruits consentissent à observer ces si curieux Quichuas et Aymaras. Fréquentant habituellement les naturels, ils ont des occasions beaucoup meilleures et plus sûres d'amasser des matériaux précieux qu'un étranger,

qu'un passant dont l'attention est attirée sur toutes sortes de sujets et dont le temps et la curiosité se dispersent forcément sur une foule de matières très variées. Quoi qu'il en soit, je crois, dans les développements qu'on va lire, avoir apporté la confirmation de maints faits épars dans la littérature ethnographique des diverses époques. On est prié de se souvenir, une fois pour toutes, qu'une partie des recettes magiques ou médicales, plus bas décrites, et des préjugés ou idées y relatifs, est commune aux Aymaras et Quichuas et aux métis.

En contact pendant plusieurs siècles avec les Blancs, les Indiens leur ont naturellement beaucoup emprunté. Mais, inversement, les *Conquistadores*, gens pour la plupart illettrés, ont, de leur côté, emprunté aux indigènes beaucoup de pratiques et de superstitions. Pour ces motifs, il est bien difficile, sinon impossible, de distinguer, dans ce que je consigne ici, ce qui est proprement indigène, du fond médico-magique particulier aux basses classes d'origine blanche et de sang européen pur ou mêlé.

En terminant cet avant-propos, je dois mentionner que les échantillons, drogues, instruments, etc., qui m'ont servi de base, appartiennent aujourd'hui à la section ethnographique du musée royal d'histoire naturelle de Stockholm. La détermination des substances végétales a été faite par le Dr R. Fries. Quelques-unes sont restées indéterminables ; ce n'étaient souvent que des morceaux infimes de racines, de tiges, d'écorces, difficiles à analyser.

I. — Vente de la pharmacie et des recettes magiques ou médicales.

En Bolivie et au Pérou, ces divers objets donnent lieu à un commerce très important. Il est exercé soit par des *medecine-men* quichuas, appelés *callahuaya*, soit par de vieilles femmes surtout métisses. Plusieurs voyageurs ont parlé des *callahuaya*. Ainsi Miller (13), les appelant *collavuayas* ou *yungueños*, dit qu'ils voyagent depuis Quito jusqu'aux Pampas de l'Argentine. Bollaert (5) les décrit sous le nom de *chiritmanos*. Selon lui, ils circulent depuis le Pérou supérieur jusqu'à Buenos-Aires pour vendre leurs remèdes. L'auteur ajoute une liste de beaucoup de remèdes que je mention-

nerai plus tard. Weddel (25) mentionne qu'ils habitent Curvas et Charazani (province de Muñecas) et qu'ils trafiquent de leur pharmacopée « jusqu'aux extrêmes limites de la République Argentine ». Weddel signale aussi le respect dont ils sont entourés comme médecins et sorciers. Ainsi personne n'oserait dévaliser un *callahuaya*, même ivre-mort. D'après Weddel, ils seraient poètes aussi et on trouvera, dans cet ethnographe, le texte d'une chanson très poétique de leur composition. Selon Markham (12, p. 247) qui trouva quelques-uns de ces médecins ambulants dans les forêts vierges de Caravaya, ils vont à pied « as far as Quito and Bogota, in one direction, and to the extreme limits of the Argentine Republique in the other ». Ambrosetti (3) affirme leur existence en Argentine avec le nom de *Coyas yungueños.*

Dans les ouvrages des anciens chroniqueurs espagnols que j'ai eus à ma disposition, ils ne sont pas nommés. Garcilaso de la Vega (9) les eût, cependant, mentionnés, s'il avaient existé de son temps, puisqu il parle avec détails de l'art médical chez les Incas. On devrait rencontrer aussi quelques faits relatifs à ces *callahuayas* chez Acosta (1), Cieza de Leon (7), Molina (14) et Las Casas (6). Le silence de Forbes (8) à leur sujet est également digne de remarque, son admirable ouvrage sur les Aymaras traite, en effet, assez longuement de la médecine.

La pacotille pharmaceutique des *callahuayas* renseigne sur l'étendue de leurs pérégrinations. Personnellement, l'occasion m'a manqué d'examiner de ces pharmacies. Mais j'ai vu celles de quelques *cholas* de La Paz, revendeuses de remèdes magiques et médicaux. Et cela doit revenir à peu près au même, car elles m'ont déclaré que la plupart de leurs articles, ceux du moins provenant des régions éloignées de La Paz, leur sont cédés par les *callahuayas* ambulants. Ces *cholas* de La Paz vendaient ainsi des plantes, algues marines et animaux marins ou aquatiques du pays des Yungas, des îles du Titicaca, de Sorata, de Coro-Coro, deCopacabana, Oruro, Cochabamba, Sucre, Cuzco, Santa Cruz de la Sierra, de la côte du Pacifique, du Nord de la République Argentine. On voit l'ampleur du périmètre de provenance. Les *callahuayas* qui arpentent cette vaste zone et en colportent les produits, peuvent donc passer pour un peuple migrateur très remarquable. De Cuzco

aux provinces septentrionales de l'Argentine, il y a environ dix degrés de latitude. On mesure également un bon bout de chemin entre Santa Cruz de la Sierra et le Pacifique. D'ailleurs, plusieurs auteurs supposent que les pérégrinations de ces colporteurs sont encore plus vastes et c'est aussi l'opinion générale en Bolivie et au Pérou.

Les *callahuayas* de Curvas et de Charazani (N.-E. de la Bolivie), sont des Quichuas (Paredes, 18). J'ignore leur nombre. Charazani avait, en 1898, 4.096 habitants et Curvas, 4.261 (21). Tous, évidemment, n'étaient point *callahuayas*. Ceux-ci ne doivent représenter que quelques centaines d'individus. Par malheur, je ne puis dire quand ils ont commencé à voyager et je ne sais pas non plus les raisons déterminantes de leurs habitudes migratives. Mais leur rôle dans la propagation de certaines coutumes est incontestable.

Les vieilles vendeuses de La Paz, Aymaras ou *cholas*, occupent dans la *recoba* des éventaires, des étalages en plein air où sont exposées leurs marchandises dans de petits sacs et boîtes. Le même trafic s'exerce aussi, quoique sur une moindre échelle, dans toutes les localités d'une certaine importance. Ainsi, à Santa Rosa, située dans une région de Quichuas, j'ai pu faire provision d'échantillons et d'explications magico-médicales, tâchant, d'ailleurs, de me garantir par l'allure *socratique* de mes questions, contre les racontars et les inexactitudes. Beaucoup de mes renseignements, je les tiens d'une vieille femme aymara à laquelle servait de truchement une très brave *chola*. Après plusieurs visites, j'étais devenu très familier avec ces femmes et je n'ai nulle raison de me défier de leur véracité. J'avais, du reste, à La Paz comme à Santa Rosa, un moyen de contrôle très sérieux. Je demandais toujours la provenance des drogues végétales qu'on me vendait. Il était facile de vérifier les réponses par ce que nous savons de la distribution géographique des plantes en question. Mes observations personnelles parmi les Indiens me fournissaient un autre critérium.

II. — Objets qu'on enterre quand on construit une nouvelle maison.

Pendant mon séjour en Mojos (N.-O. de la Bolivie), les Indiens quichuas et les *cholos* construisaient une maison. Lorsque la charpente fut prête, ils enterrèrent un fœtus de lama mort-né, une

plante *huiracoya*, de la graisse de lama et de la coca. Si l'on construit un moulin de canne à sucre en Mojos, on enterre également, sous le poteau du milieu, un fœtus de lama, chargé de petits flacons pleins de *chicha*, de vin, d'eau-de-vie, avec de la coca. Les diverses choses à enterrer, lors de la construction d'une maison nouvelle, se vendent couramment au marché de La Paz : de très petits pots pour mettre la *chicha*, les fœtus déjà cités, de la graisse de lama, une espèce de trousse, composée de mica, perles en verre, antimoine, des graines de *Piptadenia macrocarpa*, des graines de *Ormosia sp.* et de petites figures fondues d'étain. Celles-ci, paraît-il, sont fabriquées par des Indiens du district des mines d'Oruro. Notre illustration n° 1 reproduit plusieurs de ces derniers objets.

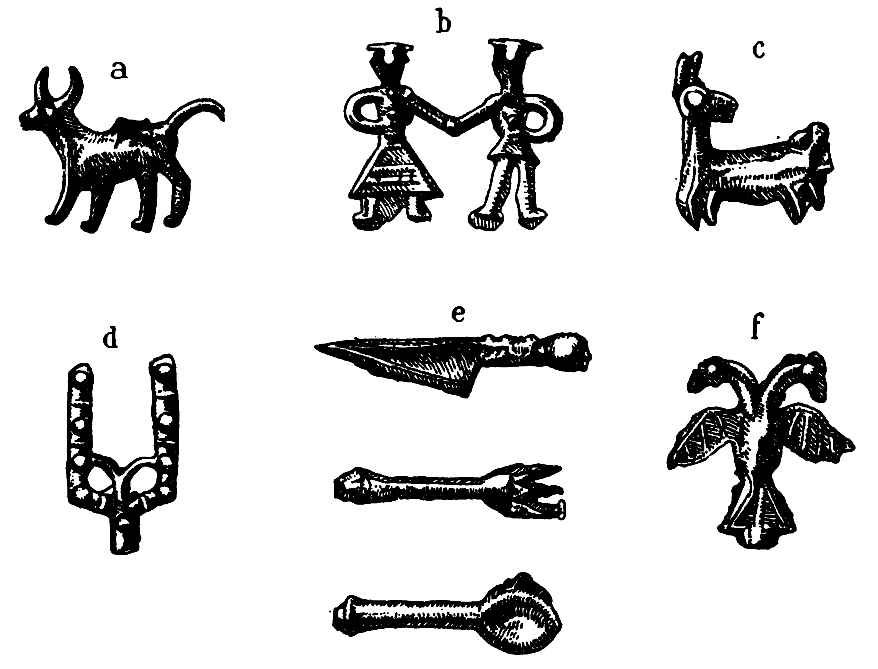


Fig. 1. — Figures en étain (1/2 grandeur naturelle) — a) Chien avec oreilles en forme de cornes ; *b*) Couple humain ; c) Lama ; *d*) Chandelier (d'un type fréquent dans les églises) ; *e*) Couteau, fourchette et cuiller ; *f*) Aigle double.

Nous possédons en outre des figures représentant une sirène (?), motif emprunté aux blancs ; un homme à cheval ; un oiseau ; une assiette (?) ; une table ; une chaise ; une plaque ornemen-

tale, provenant peut-être d'une *monstrance* et représentant, à ce qu'il semble, une façade d'église avec ses fenêtres ; un arbre ; un homme et une femme portant les chapeaux plats des Indiens ; un pot ou une écuelle à deux anses ; une guitare ; la lettre H (?) ; une fronde (?) ; un aigle double schématisé; une clef, etc.

Je n'avais pas rencontré l'aigle double parmi ces figures d'étain quand je publiai mon article : « Der Doppeladler als Ornament auf Aymarageweben » (16). Comme sur les tissus, l'aigle double doit ici être copiée d'une monnaie espagnole de la fin du XVIII[e] siècle. Forbes (8, p. 225) a observé, à San Andres, l'aigle double sculptée sur une chaise ancienne et il suppose que cette aigle fut inspirée par les marques, inscriptions et étiquettes que portaient les flacons ou touries métalliques contenant du mercure, qu'on envoyait d'Idria en Pérou-Bolivie pour l'amalgamation de l'argent. La sirène est, bien entendu, empruntée aussi aux Blancs. A titre de curiosité, je raconterai qu'une vieille femme quichua de Corani (Pérou), en m'expliquant les ornements de sa *manta*, me soutenait que l'un de ces ornements, tout à fait linéaires, représentait également une sirène.

Peut-être quelques-unes des figures d'étain dont il vient d'être parlé, ont-elles été fabriquées, pour la vente, par un Blanc. A cette hypothèse s'oppose, toutefois, leur caractère purement indien. A Santa Rosa, des *cholas* vendaient des trousses de figurines semblables à celles que nous avons décrites. On m'y a dit que ces objets provenaient des mines d'étain d'Oruro.

D'après Bandelier (10), il semble qu'au Pérou, en construisant des palais et des bâtiments d'importance, on y emmurât des « cœurs », composés d'objets en métal. Les trésors péruviens les plus considérables qu'on ait découverts, paraissent provenir de ces cœurs. On peut considérer comme une survivance de cet usage la coutume actuelle que nous étudions ici au sujet des maisons. Forbes, au surplus, signale (8, p. 232) que les Aymaras, en bâtissant des églises, enfermaient des « small idols » dans les murs, voire dans la maçonnerie de l'autel. Selon lui, cette habitude avait pour but d'attirer sur l'édifice la protection des anciens dieux. Le fait d'enterrer des objets quand on construit une maison est, à mon sens, un sacrifice. Mais je n'ai pu obtenir là-dessus aucune réponse précise des Indiens.

Ils m'apprirent seulement que c'était une précaution prise pour que la construction fût stable.

III. — Fumigation des cases.

Beaucoup d'ingrédients sont débités par les *cholas* de La Paz pour *fumiger* les cases ou maisons. Ces ingrédients sont : *titilipichi* (peau de chat sauvage), plusieurs drogues végétales parmi lesquelles *Rosmarinus officinalis* d'Europe, et *unto* (graisse de lama). Le but de ces fumigations est inconnu. Même pour les Indiens, l'odeur de la peau de chat brûlée ne peut être agréable ! Les fumigations jouent, du reste, un rôle important dans l'art médicinal de ces pays. J'ai vu, à La Paz, un Aymara acheter un jour, pour *fumiger* son visage gonflé, des graines d'une espèce d'*Anona*, un morceau de tige d'une espèce d'aristoloche, des feuilles d'une *synanthérée*, telles que le *Lepidophyllum quadrangulare*, *Loricaria stenophylla*, etc., des fragments d'astérie, des débris d'un nid d'insectes. Contre la tuméfaction du scrotum, les *cholas* recommandaient des fumigations de la partie malade avec des fleurs de *Lavandula spica*. On retrouvera la fumigation parmi les moyens d'obtenir une bonne récolte.

IV. — Défense des maisons et de leurs habitants contre la grêle et la foudre.

Presque toutes les cases des Aymaras et Quichuas sont surmontées, en général, de croix chrétiennes. Ces croix sont presque toutes formées de deux simples chevilles de bois. Mais certaines sont très abondamment décorées. J'ai vu, par exemple, à Corani (Pérou) une croix découpée en tôle et accompagnée d'un soleil, d'une lune, d'étoiles, d'un coq, d'une échelle, etc. Toutes ces croix sont considérées comme un préservatif contre la foudre. Les *cholas* de La Paz vendent de petits pains (qu'elles nomment « pan de San Nicolas ») et qu'on doit jeter en l'air lorsqu'il grêle ou qu'il tonne. Ce sont de petits pains ronds (fig. 2), d'à peu près 2 ou 3 cm. de diamètre. Des sept que j'ai rapportés, quatre et même cinq portent

le même dessin estampé, mais pour le cinquième, on s'est servi d'une autre empreinte. La figure du sixième est peu claire ; elle représente probablement la Vierge et l'Enfant Jésus. L'estampage



Fig. 2. — « Pain de Saint-Nicolas ». (1/2 grandeur naturelle).

du septième pain paraît d'origine purement indienne ; je ne puis l'interpréter. Cette dernière coutume est-elle une coutume indigène modifiée ou une coutume empruntée aux Espagnols ?

V. — Autre talisman préservatif des habitations.

Les *cholas* de La Paz vendent des recettes de feuilles encore fraîches d'une broméliacée, la « savela » qui vient des Obrajes et qu'il est utile de suspendre dans les maisons. J'ai moi-même constaté cet emploi en Caupolican (Bolivie), dans la case d'un Indien aymara, marié à une femme quichua. La « savela » se maintient fraîche très longtemps sans eau. L'échantillon que j'ai rapporté se conserva pendant près d'une année entière entre des papiers d'herbier. C'est peut-être cette propriété qui fait considérer la plante comme protégeant les habitations de la foudre.

VI. — Moyens d'obtenir la pluie ou le beau temps et une bonne récolte.

Dans deux revues qui ont publié le compte rendu de mon voyage,

j'ai déjà décrit une curieuse coutume indienne pour obtenir du beau temps et de la sécheresse. D'une façon générale, les Quichuas et les Aymaras du Pérou et de la Bolivie croient qu'on empêche de pleuvoir en fouillant dans un ancien tombeau. Les Indiens de la Puna de Jujuy (nord de l'Argentine), nous rendaient ainsi responsables du manque d'eau, à cause de nos recherches funéraires, en 1901-1902. Par un préjugé analogue, les naturels, pendant mon séjour dans les vallées de Ollachea et de Corani (Pérou) me disaient qu'il ne pleut jamais, quand un cadavre est laissé sans sépulture. Par conséquent, on exhume les crânes des tombes modernes et on les place sur des poteaux pour éviter la pluie. A Limpucuni, près de San Juan del Oro, dans le nord-est de la Bolivie, j'ai vu un crâne humain placé de cette manière. C'était celui d'un nommé Blas Bellido, Quichua chrétien, originaire d'Inchupalla (Pérou) et décédé cinq ans auparavant. On lui avait orienté les orbites oculaires vers le nord-ouest. Il était exposé depuis deux semaines. Parfois ces crânes sont réinhumés; parfois aussi, on les laisse s'effriter aux intempéries.

A San Fermin, dans la même région bolivienne, comme je voulais explorer quelques sépultures modernes de Quichuas, je fus averti que l'opération n'en valait pas la peine, tous les crânes ayant été enlevés « pour faire du beau temps ». A Corani, dans ce but, les indigènes ne respectent même pas le cimetière chrétien.

Dans la même localité, pendant mon séjour, j'ai assisté de mon lit, — j'étais malade — à une conjuration faite par les Indiens, en jouant de la flûte, pour obtenir la pluie. La cérémonie était fort bruyante. Mon état m'empêcha malheureusement de la suivre d'assez près. J'ai compris toutefois que la participation des enfants était un point très important.

A ces procédés, il faut ajouter celui relaté par Forbes (8, p. 237), au dire duquel la pluie est provoquée par des images de grenouilles et autres animaux aquatiques qu'on fixe sur le sommet des montagnes.

Les rites en question peuvent procurer une bonne récolte. Mais, dans ce but, on peut aussi pratiquer la fumigation des champs en brûlant certaines plantes. A La Paz, les *cholas* préconisent et vendent aux Aymaras les tiges et les feuilles de la plante *koa*. A Pelechuco, une autre plante *huiracoya*, est recommandée et vendue aux

Quichuas pour le même objet. Elle provient du *chemin d'Arequipa* et la *koa* vient de Coro-Coro où sont situées les fameuses mines de cuivre. D'après Tschudi (22), les Indiens du haut-plateau péruvien enterrent du sang humain pour obtenir une récolte satisfaisante. Il serait intéressant de savoir s'il ne faut point rattacher à une idée analogue les petites colonnes en pierre qu'on rencontre parfois au milieu des champs des Indiens Aymaras.

VII. — Comment obtenir des poulains et des ânons vigoureux.

Les Indiens avaient certainement nombre de coutumes intéressantes concernant l'élevage. Je n'ai pu malheureusement en apprendre grand'chose. A Huarina (Bolivie), je rencontrai une fois deux Aymaras conduisant une ânesse et une jument, chargées de pierres. Je m'étonnais de voir ainsi transporter de grosses pierres communes dans un pays où tout n'est que pierres. L'un des conducteurs, un *cholo* qui parlait l'aymara et l'espagnol, me répondit que c'était le meilleur procédé pour obtenir des femelles pleines de rejetons vigoureux. Je me suis aussi souvent demandé si les pompons multicolores qui ornent les lamas, les moutons et les ânes dans tout le haut plateau, en Argentine, Bolivie et Pérou, ne sont que des ornements et non pas plutôt des amulettes pour le bétail. Ces pompons sont aussi vendus dans les officines populaires que nous étudions. Ils se placent ordinairement sur les oreilles des animaux. A La Paz, chez les Cholas, on vend des carapaces de crabes pulvérisés qu'on brûle près des bêtes malades, spécialement de celles qu'infeste la vermine.

VIII. — Manière d'expulser la maladie et de l'amadouer avec des présents.

Molina (14, p. 21) décrit une fête qui avait lieu à Cuzco, dans le mois d'août, pour expulser la maladie des malades. Les personnes présentes poussant de grands cris, la maladie était portée d'un endroit à un autre et finalement expulsée au moyen d'un bain. Forbes (8, p. 237) raconte qu'on poursuivait le même résultat en

chargeant les effets du patient aspergés d'eau-de-vie sur un lama qui, laissé en liberté, emmenait la maladie dans la montagne. Tschudi (23) décrit la façon dont les Aymaras amadouent la maladie par des cadeaux. A Ulloma, près du Desaguadero, les indigènes déposent ces cadeaux près du chemin qui sort du village. Ces offrandes consistent en comestibles et boissons ; on va jusqu'à offrir du champagne payé un bon prix à La Paz. Et l'on me raconta que le *gobernador* et le *cura* de Ulloma se régalèrent, une fois, d'une de ces offrandes rencontrées dans la campagne. Un usage, constaté par Rivet (19) sur le haut-plateau de la République de l'Équateur, trahit évidemment le même but. C'est quand les Indiens, avant de se coucher, déposent un peu de viande dans un trou de leur maison, afin que la maladie de la nuit ne les saisisse point.

Lorsque les Quichuas fouillaient des sépultures pour mon compte, ils apaisaient les morts (les *chulpas*), pour que ceux-ci ne leur entrassent pas dans le corps, les rendant malades de cette manière. Ainsi, pour les Indiens, même actuels, la maladie est un être personnel qu'on peut fléchir avec des cadeaux. On va voir qu'elle est étroitement dépendante des relations de l'homme avec ses ancêtres.

IX. — Quelques causes attribuées aux maladies.

Selon Molina (14, p. 64), la maladie, pour les Indiens de Cuzco, provenait souvent de leur négligence à l'égard des ancêtres (*huacos*) qu'on avait laissé souffrir de la faim. Aussi bien les Quichuas comme les Aymaras, gravement malades, expliquent leur état en disant que le *chulpa* (le mort) est entré en eux. Et je vis aussi, une vieille femme aymara de La Paz acheter des remèdes contre la *chulpa*, c'est-à-dire contre le mort. C'étaient des ingrédients destinés à préparer un bain, chose tout à fait extraordinaire dans la vie d'une Indienne.

Par tout ceci s'explique la crainte superstitieuse qui éloigne les Indiens des anciennes tombes. A Mollendo, sur la côte péruvienne, un vieillard motivait une plaie ouverte qu'il avait au dos par le fait qu'il avait dévalisé des sépultures : la *chulpa* s'était vengée en s'emparant de lui.

Et voici de cet ensemble d'idées une conséquence curieuse. On

peut, en dérangeant les morts de leurs sépultures, déchaîner la maladie sur quelqu'un. Il suffit d'enterrer dans un tombeau une mèche de ses cheveux, un morceau de ses ongles. La *chulpa* s'empare de lui. A Corani, j'ai su que ce genre de maléfices avait souvent pour suite des meurtres commis par ceux qui en avaient été les victimes (voir mon récit de voyage, cité n° 17). Il n'est pas surprenant, dès lors, qu'on ait souvent tant de peine à obtenir des Indiens des échantillons de leurs cheveux ou leur photographie. « I found, — nous raconte Forbes (8) —, it very difficult to obtain samples of the Indian hair for comparison ; this was more particulary the case with the men, who could not be persuaded like the women, that you might like to keep it as a memento. »

D'ailleurs, en d'autres cas, les Indiens attribuent des causes naturelles à la maladie. L'influence des Blancs y est peut-être pour quelque chose. Les rhumes sont rapportés aux courants d'air et au froid; l'indigestion est attribuée à un excès alimentaire. A Chia, les Quichuas, parlant de l'un d'eux, disaient qu'il était malade pour avoir mangé trop de *chacco* et de pommes de terre nouvelles. Le *chacco* est une terre qu'on consomme aussi bien en Bolivie qu'au Pérou. Les *cholas* en vendent fréquemment.

Toutefois, Quichuas et Aymaras n'imagineront jamais la véritable cause des affections vénériennes. Ainsi un *cholo* de Pata (Bolivie), atteint de blennorragie, racontait à mon collègue de la mission suédoise, le Dr N. Holmgren, qu'il était malade pour être tombé de cheval. Il n'attachait d'ailleurs aucune honte à être atteint de la sorte et, guéri, il écrivit à M. Holmgren : « Je ne peux pas vous payer. Mais Dieu vous paiera. » Le mal vénérien n'est pas considéré comme un obstacle au mariage et Holmgren eut à traiter une jeune épousée *chola* à laquelle son mari avait communiqué une gonorrhée comme cadeau de noces. L'idée la moins déraisonnable que les Indiens se forment au sujet de ces « coups de pied de Vénus », c'est qu'ils s'attrapent dans les « fiestas » où ils boivent de si fantastiques quantités d'alcool.

De même, ils ne comprendront jamais que le manque de propreté peut déterminer ou envenimer des plaies malignes. Ils les pansent avec des excréments !

X. — Classification des maladies prévues par les « pharmaciennes » de La Paz et de Santa Rosa.

Ce sont : la migraine, le *soroche*, les suites d'ivresse ou d'indigestion, la folie, le *delirium tremens*, les inflammations des yeux et des oreilles, les rages de dents, l'enflure, les maux de jambes, la toux, l'inflammation des poumons, les douleurs de poitrine, les rhumes, la diarrhée, la constipation, l'acidité stomacale, les coliques, les douleurs internes, la jaunisse (?), le *mauvais sang* (syphilis) et les *bubas*, les affections blennorragiques, la leucorrhée, les plaies suppurantes, les douleurs de l'accouchement, l'inflammation des mamelles, la fièvre tierce, les cris excessifs chez les jeunes enfants, la stérilité, la mélancolie, enfin... la mort !

Cette classification pathologique peut n'être pas complètement indienne; elle peut devoir, en partie, son origine à l'influence des Blancs. La nomenclature en langue aymara, donnée par Forbes, est beaucoup plus étendue que la mienne

XI. — Méthodes curatives.

Bandelier (4) cite un *callahuaya* « who pretended to expell live toads from the body of a man suffering from chronic dysentery ». Bandelier, l'homme qui, sans doute, connaît le mieux les Aymaras et les Quichuas, a aussi pu démontrer que la trépanation est encore pratiquée par les Indiens de la Bolivie. Garcilasso de La Vega (9, p. 144) donne de très intéressants détails sur la saignée et la façon de l'opérer. Il décrit l'outil employé : une pierre aiguisée, fixée dans un manche de bois.

D'après Bollaert (5), les *callahuayas* (« chiritmanos ») connaissaient aussi la saignée. La description de leur lancette correspond à celle de Garcilasso, sauf qu'elle est en verre au lieu d'être en pierre. Les Indiens croient encore à l'efficacité de la saignée, pour les hommes et les animaux, contre le mal de montagne.

Bollaert (5) signale que le clystère est prescrit par les *callahuayas* « Clysters are commended in cases of stoppage in the bowels, but of such dirty and useless substances that they need not be mentioned here ». D'après des informations recueillies dans la vallée de

Ollachea (Pérou), les Quichuas actuels connaissent cette thérapeutique et j'ai rencontré dans un tombeau une seringue semblable à celle dont ils font usage aujourd'hui (Nordenskiöld, 17). Garcilasso (9, p. 187), d'ailleurs, prétend que ce genre de remède n'était point connu du Pérou préhistorique.

Parmi les médecines des *cholas*, la plupart doivent être employés en infusion. Ce sont généralement des plantes et des herbes. En voici quelques exemples :

1. Fleurs d'une malvacée, « Panti-Panti ». En infusion contre la toux. Ces fleurs sont apportées du haut-plateau. Suivant Forbes (8), ce remède est aussi employé, et de la même façon, chez les Aymaras (achetées à La Paz).

2. Feuilles de *Culcitium americanum*, « Kea-Kea ». En infusion contre la toux (achetées à La Paz).

3. *Schkuhria abrotanoides* (toute la plante), « Karnaclagua ». En infusion pour « apaiser les mouvements du sang » (ictère ?). Vient du cours inférieur de la rivière de La Paz (achetée à La Paz et à Santa Rosa). Selon le Dr R. Fries, l'on considère, dans la vallée de Tarija, ce remède comme très efficace.

4. Fleurs de *Cajophora sp*. Infusion contre certaines affections syphilitiques chez la femme. Viennent des Obrajes (achetées à La Paz).

5. « Raíz de la China » et une sorte de tige de fougère, « Kalahuala », prises ensemble contre la constipation. « Kalahuala » provient des Yungas (achetées à La Paz).

6. Une graminée, « Ayka-Ayka ». Se prend comme astringent (remède spécial aux enfants). Vient du haut-plateau, au-dessus de La Paz (achetée à La Paz).

7. Feuilles de *Polypodium* (« Yerba del oso »). La tige se mange mélangée avec des pommes de terre douces, contre la blennorragie (achetées à Santa Rosa).

8. Morceaux d'un rhizome, « Contrayerba ». Même but thérapeutique (acheté à La Paz ; apporté par les *callahuayas*).

9. Tranches d'une sorte de rhizome, « Huachanca ». Employé comme purgatif. Vient de la vallée de La Paz. Acheté à La Paz. Bollaert (51) mentionne le même emploi thérapeutique de la « huachanca » parmi les remèdes vendus selon lui par les *callahuayas*.

10. Fruits de *Coriandrum sativum* et fleurs de *Citrus aurantium*. Pris ensemble en infusion par les femmes pour prévenir ou calmer les douleurs du travail (achetés à La Paz).

11. Feuilles et fruits de *Larrea divaricata*, « Jarilla ». Pris en infusion contre les douleurs aiguës de la poitrine et du dos. Viennent de Cuzco (achetés à La Paz et à Santa Rosa).

12. *Baccharis genistelloides*, « Kimsa-Kotyua » (la plante entière). Infusion contre les gonflements de toute espèce. Vient des hauteurs autour de La Paz (achetée à La Paz).

13. Branches de *Ephedra* (*americana ?*), « Sanu-Sanu ». En infusion contre les douleurs de jambe. Viennent des Yungas (achetées à La Paz).

14. Champignon, *Polyporus sanguineus*, « Hinchu-Hinchu ». En infusion contre les flueurs blanches. Vient des Yungas (acheté à La Paz).

15. *Matricaria camomilla*, « Manzanilla ». En infusion contre coliques. Vient de Obrajes (achetée à La Paz).

16. Graines d'une cucurbitacée, « Ustyata ». En infusion comme sudorifique après une orgie. Viennent de Tacna (achetées à La Paz);

17. Une sorte de rhizome, « Kata ». Infusion pour faciliter la lactation et contre l'inflammation de l'organe. Vient des hauteurs autour de La Paz (acheté à La Paz).

18. Une algue marine, « Halpatica ». Se prend rôtie ou infusée contre la toux. Vient de la côte du Pacifique (achetée à Santa Rosa).

En dehors des remèdes végétaux, on emploie aussi les remèdes internes suivants :

19. Des larves d'*insectes*, « Lacatu », broyées (à la meule) et infusées contre les douleurs à la poitrine (achetées à La Paz).

20. « Chacco », l'argile déjà décrite. Se prend aussi en solution contre l'inflammation de poitrine.

21. Douze matières colorantes diverses qui se mélangent et se prennent en solution contre le « mal de cœur » (c'est-à-dire la « mélancolie ») (achetées à La Paz).

USAGE EXTERNE

Plusieurs remèdes s'emploient pour l'usage externe. Nous avons

déjà décrit les herbes usitées pour « fumiger » tout ou partie du corps.

22. A Pelechuco, dans le nord-est de la Bolivie, des Indiens Quichuas m'ont donné une corne de cerf, une de ces cornes que les cerfs perdent tous les ans. Cette corne serait bonne pour *se frotter dans la figure* « para el aire ». Pour ce même but, les *cholas* de La Paz vendaient des cornes de la même sorte et aussi des morceaux de soufre. Les cornes doivent être brûlées avant d'être employées. Suivant le dire de plusieurs Boliviens et Péruviens, « el aire » paraît équivalent à une apoplexie partielle. Ils disaient que la face était tordue par « el aire » d'une certaine façon. Cependant, je ne suis pas bien arrivé à comprendre la signification de « para el aire ». Les *cholas* de La Paz vendaient aussi pour le même cas pathologique des astéries (Heliaster = étoiles de mer) de la côte du Pacifique.

23. On se « frotte la figure » dans d'autres cas aussi, mais plutôt pour prévenir des maladies que pour les guérir. Ainsi on doit, en passant par un haut défilé de montagnes, se frotter la figure avec de la laine de lama. De même, quand on doit passer la nuit dans une hutte abandonnée. On doit jeter cette laine après en avoir fait usage. Pour ce dernier objet, c'est-à-dire pour la hutte abandonnée, les *cholas* de La Paz vendaient de la laine de lama blanc. Un Aymara de La Paz me raconta que le corps se retrempe si l'on se frotte la figure avec de l'alun. Suivant les *cholas* de La Paz, les Aymaras frottent le corps d'une personne malade avec de l'alun pour savoir de quelle maladie elle est atteinte. L'alun vient de Coro-Coro.

24. On voit souvent les Indiennes et les *cholas*, coller des feuilles de coca sur les tempes contre le mal de tête, surtout un lendemain d'orgie. Un autre remède contre les suites d'excès de table est de frotter le front avec des graines d'une *Myristica*. Ces graines sont aussi vendues à La Paz. Elles viennent de Santa Cruz de la Sierra.

25. Pour les douleurs d'oreilles (internes), les *cholas* de La Paz et de Santa Rosa vendent une sorte de graines « Pepitas china », qui viennent de Cochabamba. L'enveloppe doit être enlevée et la graine nue est rôtie et introduite dans l'oreille malade.

26 et 27. Contre le mal aux yeux, les *cholas* de La Paz vendaient du

« Tajo-ichi », feuilles d'une mimosacée, provenant de Lurivaya. Ces feuilles pulvérisées sont mises dans de l'eau et avec cette eau on baigne l'œil. De la même manière, on emploie aussi des feuilles de *Prosopis ruscifolia* ou d'autres espèces prochaines. Suivant les *cholas*, les *callahuayas* apportent ces feuilles de la République Argentine, et d'après le Dr Fries, l'espèce existe en effet dans ce pays. Après avoir soumis les feuilles à une préparation que je ne connais pas, on en fait une infusion qui est introduite par gouttes dans l'œil.

28. En 1904, venant de passer un certain temps dans les forêts vierges des environs du Rio Inambari, j'avais les pieds et les jambes couverts de plaies malignes. Je les traitais avec du sublimé, mais elles ne guérirent pas avant mon retour sur les montagnes. Les Quichuas et les cholos me donnaient toujours le conseil de laver les jambes avec du sel dissous dans de l'urine fraîche. Ceci est le remède général contre des plaies malignes. Il est spécialement employé pour les plaies des mulets causées par le frottement de la selle. Un autre remède pour les mêmes cas consiste en excréments d'homme ou de porc. Un Indien quichua de Mojos (nord-est de la Bolivie), s'était, par accident, déchargé son fusil, chargé de menu plomb, sur le bras ; il boucha les trous avec des excréments de porc. On mâche aussi certaines plantes pour les mettre sur les plaies.

29. Les Cholas de La Paz vendent des feuilles de « Tarco » (probablement une espèce de *Jacaranda*), employées contre les plaies qui suppurent. Elles vendent également d'autres remèdes pour les plaies, parmi lesquels :

30. Des branches et des feuilles d'une loranthacée, *Phoradendron sp.*, « Solda ke solda ». Broyées avec des fruits visqueux d'une autre loranthacée, elles doivent se mélanger avec de l'urine jusqu'à former une pâte qui est appliquée sur les plaies. Proviennent de la partie inférieure de la vallée de La Paz. La même plante se vendait à Santa Rosa comme remède pour la gonorrhée.

31. Une résine, « yareta », probablement d'une espèce d'*Azorella*. On la laisse fondre par le soleil et on l'applique sur des plaies. La « Yareta » vient de Tacna (Chili).

32. Feuilles d'une espèce de *Jacaranda*. Employées en infusion pour laver les « bubons ».

33. Pour les douleurs aux jambes, on emploie aussi des traitements extérieurs. Pour cela, les *cholas* de La Paz vendaient, entre autres choses, des morceaux d'un rhizome, « Kuru negro ». Broyés avec de la graisse de bœuf, on en frotte les jambes (friction). Suivant les *cholas*, elles recevaient ce remède des *callahuayas*, mais elles ne savaient pas d'où ceux-ci se le procuraient.

34. Les *cholas* de Santa Rosa vendaient pour les douleurs aux jambes un remède très intéressant, *Sebo de uturunco*. C'est de la graisse d'un jaguar, mais d'un jaguar devenu tel par métempsycose après avoir été un homme. Employé pour friction de l'organe malade. La légende de l'*uturunco* a une vaste distribution géographique. Ainsi, elle est en vogue dans les vallées Calchaquies, en Argentine, d'après Ambrosetti (3). Bollaert (5) raconte que les « Chiritmanos » (*callahuayas*) vendaient du « sebo de uturunco » contre les douleurs d'accouchement.

35. Contre le mal aux dents, les *cholas* de La Paz conseillent une résine, la « Mulihacha » qui doit être mise avec du coton dans la dent creuse ou malade. Provient des Yungas. Suivant Forbes (8), il semble que les Aymaras traitent la syphilis avec du mercure. J'ai entendu dire, au Pérou, que les Quichuas traitent les plaies en suppuration de leurs alpacas, avec du mercure. Forbes (8) dit que les Aymaras font de la même manière. Suivant le même auteur (8), les Aymaras protègent les gencives contre les suites d'un usage exagéré du mercure en mâchant de la coca.

36. Les Quichuas de Caupolican (Bolivie) emploient quelquefois des *bains* contre la fièvre. En ma présence, une vieille femme aymara acheta des *cholas*, à La Paz, deux sortes de minéraux pour en préparer un bain à une personne attaquée « por la chulpa », comme disait la vieille femme. Ces minéraux, *hake-masa*, *mokoya* et *masa*, doivent être pulvérisés et bouillis dans une grande marmite. *Hake-masa* et *mokoya* sont obtenus des *callahuayas* ; *Masa* vient d'Oruro. Une autre femme aymara, aussi à La Paz, acheta un mélange pour en laver un malade. Ce mélange contenait diverses parties de certaines plantes comme *Lepidophyllum quadrangulare*, *Loricaria sp.*, des feuilles de synanthérées, etc., du soufre, etc.

Quant aux habitudes de vente, les remèdes sont vendus sans avoir été spécialement préparés, notamment les parties de plantes ou de

minerai vendues, sont telles qu'on les trouve dans la nature. Je n'ai pu obtenir de renseignements précis sur les doses auxquelles toutes ces drogues sont ordinairement administrées.

AMULETTES

Ambrosetti (3) raconte que de petites figures en pierre sont quelquefois offertes en vente dans les vallées Calchaquies, comme des antiquités. Suivant Ambrosetti, ces figures y sont vendues par des

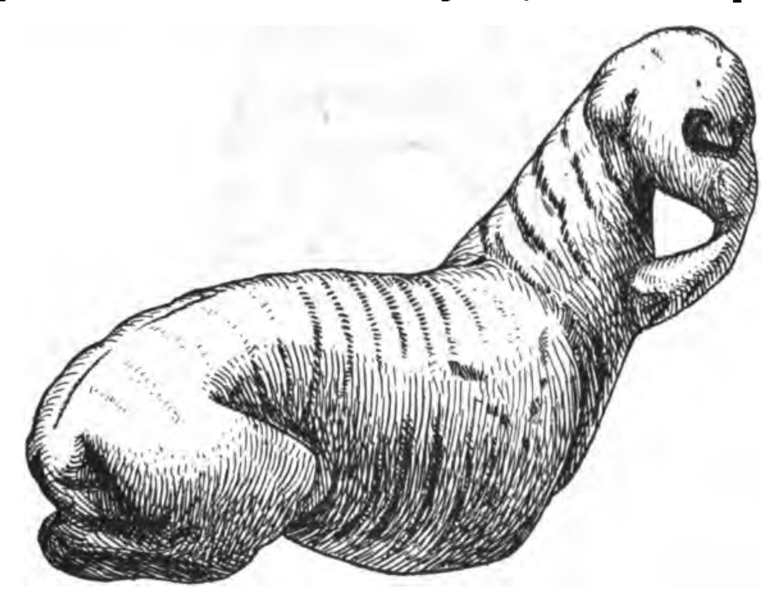


FIG. 3. — Lama en pierre de Pucará (Argentine) (Grandeur naturelle).

marchands de remèdes boliviens, des « Coyas yungueños ». Au cours de l'expédition suédoise au nord de l'Argentine, en 1901-1902, nous avons aussi acquis quelques-unes de ces petites figures dont l'une est reproduite fig. 3. Nous nous sommes procuré cette pièce à Pucará, dans la vallée de Salta. Elle représente probablement un lama, dont l'on a prolongé le museau pour pouvoir passer une ficelle par le trou formé entre le cou et la prolongation du museau et attacher la pièce aux vêtements.

Uhle (24) reproduit aussi cette sorte de figures en pierre, de La Paz. Les *cholas* de La Paz avaient beaucoup de ces figures en stock et je leur en ai acheté trois exemplaires. L'un représente un couple

en train de s'embrasser ; le second un autre couple dans les fonctions matrimoniales (Fig. 4) ; le troisième est probablement une *chola*.

Il existe beaucoup de différentes sortes de ces amulettes. Elles sont fabriquées en pierre calcaire par les *callahuayas* à Charazani. Leur prix était assez élevé, en comparaison avec ceux des autres



Fig. 4. — Figure en pierre de La Paz représentant un couple dans la fonction matrimoniale. (1/2 grandeur naturelle).

articles vendus par les *cholas*. Bollaert (5) dit que les « Chiritmanos » vendaient des aimants naturels qui, portés par l'un des sexes, excite le désir chez la personne aimée. Suivant un jeune Péruvien, M. R. Lembke, les *callahuayas* vendent encore aujourd'hui, à Lima, des aimants naturels pour ce but; ils sont en usage non seulement parmi la classe populaire, mais aussi chez les jeunes *señoritas* de la classe élevée.

Comme amulettes sont également employées certaines graines comme, par exemple, celles du *Mucuna urens*, « Karau neyro ».

XII. — Offrandes (sacrifices) pour retrouver des choses perdues.

Weddel (25, p. 534) mentionne des sacrifices de coca, accomplis dans des mines, pour obtenir l'aide du diable et des démons afin de trouver quelque chose qu'on cherche. L'anecdote suivant est caractéristique de la confiance des Indiens dans les sacrifices quand

ils cherchent quelque chose. A Pata, en Bolivie, j'étais sorti pour chercher un grand vase ancien qu'un Quichua avait vu dans la forêt plusieurs années avant; ce même Indien et un autre Quichua m'accompagnaient. Au cours de nos recherches, nous faisions continuellement des sacrifices en mettant de la coca et de l'eau-de-vie dans la terre pour rencontrer le vase. Après deux jours, nous n'avions cependant rien rencontré et les Indiens disaient que c'était parce que nous n'avions pas sacrifié de quantités assez grandes de coca et d'eau-de-vie.

Si j'avais eu plus de temps pour étudier ces Aymaras et ces Quichuas si intéressants, je pourrais certainement m'étendre beaucoup plus sur leurs méthodes de prévenir et guérir les maladies et de dompter les puissances de la nature.

AUTEURS CITÉS

1. Acosta (Christóval). *Tractado de las drogas y medicinas de las Indias Orientales, con sus plantas dehuxadas al vivo.* Burgos, 1578.

2. Acosta (José de). *The natural and moral History of the Indies.* Ed. C.-R. Markham (Hakluyt Society, vol. 60, 61). Londres, 1880.

3. Ambrosetti (Juan-B.). *La leyenda del Yaguareté abá. Costumbres y supersticiones en los valles Calchaquies.* (Anales de la Sociedad Cientifica Argentina, t. XLI). Buenos-Ayres, 1896.

4. Bandelier (A.-F.). *Aboriginal Trephining in Bolivia* (« The American Anthropologist »). Lancaster (U. S. A), 1904.

5. Bollaert (William). *Chiritmanos of Peru* (Transactions of the Medico-Botanical Society). Londres, 1834.

6. Casas (Bartolomé de Las). *De las antiguas gentes del Perú* (Colección de libros que tratan de América, raros ó curiosos). Madrid, 1892.

7. Cieza de Leon (Pedro de). *The Travels of Pedro de Cieza de Leon.* Trad. par C.-R. Markham (Hakluyt Society, vol. 33). Londres, 1864.

8. Forbes (David). *On the Aymara Indians of Bolivia and Peru* (Journal of the Ethnological Society of London, nouvelle série, vol. II). Londres, 1870.

9. Garcilasso de la Vega. *First part of the Royal Commentaries of the Yncas.* Trad. par C.-R. Markham (Hakluyt Society, vol. 41 et 45). Londres, 1869 et 1871.

10. Hodge (F.-W.). *Bandelier's Researches in Peru and Bolivia* (« The American Anthropologist »). Lancaster (U. S. A.), 1897.

11. Iturralde (Nicanor). *Clasificación de las plantas medicinales usadas en la Farmacopea Callahuaya.* La Paz, 1889.

12. Markham (Clements-R.). *Travels in Peru and India*. Londres, 1862.
13. Miller (J.). *Memoirs of General Miller*. Vol. II. Londres, 1828.
14. Molina (Cristóval de). *The Fables and Rites of the Yncas*. Trad. par C.-R. Markham (Hakluyt Society, vol. 48). Londres, 1873.
15. Nordenskiöld (Erland). *Ethnologische und archäologische Forschungen im Grenzgebiet zwischen Peru und Bolivia 1904-1905* (Zeitschrift für Ethnologie, t. XXXVIII). Berlin, 1906.
16. — *Der Doppeladler als Ornament auf Aymarageweben* (« Globus », t. LXXXIX). Brunswick, 1906.
17. — *Arkeologiska undersökningar i Perus och Bolivias gränstrakter 1904-1905* (Kungl. Svenska Vetenskapsakademiens Handlingar, t. XLII). Stockholm, 1906.
18. Paredes (M.-R.). *Monografía de la Provincia de Muñecas* (Boletín de la Sociedad Geográfica de La Paz). La Paz, 1898.
19. Rivet (Paul). *Études sur les Indiens de la région de Riobamba* (Journal de la Société des Américanistes de Paris, nouvelle série, t. I). Paris, 1903.
20. Santillan (F. de). *Relación del origen, descendencia, política y gobierno de los Incas* (Tres Relaciones de Antigüedades Peruanas). Madrid, 1879.
21. *Sinopsis Estadística y Geográfica de Bolivia*. La Paz, 1904.
22. Tschudi (J.-J. von). *Peru*. St. Gallen, 1846.
23. — *Reisen durch Südamerika*. Leipzig, 1866.
24. Uhle (Max). *Kultur und Industrie südamerikanischer Völker*. Vol. 2 : *Neue Zeit*. Berlin, 1890.
25. Weddel (H.-A.). *Voyage dans le Nord de la Bolivie*. Paris, 1853.

LE PÈRE YVES D'ÉVREUX

PAR GABRIEL MARCEL

Lorsqu'en 1864 l'excellent homme et le profond érudit qu'était Ferdinand Denis, conservateur de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, rééditait la relation du « *Voyage dans le nord du Brésil fait durant les années 1613 et 1614 par le P. Yves d'Évreux* », il était loin d'être fixé sur la biographie de ce religieux. Il constatait lui-même que, malgré toutes les recherches qu'il avait faites aussi bien en France qu'en Espagne et en Portugal, la vie de ce missionnaire était encore voilée d'une décevante obscurité ; mais il espérait que des découvertes ultérieures viendraient faire un peu mieux connaître ce charmant écrivain, si véridique et si naïf.

Depuis lors, plus de cinquante ans se sont écoulés et malgré le goût d'érudition qui sévit à l'époque actuelle et à qui nous devons la publication de tant de mémoires, de correspondances et de documents inédits sur les sujets les plus variés, on n'a encore mis au jour sur l'apôtre des Tupinambas qu'un nombre assez restreint d'informations nouvelles. Encore, ces renseignements qu'on trouve dans une plaquette devenue assez rare [1] et dans une notice sur l'ancien couvent des Capucins d'Évreux [2], où l'on n'irait certainement pas chercher, si même on la connaissait, des détails nouveaux sur le P. Yves, nous ont paru devoir faire l'objet d'une courte note qui trouverait sa vraie place dans un recueil spécial comme le *Journal de la Société des Américanistes de Paris.*

Nous allons donc les résumer rapidement afin de mettre au point la question qui nous occupe : ce que l'on sait et ce qu'on ignore du P. Yves d'Évreux.

1. Dr Semelaigne. *Le P. Yves d'Évreux ou essai de colonisation au Brésil chez les Tupinambas, de 1612 à 1614.* Paris, Jouaust, 1887, in-16 pièce.
2. *Le Couvent des Capucins d'Évreux*, par le P. Edmond d'Alençon. Evreux, 1894, in-8 de 52 pages.

*
* *

Et tout d'abord comment s'appelle ce personnage qu'on ne désigne que sous son nom de religion, que sait-on de sa famille et de son lieu de naissance?

M. Ferdinand Denis n'avait rien pu trouver; il ignorait jusqu'au nom patronymique du missionnaire. C'est M. le Dr Semelaigne que sa profession ne désignait pas absolument pour les recherches historiques, qui l'a découvert et l'a pour la première fois publié. Une pierre tombale scellée dans le mur de l'église de Normanville, arrondissement et canton d'Évreux, indique la place où furent inhumés les restes du père d'Yves d'Évreux, receveur de la seigneurie de Normanville. Sur cette dalle où sont représentés le père et le fils à genoux devant le Christ, se lit l'inscription suivante :

« Icy devant gist Me Simon Michellet qui, par son testament, a fondé un obit pour être céans, chacun an, célébré le XXI juillet à trois haultes et trois basses messes et vigiles le jour précédent. Item Me Simon Michellet son fils unique, depuis nommé Yves en la religion des Capuchins, par son testament fait avant sa profession, a aussi fondé trois basses messes pour être célébrées céans l'une le jour de la sainct Jean Baptiste à l'honneur d'iceluy sainct et de sainct Francoys, la ije le jour de la Nativité de Nostre Dame à l'honneur d'icelle et de saincte Geneviêfve et la iije le jour sainct Michel à l'honneur d'iceluy et de sainct Yves. Pour accomplir ce que dessus, a été délaissé à la fabrique de céans trois pièces de terre, l'une contenant lxxj perches, aux vignes Godelineaux, la ije une vergée soubs les Boettes et la iije trois vergées soubz les Champs comme le tout appert par contrat passé au tabellionage d'Eureux le viije de mars 1598. Priez Dieu pour eulx ! »

Cette inscription nous fournit quelques données intéressantes. Il devait jouir d'une certaine aisance, celui qui pouvait céder à la fabrique trois pièces de terre pour assurer la perpétuité de la fondation d'un obit; et, pour être enterré dans cette église, Simon Michellet devait habiter et dut mourir dans la paroisse de Normanville.

Son fils y était-il né? Il est encore actuellement difficile de répondre, car cette appellation Yves d'Évreux ne signifie pas absolument que Simon II Michellet soit né dans cette ville, mais qu'il

était du diocèse d'Évreux. Il ne faut pas oublier d'ailleurs que Normanville n'est qu'à sept kilomètres de l'évêché.

Une autre pièce citée par le P. Edmond d'Alençon, un manuscrit de la Bibliothèque Mazarine qui a échappé à Ferdinand Denis et qui lui aurait fourni le nom du P. Yves qu'il avait si opiniâtrement cherché, n'est pas plus explicite, c'est la « *Compilation chronologique des chapitres provinciaux... de la Province de Paris* ». On y lit au compte rendu du Chapitre de 1597 sous la rubrique : Novitii ab ultimo capitulo recepti : « *Simon Michelet clericus, Ebroïcensis, vestitus 23 junii, vocatusq. Fr. Yvo, professus.* » Quant à la date de naissance du P. Yves, on peut adopter jusqu'à présent celle qu'a proposée F. Denis, 1577, mais ne l'accepter cependant que faute de raisons suffisantes pour la rejeter ou en proposer une autre.

De la relation mise au jour par notre missionnaire, il résulte qu'il reçut une bonne instruction et qu'il connaissait le latin, le grec et l'hébreu ; et ce fut dans le couvent des Capucins de Rouen qu'il fit son noviciat.

Que devint Yves après sa profession ? Resta-t-il tout d'abord dans ce grand couvent des Capucins de la rue Saint-Honoré qui jouissait en ce commencement du XVII[e] siècle d'une très grande vogue et d'une célébrité que lui valurent l'éclatante conversion du comte du Bouchage, plus connu sous le nom de Fr. Ange de Joyeuse et l'abjuration du protestantisme d'un membre de l'illustre famille galloise des Pembroke qui devait aller remplacer Yves d'Évreux au Brésil sous le nom de P. Archange.

Ferdinand Denis nous apprend qu'Yves fut *gardien* du couvent de Montfort, mais il ne sait de quelle ville il est ici question à cause du nombre en France de localités de ce nom. « C'est là, ajoute-t-il, que dut s'écouler la plus grande partie de sa jeunesse. »

A en croire le P. Edmond d'Alençon, Denis commettrait ici une erreur sensible. En 1607, Yves aurait été supérieur du couvent d'Auxerre alors en construction, puis il serait passé à Montfort-l'Amaury en qualité de *gardien*. Nous sommes tentés d'admettre les faits tels que les présente le P. Edmond parce que, capucin lui-même, il connaît bien l'histoire de son ordre et qu'il a travaillé sur des matériaux qui ont échappé aux laïques.

Nous avons parlé un peu plus haut de la vogue qu'avaient attirée

au couvent de la rue Saint-Honoré la conversion du comte du Bouchage et l'abjuration d'Archange de Pembroke; ce fut vraisemblablement le bruit fait par ces éclatants succès qui détermina la reine régente, Marie de Médicis, à s'adresser au P. Léonard, supérieur des Capucins de Paris, et à lui demander par une lettre du 23 avril 1611 d'envoyer quatre religieux comme missionnaires dans l'île de Maranhan. Il s'agissait d'accompagner une expédition qui allait partir au Brésil sous le commandement de Daniel de la Tousche sieur de La Ravardière. Celui-ci avait obtenu au mois de juillet 1605, de Henri IV, des lettres patentes pour la colonisation du nord du Brésil, lettres dont il avait sollicité et obtenu de la reine le renouvellement. Il s'était associé l'amiral François de Razilly et Nicolas de Harlay, c'est-à-dire l'une des gloires maritimes les plus pures d'alors et l'une des sommités financières de l'époque.

Au Chapitre du mois d'avril fut lue la lettre de Marie de Médicis; la plupart des religieux demandèrent immédiatement à s'embarquer, mais le P. Léonard, tout en étant fier de l'enthousiasme de ses moines, n'en appela que le nombre réclamé et, après avoir reçu du Pape l'autorisation nécessaire, arrêta son choix sur le P. Yves d'Évreux auquel il confia la direction de la mission, sur le P. Claude d'Abbeville qui allait rédiger et publier le récit de ses quatre mois de séjour au Brésil, sur le P. Arcène de Paris qui devait plus tard évangéliser les Hurons au Canada[1], et enfin sur le P. Ambroise d'Amiens qui, déjà âgé et souffrant, ne devait pas tarder à mourir outre mer. Point n'est besoin d'insister sur ce qu'avait de flatteur pour le P. Yves cette nomination, c'est la meilleure attestation de son mérite, de ses vertus, de son zèle et des espérances qu'avaient fait concevoir sa science et son habileté de catéchiste.

La lettre d'obédience remise aux quatre religieux est datée du 27 août 1611 et, dès le lendemain, ils partaient pour Cancale où ils devaient prendre passage sur les bâtiments de François de Razilly. Mais par suite de différentes circonstances, la petite flotte ne leva l'ancre que le 19 mars 1612.

1. *Sa Dernière lettre au P. Provincial des Capucins* a été publiée en 1613, à Paris, chez Jean Nigaud, et qui est d'une insigne rareté (Bibl. Nat., 2 éditions LK[12] 873 et 874 A et Aa. On peut voir aussi le *Discours et congratulation à la France sur l'arrivée des Pères Capucins... en la terre du Brésil...* Paris, Langlois, 1613, in-8° LK[12] 879.

Notre intention n'est pas de refaire ici l'histoire de la tentative de colonisation[1] de La Ravardière et d'étudier le rôle qu'y jouèrent nos missionnaires et notamment le P. Yves d'Évreux. Ils furent trompés, comme cela est presque toujours arrivé, par leurs propres désirs. Ils attachèrent à la conversion des sauvages Tupinambas beaucoup plus d'importance que ne le faisaient ces derniers et s'imaginèrent avoir gagné au christianisme et arraché à l'idolâtrie nombre de sauvages qui ne voyaient dans leur conversion que le moyen d'être mieux traités que leurs compatriotes et d'obtenir des missionnaires ce que ceux-ci refusaient à d'autres plus rétifs ou moins faciles.

Au reste, le P. Claude d'Abbeville nous a édifiés en nous montrant combien nos religieux furent dupes de leurs illusions, dans l'« *Histoire de la mission* » qu'il a publiée en 1614 chez François Huby avec privilège du roi pour dix ans, et l'autorisation du P. Honoré de Champigny, provincial des Capucins de Paris. Il joignit enfin à sa Relation une dédicace louangeuse à Marie de Médicis, si bien que ce volume, paraissant à une époque où l'on avait encore présent le souvenir de l'expédition de Villegagnon, au moment même où partaient les secours destinés à La Ravardière, eut un beau succès de librairie, comme nous dirions aujourd'hui, et s'enleva rapidement.

Le P. Yves d'Évreux est fort sobre de renseignements sur ce qu'il fit lui-même au Brésil. Nous savons seulement que l'insalubrité de ces pays noyés la moitié de l'année le rendit à ce point malade qu'au milieu de 1614, il dut revenir en France en partie paralysé par les douleurs rhumatismales et, par conséquent, incapable de continuer sa vie active de missionnaire.

Il avait déjà quitté le pays lorsqu'y arrivèrent de nouveaux capucins pour continuer l'œuvre d'évangélisation qu'il avait entreprise. C'étaient, sous la conduite du P. Archange de Pembroke, dix mis-

1. On peut consulter sur cet épisode : *Histoire véritable de ce qui s'est passé de nouveau entre les Français et les Portugais en l'île de Maragnan au pays des Topinambous*. Paris, N. Rousset, 1615, in-8. Memorias para a historia do extincto Estado do Maranhão cujo territorio comprehende hoje as provincias de Maranhão, Piauhy, Grão Para e Amazonas, Collegidas et annotadas por C. M. de Almeida. Rio de Janeiro. 1860-1874, 2 vol. in-8 (Recueil composé de documents rares inédits des XVIIe et XVIIIe siècles.)

sionnaires dont Ferdinand Denis regrettait de n'avoir pu retrouver les noms. On les nommait, ainsi que nous l'apprend le P. Edmond d'Alençon, les PP. Timothée de Paris, Célestin de Bouteville qui fut ensuite *gardien* du couvent d'Évreux qui avait été fondé en 1612, Gratien d'Abbeville, François de Bourdemare, Tranquille de Montvilliers, Lambert d'Épernay, Paulin d'Amiens, François de La Haye, Raphaël de Rouen et Jérôme d'Auxerre.

L'un de ces religieux s'est acquis une notoriété spéciale : c'est François de Bourdemare. Né à Rouen, ce gentilhomme, était entré, à ce que nous apprend le P. Edmond d'Alençon, après la mort de sa femme, au noviciat d'Orléans, le 2 octobre 1603. On ne sait rien de lui avant son voyage au Maragnon. En 1618, le fameux P. Joseph (l'Éminence grise) l'avait rencontré à Madrid et l'avait chargé de la sollicitation d'affaires importantes. Il mourut à Madrid, *comme un ange*, dit une biographie qui fut envoyée à Dupré-Balain, l'auteur d'une vie du P. Joseph.

François de Bourdemare aurait publié à Madrid, en 1617, d'après Léon Pinelo, en un volume in-4°, un ouvrage intitulé : *Relatio de populis Brasiliensibus*. C'est vraisemblablement celui que Ferd. Denis avait vainement cherché en Espagne et en Portugal, dont il m'indiquait ainsi le titre : *De idolatria Brasiliæ*, qu'il m'engageait à chercher pour en publier une reproduction, si j'avais l'heur de le rencontrer.

On sait peu de chose du P. Yves après son retour en France. Nous ignorons même s'il se rendit au couvent d'Évreux ou s'il resta à Paris dans celui de la rue Saint-Honoré. Cette dernière hypothèse est la plus vraisemblable car il publiait en 1615, chez François Huby la *Suite de l'histoire des choses plus mémorables advenues en Maragnon ès années 1613 et 1614.*

L'histoire de cette œuvre est assez curieuse. C'est chez le même imprimeur qu'avait paru, l'année précédente, le livre du P. Claude d'Abbeville, mais entre ce moment et l'année 1615, les événements s'étaient précipités. Le projet d'une union entre les deux branches de la maison de Bourbon, bien qu'il eût été conçu dès 1612, avait été décidé, et le mariage de Louis XIII et d'Anne d'Autriche allait être célébré, s'il ne l'était déjà. C'est à cette cause très vraisemblable que Ferd. Denis attribue la destruction, avant son apparition, du livre, pourtant si modéré, du P. Yves d'Évreux. Notre

rivalité au Brésil avec le Portugal s'était compliquée depuis la réunion de ce royaume à l'Espagne et c'est au même motif qu'il faut attribuer l'échec de La Ravardière qui ne reçut pas à temps, et assez nombreux, les secours qu'il était en droit d'attendre. Celui-ci était même, à ce moment, détenu contre tout droit au fort de Belem.

Fallait-il laisser paraître « le volume précieux dans lequel on exposait, avec une si admirable sincérité, les avantages que devait produire à la France l'expédition de 1613 »? Voulant éviter tout ce qui pourrait blesser la maison d'Espagne ou même lui porter ombrage, la suppression du livre du P. Yves d'Évreux fut décidée.

L'imprimeur François Huby en prêtant les mains à cette destruction manqua tout à fait aux devoirs de sa profession, déclare Ferdinand Denis. Cela est facile à dire, mais que pouvait-il faire? La résistance c'était, pour lui, la ruine et la prison.

La destruction ne fut cependant pas aussi radicale que le supposait Ferd. Denis, en 1864, et l'exemplaire tout lacéré de la Bibliothèque nationale n'est pas le seul qui ait échappé. Le P. Edmond d'Alençon déclare avoir rencontré son frère à la Bibliothèque de Chartres, mais sans insister sur l'état dans lequel se trouvait ce précieux livré [1]. Dans la bibliothèque du Dr Court,

1. D'après une note qui nous est adressée par l'un des conservateurs de la Bibliothèque, M. l'abbé Clerval, l'exemplaire est singulièrement mutilé et incomplet. « La première page foliotée en chiffres arabes reproduit le titre, mais augmenté de ces mots : *Premier traité* qu'une main contemporaine a transformés en *Première partie*. De la page 8 à la page 17, de 32 à 41, de 96 à 105, de 112 à 125, de 184 à 201, lacunes.

« Après la page 241 le premier titre se renouvelle avec les mots *Second traité* transformé en *Seconde partie*. De 296 à 305, de 336 à 345, lacunes. Après 360 la pagination se transforme et devient 341, 342, 343, etc. mais sans répétitions et se continue régulièrement.

« Enfin, ce qui suit la page 56 a été enlevé mais une page manuscrite d'un recto seulement et d'une écriture contemporaine a été ajoutée, continuant le texte imprimé. »

Toutes les lacunes mentionnées dans la lettre ci-dessus sauf la dernière, à partir de la page 356, existent dans l'exemplaire de la Bibliothèque nationale LK[12] 882, Réserve. Relié en maroquin rouge semé de fleurs de lis avec des L couronnés aux quatre coins des deux plats et aux armes accolées de France et de Navarre avec l'L couronnée à l'intérieur des deux colliers du Saint-Esprit et de Saint-Michel. Les deux titres portent *Second traité*, mais après ces mots sur le second on lit : Des fruits de l'évangile qui tost parurent par le Baptême de plusieurs enfans. L'absence

existait un exemplaire du même ouvrage du P. Yves, plus complet que celui de la Nationale, qui fut vendu 1·600 francs après la mort de cet amateur[1] (1884). Cet exemplaire contenait les ff. 97-104, 113-120, 297-304, 337-344, disait le catalogue, qui manquent à l'exemplaire de la Bibliothèque nationale et à celui de Chartres.

Enfin, le P. Edmond d'Alençon rapporte encore que le couvent des Capucins de la place Barberini, à Rome en gardait, avant 1870, un exemplaire assez complet, mais qu'il a vainement, depuis, cherché jusque dans la bibliothèque de Victor-Emmanuel, composée des dépouilles des couvents d'Italie.

Ajoutons qu'une traduction portugaise du livre du P. Yves a été publiée, en 1874, par le D[r] C. A. Marques, originaire de Maranhao, traducteur également du livre de Claude d'Abbeville.

Que pouvait faire le pauvre Yves d'Évreux? Il se soumit, car il n'était pas de taille à entamer la lutte, et s'il eut quelques velléités bien compréhensibles de révolte en assistant à la destruction de son œuvre qu'il considérait comme précieuse pour l'histoire de la colonisation, il ne fut pas difficile de lui imposer silence en lui montrant tout ce qu'on pouvait contre lui.

A la suite de cet événement, Yves resta-t-il à Paris? C'est peu probable et l'on est fondé à croire qu'il alla enterrer sa rancœur et ses regrets dans le couvent d'Évreux.

Ferd. Denis, averti par Frère, l'auteur du *Manuel du bibliophile normand*, de l'existence d'un livret, paru en 1618, intitulé : *Supplément nécessaire à l'écrit que le capucin Yves, prédicateur à Saint-Éloi, a fait imprimer touchant les conférences entre lui et Jean Maximilien Delangle ministre à Quevilly*, y reconnaît notre missionnaire dont le zèle propagandiste l'a fait s'attaquer à un ministre convaincu, l'un des plus fermes soutiens et apologistes de la religion réformée. Chose curieuse, Maximilien de Baux, seigneur de Langle, était un compatriote de notre missionnaire, étant comme

des *mêmes* feuillets dans les deux exemplaires de Paris et de Chartres nous paraît significative. Ils devaient renfermer quelques passages devenus déplaisants et gênants depuis le projet d'union matrimoniale entre les deux cours d'Espagne et de France. On ne pourra être fixé à cet égard que par la comparaison des volumes de Chartres et de Paris et de celui provenant du D[r] Court.

1. Gaveaux (A. L.). *Bibliographie brésilienne. Catalogue des ouvrages français et latins relatifs au Brésil (1500-1898)*. Paris, Chadenat, 1898, in-8.

lui originaire d'Évreux. Ferd. Denis estime que le Saint-Éloy dont il est ici question est la petite localité voisine de Gisors, dans le département de l'Eure, alors que le P. Édmond d'Alençon y reconnaît une paroisse de Rouen. Les colloques et les discussions d'Yves avec le ministre de Quevilly, près de Rouen, nous déterminent à adopter cette dernière identification.

L'auteur du *Manuel du bibliophile normand* ajoute que le livret dont nous avons reproduit le titre plus haut pouvait n'être pas de notre missionnaire qui dut sans doute s'être laissé entraîner à quelque regrettable personnalité. Il faut croire qu'elle suscita de légitimes susceptilités et des plaintes, car un arrêt du Parlement de Normandie, d'avril 1620, condamna François Huby à 50 livres d'amende pour avoir imprimé sans permission l'écrit poursuivi. Le P. Edmond d'Alençon estime bien tardive cette condamnation ; il lui fut d'ailleurs impossible de retrouver cet édit, les registres du Parlement étant perdus, mais Floquet dans son *Histoire de Normandie* signale un édit d'avril 1619, qui est peut-être celui auquel Frère fait allusion, tous deux étant du même mois d'avril et nous en extrayons ce qui suit :

« Du mardi 24e jour d'avril 1619. Par M. le premier Président a été fait entendre à la Cour que suivant ce qu'il avait le jour d'hier proposé à la Compagnie, il avait mandé le P. Yves, capucin, sur l'avis que ledit sieur Premier Président avait reçu que ledit capucin, aprés une prédication par lui faite en cette ville, avait averti le peuple qu'il allait prêcher en la paroisse du grand Quevilly où se fait le prêche de ceux de la R. P. R. Il y alla suivi d'un grand nombre de personnes et à leur rencontre avec les protestants « furent mus quelques propos de part et d'autre qui pouvaient exciter à sédition et troubler le repos public ».

Aussi le Président fait une remontrance au P. Yves qui s'excuse sur la permission de l'archevêque de Rouen et sur son zèle pour les âmes et il promet de s'abstenir si l'archevêque le lui commande. « A quoi était présent M. Du Buisson conseiller en la Cour et grand vicaire du sieur archevêque. » Celui-ci déclara qu'on n'avait point ordonné au P. Yves d'aller prêcher au lieu de Quevilly et lui commanda de s'abstenir. Il le promit, mais non sans faire remarquer de quel côté était venue la faute

Voilà une curieuse note d'audience bien faite pour nous renseigner sur la politique du moment. Pour l'instant, on veut éviter toute cause de soulèvement, de récrimiminations, d'irritation même chez les protestants, car on espère arriver en vingt ans à extirper l'hérésie. Les moyens préconisés par le P. Joseph et par Richelieu, ceux mis en œuvre par Louis XIII sont la douceur, la persuasion et, il faut l'avouer, la corruption. M. G. Fagniez, dans son très érudit ouvrage sur le P. Joseph, et M. Batiffol dans un article récent de la *Revue de Paris*[1], nous ont montré les ressorts cachés de cette politique secrète. Tout ce qui tend alors à susciter le moindre mouvement populaire va contre les idées du pouvoir et est aussitôt réprimé. Telle est l'explication des poursuites dirigées contre le P. Yves et son imprimeur dont le zèle paraît plutôt intempestif.

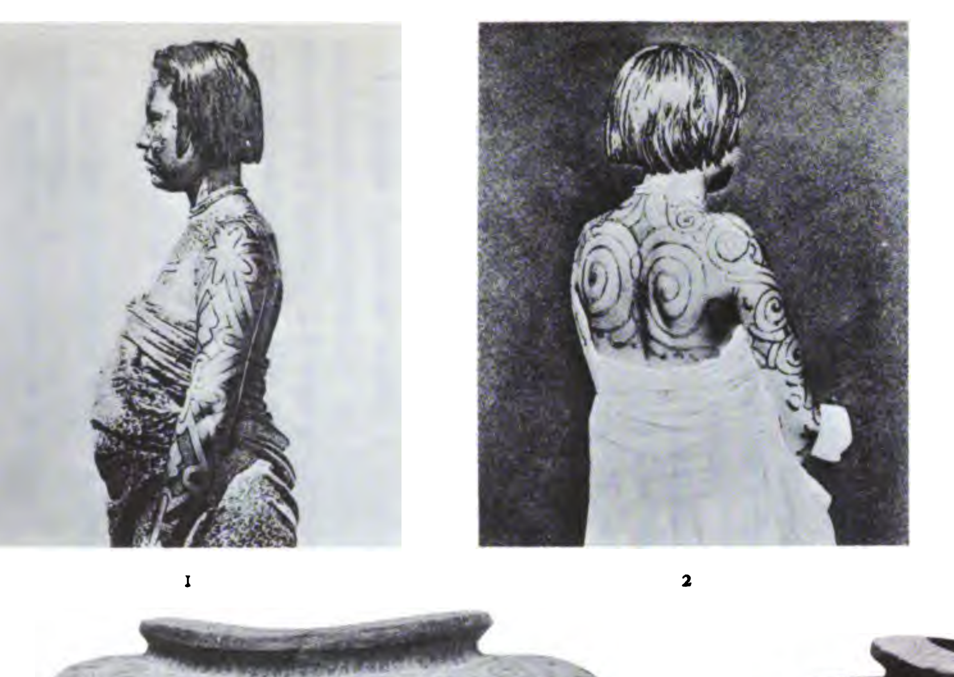
C'est la dernière fois que nous avons à nous occuper de ce missionnaire, de ce controversiste ardent et convaincu qui, par deux fois, ne sut pas arriver à temps. Il retarde continuellement, on voit qu'il n'a pas la pratique des cours; c'est un fâcheux dont il faut réprimer les écarts.

Est-ce à cette nouvelle leçon reçue qu'il faut attribuer désormais le silence de notre religieux? Jugea-t-il à propos de se confiner dorénavant dans la méditation et dans le strict exercice de la vie monastique? Nous ne saurions le dire. On ne connait même pas l'époque de sa mort; tout ce que peut dire le P. Edmond d'Alençon, c'est qu'il devait être mort en 1643, car on ne le rencontre plus à cette date sur la liste des Capucins de Normandie.

Curieuse figure effacée, falotte, à laquelle la publication de M. Ferd. Denis a donné un semblant de vie! Est-ce à dire qu'on ne retrouvera plus aucun document qui vienne fixer un peu plus exactement les traits d'un homme qui eut les dons d'un apôtre, d'un observateur exact et précis. Sa relation nous a fourni les plus précieux documents sur ces populations du Brésil qui aimaient le caractère français et dont la sympathie était faite surtout de la haine qu'ils portaient aux Portugais qui se montrèrent parfois si cruels à leur égard!

Gabriel MARCEL.

1. Nos des 15 juillet et 1er août 1897.



1 2 3



4



5

1. Indienne Cadouvée. Rio Nabilèque. — 2-3. Indienne Chamacoco (esclave des Cadouvés). Rio Nabilèque.
4-5. Vase de Macupy, vue des deux faces.

Phototypie Berthaud

SURVIVANCES DÉCORATIVES AU BRÉSIL

PAR M. J. HÉBERT,

INSPECTEUR DU MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE,

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES.

Dans notre réunion de janvier, M. le Dr Hamy présentait à la Société, au nom de M. Choquet, une hache en pierre, une portion de vase en terre cuite et un vase à décor géométrique. Ces trois pièces envoyées de Teffé auraient été pêchées dans le lac Macupy près du Yapura, bassin de l'Amazone.

L'examen superficiel de ces vases en terre cuite suggérant de rapprochements avec les célèbres poteries de Marajo, notre Président voulut bien me charger de rechercher dans nos collections du Musée du Trocadéro, les similaires des vases en question afin d'établir des comparaisons plus solides.

La portion de vase que j'examinerai d'abord représente un personnage masculin assis, vu de face, modelé d'une façon très rudimentaire. Le corps formé par la panse du récipient est haut de 0 m 15, large de 0 m 19. La terre est brune tirant sur le gris, excessivement mince. Les jambes et les bras d'un seul tenant sont appliqués sans raccord apparent; les pieds dont les doigts ont été à peine indiqués[1], sont larges et plats, arrondis du bout et dépassent la base du vase.

La jambe droite se courbe à mi-hauteur, au-dessous d'un léger renflement correspondant au bras, pour se terminer en bec, en dehors de l'épaule. Le bras gauche au contraire forme une anse courbe, partant de la tête pour s'appuyer sans apparence de main sur la jambe du même côté.

La tête est à face large, surbaissée, les sourcils sont très grands arqués, terminés en crochets simulant les oreilles et se rejoignant à la

1. Leur bord est légèrement découpé seulement par de brèves encoches, 5 à droite et 7 à gauche.

racine d'un nez court et relevé, à narines largement ouvertes. Les yeux plus bas que le nez, au milieu des joues, sont formés d'une boulette aplatie avec un trou pour la pupille. La bouche petite, saillante, en suçoir, est fendue dans toute sa largeur. Le corps est dépourvu d'ornement. Le sexe n'a pas été oublié.

Nous pouvons rapprocher de ce vase les figures d'idoles que M. L. Netto a représentées dans le volume VI des Archives du Musée national de Rio Janeiro [1]. Ces idoles sont d'une facture différente, d'une terre paraissant plus lourde, mais les sourcils sont tracés de même.

Le musée ne possède aucune statuette, ni vases de la région brésilienne rappelant ce fragment de personnage. Nous ne trouvons la représentation des sourcils arqués, dans la forme de ce que l'on pourrait appeler schéma d'oiseau volant, que sur de grandes urnes funéraires Calchaquies [2], provenant de la collection rapportée par M. de La Vaulx.

Nous voyons aussi cette même reproduction sur une urne à forme humaine, ayant bras et jambes, figurée dans les notes archéologiques Calchaquies de M. Ambrosetti [3]

Il est intéressant de trouver cette façon de représenter les sourcils, sur des céramiques faites par des populations qui se rapprochent plutôt des civilisés du versant du Pacifique, que des sauvages du bassin amazonien.

Le deuxième vase de M. Choquet (Pl. III fig. 4 et 5) diffère complètement comme terre et travail du précédent. La terre est d'un gris jaunâtre, gris noir à la cassure. La paroi épaisse à l'ouverture devient excessivement mince vers le fond en partie brisé. Ce vase n'a pas été poussé dans un creux, mais monté et façonné à la main. La forme est ovoïde, relevée aux extrémités ; le grand axe mesure 0 m 29, le petit axe 0 m 24, la hauteur est de 0 m 17. Il présente une ouverture circulaire de 0m 115, bordée d'un bandeau plat

1. Ladislau Netto. *Investigações sobre a archeologia brazileira* ; p. 317, bord d'un vase de Pacoval, et tête d'idole ; p. 325, tête d'idole de Marajo (*Archivos du Museu Nacional* de Rio de Janeiro. Vol. VI, 1885.)

2. Mission de M. le comte H. de La Vaux en Patagonie. Musée d'Ethnographie du Trocadéro ; vases nos 47826, 47827.

3. Juan B. Ambrosetti. *Notas de arqueologia Calchaqui*. Buenos Aires, 1896, p. 47, fig. 26.

de 0 m 008 de large et de 0 m 01 d'épaisseur. Au-dessous de ce bandeau formant col, existe une rangée de petites cannelures perpendiculaires. Entre ce col et un sillon horizontal, est tracé un décor géométrique contournant de ses méandres élégants, la panse renflée du vase. La base lisse se termine en calotte. Le décor est formé de losanges inscrits les uns dans les autres, reliés par des lignes droites, de rinceaux superposés et opposés, séparés par eux-mêmes par de nouveaux losanges entourés de lignes brisées.

Tout cet ensemble de décoration est obtenu en creusant à intervalles réguliers, avec un outil à bout rond la terre molle. Quelques triangles et trapèzes ont été pointillés et retouchés dans le fond des contours sur la terre plus ferme. Les parties pleines ainsi que la base lisse du vase ont été grattées sur la terre sèche avant la cuisson.

Nous sommes plus heureux pour l'étude comparative de cette seconde pièce que pour celle de la première.

Grâce à la générosité de M. J. d'Anthonay, le Musée possède un certain nombre d'objets recueillis à Manãos et provenant pour la plupart de cimetières Bares, antérieurs à l'occupation portugaise.

La seule pièce intacte est une coupe basse n° 33424 en terre peu cuite adhérant en poussière sous le doigt, d'une couleur rouge clair tirant sur le jaune, haute de 0 m 07 et 0 m 175 de diamètre, d'une facture plus lourde que le vase de Macupy ; paroi épaisse de 0 m 007 à 0 m 008 gaufrée irrégulièrement sur le bord, lissée intérieurement au pouce, le centre creusé de 0 m 03 de profondeur et 0 m 075 de diamètre. On voit très nettement sous le pied de la coupe, usé par le frottement, la reprise de la terre formant le fond avec le pourtour. Cette reprise indique que la terre mal pressée, n'a pas été poussée dans un creux, mais montée à la main.

Le décor se compose de rinceaux opposés de lignes obliques à extrémités flamboyantes. Toutes ces cannelures sont obtenues sur la terre encore fraîche, moins fouillées que pour obtenir le décor du vase de M. Choquet.

Les autres pièces de M. J. d'Anthonay ne sont malheureusement que des fragments de poteries sur lesquels nous retrouvons des gravures en creux obtenues par le même procédé, débris de vases rappelant la céramique de l'île de Marajo si bien décrite par

M. Hamy dans son bel ouvrage sur les collections du Trocadéro [1]. On trouve aussi le même genre de décor à gravures plus ou moins profondes, sur un certain nombre de vases ou fragments de vases figurés dans le t. VI des Archives nationales de Rio de Janeiro déjà cité [2].

Les objets adressés à M. Choquet sont donc une représentation de l'ancien travail céramique des Indiens du bas Amazone. Sous des influences diverses, les indigènes actuels ayant perdu peu à peu l'habitude de l'ancienne fabrication, nous ne retrouvons plus sur leurs poteries l'emploi de ces décors si élégants.

Nous possédons au Musée, toujours grâce à M. d'Anthonay, venant du Rio Solimoës, quelques vases en forme de marmites de fabrication plus récente dont le col est entouré d'une simple grecque grossièrement gravée et c'est tout.

Nous avons pu constater chez les Galibis une décadence artistique toute semblable ; ils ne font plus que des vases copiés sur des formes européennes [3].

Si, sur l'Amazone, la poterie est dépourvue de l'élégance ancienne, nos regards sont attirés par les décors encore en usage aujourd'hui chez certaines tribus du sud du Brésil.

Le tatouage a toujours été en honneur dans les diverses tribus brésiliennes. Les Yuris, les Bassés, les Barres, les Chamunas [4], les Lenguas [5] en fournissent de remarquables exemples. Lors-

1. Dr E. T. Hamy. *Galerie américaine du Musée d'Ethnographie du Trocadéro*. Pl. LVI.

2. L. Netto. *Archivos du Museu Nacional*, etc. T. VI, p. 345 et suivantes.

3. Collection de M. Maurice Guffroy, offerte au Musée d'Ethnographie du Trocadéro en 1901 ; nos 51670 à 51699.

4. « Les Yuris, les Bassés, les Barres et les Chamunas n'ont conservé que l'usage de certains ornements et la coutume de tracer sur leur visage, à l'aide d'une aiguille et d'une décoction d'indigo et de genipa, le totem ou emblème de la nation à laquelle elles appartiennent ». Paul Marcoy. Voyage de l'océan Pacifique à l'océan Atlantique (*Tour du monde*, 1867[1], p. 112).

5. Le Dr A. Demersay parlant des indiennes Lenguas écrit en effet que « la coutume n'est pas générale, mais quelques femmes se tatouent d'une manière indélébile à l'époque de la puberté ». « Le tatouage consiste en quatre raies bleues, étroites et parallèles qui tombent du haut du front sur le nez qu'elles suivent jusqu'à l'extrémité, sans continuer sur la lèvre supérieure, et en anneaux irréguliers dessinés sur les côtés du front jusqu'aux tempes exclusivement, sur les joues et le menton ». Dr A. Demersay. Voyage au Paraguay (*Tour du monde*, 1861[2], p. 110).

qu'une jeune fille Payaguas sort de l'enfance, elle subit un tatouage [1].

Chez les Maués, M. et Mme Agassiz rencontrent des Mundurucus tatoués [2].

A son tour, M. Franz Keller-Leuzinger nous décrit avec humour l'étrange rencontre de chefs Mundurucus qu'il fit sur le Rio Madeira [3].

Enfin Thouar nous dit que les Chiriguanos se tatouent la figure, la poitrine et les bras avec la paille de maïs brûlé [4].

Or parmi tous ces Indiens tatoués, ceux qui doivent attirer le plus notre attention, sont les Cadouvés du Matto Grosso si bien étudiés par le malheureux voyageur Boggiani [5], chez lesquels le tatouage existe dans toute son intensité, et se pratique à l'aide des « femmes peintres ».

1. *Ibid. Tour du monde*, 1865[1], p. 339. « On lui trace une raie bleuâtre large d'un centimètre, laquelle commence à la racine des cheveux, traverse le front, et descend perpendiculairement sur le nez jusqu'à la lèvre supérieure exclusivement. Au moment de son mariage, on prolonge cette bande sur la lèvre inférieure jusque sous le menton. Quelques femmes ajoutent à celle-ci d'autres lignes et des dessins. « Cette mode générale au XVIIIe siècle devient de plus en plus rare. »

2. « La figure de l'homme est tout entière tatouée de bleu foncé. Ce singulier masque se termine sur le bord par un joli dessin à jour, d'environ un demi-pouce de large qui fait tout le tour des joues et du menton. Le corps est entièrement couvert par un réseau net et compliqué de tatouages. » — « Chez la femme la marque du tatouage ne couvre que le bas du visage ; tout le haut de la figure est libre à l'exception de la ligne des yeux et du nez. Le menton et le cou tatoués d'une sorte de filet. La partie supérieure de la poitrine était couverte de larges mailles réunies en tout par deux lignes droites dessinées autour des épaules. » — M. et Me Agassiz. Voyage au Brésil (traduit par Félix Vogelé : *Tour du monde*, 1868[2], p. 274 ; fig. 278 et 279).

3. M. Franz Keller-Leuzinger a vu « quelques types magnifiques de grands chefs mundurucus tatoués au noir bleu. Malheureusement ce rude tatouage de la figure est tout ce qui reste en leurs personnes de leur originalité nationale ». Quant au costume, « une chemise de couleur, un pantalon noir, une redingote, un tuyau de poêle ! » Franz Keller-Leuzinger. Voyage d'exploration sur l'Amazone et le Madeira. Traduit et extrait de l'ouvrage par J. Gourdault (*Tour du monde*, 1874[2], p. 403).

4. Thouar. A la recherche des restes de la Mission Crevaux (*Tour du monde* 1884[2], p. 424).

5. La coutume du tatouage « se pratique au moyen d'une plante (Genipa oblongifolia), avec le suc de laquelle il est facile de peindre ces arabesques en noir sur la peau. Comme l'action de ce suc est assez lente, les demi-teintes sont obtenues en diminuant la durée de l'action. Ces tatouages ne durent guère plus de 7 à 8 jours après lesquels les élégantes recommencent leur toilette, avec l'aide des femmes peintres. Les mollets reçoivent également quelques ornementations. » — Vivien de St-Martin. *Dictionnaire de Géographie universelle*. Supplément au tome premier.

En 1904, le musée d'Ethnographie a reçu 115 photographies provenant de la collection qu'il avait faite dans l'Amérique centrale. Ces photographies recueillies, publiées et offertes par le Dr Lehmann-Nitsche [1], nous montrent une vingtaine de types du Rio Nabilèque, de femmes Cadouvées et indiennes Chamacoco, esclaves des Cadouvés, qui rappellent par leurs tatouages le décor des poteries de l'Amazone.

Les unes ont la figure seule tatouée de grecques élégantes, d'autres au contraire la poitrine, le dos et les bras ornés de cercles, de rinceaux, losanges, triangles, grecquès en escalier, etc.

Deux surtout méritent une description plus complète, parce qu'elles offrent une analogie particulière, avec les vases faisant l'objet de cette note.

La première, nos 16 à 19 (Pl. III fig. 1), est une jeune femme de Cadouvée, seize ans, le côté gauche de la figure orné de quatre grecques obliques, inscrites dans deux lignes parallèles pointillées partant du bout du nez, couvrant une partie du front, descendant par le milieu de l'œil jusqu'à la commissure des lèvres. Sur la joue, des lignes courbes relevées vers la tempe. Le côté droit couvert dans sa moitié d'un même décor partant de la base du nez jusqu'au cou. L'œil droit entouré d'arabesques rehaussant le sourcil. Le haut de la poitrine et les épaules parés d'un réseau d'écailles. Les bras, le bas de la poitrine et le dos ornés de diagonales formant losanges séparés par des croix et des cercles. Ce décor peut rivaliser avec les tatouages si remarqués des Japonais et des indigènes des Iles Marquises.

La deuxième, nos 77 à 80 (Pl. III fig. 2 et 3), est une indienne Chamacoco de dix-huit à vingt ans, esclave des Cadouvés, le corps seul est tatoué ; le dos couvert par deux grandes spires opposées, la poitrine ornée de même au-dessus des seins. Le tour du cou enjolivé de rinceaux descendant sur les bras en forme d'S à doubles lignes, opposés et séparés par des losanges à lignes cintrées, rappelant d'une manière frappante les gravures en creux des vases recueillis par MM. Choquet et d'Anthonay, l'un dans le lac Macupy, l'autre à Manãos.

1. *La Coleccion Boggiani de Tipos indigenas de Sudamerica central*, publicada por Robert Lehmann-Nitsche, Dr phil. et méd. — Buenos-Aires, 1904 (musée d'Ethnographie du Trocadéro, nos 56401-56515).

Par quelles phases singulières, la poterie fabriquée autrefois par les femmes indigènes avec une certaine élégance n'est-elle plus aujourd'hui qu'un grossier décor sur l'Amazone, tandis qu'au contraire nous retrouvons les courbes décoratives et l'ensemble des lignes géométriques si remarquables sur le corps des indiennes du Rio Nabilèque, leurs tatouages nous faisant revoir dans leur disposition du décor les différents aspects des vases trouvés dans l'île de Marajo et des diverses stations de l'Amazone?

En décrivant les vases de MM. Choquet et d'Anthonay, nous avons dit que leurs gravures rappelaient le décor des poteries du bas Amazone, de sorte que si nous admettons que ces vases sont de la même facture décorative que les poteries de Marajo, et nous efforçant de démontrer que les tatouages des Cadouvés reproduisent ce même effet décoratif, nous sommes forcément amenés à conclure que les indiens Cadouvés actuels sont les descendants d'un rameau dont les ancêtres ont fabriqué les poteries de Marajo.

C'est à mon avis une démonstration de plus de la dispersion de ces nombreuses tribus du Brésil parties d'une même souche.

Comment expliquer autrement cette survivance artistique du décor céramique, transformé en peinture corporelle? « Il est certain que les ancêtres de cette tribu ont joui d'une des plus hautes civilisations américaines. » Il est d'ailleurs reconnu qu'ils sont « très experts dans l'art de naviguer sur les fleuves ». Et nous ne pouvons que répéter avec Boggiani que « leur talent et leur habileté, ainsi que la fécondité de leurs dessins, sont vraiment étonnants. En tenant compte de leur état demi-sauvage d'aujourd'hui, on se convainc aisément que de pareilles qualités datent de fort loin », et, sans conteste, « d'une civilisation supérieure, qui n'est indubitablement pas venue d'Europe ».

DÉCOUVERTE DE TROIS PRÉCIEUX OUVRAGES DU MÉTIS PÉRUVIEN BLAS VALERA, QU'ON CROYAIT DÉTRUITS EN 1596.

PAR M. MANUEL GONZALEZ DE LA ROSA
Membre de la Société des Américanistes.

Tous ceux qui s'occupent de l'histoire primitive du Pérou savent qu'une des premières autorités à ce sujet est le jésuite Blas (Blaise) Valera, fils d'un des capitaines de Piçarre et d'une Indienne, cité mainte et mainte fois par l'Inca Garcilasso, et métis comme lui. Reçu dans la Compagnie de Jésus en novembre 1568, il fut envoyé en 1571 au Cuzco, à cause de sa connaissance du Quéchua, où il passa plusieurs années, ainsi qu'à Juli (près de Puno) où il apprit l'Aymara. Plus tard, il parcourut le nord du Pérou, où il était né, allant jusqu'à Quito, revenant à Lima en 1590, pour s'embarquer pour Cadix, où il devait s'occuper de l'impression de ses ouvrages historiques.

Je ne prétends pas raconter ici la vie du savant jésuite, mais simplement parler des écrits qu'il a composés, comme historien indigène de sa patrie, qui est aussi la mienne. Du reste, les historiens de son ordre, qui auraient dû lui consacrer un chapitre, ne parlent de lui qu'en passant, au point de me faire soupçonner qu'il n'était pas très aimé, à cause de son caractère ou parce qu'il n'était pas Espagnol, et qu'il penchait trop du côté des Indiens, comme j'ai pu le constater dans un de ses ouvrages.

C'est donc de ces ouvrages seuls qu'il est ici question, parce qu'ils ont, à mon avis, une importance historique unique. L'intérêt extraordinaire qu'a pour nous la découverte des écrits de Valera, tient à ce que celui-ci occupe une place à part parmi les Chroniqueurs des Incas : aucun ne peut lui être comparé, pas même Garcilasso, quoique Inca, ou le génial Cieza. L'homme qui a passé tant d'années, parmi les Quéchuas et les Aymaras, les questionnant dans leurs langues, et étudiant leurs *quipos*, qu'il cite toujours, devait connaître l'histoire de ses ancêtres plus à fond que les Espagnols, qui avaient besoin d'interprètes et écrivaient au courant de

la plume, en un an ou deux ans, tout au plus, comme Cieza, etc. Valera écrit dans d'autres conditions, au Cuzco d'abord, puis en face de l'île de Titicaca, sous la dictée des Quipocamayos, trente ans environ avant Garcilasso, qui écrivait à Cordoue, de 1600 à 1604, quarante ans après son départ du Pérou. Le récit de Valera réunit donc les meilleures conditions possibles pour nous transmettre, avec plus de fidélité que personne, l'ensemble des traditions péruviennes : voilà pourquoi il nous semble que rien n'est plus important aujourd'hui, pour l'historien du Pérou, que la découverte d'un tel trésor.

I

Au premier abord, il peut sembler paradoxal de prétendre retrouver trois ouvrages de Valera, au lieu d'un seul, qui est le cité par Garcilasso, ouvrage dont il obtint les morceaux déchirés et sauvés, dit-il, après le sac de Cadix, en 1596.

C'est bien cependant de trois manuscrits de Valera dont l'existence est pleinement constatée par ses contemporains : Garcilasso, le jésuite Annello Oliva et les célèbres bibliographes espagnols Antonio de Léon Pinelo et Nicolas Antonio. Les titres des trois ouvrages étaient d'après eux :

1. *Histoire du Pérou*, en latin (Garcilasso) ;
2. *Vocabulaire historique*, en espagnol, qui s'arrête à la lettre H (A. Oliva).
3. *Les Indiens et leurs mœurs*, etc. (Pinelo et N. Antonio).

Les simples titres des écrits du savant métis péruvien font déjà soupçonner leur grande importance pour l'histoire du Pérou primitif. Je parlerai tout à l'heure en détail de chacun d'eux et des raisons que j'ai pour croire à la réalité de ma trouvaille. Mais, comme Garcilasso a créé la légende de la destruction des manuscrits de Valera en 1596, pendant le sac de Cadix, et que tout le monde a accepté aveuglément cette légende, comme c'est malheureusement l'habitude en toutes matières, mon devoir est, avant tout, de prouver qu'il s'agit d'une simple supercherie de l'Inca : c'est la conclusion qui s'impose après une étude attentive des sources de l'histoire du sac de Cadix, dans les documents officiels et les histoires documentées de

cette ville. Il en ressort, avec une pleine évidence, que la légende des papiers réduits en mille morceaux a été forgée de toutes pièces par le malin Inca, parce qu'il en avait grand besoin. Les manuscrits de Valera n'ont pas couru le moindre risque, par la bonne raison qu'à la suite de négociations assez longues, l'on fixa en plusieurs articles les conditions sous lesquelles les habitants seraient autorisés à quitter la ville, et entre autres, on y lit qu'on accorda à tous la permission *d'emporter leurs papiers personnels* (*sic*). Conformément à ces stipulations on organisa l'exode, et *le premier convoi* comprit un peu plus d'un millier de femmes et les *jésuites*. Donc, notre Valera emporta sûrement tous ses ouvrages, avec le plein assentiment des Anglais. Lord Essex, chef de l'expédition, donna même deux bateaux de sa flotte pour transporter les malades et les religieuses, et tout se passa pour ainsi dire méthodiquement, après la complète évacuation de la ville [1]

Nous savons d'autre part, comme nous allons le voir, que les manuscrits n[os] 2 et 3 se trouvaient à Cadix à la mort de l'auteur, vers 1598, et que l'un d'entre eux est revenu au Pérou six ans après, en 1604 : ce qui confirme ce que je viens de dire, et que tous les écrits furent sauvés, puisqu'on était dûment autorisé à les emporter. Quelle raison auraient donc pu avoir les Anglais pour s'amuser à réduire en mille morceaux *uniquement* l'*Histoire du Pérou*, dont fit cadeau le jésuite Pedro Maldonado à l'historien des Incas? Aucune absolument. L'amour de la vérité nous oblige à déclarer, sans ménagements, comme quand il s'agissait des prétendues lettres de Toscanelli : nous nous trouvons en présence d'une supercherie historique ; c'est Garcilasso seul qui a inventé la légende, parce qu'il en avait besoin, pour mettre à sac lui-même le livre de Valera, en le citant trop souvent pour ne pas avoir l'air de le piller, et répétant mille fois « combien il regrette la perte d'un si bel ouvrage, dont il ne possède que des fragments *déchirés* ». Pure tartuferie de plagiaire !

Remarquez encore que Garcilasso avoue avoir commencé ses

1. Voir t. 36 de la Col. doc. ined. hist. Esp. Forneron, *Hist.* de Philippe II. 4e partie, chap. 3. — Le récit du médecin de Lord Essex, à la fin du tome I d'Hackluyt, et le chapitre 8 de G. de là Conception. *Cádiz ilustrada*, 1 vol. fol. Amsterdam, 1690, plein de détails, p. 430, etc.

Commentaires à Cordoue, en 1600, c'est-à-dire la même année qu'il reçut du P. Maldonado le manuscrit de Valera. Depuis quarante ans, il vivait en Espagne, sans penser à écrire l'histoire de ses ancêtres, et il s'y décide seulement au moment même où on vient de lui donner un tas de papiers déchirés en mille morceaux. Ceux-ci étaient pourtant assez grands pour lui fournir des extraits de 4, 6 et jusqu'à 9 colonnes in-folio consécutives, dont le total monte à 36 au moins, sans compter les pages où il copie Valera sans le nommer et les endroits où il dit ceci : « Le P. Valera a étudié longuement ce point », ce qu'il ne pourrait pas dire s'il n'avait sous les yeux que des fragments déchirés. S'il ne le cite plus fréquemment, c'est que son *plan est tout différent* de celui de Valera, qui ne se borne pas à parler des Incas ; mais, dit Garcilasso, qu'il traite d'autres époques et de dynasties plus anciennes, qui régnèrent ailleurs, et c'est grand dommage, parce que cette perte nous prive de la partie la plus intéressante de l'œuvre du jésuite.

L'étude de la légende inventée par l'Inca nous a conduit insensiblement à découvrir où se trouve ce qui reste de l'*Histoire du Pérou* de Valera. Elle occupe une bonne partie du premier volume de Garcilasso, et même quelques pages du deuxième, où il traite de la Conquête. Vous n'attendez sans doute de moi que j'aie découvert les manuscrits autographes de Valera sans quitter Paris, tâche du reste presque impossible, puisqu'il est très probable que le plagiaire a dû faire disparaître l'original, qui aurait aussitôt prouvé sa supercherie. J'ai simplement fait œuvre de critique, comme celui qui découvre un palimpseste entre les lignes d'un auteur de l'antiquité. J'ai lu et relu Garcilasso avec cette préoccupation et, à travers ses pages, j'ai vu que les trois quarts du temps celui qui parle est Valera. C'était du reste chose fréquente autrefois, et c'est encore chose fréquente de nos jours, de démarquer les auteurs inédits : lisez A. Herrera et J. Roman, et vous verrez comme ils copient Cieza et autres Chroniqueurs, sans les citer *jamais*. Grâce à ce système, les plagiaires nous ont rendu le service involontaire de conserver la copie des textes dont les originaux sont perdus, comme ceux de Valera, que nous lirons dorénavant dans les pages de son pirate Garcilasso, etc. Celui-ci n'a pas écrit pourtant un simple *roman*, comme croit bien à tort l'académicien espagnol Menendez Pelayo ; il n'a fait que copier, en partie, un historien de premier ordre, et ce

qu'il dit porte aujourd'hui la signature autrement respectable de son compatriote Valera.

Nous savons déjà que nous avons une partie au moins de l'*Histoire du Pérou* dans Garcilasso, et nous devons espérer encore la découverte possible du manuscrit latin dans quelque bibliothèque, si l'on encourage les recherches par l'offre d'une bonne récompense.

II

Tâchons à présent de trouver la piste du second manuscrit intitulé *Vocabulaire*. En suivant la même méthode critique, nous nous trouvons bientôt en face d'un second plagiaire qui nous a conservé cet autre ouvrage de Valera, et peut-être, quelque chose de la partie perdue du premier, quoique très abrégés et défigurés.

C'est au P. Oliva, qui écrivit au commencement du XVIIe siècle le livre *Des hommes illustres de la Compagnie de Jésus au Pérou*, dont nous avons en français l'introduction sous le titre d'Histoire du Pérou, que nous devons les seuls renseignements que nous possédons sur le *Vocabulaire* du P. Valera. Cet ouvrage, il l'a étudié au Collège de La Paz, où le P. Torres, procureur du Pérou, l'avait déposé, en 1604, à son retour de Cadix : « On l'y gardait, dit Oliva, soigneusement, comme un grand trésor. » C'était le complément des sujets déjà traités par Valera dans son Histoire, qu'il développait par ordre alphabétique, jusqu'à la lettre H seulement ; sans doute parce qu'il l'entreprit trop tard et à ses seuls moments de loisir à Cadix. Oliva en donne quelques extraits précieux, qui prouvent son importance, et montrent qu'il avait étudié l'histoire du Pérou à un point de vue plus vaste et unique, comme étant le seul qui avait approfondi le sujet et atteint aux sources indiennes les plus pures.

Par les courts extraits d'Oliva nous découvrons le plan suivi par Valera, dans cet ouvrage, comme nous le flairons dans celui écourté et défiguré par Garcilasso, pour l'adapter au sien. Dans le plan de Valera, comme l'avoue l'Inca, il étudie l'histoire de chaque époque ou des cycles de soleils ; les Incas occupent seulement la dernière période de cinq siècles ; mais il nous parle d'environ *cent* souverains, qui régnèrent à des époques extrêmement reculées, avant et

après notre ère. *Capac Raimi Amauta* était d'après lui le 39e de la série, lequel régna pendant le *quatrième soleil*, soit 40 ans avant la naissance du Christ, d'après ses calculs. Il mentionne aussi, d'après les citations d'Oliva, d'autres noms des rois jusqu'au 96e, qui résulte être un des Incas connus.

Or, chose étonnante, toute cette théorie *unique* de chronologie et généalogie péruviennes, nous la trouvons reproduite, point par point, chez un auteur espagnol du XVIIe siècle, qui prétend l'avoir obtenue des Quipocamayos, qui n'existaient plus, et de certain manuscrit acheté aux enchères à Lima : c'est le fameux licencié Ferdinand Montesinos.

Nous nous trouvons, à n'en pas douter, en face d'un deuxième plagiaire, nous ayant donné comme sien un ouvrage de notre Valera, qu'il aurait été incapable d'écrire. Il a extrait du *Vocabulaire*, et peut-être aussi d'une copie du manuscrit donné à Garcilasso, toute la théorie de Valera, qu'il a abrégée et travestie ; mais le fond, la série des rois, etc., sont les mêmes.

Montesinos, né à Ossuna, dans l'Andalousie, était un de ces prêtres aventuriers qui cherchaient à faire fortune en Amérique, plutôt qu'à convertir les Indiens. Un an après son arrivée au Pérou, en 1628, nous le voyons abandonner sa cure de Potosi, pour s'adonner aux spéculations minières et à écrire parfois des opuscules sur le bénéfice des métaux précieux, à moins qu'il ne se charge de la description de l'autodafé célébré à Lima en 1639. Il se vante d'avoir traversé *soixante* fois les Andes, comme les *chasquis* ou courriers des Incas ; il est à la mine, partout, et par exception à son bureau. Dans un de ses fréquents voyages à la capitale, il a dû forcément s'arrêter à l'étape de La Paz, et loger chez ses grands amis les jésuites. Ceux-ci lui auront alors permis de copier le *Vocabulaire* écrit de la *propre main* « (*escrito de mano*) du P. Valera », et déposé dans leur Bibliothèque par le P. Torres en 1604. Voilà ce qu'a pu faire le fameux Montesinos : copier ou abréger et changer le style de Valera, pour donner le change ; mais il était incapable d'imaginer d'après ses propres recherches cette théorie unique, si difficile et si compliquée, que nous savons par Oliva avoir appartenue en propre à Valera, un demi-siècle plus tôt.

J'ai bon espoir que si l'on fouille bien les archives des jésuites à Lima et à La Paz, on finira par découvrir le manuscrit du Vocabu-

laire historique de Valera ; mais en attendant, nous aurons la consolation de le lire quelque peu abrégé et altéré, dans les soi-disant *Mémoires* de son plagiaire Montesinos, quoiqu'il faille le consulter avec les plus grandes précautions. Il copie mal le texte primitif, mais le fond est dû au plus respectable des historiens de l'ancien Pérou, et sa théorie mérite une étude très approfondie, comme provenant de la source la plus authentique et autorisée. On n'a plus le droit de la qualifier de rêve, comme quand on la croyait l'œuvre du fameux Montesinos ; bien au contraire, cette théorie est la seule d'accord avec les monuments et avec les dernières recherches des archéologues, tout en s'écartant de la banalité et de la routine des autres chroniqueurs incasiques. Je crois que Valera a pu et dû se tromper sur quelques points secondaires, comme la durée de la dynastie des Incas, etc. ; mais le *fond* de sa théorie est celui qui s'approche le plus de la vérité historique. Si quelqu'un s'est trompé ce seraient les Quipocamayos de chaque province, qui lui ont tout dicté, comme il le dit dans son troisième ouvrage.

III

J'ai déjà tenu ma promesse de vous faire connaître où se trouvent aujourd'hui les deux principaux ouvrages de Valera, et je crois vous avoir prouvé, qu'en attendant qu'on trouve les originaux, il est possible de les consulter dans les livres de ses plagiaires, Garcilasso et Montesinos. Il nous faut maintenant trouver le traité intitulé : *Les Indiens du Pérou et leurs mœurs*, ainsi cité par Léon Pinelo en 1629, qui le croit perdu à Cadix d'après Garcilasso.

Ici le problème est différent. Il ne s'agit plus de lire entre les lignes d'un plagiaire cet autre écrit de Valera, trop oublié par tout le monde, quoique son titre figure depuis 1629 dans la Bibliothèque si connue de Pinelo. Pas plus que les autres, ce livre n'a été détruit à Cadix, car il existe actuellement, quoique incomplet ; mais il ne sera pas difficile de retrouver la première partie qui manque. La seconde est assez étendue et extrêmement intéressante. Elle nous donne sur les Indiens, leur religion et leurs lois, des renseignements inédits que nous chercherions en vain ailleurs. La théorie mentionnée dans le Vocabulaire et dans Montesinos y est

clairement confirmée, etc. Grand dommage que nous nous trouvions en présence d'un manuscrit anonyme! Il s'agit donc d'en découvrir l'auteur, et je vais vous prouver, de manière incontestable, que c'est le même traité de Valera, dont nous parlent Pinelo et Nicolas Antonio, et intitulé: « *Sur les Indiens du Pérou, leurs mœurs, coutumes et pacification.* »

Le manuscrit, autographe probablement, est à la Bibliothèque nationale de Madrid qui l'acheta aux héritiers de l'érudit allemand bien connu, M. Bohl de Faber, consul à Cadix, où Valera est mort vers 1598. M. Jimenez de la Espada l'a publié en 1879, pp. 136 à 227 de ses *Trois Relations d'antiquités péruviennes*, le croyant complet, sous le titre de : *Rélation des anciennes mœurs des indigènes du Pérou. Anonyme* (*sic*). On l'appelle tout court, en le citant : *La rélation anonyme.*

Quoique j'aie eu quelques démêlés avec ce savant américaniste, à propos de ma découverte en 1873 de la 2me Partie de la Chronique de Cieza, je tiens à reconnaître les grands services qu'il a rendus aux études péruviennes. Mais il faut avouer que cette fois son ordinaire flair d'érudit lui a fait défaut, et il n'a pas pu, malgré toutes ses recherches, découvrir l'auteur de la Relation éditée par lui comme anonyme. Tout ce qu'il a pu trouver, c'est que l'auteur devait être un *jésuite*, parce qu'il y parle de *notre Compagnie*, et il pense qu'il a dû écrire après 1616, date qu'il attribue à la fondation à Lima du faubourg isolé des Indiens, appelé le *Cercado*, c'est-à-dire l'enclos, l'enceinte.

Cette malheureuse date de 1616, qui obsédait l'esprit de M. de la Espada, l'a complètement dépisté, et lui a fait conclure que l'inconnu jésuite devait écrire au XVIIe siècle. Cela pourrait être vrai si notre auteur parlait de la fondation *au* Cercado du *Collège* de Santa-Cruz, destiné aux enfants des Caciques, qui eut lieu en effet en 1616 ; mais dans le passage cité on parle uniquement de la fondation du village du Cercado lui-même, qu'on isola par un mur du reste de la ville, et que le vice-roi Toledo plaça depuis 1570 (quarante-six ans plus tôt) sous la direction des jésuites. Justement l'auteur n'y mentionne même pas le dit Collège, parce qu'il écrit après 1570 et bien avant 1616. Le P. Valera a dû sûrement demeurer au Cercado, comme interprète et cathéchiste des Indiens, avant son départ pour le Cuzco avec la même mission en 1571.

De l'examen très minutieux que j'ai fait de cet écrit, il résulte évidemment : que nous sommes en possession de toute la ***deuxième partie*** de l'ouvrage de Valera, dont le titre complet nous a été donné par Pinelo en 1629, et qui correspond comme telle à celui qu'Espada a publié comme complet. S'il l'était, en effet, il aurait un préambule, plus ou moins long, avant d'entrer en matière, comme c'était l'habitude, et ne commencerait pas à la première ligne, au-dessous du titre : ***Des anciennes mœurs des habitants du Pérou***, et du sous-titre : ***Sur la Religion***, de la manière que voici : « Ils (?) crurent (les Indiens, dont il a parlé) et dirent que le monde, le ciel et la terre, et le soleil et la lune avaient été créés, etc. » C'est le langage de celui qui continue un écrit ; mais non celui qu'on emploie au premier chapitre d'un livre ou dans la préface. La partie publiée contient 90 pages et est complète, comme ***deuxième***, mais suppose la ***première***, que nous savions d'avance devoir s'occuper des ***Indiens en général***. Cela même nous fournit un argument assez fort pour être sûrs que nous possédons aujourd'hui, sinon le tout, au moins la deuxième partie complète du précieux traité de Valera, qui portait le même titre. Mais nous avons bien d'autres preuves concluantes, que nous allons résumer, et qui convaincront les plus sceptiques.

L'auteur parle toujours comme Péruvien, défend les Indiens et blâme les conquérants. Dans chaque matière il semble maître de son sujet et donne des renseignements nouveaux, corroborés par des notes et citations d'ouvrages péruviens du XVIe siècle, dont on n'avait presque pas connaissance. En même temps, il cite les ***quipos*** de chaque province, comme quelqu'un qui les a consultés ; enfin, dans la note au bas de la page 143, il mentionne un manuscrit « donné par le conquérant Francisco Chaves à son parent et ami ***Luis Valera*** », précisément le frère ou cousin d'Alonso, père de notre jésuite, d'après Garcilasso. Il cite aussi le P. Jean Montoya, collègue de Valera au Cuzco, qui écrivit quelques observations sur la langue quéchua. Qui a pu écrire tout cela sinon le P. Valera ?

Rapprochons à présent quelques passages de ce récit anonyme de quelques autres de Valera, cités par Garcilasso et Oliva, ou copiés par Montesinos : l'identité est complète et frappante.

Notre auteur ne manque aucune occasion de réfuter le célèbre

licencié Polo de Ondegardo, qu'il appelle Polo tout court, et qui écrivit beaucoup sur les Indiens, par ordre des vice-rois, de 1555 à 75 environ. Il le blâme fortement pour avoir soutenu que les Incas autorisaient les sacrifices humains, et ajoute (p. 142) comme il « était lettré et fut le premier qui en parla, les autres Docteurs l'ont imité ». Chez Garcilasso nous trouvons que le P. Valera parle dans le même sens, et finit avec ces mots : « comme a prétendu Polo et ceux qui l'ont suivi » (p. 9). Le P. Valera se trouve presque seul à défendre cette opinion contre les sacrifices humains, et quand nous la voyons si chaudement défendue et avec les mêmes mots par cet auteur anonyme du XVIe siècle, nous avons le droit de dire qu'il s'appelle Blas Valera.

L'anonyme nous parle aussi de *Pacari Manco* et du *septième Pachacuti*, seigneur de Pacari Tampu, qui restaura l'empire déchu du Cuzco, ainsi que du *neuvième et dernier*, père de l'Inca Yupanqui, alors que, à l'exception de Montesinos, tous les auteurs nous parlent d'un seul et non de *neuf* Pachacutis. Cela nous rappelle les longues séries de rois du Vocabulaire de Valera et de son copiste le soi-disant auteur des *Mémoires historiques* du Pérou. Pour mettre encore le cachet de son authenticité, l'auteur fait allusion à *plus* de 2.000 ans de civilisation avant la Conquête (p. 210), et vous vous rappelez le 39e roi du Vocabulaire, *Capac Raimi Amauta*, qui régna, selon Valera, 40 ans avant le Christ et pendant le 4e soleil.

Parlant, à la p. 212, de la conversion des Péruviens; il dit quelques mots sur les ravages qu'avait déjà faits la Réforme au nord de l'Europe et même en Italie et en Espagne, en de tels termes, qu'on voit qu'il écrit dans ce dernier pays, quoique Péruvien (p. 212). Nous savons d'ailleurs, par un autre passage (p. 226), que l'auteur anonyme écrit plus de douze ans après les missions que firent les Jésuites à Chachapoyas, lesquelles, d'après le P. Oliva, eurent lieu en 1578, ce qui nous ramène au courant de 1591 environ. Or, nous savons, par Garcilasso, que Valera arriva à Cadix à cette même date. Il est donc évident qu'aucun autre que Valera ne peut être l'auteur de la *Relaciòn anònima*, publiée par Jimenez de la Espada en 1879. Les sources inédites de l'auteur anonyme, et aujourd'hui perdues, se trouvent *uniquement* dans un passage du jésuite, cité au chapitre XXIII du deuxième volume de l'Inca,

où on lit les noms de : Falcon, Jofré, Molina, etc. Ceci rend la démonstration incontestable.

Je crois avoir fait la preuve de ma triple thèse, et j'ose espérer que vous êtes persuadés comme moi, que j'ai retrouvé, par un procédé de simple critique, une bonne partie des trois ouvrages de Valera, puisque je vous ai montré que la légende de leur destruction en 1596 avait été inventée par un de ses plagiaires, et était devenue article de foi pour tous. Nous savons enfin, en attendant qu'on découvre les manuscrits originaux, qu'il faut chercher partout, que nous pouvons consulter ce qu'il en reste chez Garcilasso et Montesinos et dans le Récit, dit anonyme, par M. J. de la Espada.

La première source et la plus authentique des traditions du Pérou primitif est retrouvée, et il s'agit à présent de l'étudier et de chercher ce qui nous manque. Nous sommes forcés désormais d'étudier cette histoire sous un nouveau point de vue, une fois qu'il est pleinement prouvé que la théorie dont les esprits routiniers se moquaient, la croyant invention de Montesinos, est réellement du si respectable métis Blaise Valera, qui n'est à son tour que le porte-parole des *Quipocamayos* ou archivistes des Incas.

Ce que je viens de résumer pour notre Société, au courant de la plume, a été dit avec plus de détails dans un article envoyé il y a deux mois à la *Revue historique* de l'Institut de Lima. J'y renvoie les personnes qui s'intéressent aux problèmes, encore si négligés, de l'histoire de ce Pérou, dont la civilisation est aussi ancienne que celle de l'Égypte, à en croire le plus documenté de ses primitifs historiens[1].

Paris, novembre 1907.

1. V. *Revista Histórica*, t. II, p. 180-199, Lima, 1907

LA HACHE D'ANTOINE DE JUSSIEU
(1723)

PAR LE Dr E.-T. HAMY
Président de la Société.

J'ai été le premier, si je ne me trompe, à signaler, il y a trente-huit années [1], le rôle, particulièrement important, joué dans l'histoire de nos études par le célèbre mémoire lu à l'Académie des Sciences, le 27 février 1723 [2].

Ce mémoire de Jussieu l'Ancien a créé en quelques pages toute une science nouvelle, en modifiant complètement les idées courantes sur les *pierres* dites *figurées*, que les plus avancés entre les naturalistes considéraient encore comme des pierres naturelles « dont le caractère est d'être figurées ou en coin ou en fer de flèche, de la même manière que la figure ovale, la cylindrique, la prismatique et l'orbiculaire sont celles des Cailloux du Médoc, de l'Émeraude, de quelques Cristaux et de l'Échinite ».

Non seulement Jussieu s'est refusé à voir là des *jeux de la nature*, mais encore il a voulu montrer « qu'un peu d'attention à deux ou trois espèces de pierre, qui nous viennent, les unes des Isles d'Amérique et les autres du Canada », est capable de nous détromper de tous nos anciens préjugés.

« Les sauvages de ces pays-là, dit-il, se servent à différents usages de pierres à peu près semblables » aux prétendues pierres de foudre. Ils les ont taillées « avec une patience infinie », ils les ont polies par le frottement contre d'autres pierres...

La figure de hache et celle de coin qu'ils ont données à certains objets « que nous avons tirés d'eux » nous marque assez, continue-t-il, « qu'ils les ont taillées pour le premier de ces usages et celle

1. E.-T. Hamy, *Précis de paléontologie humaine.* Paris, 1870, 1 vol. in-8°, p. 22.
2. *De l'origine et des usages de la pierre de foudre* (*Hist. Acad. Sc., pour 1723, avec les Mém. de Math. et de Phys...* (Paris, Impr. Roy., 1725, in-4°, *Mém.*, p. 6-9).

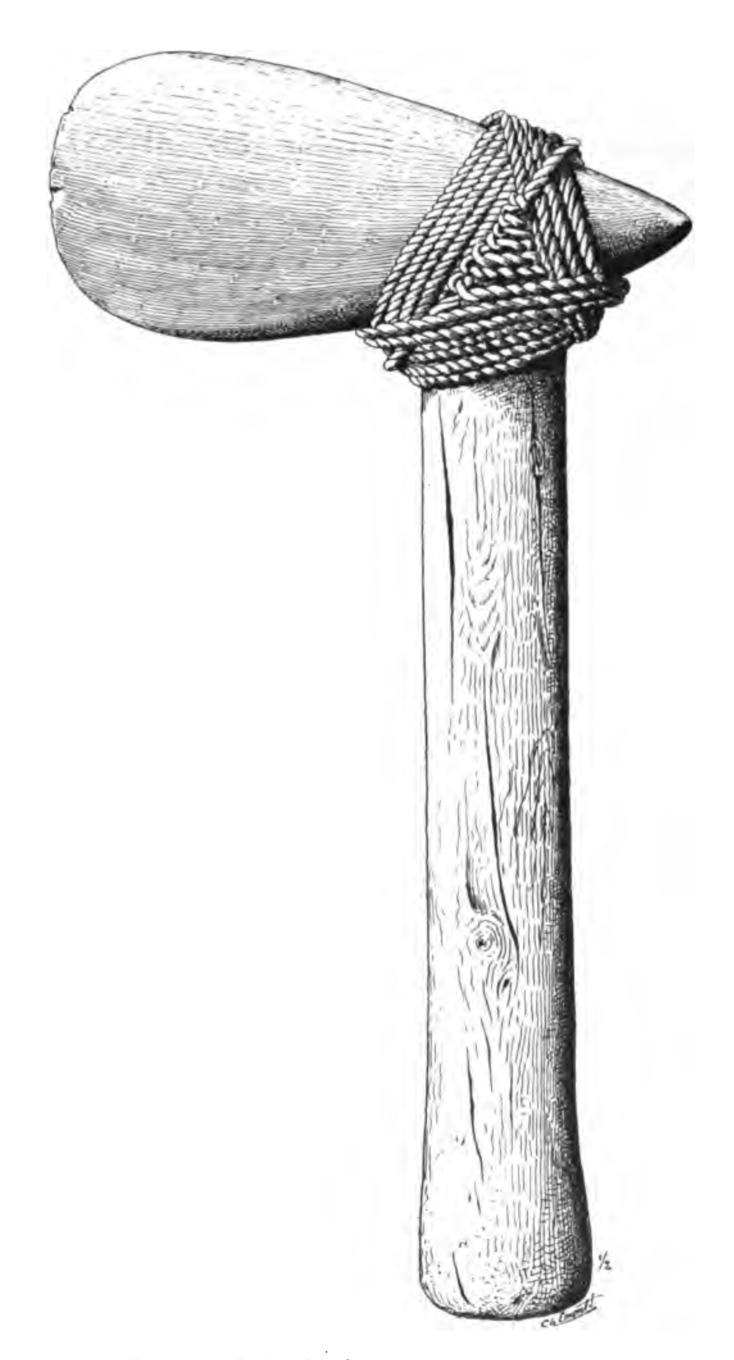


Fig. 1. — La hache de Jussieu (1/2 gr. nat.).

de pointe qu'ils ont donnée à quelques pierres à feu que nous voyons adroitement entées sur l'extrémité de certains bois menus et longs, nous font assez connoître qu'ils s'en servent comme de flèches. » Et il présente à l'Académie une pièce originale de chacune des trois espèces qu'il a distinguées, hache, coin et flèche, et qu'il compare à leurs similaires d'Europe.

Je ne veux parler ici que de la première de ces espèces, la hache *tirée des Caraïbes*.

Jussieu n'a malheureusement ni décrit ni mesuré cette *pièce historique*, et nous serions condamnés à n'en savoir jamais rien de précis si la Relation trimestrielle des Travaux de l'Académie des Sciences insérée, conformément aux règles en usage, dans les procès-verbaux de l'Académie des Inscriptions, ne se montrait plus explicite que le mémoire même de Jussieu et le pompeux commentaire qu'en a donné le Secrétaire perpétuel dans l'*Histoire de l'Académie des Sciences*.

L'abbé Terrasson, auteur de cette analyse, s'était tout particulièrement intéressé aux faits exposés par Jussieu ; il avait examiné de près les pièces montrées à l'Académie et il nous apprend que « pour autoriser sa pensée », son illustre confrère a présenté à la Compagnie « une hache de pierre de la largeur de deux paumes de la main avec la coignée de la même pièce, apportée des Caraibes », ou, si l'on aime mieux, une hache, adaptée d'une certaine façon à un manche et dont la pierre mesurait deux palmes ou quelque chose comme 17 centimètres.

Ces indications avaient échappé à tout le monde. Elles m'ont fourni, si vagues qu'elles fussent encore, des bases pour une diagnose demeurée jusque-là tout à fait impraticable.

Voici les faits :

J'avais nombre de fois manié et remanié au Musée d'Ethnographie une certaine hache, singulièrement emmanchée, semblable par sa nature minéralogique, son travail, ses dimensions relatives, ses formes générales, au plus grand nombre de celles que l'on recueille en si grand nombre dans les Grandes Antilles, à Porto Rico, par exemple [1].

1. Il résulte de la distribution, à la surface des Antilles, de ces haches ou *celtes* à section ovale et à crosse conique, que ces instruments de pierre, réputés autrefois

Elle nous venait de Bertin, ce collectionneur intelligent et zélé, auquel on doit la conservation de tant de précieux documents sauvés par lui d'une destruction certaine[1]. La hache est du type dit *celt à section ovale et à crosse conique* (Evans). Elle est parfaitement polie, et on l'a fixée par un procédé, dont je ne connais pas d'autre exemple, à un manche cylindrique, lisse, façonné d'un bois jaune très résistant, long de 26 cent., épais de 4 environ. Cette pierre polie est, en effet, appliquée sur le bout supérieur, légèrement excavé, du manche en question, par l'un de ses côtés et attachée dans cette attitude verticale par une triple ligature artistiquement enroulée. Il est manifeste que semblable jointure n'est pas faite pour résister à un usage journalier, si l'instrument est vraiment une hache ou une cognée. Aussi l'ai-je plutôt considéré comme une sorte de hache de cérémonie, de hache-sceptre telle que les Antilliens en connaissaient bien d'autres[2]. Or, j'ai trouvé dans la collection Guesde[3] une pièce dont on voit ci-contre la figure et qui montre un manche de pierre, court, conique, terminé à la base par une sorte de torsade de trois tours, portant à son sommet, étalé et aplati, une rainure qui paraît bien correspondre à l'insertion perpendiculaire d'une pierre polie, analogue à celle de la Collection Bertin, fixée par les ligatures transverses équidistantes dont on voit, profondément creusées sur la pièce,

caraïbes (et Jussieu commet cette erreur), se rencontrent infiniment plus nombreux en dehors de la *zone caraïbe* que dans l'aire d'habitat des peuples de ce nom à l'époque pré-colombienne (cf. E.-T. Hamy, *Congr. internat. d'Anthrop. et d'Arch. préhist.* Session de Monaco, t. II, p. 160, etc.).

1. La collection Bertin a été dispersée sous le marteau du commissaire-priseur, M. Henri Lechat, le 4 mars 1887.

2. Cf. E.-T. Hamy, *Note sur des sceptres de pierre en forme de haches emmanchées usitées chez les anciens habitants des Antilles* (*Congr. internat. d'Anthr. et d'Arch. préhist.* Monaco, 1906, t. II, p. 153.

3. Cf. Otis T. Mason *de The Guest Collection of Antiquities in Pointe-à-Pitre, Guadeloupe, West Indies* (*Smithon Rep. for 1884*). Washington Goven-Point Off., 1885, in-8°, p. 815). — M. Otis T. Mason qui n'a décrit, lui aussi, les objets de la collection Guesde que d'après l'album d'aquarelles offert par cet archéologue à l'Institution Smithsonienne, avait sous les yeux un autre aspect de l'emmanchage en question vu par-dessous et c'était bien difficile qu'il pût en saisir la destination. Aussi l'a-t-il simplement définie *An ornemental piece* et pris le trou qu'on y voit pour un trou de suspension. Il y en a aussi un autre spécimen dans l'American Museum de New-York.

les rainures d'application. Un trou basilaire semble avoir été ménagé pour fixer, avec un serre-nœud, la ligature après la pose.

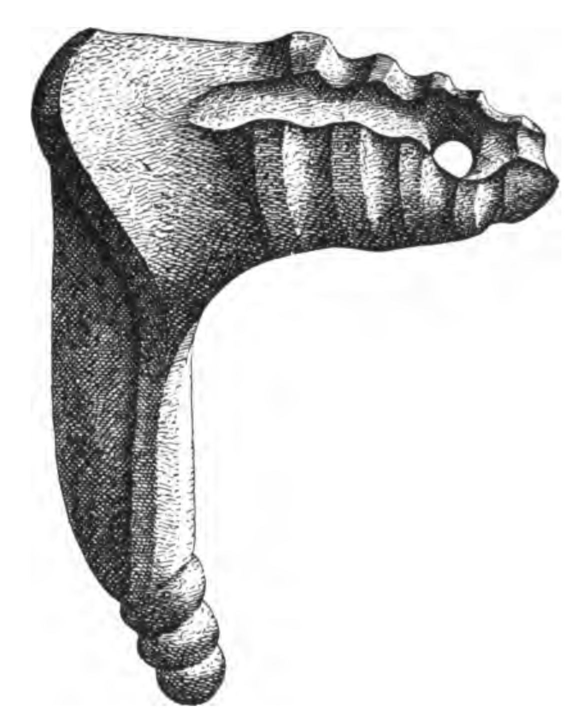
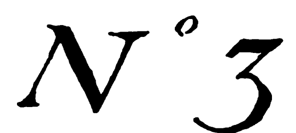


FIG. 2. — Manche de hache, en pierre (Porto-Rico [1]). (Collection GUESDE).

Je reviens, après ce détour, à notre hache de Bertin pour y relever certaines particularités signalétiques et notamment la pré-



sence d'une lettre et d'un chiffre (*N° 3*), hauts de 11 à 12 millimètres, que j'ai fini par découvrir sur une des faces de notre pierre, lettre et chiffre que les spécialistes s'accordent à faire remonter au milieu du XVIII[e] siècle.

1. M. Otis T. Mason a lu Ponto Diego !

En résumé la longueur de notre hache mesure exactement 172 millimètres, les deux palmes de Terrasson; elle est accompagnée de sa çognée, comme le veut le texte du même observateur. Son type est antillien, le numéro qu'elle porte a été inscrit par un contemporain de Jussieu. Ne suis-je pas autorisé, dès lors, à considérer cette pièce unique qu'un heureux hasard avait fait retrouver par Bertin, comme celle-là même dont l'illustre Antoine de Jussieu s'est servi en 1723 pour démontrer à l'Académie la thèse scientifique, qui, en anéantissant une doctrine surannée, est venue lui substituer pour le plus grand bien de la science, une méthode nouvelle d'où est sortie peu à peu toute l'ethnographie comparée.

LES COLLECTIONS
ANTHROPOLOGIQUES ÉQUATORIENNES
DU Dr RIVET

Par le Dr R. VERNEAU

Le Dr Rivet, médecin de la Mission géodésique chargée par le Gouvernement français de mesurer l'arc du méridien de Quito, a mis à profit son séjour en Équateur pour recueillir de précieuses collections d'histoire naturelle et pour réunir des documents du plus haut intérêt sur les populations anciennes et modernes de cette contrée. A son retour, notre laborieux confrère, qui est devenu notre collègue à la Société des Américanistes de Paris, a exposé une partie de ses collections dans deux salles des galeries de zoologie du Muséum, où il a été facile d'en apprécier la valeur. Cette exposition a été ouverte le 18 avril dernier, en présence de M. Bayet, directeur de l'Enseignement supérieur, qui représentait le Ministre de l'Instruction publique, d'une foule de notabilités scientifiques et de la plupart des officiers de la mission avec leur chef, M. le colonel Bourgeois.

Renseigné à l'avance par les hommes les plus compétents sur l'importance des récoltes du Dr Rivet, le Ministre avait chargé son représentant de remettre au zélé et sympathique explorateur les palmes de l'Instruction publique. Mais cette récompense, si flatteuse qu'elle fût, n'était guère en rapport avec les services rendus à la science par le voyageur; et, déférant au vœu de tous, le Gouvernement de la République n'hésitait pas, quelques semaines plus tard, à décerner au Dr Rivet la croix de la Légion d'honneur. Nous sommes persuadés qu'il n'est pas un de ceux qui s'intéressent au passé de l'Amérique qui n'ait applaudi à cette décision.

Nous ne saurions songer, même en nous en tenant à ce qui se

rapporte à l'homme seul, à donner en quelques lignes une idée de l'intérêt qu'offrent les récoltes du Dr Rivet.

C'est presque exclusivement sur les hauts plateaux de la région interandine que notre savant collègue a fait porter ses recherches. Il est à peu près superflu de dire que cette région était la moins connue de toutes et que, par suite, les très nombreux documents rapportés par l'explorateur sont, pour nous, des documents hors ligne.

En premier lieu, nous signalerons une série d'ossements humains, qui ne comprend pas moins de 350 crânes et 400 os longs environ. Trois crânes seulement proviennent d'Indiens modernes; tous les autres remontent à une époque antérieure à la conquête. Il en est même un nombre très important (138 crânes) qui paraissent dater d'une époque vraiment ancienne, à en juger par la céramique grossière qui les accompagnait et dont nous dirons quelques mots plus loin; ce sont ceux qui ont été recueillis dans l'abri sous roche de Paltacalo, que le Dr Rivet a complètement et soigneusement fouillé.

Un examen, même rapide, des têtes humaines révèle, parmi les anciens Indiens des hauts plateaux de l'Équateur, l'existence de types ethniques bien distincts. L'un de ces types est caractérisé par un crâne peu volumineux, allongé d'avant en arrière (dolichocéphale ou sous-dolichocéphale), élargi au niveau des bosses pariétales; le front, au contraire, se fait remarquer par son étroitesse, que compense, dans une certaine mesure, un beau développement vertical. Les crânes offrant ces caractères paraissent fréquents dans la collection du Dr Rivet, et ils rappellent d'une façon frappante un type qui était autrefois très répandu au Pérou et en Bolivie.

Un deuxième élément ethnique, à crâne petit, comme le précédent, s'en distingue par le raccourcissement très notable de sa boîte encéphalique, par l'élargissement de son front et par son ossature plus grossière; il paraît intimement apparenté aux anciens Yuncas de Trujillo.

La découverte, dans la région interandine de l'Équateur, de deux types céphaliques qui ont été rencontrés dans tout le Pérou et sur les hauts plateaux de Bolivie, autorise à croire que les mêmes tribus s'étaient répandues depuis la côte du Pacifique jusque sur les sommets de la Cordillère, et depuis l'équateur jusqu'à 15° au

moins de latitude sud. C'est ce que confirme l'examen d'une momie et de crânes déformés qui font partie de la collection de notre sympathique collègue. La momie, par sa petite taille, par sa déformation céphalique et par son attitude accroupie, fait songer de suite à certaines pièces qui proviennent soit de vieilles sépultures péruviennes soit de *chulpas* de la Bolivie. Quant aux crânes artificiellement déformés, ils reproduisent des formes maintes fois signalées en Bolivie et au Pérou. Nous verrons dans un instant que l'étude des produits industriels justifie ces premiers rapprochements.

En dehors des deux types céphaliques ci-dessus mentionnés, il en existe un troisième qui, à mon sens, offre un intérêt tout spécial. Le crâne est remarquable par son ossature robuste et grossière, par son grand développement vertical au niveau du vertex, par son front assez fuyant et par un changement relativement brusque de la direction de la courbe antéro-postérieure dans la région pariéto-occipitale. Par suite de cette brièveté relative en arrière et de sa hauteur insolite, la tête semble parfois courte au premier abord, mais ce n'est qu'une illusion d'optique. La face est caractérisée par son aspect massif, par ses volumineuses arcades sourcilières, par ses pommettes fortes et saillantes, par sa puissante mandibule et par un prognathisme assez accentué. Ce type a déjà été rencontré au Pérou, en Bolivie et en Patagonie, dans des sépultures anciennes; il se retrouve chez les Botocudos actuels. Avec A. de Quatrefages, je n'ai pas hésité à le rattacher à la vieille race de Lagoa-Santa, qui, de plus en plus, paraît avoir formé le substratum ethnique d'une grande partie de l'Amérique du Sud. Il appartient au Dr Rivet de nous dire, après avoir étudié en détail ses collections, si ma première impression est fondée.

Ce qu'il a bien voulu m'apprendre, c'est que les vieux Indiens des hauts plateaux de l'Équateur étaient de petite taille. Les hommes ne dépassaient pas, en moyenne, 1m 57, et la stature moyenne des femmes tombait à 1m 45. Cet abaissement notable de la taille peut être simplement le résultat de l'altitude, car l'être humain, comme les autres animaux et comme les végétaux, voit sa stature diminuer lorsqu'il vit sur des sommets élevés.

Les montagnards de la région interandine n'étaient pas des individus fortement musclés ; les attaches des tendons sont peu pro-

noncées sur leurs ossements. Ils présentaient avec une rare fréquence (42,9 %) la perforation olécranienne de l'humérus, et leur tibia était platycnémique dans plus du tiers des cas (34 %) ; c'est ce qui résulte des statistiques de mon confrère.

L'industrie des vieux Indiens de l'Équateur dénote une civilisation déjà avancée. Certes, ils employaient volontiers la pierre pour fabriquer des armes et des outils, mais ils connaissaient aussi l'usage des métaux, qui leur servaient à faire des instruments multiples et des objets de parure.

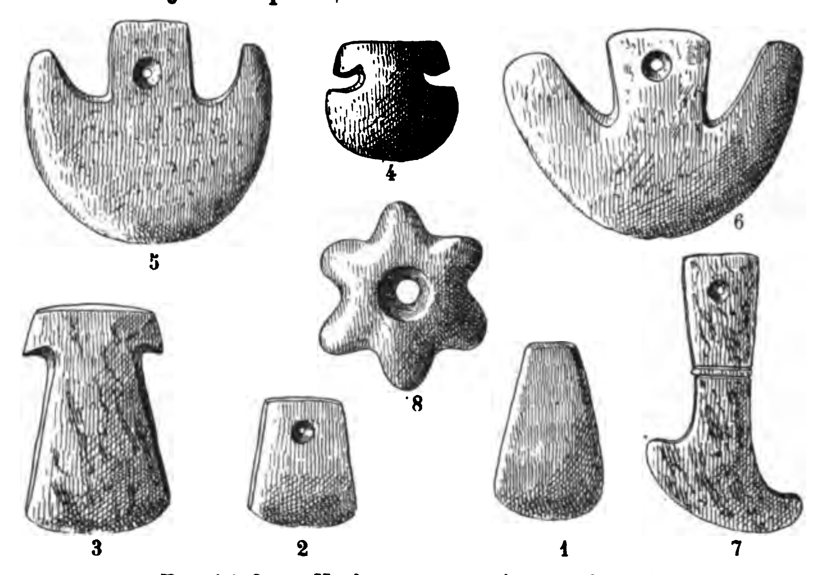


FIG. 1 à 8. — Haches et casse-tête en pierre [1].

Les objets en pierre comprennent des haches, des casse-tête, des plats ou mortiers munis de pieds, des statuettes, des pendeloques, des grains de colliers, etc.

Parmi les haches, il en est qui sont identiques à celles de nos stations néolithiques d'Europe (fig. 1) ; quelques-unes étaient percées d'un trou trop petit pour recevoir un manche et destiné, selon toute apparence, à introduire une ligature pour fixer l'outil (fig. 2). A côté de ces haches à facies européen, il en existe un grand nombre qui offrent des caractères tout spéciaux : elles pré-

1. Tous les clichés qui illustrent cette notice ont été mis gracieusement à notre disposition par « L'Anthropologie ».

sentent parfois une gorge profonde, ou bien un talon court ou allongé, tantôt plus large, tantôt plus étroit que le tranchant. Celui-ci est quelquefois à peu près rectiligne (fig. 3), mais habituellement il est recourbé et il arrive, dans certains cas, à dépasser la moitié d'un cercle (fig. 5). Il n'est pas rare de le voir se prolonger sous forme d'ailerons de chaque côté du pédoncule (fig. 6). Dans d'autres instruments, c'est, au contraire, le talon qui est muni de prolongements latéraux, assez courts, dans le but évident de permettre d'assujettir l'outil sur son emmanchure au moyen d'une cordelette ou d'une lanière (fig. 3 et 4). Ces prolongements latéraux n'existent pas lorsque le talon est percé d'un trou.

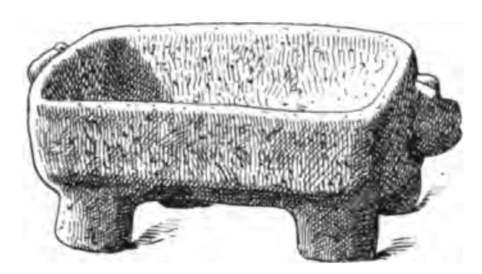


Fig. 9. — Grand plat en roche volcanique, avec sculpture en haut relief à chaque extrémité.

Deux haches en pierre méritent une mention spéciale. L'une se compose d'un long pédoncule perforé vers son sommet et d'un tranchant oblique par rapport au talon (fig. 7). Au milieu de celui-ci, se voient plusieurs petits bourrelets circulaires en relief, qui simulent une cordelette. L'autre, également munie d'un grand talon percé d'un trou, présente un long tranchant courbe qui déborde considérablement, mais d'une manière inégale, le pédoncule de chaque côté. Cet outil rappelle d'assez près le marteau de nos couvreurs.

Les casse-tête étoilés (fig. 8), percés d'un large trou au centre, portent, sur leur pourtour, des pointes qui sont au nombre de cinq, six ou sept.

La plupart des haches bizarres dont je viens de dire deux mots, et les casse-tête étoilés en pierre, ne sont pas l'apanage exclusif de la région équatorienne interandine; on en a rencontré de similaires, sinon d'identiques, dans le Haut et le Bas-Pérou.

En revanche, c'est vers le Nord que nous reportent les espèces de grands plats, mortiers ou sièges, de forme rectangulaire (fig. 9), taillés, ainsi que les quatre pieds qui les supportent, dans un bloc de roche volcanique. Ils sont ornés, sur les côtés, de têtes d'animaux en haut relief, tout comme les nombreux objets similaires découverts à Costa Rica.

Quatre objets en pierre méritent une mention spéciale. Deux d'entre eux, taillés dans une roche verdâtre qui a l'aspect de la jadéite, affectent la forme de parallélipipèdes rectangles et sont soigneusement polis sur toutes les faces. L'un est percé de six petits trous disposés sur une ligne unique ; l'autre porte deux rangées de trous semblables, au nombre de six également pour chaque rangée. Ils rappellent nos filières en métal.

Les deux autres objets sont des plaquettes minces, polies avec soin et offrant la forme de larges haches triangulaires à bords curvilignes ; mais ces bords sont d'épaisseur à peu près égale et aucun ne peut être regardé comme un tranchant. Un petit trou, pratiqué vers le sommet du triangle, permettait de suspendre ces pièces. Faut-il y voir de volumineuses pendeloques ou des miroirs ? Le Dr Rivet penche vers cette dernière interprétation.

A signaler encore une fort belle pointe en obsidienne découverte à El Angel. C'est la seule pièce en obsidienne qu'ait rapportée l'explorateur.

Des roches, de couleurs variées, ont servi aux anciens Indiens de l'Équateur à fabriquer des grains de colliers et des pendeloques. Ils arrivaient à percer des roches très dures, comme le quartz ou certaines pierres vertes qui ont l'aspect de la jadéite ; parfois même, ils les gravaient ou les sculptaient. Ainsi, un petit disque parfaitement poli, porte une gravure dans laquelle il est facile de reconnaître un personnage humain. Une roche verte, fort compacte, est sculptée en forme de tête surmontée d'un casque. Beaucoup de fragments ont été transformés en petites statuettes d'apparence caricaturale, avec de gros yeux et un nez pointu qui ressemble à un bec d'oiseau. Il faut sans doute y voir des idoles, de même qu'on est tenté de regarder comme une divinité une grande pierre très grossièrement sculptée, sur laquelle on remarque un nez long et droit, des yeux elliptiques, une bouche minuscule, des seins et

des organes génitaux féminins parfaitement reconnaissables (fig. 10). Cette figure rappelle singulièrement les divinités féminines sculptées sur certains de nos dolmens ou sur les parois des grottes néolithiques de la Marne. Je ne crois pas qu'on ait rien signalé jusqu'ici de semblable en Amérique.

Un petit vase en pierre représente un animal. Il ressemble d'assez près à certains vases zoomorphes en pierre ou en terre cuite rencontrés au Pérou.

Très fréquemment les petites idoles que je viens de signaler étaient fabriquées en corne ; parfois elles étaient en argile.

D'ailleurs, les vieux habitants de l'Équateur travaillaient fort habilement la terre : ils faisaient subir à leurs poteries une cuisson très satisfaisante et les décoraient avec goût. Cependant, dans l'abri sous roche de Paltacalo, le Dr Rivet n'a rencontré que des vases sans anses, sans décor (fig. 11), mais qui offrent, néanmoins, des formes assez régulières; ils ressemblent beaucoup à certaines poteries de l'Amérique centrale.

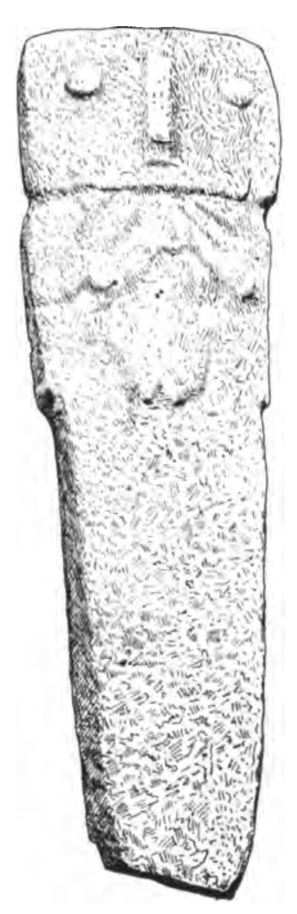


Fig. 10.
Grande idole en pierre.

En revanche, dans presque toutes les autres stations, il a recueilli des céramiques tout à fait remarquables dont je ne puis signaler que quelques-unes. Parmi elles, il s'en trouve qui nous reportent aussi vers le centre du Nouveau Monde. Tels sont des vases en forme de marmites, montés sur trois longs pieds minces et creux (fig. 12), renfermant parfois, à l'intérieur, des billes d'argile qui forment grelots. Nous connaissons de nombreux vases identiques provenant du Costa-Rica. Certaines conques en terre cuite, communes dans la collection du Dr Rivet, sont souvent décorées de lignes peintes, de stries en creux ou en relief, de dessins variés ; l'une est ornée d'une tête humaine et toutes sont percées d'un trou

de suspension. Elles ressemblent parfaitement à des coquilles marines, et, en dehors du trou de suspension que j'ai mentionné,



Fig. 11.
Vase grossier en argile de l'abri sous roche de Paltacalo.



Fig. 12.
Vase en terre cuite, à longs pieds creux.

elles offrent parfois d'autres trous destinés incontestablement à moduler les sons. Il existe de véritables ocarinas en argile, dont l'un porte deux dessins rouges au trait, qui pourraient bien figurer le puma. Des conques analogues ont été découvertes à Moche et dans quelques autres localités péruviennes. A la vue de ces instruments, M. Erlan Nordenskiöld s'est rappelé les objets identiques que l'on rencontre en quantité dans le Centre-Amérique. On en arrive naturellement à se demander si le premier centre de fabrication des instruments dont il s'agit ne doit pas être cherché dans la direction du Nord ; et cette question s'impose d'autant plus, que, dans le sud de l'Équateur, le nombre des conques similaires paraît diminuer progressivement.



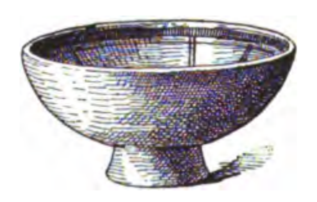


Fig. 13.
Coupe en terre cuite, décorée de peintures à l'intérieur.

De jolies coupes à pieds creux, qui renferme souvent une bille d'argile, nous reporteraient vers un pays encore plus septentrional. Elles sont décorées, à l'intérieur, de dessins fort artistiques, peints en rouge,

en brun et en noir (fig. 13). Le Musée d'ethnographie du Trocadéro possède des coupes offrant le même décor et qui proviennent de Cholula (Mexique). Toutefois, je ne voudrais pas exagérer les



Fig. 14 à 18. — Poteries à facies péruvien.

ressemblances, car toutes les coupes mexicaines qui existent dans nos collections sont munies de trois pieds.

Dans la série de poteries de M. Rivet, on peut voir tout un ensemble de pièces qui rappellent de la façon la plus frappante la céramique de l'ancien Pérou. Je me bornerai à citer de grandes aryballes (fig. 14) ornées de dessins géométriques (triangles, carrés,

damiers, grecques, cercles, etc.), tracés en brun, en noir ou en rouge; des vases simples (fig. 15) ou doubles (fig. 16), à anses tubulées; des poteries décorées de sujets en relief (fig. 17); d'autres poteries zoomorphes ou anthropomorphes (fig. 18), ces dernières fort communes dans la collection de vases rencontrés à Paute, dans le sud de l'Équateur. Deux grands gobelets provenant de Quinjeo, localité également située dans le Sud, portent des dessins en couleur brune limités par un sillon au champlevé, et rappellent singulièrement ceux du Haut-Pérou que M. Hamy a figurés dans sa « Galerie



Fig. 19.
Vase fusiforme en terre cuite, décoré de peintures.

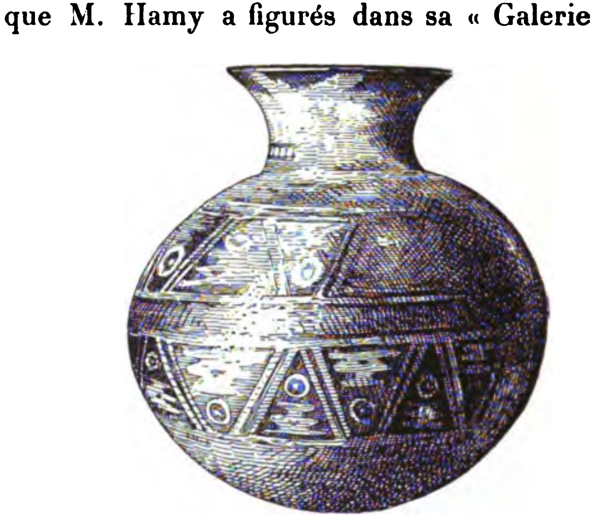


Fig. 20.
Vase sphérique en terre cuite, décoré de peintures.

américaine du Musée d'Ethnographie ».

Je pourrais encore citer, comme ayant un aspect méridional, des coupes doubles, étagées l'une sur l'autre et munies de pieds multiples.

Mais les potiers équatoriens n'ont pas toujours fait des emprunts à leurs voisins. Le Dr Rivet nous a rapporté de nombreux vases fusiformes, de grande dimension, dont le col extrêmement allongé est presque aussi large que la panse (fig. 19); ils portent des décors

géométriques, peints généralement en rouge, en brun ou en noir, et qui consistent en lignes parallèles, en chevrons, en cercles, etc. Des vases sphériques, pourvus d'un col élégamment évasé et décorés de la même façon que les précédents (fig. 20), contribuent aussi à imprimer un cachet spécial à une partie de la céramique.

Je ne parlerai pas des nombreux objets en terre cuite, de dimensions minuscules, qui paraissent des jouets d'enfants, et parmi lesquels il en est qui affectent la forme de petits gobelets terminés en bas par un petit prolongement en forme de bouchon, et qui abondaient à Inga-Pirca. Mais je ne saurais passer sous silence un très curieux vase du Napo, qui figure grossièrement un personnage humain sans bras ni jambes et qui offre l'intéressante particularité de présenter sa large ouverture à la base du personnage.



FIG. 21.
Vase anthropomorphe du Napo, avec ouverture à la base.

J'ai dit plus haut que les anciens Indiens de l'Équateur, tout en employant couramment la pierre pour fabriquer leurs instruments, connaissaient néanmoins les métaux ; j'ajouterai qu'ils les travaillaient avec une rare habileté. Celui dont ils se servaient le plus habituellement était le bronze. Ils en tiraient non seulement des armes et des outils, mais aussi de nombreux objets de parure.

Le Dr Rivet a réuni une collection extrêmement intéressante de haches en bronze. Les unes sont plates et allongées, elles ont les bords presque droits et ne portent ni douille, ni rudiments d'ailerons (fig. 22) ; elles reproduisent le type le plus archaïque de nos haches de bronze européennes. D'autres, plus courtes et plus épaisses, sont d'une facture presque aussi simple, mais elles présentent un trou pour recevoir le manche (fig. 23). Très souvent le tranchant est large, courbe et arrive à décrire un demi-cercle ; dans ce cas, le talon est percé d'un trou, parfois assez grand pour

permettre l'introduction d'un manche (fig. 24), parfois beaucoup plus petit et destiné alors à recevoir une ligature (fig. 25). Cependant, une hache à tranchant largement étalé en arc de cercle fait exception à la règle : au lieu de trou, elle présente, à l'extrémité du talon, deux longues antennes qu'on ne saurait mieux comparer qu'aux bigornes d'une enclume (fig. 26). Enfin, on voit des haches

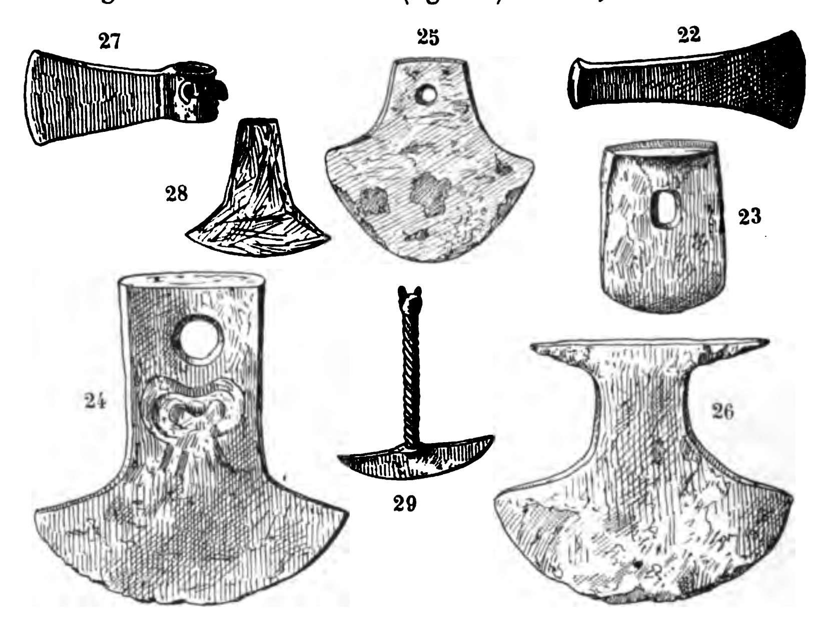


Fig. 22 à 29. — Haches, objet mince en forme de hache et tranchet en bronze.

en bronze affecter exactement la forme des cognées de nos bûcherons et munies, comme elles, d'une véritable douille perpendiculaire au grand arc de l'instrument. La douille d'un de ces outils est décorée d'une tête en relief avec nez très saillant (fig. 27).

Cette hache n'est pas la seule à porter des ornements en relief. Parmi celles à large tranchant courbe et à long pédoncule percé d'un trou, il en est plusieurs qui offrent des décors formant une légère saillie (fig. 24), et souvent en forme de grecque.

A côté des haches, il me faut mentionner des objets tout à fait curieux qui en reproduisent la figure, mais qui sont d'une telle minceur qu'on ne saurait voir en eux des outils ni des armes (fig. 28). L'un d'eux a été ajouré et doré. Il est bien difficile de dire si ce sont des monnaies ou des objets votifs.

Les tranchets en bronze sont extrêmement communs. Le tranchant, largement étalé en arc de cercle, s'accompagne parfois d'une douille destinée à l'emmanchure, mais généralement il fait corps avec un petit manche, lui-même en bronze, en forme de torsade et orné, dans certains cas, d'une tête à son extrémité (fig. 29).

Au nombre des objets en bronze, je citerai des casse-tête circulaires, des casse-tête étoilés, analogues à ceux en pierre, et un autre beau casse-tête en forme de roue dentée sur son pourtour et munie de rayons aboutissant à une douille centrale qui ne fait saillie que d'un côté. Les Indiens civilisés de l'Équateur, auxquels l'a montré le Dr Rivet, le qualifiaient de chandelier; en effet, posé à plat, il ressemble assez, avec sa douille, à un bougeoir.

Sans vouloir insister outre mesure sur les objets en bronze, j'énumérerai encore une sorte de petite cuiller à manche tors, recourbé en forme d'anneau à son extrémité, un très curieux bâtonnet surmonté d'un personnage humain avec des têtes en relief, et une quantité considérable d'articles de toilette ou de parure. Nous voyons de grandes épingles terminées par une tête large et très plate, exactement semblable au *tupu* encore en usage parmi les Indiens pour fixer le vêtement ; d'autres épingles, diversement façonnées du côté de la tête, qui pouvaient servir soit d'ornements pour la chevelure, soit à maintenir le vêtement fermé; des agrafes rappelant d'étonnante façon nos agrafes mérovingiennes, etc. Je ne saurais omettre les minces feuilles semi-circulaires, fort artistement découpées et ajourées, qui portent, dans leur partie rectiligne, une petite barrette ouverte en son centre. J'ai dit, ailleurs, que ces élégantes plaquettes avaient pu être appliquées sur les vêtements ou servir de boucles d'oreilles. L'existence de la petite traverse ouverte au milieu, qui permettait de l'insinuer aisément dans un trou pratiqué dans le lobule de l'oreille, me fait pencher vers la seconde interprétation.

Je passerai sous silence les coquilles, les cascabelles, les bracelets à plusieurs spires et maints autres objets en bronze qui, comme les précédents, n'ont pu être obtenus qu'en coulant le métal dans des moules. Le Dr Rivet a découvert une sorte de creuset très grossier, muni, sur son bord, d'une espèce de rigole en forme de bec, non saillant à l'extérieur, qui a fort bien pu servir à fondre le métal.

Ce qu'il convient de noter, c'est que beaucoup de haches, de casse-tête, de tranchets, d'épingles en bronze ont, comme le bâtonnet orné d'un personnage, un aspect tout à fait péruvien. Mais un bon nombre d'objets en métal des hauts plateaux de l'Équateur n'ont pas été découverts jusqu'à ce jour dans les contrées voisines.

L'or et l'argent étaient connus des vieux Indiens. Un disque percé d'un trou au centre, une grande plaque très mince, en argent, comme le disque, et munie de petits trous sur ses côtés les plus longs, ont pu être cousus sur le vêtement. L'or a servi à faire des bracelets creux très minces, des pinces à épiler, des épingles et des statuettes, creuses comme les bracelets. Il semble donc, en raison de la minceur des pièces, que ce métal était fort rare dans la région interandine et que, par suite, on ne l'employait qu'avec parcimonie. C'est ce qui explique que les anciens Équatoriens de ces parages aient tenté de pratiquer la dorure du cuivre. Le Dr Rivet a recueilli dans une tombe, à Cogitambo, des ornements de cuivre, notamment une sorte de grand pectoral portant des figures, que les Indiens avaient recouvert d'une très mince couche d'or. Cependant le voyageur a vu toute une parure, d'un singulier aspect, faite entièrement du précieux métal. Il a dû se borner à en faire exécuter une reproduction exacte en un autre métal infiniment moins cher.

Les nombreux objets de parure que j'ai cités démontrent que les Indiens des hauts plateaux n'étaient pas plus dépourvus de coquetterie que de sens artistique. Ceux qui ne pouvaient se procurer les riches ornements dont il a été question se contentaient de se confectionner des colliers avec des grains d'argile, des rondelles de corne ou de coquille, et des pendentifs fabriqués avec le test de mollusques. Une *pintadera* en terre cuite, dont le dessin ne correspond pas au décor des poteries, pourrait faire supposer que nos Indiens, comme ceux de Colombie, du Vénézuéla et du Yucatan, ne dédaignaient pas de s'imprimer des dessins sur la peau.

Tout en recherchant avec soin les documents capables de nous faire connaître les anciens habitants de la région interandine, le Dr Rivet n'a pas négligé l'étude des Indiens modernes. Il en a photographié et mesuré un grand nombre ; il a rapporté des spécimens de leur industrie et recueilli des vocabulaires ; il s'est occupé de

leurs mœurs, de leurs coutumes, de leurs légendes. Le mémoire sur les Colorados qu'il a donné au *Journal de la Société des Américanistes de Paris*, et l'importante monographie des Jibaros dont *L'Anthropologie* termine la publication, sont là pour démontrer que notre confrère s'est intéressé au présent comme au passé. Nul doute que le grand ouvrage qu'il prépare actuellement[1] ne vienne jeter une vive lumière sur les populations qui ont vécu autrefois dans les régions qu'il a parcourues et sur lesquelles nous ne possédions jusqu'ici que fort peu de données. Une étude détaillée, tant de ses collections d'ossements que de ses collections ethnographiques, pourra seule élucider des questions qu'un examen rapide ne permet pas de trancher.

Toutefois, je crois qu'il est d'ores et déjà possible d'affirmer que la vieille population interandine de l'Équateur comptait dans son sein des représentants de multiples éléments ethniques, arrivés sans doute de directions bien différentes. Il ne semble pas trop hasardé de dire que certains de ces éléments sont arrivés du Nord, ainsi qu'en témoignent les faits ethnographiques auxquels j'ai dû me borner à faire une rapide allusion.

D'un autre côté, l'anatomie et l'ethnographie nous révèlent des relations certaines entre les plus anciens habitants des hauts plateaux de l'Équateur et ceux de la Bolivie et du Bas-Pérou. Des représentants des mêmes races ont vécu dans toutes ces contrées. Dès lors, on est conduit à se demander si ce sont les Équatoriens qui ont porté leur type et leur industrie au Sud et à l'Orient, ou si la migration n'a pas eu lieu en sens inverse.

En présence de faits déjà nombreux, on est porté à croire que les grands mouvements de peuples se sont faits dans l'Amérique méridionale, du Nord au Sud, et, par suite, on serait tenté de supposer, *a priori*, qu'il a dû en être de même pour les contrées qui nous occupent. Certes, cette hypothèse paraîtra bien audacieuse à

1. Cet ouvrage comprendra notamment un volume consacré à l'anthropologie anatomique et un volume consacré à l'ethnographie. Déjà, en dehors de deux mémoires que je viens de citer, le D[r] Rivet a étudié, en collaboration avec le D[r] Anthony, les ossements de l'abri sous roche de Paltacalo, et les résultats de cette étude ont été communiqués à la Société d'Anthropologie de Paris. D'autres monographies vont suivre, et toutes les séries, tant ostéologiques qu'ethnographiques, seront successivement passées en revue.

ceux qui se sont habitués à considérer comme autochtone la vieille civilisation du Pérou. Mais les documents nouveaux que nous apporte le Dr Rivet, les ressemblances générales depuis longtemps constatées entre les grandes civilisations des deux Amériques, nous imposent le devoir de ne pas rejeter sans examen une hypothèse qui expliquerait bien des faits. Je suis le premier à reconnaître que, dans l'état actuel de nos connaissances, on ne saurait, sans témérité, adopter telle ou telle opinion. Je crois, toutefois, que le problème se pose, et si les explorateurs futurs nous procurent chacun une somme de documents aussi considérable que celle dont nous sommes redevables à notre sympathique collègue, nul doute que l'avenir ne permette de le résoudre.

D'ailleurs, la démonstration de relations anciennes entre les deux Amériques n'autoriserait nullement à rejeter l'idée qu'il a existé des races autochtones dans l'Amérique méridionale. Les observations du Dr Rivet tendent à faire croire qu'un élément ethnique particulier a vécu autrefois sur les hauts plateaux de l'Équateur, où il a subi l'influence d'autres races venues soit du Nord soit du Sud. Dans d'autres contrées, l'élément autochtone a parfaitement pu vivre isolé et conserver ses caractères propres. Pour certaines régions, le fait ne paraît guère contestable. L'ethnologie du Nouveau Monde, celle surtout de l'Amérique du Sud, sont encore trop peu connues dans leurs détails pour qu'on puisse songer à en faire la synthèse. Aussi ne peut-on que remercier cordialement le médecin de la Mission géodésique française, d'avoir consacré ses loisirs à réunir des documents dont j'ai essayé de montrer la valeur et qui nous ouvrent des horizons nouveaux.



L'ALBUM DES HABITANTS DU NOUVEAU MONDE

D'ANTOINE JACQUARD

GRAVEUR POITEVIN DU COMMENCEMENT DU XVIIe SIÈCLE

PAR

M. LE Dr E.-T. HAMY

Membre de l'Institut et de l'Académie de Médecine
Président de la Société

I

Dans un court article, publié récemment par le *Journal des Américanistes*[1], j'ai mis sous les yeux de nos collègues la reproduction très fidèle de deux œuvres d'art du milieu du xvie siècle, ayant pour auteurs des Rouennais et représentant des sauvages du Brésil. La gravure de l'*Esbatement* de 1550, la sculpture sur bois à peu près contemporaine de la Maison de la rue Malpalu, nous ont montré des scènes de mérite fort inégal, surtout intéressantes *au point de vue historique*. Les petits personnages qui s'agitent de diverses façons dans les deux planches, et surtout dans la seconde,

1. E.-T. Hamy, *Le bas-relief de l'Hôtel du Brésil au Musée Départemental d'Antiquités de Rouen* (*Journ. de la Soc. des Américanistes de Paris*). Nouv. sér., t. IV, p. 1-6, 2 pl.).

sont, en effet, avant tout, d'agréables *académies* dénuées malheureusement de presque toute valeur ethnique.

Les onze gravures, grandes et petites, qui illustrent les chapitres brésiliens du livre bien connu d'André Thevet, publié en 1558[1], les neuf autres figures qui accompagnent la célèbre relation de Jean de Léry[2], parue en 1586, ne sont pas plus vraies que les précédentes au point de vue des types humains qu'elles mettent en mouvement. Peut-être se manifeste-t-il pourtant dans quelques-unes de ces esquisses, le plus souvent assez grossières, une certaine tendance réaliste qui, d'une part, pousse l'image dans la direction du portrait et impose, d'autre part, la fidélité relative de certains accessoires ethnographiques déjà mieux reconnaissables : hamacs, massues, hochets et jarretières de danse, bonnets, rondaches, manteaux de plumes.

L'étude d'après nature est déjà bien apparente, les objets ont été copiés dans plusieurs cas sur des originaux dessinés sur place ou rapportés en Europe, mais les indigènes demeurent, malgré la botoque et les peintures corporelles, des *académies* empruntées aux traités d'anatomie contemporains.

Les grandes planches de Théodore de Bry, éditées à Francfort-sur-le-Mein en 1590 et 1592, et consacrées aux choses de la Virginie et de la Floride, marquent de nouveaux progrès iconographiques[3] Jacques Le Moyne de Morgues, surtout, l'auteur des dessins que de Bry a gravés pour la seconde partie des *Grands Voyages*, a donné une certaine attention à la reproduction des faits de l'ordre ethnographique. La comparaison que j'ai pu faire d'une de ses peintures originales[4] avec la gravure allemande, m'a montré l'importance réelle qu'il fallait attacher à toute cette série de figurations indiennes.

Les gravures qui accompagnent la Relation de Hans Staden, qui

1. A. Thevet, *Les Singularitez de la France Antarctique*. Paris, 1558, in-4°, f° 46 v°, 82 v°, 83 v°.

2. Joannes Lerius, *Historia Navigationis in Brasiliam quæ et America dicitur*. S. l., 1586, in-12, p. 90, 186, etc.

3. Ce sont la première et la deuxième partie de la collection des *Grands Voyages*, édités par Th. de Bry, à Francfort-sur-le-Mein.

4. E.-T. Hamy, *Note sur une miniature de Jacques Le Moyne de Mourgues, représentant une scène du voyage de Laudonnière en Floride* (*Comptes rendus Acad. Inscript. et Belles-Lettres*, 1901, p. 8 et suiv).

forme la troisième partie du tome Ier des *Grands Voyages*, ont aussi quelque intérêt pour nos études spéciales [1].

C'est, plus encore un *ethnographe* — dans le sens moderne du mot, — un ethnographe soigneux et fidèle que cet Antoine Jacquard, dont la munificence de notre cher président d'honneur, M. le duc de Loubat, me permet de placer sous les yeux de la Société, l'œuvre à peu près inconnue des Américanistes.

Cette œuvre est concentrée toute entière dans un petit album dont le Cabinet des Estampes de la Bibliothèque Nationale possède, depuis quelques années seulement, un bel exemplaire acheté par mon ami regretté, M. Bouchot, alors conservateur de ce précieux dépôt, à la célèbre vente de l'architecte Destailleurs [2]. Le frontispice, en forme de carré oblong, large de 135^{mm}, haut de 44, porte dans un ovale présenté par de robustes enfants chargés de fruits et de fleurs, l'inscription de huit lignes que voici : LES | DIVERS POURTRAICTS | *et figures faictes sus les meurs* | *Des habitans du Nouveau Monde* | *Dedié* | *à M Jean Le Roy Escuyer Sieur de la* | *Boissière gentilhomme poictevin* | *Cherisseur des Muses* [3]. Les planches 2 et 9 de l'album sont signées des initiales A. J., qui sont celles d'*Antoine Jacquard*, leur auteur.

Cet artiste, qui a trouvé tout dernièrement un historien autorisé en la personne de M. Henri Clouzot [4], n'a guère laissé de souvenirs en dehors de son œuvre elle-même, abondante, originale et variée. On sait qu'il était Poitevin, car il l'a déclaré lui-même en gravant autour d'un médaillon qui orne le commencement d'une de ses meilleures suites, ces mots : ANTHOINE JACQVARD I[N] VENTE[V]R FECIT POICTEVIN. M. Clouzot croît le reconnaître personnellement sous la forme du maître qu'on voit au bas de cette même planche, fourbissant un canon d'arquebuse. Il aurait cumulé cette maîtrise importante avec les fonctions d'arpenteur et d'appréciateur, qui distinguent, en effet, un certain Antoine Jacquard, époux de Marie Joubert, dont on rencontre le nom dans des actes de la paroisse Saint-Didier,

1. *Americæ tertia Pars Memorabilem provinciæ Brasiliæ Historiam continens.* Francof. a. Mein, 1592, in-f°.

2. Cet album, fort rare, a été payé 650 francs (715 fr. avec les frais).

3. J'ai reproduit ce frontispice en tête de la présente notice.

4. H. Clouzot, *Antoine Jacquard et les graveurs poitevins au XVIIe siècle* (Extr. du *Bull. du Bibliophile.* Paris, 1906, gr. in-f° avec portrait.)

de Poitiers, de 1622 à 1652. On choisissait de préférence, dit M. Clouzot, un artiste, pour exercer des fonctions qui exigeaient une connaissance sérieuse du dessin[1].

La première œuvre, signée de notre artiste, figure en tête d'un livre imprimé, en 1613, à Poitiers ; mais elle a déjà des qualités de facture qui dénotent un long apprentissage ; la plus récente est une planche qui orne un titre d'ouvrage, de 1640. Nombre de planches de Jacquard sont sans date : premières pages de livres, portraits, mythologies, allégories, modèles, et notamment les *Divers pourtraicts* auxquels il est temps de revenir après cette courte digression.

II

Le lecteur sait déjà que les *Divers pourtraicts* sont dédiés à « M. Jean Le Roy, Escuyer, Sieur de la Boissière, gentilhomme poictevin », et par conséquent, compatriote d'Antoine Jacquard. Ce Jean Le Roy de la Boissière n'est pas un inconnu pour nous, c'est le *Janus Regius Bosserius Picto*, *vir illustris cum sua tum avorum nobilitate clarus*, qui a dédié en 1610, à Thomas Garnier, *Thomæ Garnerio*, pharmacien à Poitiers, *Pictavensi Pharmacopoeo*, le recueil de fleurs, *florilegium*, que l'on peut voir depuis une vingtaine d'années dans la collection des vélins du Muséum de Paris[2].

Jean Le Roy, Sr de la Boissière, appartenait à une famille distinguée de sa province. Un de ses ancêtres, Robert, écuyer, avait occupé la mairie de Poitiers, en 1293 ; son arrière-grand-père, Roger, licencié en droit, avait été échevin (1477), puis maire (1482) de la même cité ; son grand-père, avait aussi occupé cette dernière charge, en 1559. Enfin il était fils d'un autre Nicolas Le Roy qui portait le titre de sieur de la Picaudière et de la Boissière.

Cherisseur des Muses, comme le qualifiait Jacquard, Jean Le Roy, sieur de la Boissière, cultivait surtout Flore et Pomone et son pinceau de peintre de fruits et de fleurs jouissait, dans la capitale

1. H. Clouzot, *Antoine Jacquard et les graveurs poitevins au XVIIe siècle*, p. 6 et n. 2.

2. Cf. E.-T. Hamy, *Jean Le Roy de la Boissière et Daniel Rabel, peintres d'histoire naturelle du commencement du XVIIe siècle* (*Nouv. Arch. des Mus.*, 4e série, t. III, p. 1-20. Paris, 1901, in-4°).

du Poitou, d'une véritable réputation. Le poète-apothicaire, Paul Contant, a célébré emphatiquement, dans son *Jardin et Cabinet poétique* publié en 1608 :

> ....la libérale main
> Du Sieur de la Boessiere, Archite poitevin,
> Timanthe sans égal, dont la dextre sçavante
> Fait tout ce que Nature à nostre œil represente [1]

La Boissière avait offert à Contant un monstre double, qu'il a fait graver à la fin de son petit livre, peut-être par Jacquard lui-même [2], dont ce serait ainsi l'un des débuts dans l'art [3].

Ce Paul Contant, apothicaire poitevin, auteur du méchant poème dont je viens de citer le titre et auquel je suis amené à emprunter encore quelques fort mauvaises tirades, Paul Contant, dis-je, est un de ces collectionneurs acharnés de choses curieuses et singulières, comme on en voyait dès lors un assez grand nombre en France. Il a, comme il le dit lui-même, consumé sa vie

> A chercher curieux, de la terre et des mers,
> De l'air mesme et du feu les animaux divers [1]

sans parler des végétaux d'un jardin enrichi par l'amitié de Jean Robin et de bien d'autres, sans rappeler les singularités de toute espèce que poitevins et étrangers déposent à l'envi dans cet établissement libéralement ouvert à quiconque cherche à s'instruire [5]. Aussi les visiteurs abondaient de la France et même de l'Allemagne.

1. LE | JARDIN ET CABI | NET POETIQUE | DE PAUL | CONTANT | APOTICAIRE A POICTIERS | *A Tres haut et tres puissant Monseigneur* | *Maximilien de Bethune, Duc de Sully,* | *Pair de France, Chevalier, Marquis de Rosny* | *Con^{er} du Roy en ses Conseils* | *D'estat et privé, grand M^{e} et Cap^{ne} gnāl* | *De son artillerie, grand Voyer et super* | *Intendant des Fināces De Frāce, Gouverneur* | *Et Lieutenant gn̄al pour sa Ma^{te} en Poictou* | A POICTIERS, | *Par Anthoine Mercier, Imprimeur ord^{re}Du* | *Roy* | DU DON DE DIEV IE SVIS CONTANT. — (L'épître dédicatoire à Sully est datée du 12 novembre 1608)—1609, in-8°, p. 82).

2. Cette hypothèse, risquée par M. H. Clouzot, me paraît d'autant plus plausible que je retrouve au bas du frontispice du *Jardin* de Contant, de nouvelles allusions à la profession d'armurier dont Jacquard aurait exercé la maitrise.

3. Contant, fig. 36.

4. Id., p. 61.

5. Id., p. 23.

Si doncques la faveur de la toute puissance
Quelquefois me faict voir les doctes de la France,
Je ne suis point si peu d'entendement pourveu
Que j'en advoue assez cela ne m'estre deu :
Et si les Princes grands des terres Germaniques
Et si des Electeurs les parens magnifiques
Honnorent mon sejour, je n'en suis glorieux
Ains contentant en tout leurs esprits curieux
De mon rare recueil, sçelon ma suffisance
J'en donne librement à tous la cognoissance,
Car sçachant quelque chose et ne le dire pas,
C'est estre trop ingrat du sçavoir que tu as [1].

Ce cabinet, ce jardin où Contant recevait de si bonne grâce étrangers et nationaux, devait pour une large part, la célébrité acquise aux générosités d'un émule du versificateur poitevin, Moriceau, armateur de La Rochelle, poète lyrique à ses heures, que son ami Contant appelle avec emphase l'*Apollon Rochellois*, *le fils de Permesse*. Une longue phrase du *Jardin* célèbre

Les singularitez que j'ay de Moriceau
Que l'on voit aujourd'hui paroistre par merveilles
Dedans mon cabinet plein de choses nouvelles
Que l'Inde, le Pérou [2], que le Nil, que le Nord
Ont jetté par faveur sur le bigarré bord
Du Clain [3], profond ruisseau, où la faveur divine
M'a faict, en cet endroit, favorable Lucine [4].

Les Moriceau, Morisseau, Morisson étaient une de ces familles de bourgeois de La Rochelle, qui armaient pour l'Amérique depuis quatre-vingts ans au moins [5]. Et il n'y a pas lieu de s'étonner que l'un d'eux, que ses goûts poétiques rapprochaient de l'apothicaire poitevin, ait pu procurer à celui-ci les choses exotiques qui ont fait

1. Contant, p. 62.

2. Il faut prendre ce mot dans le sens où on le prenait alors. *Pérou*, *Indes du Pérou*. *Iles du Pérou désignaient alors les Antilles et les terres voisines. Pour Thévet la rivière des Amazones sépare l'Inde Amérique avec celle du Pérou.*

3. Le Clain, affluent de la Vienne, qui passe à Poitiers.

4. Lucine, déesse des accouchements : ce galimatias signifie que Contant était devenu père famille dans ces lieux arrosés par le Clain.

5. Cf. A. Musset, *Les Rochelais à Terre-Neuve* (*Bull. de Géogr hist. et descript.*, 1892, p. 255, 257).

de son Cabinet un rival de celui du jurisconsulte Tiraqueau, où l'on voyait, s'écriait Rivaudeau avec enthousiasme

les habits de sauvages
Composés dextrement de petits cartilages,
De racines, d'escorces et leurs velus chapeaux
Leurs brayes, leurs tapis et leurs panaches beaux
Que tu as arrangés en ceste chambre ornée
Où tu tiens Tiraqueau, Pérou et la Guinée [1].

Moriceau avait offert, entre autres singularités, à son ami de Poitiers, la dépouille d'un crocodile et le hideux animal intervient, dans les vers de Contant, pour inviter les curieux à la reconnaissance envers le donateur.

« Faites, dit l'animal au visiteur

« Faites à Moriceau humble remerciment
Car par lui vous aurez l'heureux contentement
De me voir en ce lieu, ayant quitté mon maistre
L'Apollon Rochelois pour me faire paroître
Dedans le Cabinet de Contant qui chez soy
A de quoy contenter mesme l'esprit d'un Roy ».

Les oiseaux de Contant semblent venir, pour une certaine part, d'un curieux qui a passé quelques jours à Poitiers avec une volière bien garnie. Guron, comme il le nomme,

.... vertueux, rempli d'heur et d'honneur,
Qui curieux a fait ceste rare faveur
A Poictiers de montrer en cinq belles journées
Les oyseaux les plus beaux des terres fortunées.

On y remarque notamment le *toucan* [2] dont la Boissière a fait, probablement chez son ami l'apothicaire, une bonne étude, bien supérieure aux gravures qu'André Thevet, Adrien Collaert et Henri Le Roy avaient publiées [3]

1. Cf. Bonaffé, *Les Collectionneurs de l'ancienne France, notes d'un amateur*. Paris, 1873, in-8°, p. 92. -- André Tiraqueau avait, à Bel-Esbat, près de Fontenay, un Cabinet de curiosités chanté par André de Rivaudeau, dans un *Hymne à Marie Tiraqueau, sa cousine*.

2. Contant, fig. 10.

3. Cf. E.-T. Hamy, *Jean Le Roy de la Boissière*, etc., p. 5. — A. Thévet, *op. cit.*, f° 91.

... Cest oyseau qui a vn gros bec si difforme
A la comparaison de la petite forme
De son corps enrichy de si belles couleurs,
A nostre œil curieux estalant les merveilles
Nous en fait admirer de plus riches et belles.
Bref ce petit oyseau est sur tous estimé
Pour son bec, pour son corps richement emplumé [1],

On y voit encore l'*arat* ou *ara* dont le portulan de Canerio nous a déjà fait connaître un siècle plus tôt toutes les magnificences, et bien d'autres oiseaux aux plumages éclatants que les sauvages utilisent pour faire « pennaches de plusieurs sortes, desquelles se couvrent ou pour ornement ou pour beauté... Autres en font robes et bonnets à leur mode [2] », et tous assortissent à plaisir les plus brillantes et les plus touffues pour en surmonter le *maraca*, le hochet sacré, le signe visible du Toupan, dont une des gravures de Contant nous montre un riche spécimen, à double rang de plumes, qu'agite le bras d'un Indien [4].

Ce fruict Americain que la gent Idolatre
Adore comme un Dieu d'or, d'argent ou de plastre
Par superstition ! Que la brutale main
Du Caribe cruel faict d'un bruit si hautain
Resonner lorsqu'il met dans ces fruicts de merites
Du mil de son pays ou des pierres petites ;
Atourez tout autour des plumages plus beaux
Du Toucan, de l'Arat et des autres oyseaux
Les plus rares qui soient ; et parez de la sorte,
Ministres de Sathan s'en vont de porte en porte,
De village en village, et autour des maisons
Ce fruict ainsi paré ils plantent à foisons,
Avec commandement aux pères de familles
De donner sans délai toutes choses utilles
Pour les alimenter : car maracas, ce fruict,
Est un Dieu qui repaist tant seulement de nuict [5].

1. Cf. A. Thévet, *op. cit.*, f°s 90-91 : « Sur la coste de la marine, la plus fréquente marchandise est le plumage d'un oyseau qu'ils appellent en leur langue le *Toucan* ».
2. *Op. cit.*, f° 47 v°.
3. *Op. cit.*, f° 47 r°.
4. Contant, fig. 39.
5. *Ibid.*, p. 86.

Ce trait de mœurs religieuses des Indiens du littoral atlantique de l'Amérique du Sud, emprunté aux voyageurs contemporains, n'est pas la seule citation ethnographique qui nous intéresse dans le poème de Paul Contant. Il raconte, dans un autre passage (p. 72), la légende du vampire. Il nous montre comment cette espèce de chauve-souris vient la nuit visiter

L'Américain dormant en sa natalle terre
Dans son lit de coton eslevé de la terre
Pour crainte des serpens hideux et vagabonds
Qui sont en ces pays aux hommes furibonds
Et qui pour empescher leur cuisante morsure
De s'eslever ce lict a eu le soin et cure.

Et, cette fois, l'apothicaire-poète nous laisse deviner l'une des sources où il a puisé ses informations ethnographiques ; c'est le livre des *Singularités* d'André Thévet

... fidèle Escrivain dont la plume autentique
A fait voir aux François l'autre France Antarctique
Nous contant des pays estrangers et lointains
Les façons et les meurs et des Américains
Les plus rares beautés. . . . .
Dont l'on pourroit doubter si de plusieurs esprits
Sur ce mesme subject nous n'aions les escrits
Mais la fidélité de ce grand personnage
Rend d'icelle en tout lieu assuré tesmoignage...

III

Les images des *Singularités*, ces autres « escrits » mentionnés par Contant et parmi lesquels figure sans doute le tome I des *Grands Voyages*, enfin les collections *du Jardin et Cabinet poétique*, auxquelles se joignaient sans doute quelques-unes de ces anatomies en action qui étaient si fort à la mode dans la seconde moitié du XVIe siècle, tels étaient les éléments dont pouvait disposer à Poitiers l'artiste qui allait composer les *Divers Pourtraicts* qui font l'objet de cette étude.

M. Clouzot a émis l'hypothèse que cette publication pourrait bien se rattacher à la présence à Paris des Tupinambas ramenés par Razilly de l'île de Maragnon. On sait que ce vaillant officier

était arrivé, en effet, le 12 avril 1614, dans la capitale, ramenant avec lui six indigènes qui excitèrent une curiosité générale. Sans aller jusqu'à supposer que Le Roy de la Boissière fut au nombre des compagnons de Razilly, le biographe de Jacquard considère comme « très probable que les armes, les costumes et les autres objets » gravés par cet artiste, provenaient de ce voyage. « Le Sieur de la Boissière qui en avait enrichi son cabinet, en désira les dessins », ajouta M. Clouzot.

Ce sont là des affirmations toutes gratuites, car nous ignorons si La Boissière eut jamais un cabinet de curiosités et les seules choses exotiques qu'il ait peintes d'après nature, ainsi que le démontre son album de 1610, existaient chez son ami Contant.

D'ailleurs, si certains accessoires des figures de Jacquard peuvent provenir de l'île de Maragnon et avoir appartenu à des Tupinambas, rien ne prouve que ces objets n'ont pas été recueillis par quelqu'autre des nombreuses expéditions faites dans ces parages depuis trois quarts de siècle.

Mais à côté de ces armes ou de ces ornements déjà représentés et que Jacquard aurait pu copier dans divers ouvrages illustrés, il s'en rencontre qui ont certainement des origines différentes et qui appartiennent, par exemple, à l'ethnographie de la Guyane, où Mocquet, un autre apothicaire, non moins curieux que Contant des lointaines *raretés*, passait, en collectionnant, plusieurs mois de l'année 1604 [1]. Il s'en trouve d'autres encore qui ont pu être rapprochées de pièces semblables provenant des Antilles, d'autres descendues vraisemblablement des hautes régions amazoniennes etc.

Que le bruit, fait autour des Indiens de Razilly et des cérémonies qui accompagnèrent le baptême de trois d'entre eux, ait retenti jusqu'à Poitiers ; que Jacquard ait été ainsi excité à composer ses *Divers Pourtraicts* avec les éléments qu'il avait à sa disposition, je n'y contredirai pas. Les sauvages étaient à la mode, les de Bry, à Francfort ; Thevet, Mocquet, du Vient, Claude d'Abbeville, à Paris et à Rouen en multipliaient les scènes, et Jacquard, que tentaient les aspects pittoresques des choses antarctiques qu'il voyait chez Contant, se mit à graver, avec une verve inlassable, des académies

1. *Voyages en Afrique, Asie, Indes Orientales et Occidentales*, faits par Jean Mocquet, Garde du Cabinet des Singularitez du Roy aux Tuileries. Liv. II, *pass.*

d'enfants et de femmes, des guerriers nus que caractérisaient des accessoires américains rendus avec une scrupuleuse fidélité.

Les enfants passent les premiers, ils encadrent le frontispice et garnissent les arcades régulièrement espacées des planches 2 et 3. Ce sont de petits gars, singulièrement vigoureux et musclés, qui jouent et luttent avec une juvénile ardeur au milieu des produits exotiques, fleurs et fruits, poissons et gibiers, où l'on croit reconnaître l'ananas (*nana* de Thévet [1]), des palmiers et des vignes, des perroquets, des agoutis et peut-être un tapir. Derrière un des lutteurs, une *maraca* est appuyée, toute semblable à celle que tient un bras disposé dans une des planches du *Jardin* de Contant.

Les planches 4 et 5 sont réservées aux femmes, robustes créatures, élégantes pourtant, dans ces proportions un peu longues qu'avait mises à la mode à la fin du XVIe siècle l'art élancé de Jean Goujon. Escortées chacune d'un jeune garçon, elles exécutent des danses en brandissant le *maraca* [2] ou marchent, pesamment chargées de fruits ou de fleurs. Elles sont entièrement nues. Leurs cheveux tombent sur le dos, leur tête est ornée parfois d'une plume ou d'une couronne de feuillage. On retrouve, parmi les accessoires, les espèces végétales des figures précédentes auxquelles se joignent le maïs et la courge.

Toutes les autres planches, de 6 à 13, sont réservées aux hommes et, dès la planche 6, nous sommes en présence d'une composition macabre, qui se représente deux fois encore sur la planche 7 et consiste à faire suivre un personnage en mouvement de son squelette présenté tout à fait dans la même attitude. Cette fantaisie, que notre graveur emprunte manifestement à certains anatomistes de son temps, met d'ailleurs en évidence une certaine connaissance du système osseux, peu commune chez les artistes d'alors. La mort, qui sonne le rappel dans une trompe antique, sa faux posée à son côté, un fémur gisant à ses pieds, s'adapte néanmoins aux modes du Nouveau Monde par la sabretache de plumes qu'elle emprunte aux Tupinambas, par la massue amazonienne et par le toupan emplumé qui l'accompagnent.

1. *Op. cit.*, f° 86 v°, fig.
2. « Mulier... nodulos plumeos sursum vergentes quatiens, exultans et pro gaudio vocem attollens » (H. Staden, p. 126).

Elle tire de l'arc, elle marche à grandes enjambées armée d'une massue du type héracléen, cependant que d'horribles scènes anthropophagiques, imitées de de Bry [1], commencent à se dérouler sous nos yeux. Ici, c'est un sauvage qui soulève une tête coupée pour boire le sang qui découle des artères, là, c'en est un autre qui transporte demi-écorchée la dépouille d'un vaincu à longue barbe avec lequel nous avons fait connaissance dans les planches de Hans Satden.

Ce sont (pl. 9) des membres arrachés et saignants, que brandissent d'autres indigènes agités et féroces ; ce sont (pl. 12) des morts que d'autres encore transportent pour servir à quelque épouvantable festin. La plupart de ces Indiens ont la coiffure de plumes rayonnante et surtout le pendentif circulaire des Tupinambas, qui se répète jusqu'à vingt-six fois dans toute la série [2]. Mais les massues, où domine encore la fameuse *Iwera Pemme* de ces mêmes tribus [3], sont parfois d'origine bien différente ; l'une (pl. 9, n° 2) est un grand *boutou* de Guyane ; l'autre (pl. 6, n° 2) a des formes antiliennes ; il en est qui rappellent le type floridien de Le Moyne de Morgues ; d'autres qui se rapprochent plutôt de celles de la Haute-Amazone. Les boucliers sont Tupis, mais telle coiffure rappelle celle des Mauhès (pl. 10, n° 4), et telle autre la chenille des Virginiens (pl. 11, n° 2). Tout cela a dû être dessiné d'après nature dans le Cabinet de Contant, mais adapté en se servant de Thevet (1558), de Léry (1586) et surtout du premier volume de Théodore de Bry, publié, nous l'avons déjà dit, entre 1590 et 1592.

Les Indiens de Razilly, dont la venue à Paris est peut-être contemporaine de l'album d'Antoine Jacquard, avec leur matériel fort simple, n'auraient pas pu fournir au brillant artiste les accessoires abondants et variés que les vitrines de Contant tenaient en réserve pour son burin vibrant et pittoresque !

1. H. Staden, p. 127, etc.
2. Nos collègues MM. K. Von den Steinen et P. Ehrenreich, auxquels j'ai communiqué une épreuve des gravures de Jacquard, se sont montrés frappés de ces affinités ethnographiques avec les Tupis de l'Ouest pris en général, et ceux de Maragnan en particulier (Comm. Mste).
3. H. Staden, p. 126.







L'ALBUM D'ANTOINE JACQUARD
Pl. 2, 3 et 4.









L'ALBUM D'ANTOINE JACQUARD

Pl. 5, 6 et 7.







L'ALBUM D'ANTOINE JACQUARD

Pl. 8, 9 et 10.







L'ALBUM D'ANTOINE JACQUARD
Pl. 11, 12 et 13.

VARIÉTÉS

J.-J. GAUTHIER ET J.-CH. BROCHETON

VOYAGEURS EN GUYANE.

PAR M. LE Dr HAMY,

Président de la Société.

I

J.-J. GAUTHIER

Je voudrais tout d'abord intéresser quelques instants les américanistes, aux infortunes d'un malheureux voyageur en Guyane qui, après trente ans de résidence dans ce lointain pays, est venu tristement succomber à Paris, sans avoir pu tirer parti de ses labeurs. L'aventure est commune, nous ne le savons que trop, et longue serait la liste de ces explorateurs hardis, de ces collecteurs habiles qui ont ainsi peiné, luttant sans cesse contre une adversité tenace, et ne laissant, après tant d'efforts soutenus, qu'un vague souvenir.

Né à Marseille en 1730 [1], J.-J. Gauthier y exerçait les fonctions de courtier, et à ce titre il avait mérité, après l'occupation de Minorque (1736), les remerciements de l'État. En 1759, il avait contribué au transport des troupes en Corse, et de nouveaux témoignages étaient venus attester ses bons services. Mais ces opérations lui avaient été onéreuses : il avait dû quitter sa charge et avait gagné l'Amérique. En 1762, il était à Cayenne et prenait du service dans la compagnie de Marcourie où il devenait officier en 1771, et se trouvait chargé de la surveillance des quartiers de Tonnegrande et de Casiades.

Pendant cette période, il s'est signalé dans « quatre-vingt-deux détachements, au milieu des plus grands dangers ». Tout en guerroyant à travers les tribus sauvages, J.-J. Gauthier s'occupait avec ardeur d'ethnographie et d'histoire naturelle, et le 2 juin 1777, on le chargeait de former pour le roi une collection d'insectes dont il ne fut pas plus indemnisé par l'État qu'il ne l'avait été naguère pour ses frêts et pour ses transports. La collection, confiée à Malouet, fut prise par les Anglais et Gauthier en fut une fois encore pour ses avances.

En 1784, il est passé au service de la Compagnie de la Guyane dont il commande les goëlettes, et sauve d'un naufrage imminent la *Diane* qui portait un détachement au Macary.

1. J'emprunte ces détails à une plaquette intitulée les *États des services du citoyen J.-J. Gauthier.* Paris, 12 brum. an III. 4 p. in-4.

Il est rentré en France en 1792 avec d'importantes collections d'histoire naturelle et d'ethnographie. Plusieurs députés ont été le voir dans la section de Guillaume-Tell où il a son domicile. Ses efforts sont appréciés par quelques hommes de science, par Étienne Geoffroy en particulier, et l'idée vient, pour faciliter l'acquisition de ces objets, en grande partie nouveaux pour les naturalistes, d'en attacher le propriétaire au Muséum, où on désirait leur voir prendre place.

Le service des aides-naturalistes venait d'être régularisé, et le Comité de Salut Public, se croyant le droit de nommer à l'une des places ainsi créées, désigna Gautier pour la remplir (17-29 prairial, an II — 11-23 juin 1794). L'arrêté portait que le nouveau titulaire serait logé au Muséum. « N'y ayant alors aucun logement disponible », le Directeur invita Gauthier à louer dans les environs, lui promettant que « le loyer serait payé par le Gouvernement ».

Gauthier était gratuitement logé chez une de ses parentes ; il déménagea avec sa femme et ses collections et vint s'établir *rue Victor, n° 1882*.

Il avait à peine pris possession de son service, depuis un peu plus de quatre mois, qu'un arrêté du nouveau Comité de Salut Public rapportait celui qui l'avait nommé (8 brumaire, an III — 29 octobre 1794). Le malheureux homme s'était mis sur les bras une location onéreuse pour ses faibles moyens, il n'avait rien touché encore du modeste traitement attaché à cette place qu'on lui enlevait ainsi, sans autre prétexte que la solution d'un conflit administratif.

Le nouvel arrêté avait été sollicité, en effet, par les Professeurs du Muséum « non pas, j'aime à le croire, disait un peu plus tard Gauthier, dans l'intention de me nuire » mais parce que le règlement « leur conférait le droit de nommer, droit qui avait été usurpé » par l'ancien Comité de Salut Public. « Quand les professeurs furent rétablis dans leur droit d'élection, continue Gauthier, ils durent aux intérêts qui leur étaient confiés, de choisir l'homme connu d'eux pour le plus capable; ils me préférèrent un artiste justement estimé. » Ce fut Desmoulins qu'ils nommèrent : il fallait un spécialiste capable de diriger des travaux techniques auxquels l'ancien officier colonial était tout à fait étranger.

« Quoique je sois la victime de cet acte, ajoute timidement Gauthier, je ne dois pas me plaindre, un corps de savants ne peut ni ne doit faire une injustice ».

Gauthier se bornait donc à réclamer le prix de son loyer (750 francs) et quatre mois de traitement qui lui étaient dus. Le Muséum émit un avis favorable, et il fut proposé au ministre de l'Intérieur d'approuver l'expédition, au nom du malheureux pétitionnaire, d'une ordonnance de la somme de 1.800 fr. en numéraire « tant pour arriéré de traitement comme aide-naturaliste » que pour indemnité de « délogement » et de frais de loyer de son cabinet dont il restait à négocier l'acquisition.

Le 9 prairial an IV (28 mai 1796) le ministre autorisait les Professeurs à faire *apprécier* la collection de Gautier, et le 7 messidor (25 juin) suivant, les citoyens Gaillard et Toussaint l'estimaient au prix de 28.124 francs. Gauthier en voulait 60.000, s'appuyant, en particulier, sur le témoignage de Geoffroy. L'achat,

ajourné une première fois (19 thermidor, 5 août), était enfin rendu définitif au prix fixé par les experts, le 3 vendémiaire an V (24 septembre 1796).

Le ministre de l'Intérieur se concertait lentement avec son collègue des Finances, pour faire acquitter en bloc le prix de cette acquisition et de quelques autres « par le produit de la vente de divers objets indifférents pour les Arts et faisant partie du mobilier national dans le dépôt de Nesles. » On achetait en même temps pour l'État le Cabinet d'histoire naturelle du célèbre voyageur africain Le Vaillant, « des dessins originaux et des cartes uniques », ainsi que le « modèle de la construction géométrique du grand globe de Bergeron, » déposé à la Bibliothèque des Quatre-Nations [1] et les accessoires importants de ce chef-d'œuvre de mécanique et de géographie. Les trois achats s'élevaient ensemble à la somme de 46.861 francs [2] et le règlement en fut opéré successivement par la Trésorerie sur les deniers provenant des ventes qui se poursuivaient au dépôt de la *maison de Nesles*.

C'est seulement vers le milieu de 1797 que s'acheva le règlement de cette pénible affaire. En attendant de toucher son argent, le pauvre Gauthier était contraint de vendre, pour ne pas mourir de faim, « ses effets, ses meubles, ses hardes et celles de sa femme ».

Pressé par son propriétaire et hors d'état de payer son terme, il implorait le ministre Benezech qui finissait par lui accorder une avance de 600 francs en numéraire sur sa caisse particulière.

La vente achevée à la maison de Nesles et Gauthier soldé, l'infortuné disparaît de la scène et ses collections, dispersées dans les divers services, seront désormais seules à parler de son labeur de trente années en Guyane. Le Muséum dut recevoir, non sans quelque mauvais vouloir, la collection d'histoire naturelle, la Bibliothèque Nationale eut les objets d'ethnographie, pour le Musée général qu'organisaient dans cet Établissement Millin et Barthélemy de Courçay. Cette dernière collection, composée pour une large parti d'objets recueillis chez les Roucouyennes du Haut-Maroni, conservée soigneusement au Cabinet des Médailles, était encore en bon état lorsqu'au bout de plus de quatre-vingts ans, elle fut envoyée au Musée d'Ethnographie du Trocadéro [3].

Les pièces qui la composent me sont parvenues à peu près intactes pour la plupart et j'ai pu, en les exposant à côté de choses similaires de fabrication actuelle, donner aux visiteurs du Musée d'Ethnographie l'impression très frappante de l'immobilité complète des arts et des industries des Indiens de la

1. La Bibliothèque Mazarine. — Ce globe est aujourd'hui au centre de la galerie historique de l'Observatoire, où l'amiral Mouchez l'a fait remonter.

2.

Le Vaillant	Fr.	12.737
Gauthier		28.124
Bergeron, etc		6.000

3. J'ignorais les détails que l'on vient de lire quand je rédigeai le chapitre de mon livre sur les *Origines du Musée d'Ethnographie*, où j'ai écrit que la collection de Gauthier avait été *donnée* par ce voyageur à l'État.

Guyane. Les ouvrages de plumes, tours de têtes, plastrons, bracelets, genouillères, etc., du XVIII[e] siècle, sont absolument identiques à ceux de nos jours et pour les ornements de verroterie on constate plutôt un recul chez les brodeuses modernes qui sont bien loin, à en juger par les collections de Crevaux et de Coudreau, d'égaler en adresse et en bon goût leurs devancières, dont Gauthier se procurait les œuvres il y a un siècle et quart sur le Haut-Maroni, l'Oyapok, etc. [1].

II

J.-CH. BROCHETON

Jean-Charles Brocheton, qui a suivi de près en Guyane le malheureux Gauthier, dont on vient de lire la triste histoire, a eu des destinées plus douloureuses encore. Après avoir tenté dans cette colonie de nobles entreprises, il a succombé à la tâche, sans même avoir l'espoir qu'il resterait quelque souvenir de ses efforts.

Brocheton, disciple de Jussieu, était parti plein d'enthousiasme, ne demandant aux pouvoirs publics d'autre assistance que le passage gratuit sur un des navires de l'État. Le Muséum avait recommandé le jeune voyageur au C. Jeannet-Dudin, agent particulier du Directoire exécutif, délégué à Cayenne et dans la Guyane française, et le 4 floréal an 5 (23 avril 1796) ce fonctionnaire accusait réception de la lettre qu'il venait de recevoir « par les mains du citoyen Brocheton ». Il annonçait en même temps son intention « d'après l'intérêt témoigné à ce naturaliste » de lui confier la place devenue vacante de ***Botaniste de la République à Cayenne.*** Il se ferait honneur, disait-il, toutes les fois que sa position le lui permettrait « de suivre pour l'avantage des arts et des sciences, les indications qui lui seraient données » par de savants correspondants. La nomination de Brocheton devenait bientôt officielle.

Entraîné par son zèle, abusant de ses forces, le vaillant jeune homme succombait sur les rives du Kourou le 11 nivôse an 5 (31 décembre 1796), après onze mois seulement de séjour dans la Colonie. Le Ministre de la Marine transmettait au Muséum de Paris, le 24 germinal suivant (13 avril 1797), la fâcheuse nouvelle qu'il tenait de Le Blond. Ce dernier, qui voyageait depuis dix ans dans

1. J'ai reproduit, dans le n° 6 des pièces justificatives de l'ouvrage cité plus haut, le catalogue autographe de la collection Gauthier. Elle se composait de l'habillement de cérémonie d'un Indien, tour de tête, plastron et dossier, colliers, ceintures, bracelets, genouillères, ornements des chevilles et des poignets; d'un habillement d'Indienne, *couyous* en verroteries, ornements en pierres vertes percées, colliers, bracelets, peignes, etc. Puis c'étaient des *boutous* ou casse-tête en bois sculpté, des flûtes, deux haches de pierre, une hachette, une râpe, trois arcs, vingt-six flèches, un panier, huit vases et une marmite en terre, une urne sépulcrale avec son couvercle, une lampe, un chandelier, une calebasse, un tamis, deux soufflets, une nappe en jonc, deux pressoirs à manioc et quatorze *matoutous* ou paniers « dans l'un desquels, dit Gauthier, se trouve de l'agaric de fourmi pour les amputations ».

l'Amérique du Sud et se trouvait alors à Cayenne, s'empressa de recueillir avec soin tout ce qu'avait laissé Brocheton et envoya peu après à la Marine trois caisses, l'une de plantes sèches, les deux autres de dépouilles de mammifères et d'oiseaux, avec un baril de poissons. C'était tout ce que laissait l'infortuné voyageur. L'ensemble de ces collections atteignait plus de douze cents numéros et renfermait, suivant l'expression de Jussieu « des objets tout à fait nouveaux et infiniment précieux » pour les naturalistes[1].

Brocheton était pauvre ; il s'était fait faire par une sœur plus fortunée que lui des avances en argent : celle-ci avait en outre cautionné plusieurs emprunts qu'il avait fallu rembourser après le départ du jeune homme : bref la « Citoyenne Brocheton » était créancière du défunt pour une somme d'environ 7.000 livres.

Les collections expédiées de Guyane par Le Blond et incorporées sans délai dans celles de l'État, appartenaient sans aucun doute à l'héritière puisque le voyageur n'avait reçu aucune aide matérielle du Gouvernement de la République. Elle fit si bien valoir ses droits que l'honnête et charitable Jussieu s'entremit activement en sa faveur et adressa au Ministre de l'Intérieur un rapport qui fit obtenir, non sans peine, gain de cause à la malheureuse femme, ruinée par la Révolution. Je reproduis intégralement ce document qui me dispensera de plus longs détails :

« J'ai l'honneur, écrivait Jussieu au Ministre de l'Intérieur, le 15 novembre 1798, de vous adresser par ordre de l'administration du Muséum la copie d'un rapport qu'elle a adopté relativement aux collections faites à la Guyane par le C. Brocheton[2].

« Pour connoître l'objet de ce rapport, je dois vous observer que le C. Brocheton, jeune naturaliste, est parti il y a deux ou trois ans pour la Guyane à ses propres frais, sans mission particulière du Gouvernement, dans l'intention d'y faire pour son compte des recherches d'histoire naturelle et probablement dans l'espérance d'en tirer quelque avantage personnel, soit en formant une collection de quelque valeur, soit en obtenant dans la suite des encouragemens de la nation, après avoir prouvé son aptitude pour remplir parfaitement le but d'un pareil voyage. Comme il étoit très peu fortuné, la Citoyenne Brocheton sa sœur, lui fit des avances assez considérables pour ses préparatifs et son transport et pour subvenir ensuite aux dépenses locales. Ce jeune homme zélé, arrivé dans la Guyane, y commença aussitôt ses excursions et fit une collection assez considérable. L'envoy d'une caisse adressée au Muséum et remplie d'objets intéressants annonça ce qu'il pouvoit faire et nous attendions un second envoi pour le recommander au Gouvernement : mais bientôt au lieu des espérances que nous avions conçues nous apprîmes que, victime de son zèle et ne se ménageant pas assez, il étoit mort au milieu des bois dans le cours de

1. Il s'y trouvait 568 oiseaux et 49 quadrupèdes bien conservés et un herbier bien préparé de 600 plantes. La valeur totale montait approximativement à 3164 francs.

2. Ce rapport rédigé par Lamarck en son nom et au nom de Desfontaines avait été lu dans la séance de l'Assemblée des Professeurs du 4 brumaire (14 novembre, 6798).

l'un de ses voyages. Le C. Le Blond, résident à Cayenne qui nous annonçoit cette nouvelle, nous prévenoit en même temps que l'on s'occupoit à rassembler toutes les collections faites par ce malheureux voyageur et qu'elles seroient bientôt adressées au Muséum.

« Nous crûmes alors qu'il y avoit sur les lieux quelque disposition préliminaire entre le C. Brocheton et les dépositaires du pouvoir, par laquelle la nation étoit dans le cas de s'approprier le fruit de ses recherches et nous avons reçu en conséquence la collection annoncée[2]. Ce n'est qu'après l'avoir déballée, après y avoir trouvé des objets tout à fait nouveaux et infiniment précieux pour nous, que nous avons reçu la réclamation de la Citoyenne Brocheton qui demandoit soit comme héritière de son frère soit plutôt comme sa créancière, la collection ou au moins sa valeur en argent. On lui répondit qu'on ne pouvoit accueillir sa réclamation qu'autant qu'elle auroit obtenu du Ministre l'ordre de restitution. Elle fit des démarches dans vos bureaux : elles traînèrent en longueur, par ce qu'elle n'avoit pas tous les titres nécessaires. Dans l'intervalle on a préparé pour les galeries les animaux qui nous manquoient, les plantes sèches ont été intercalées dans nos herbiers qu'elles ont enrichis : le reste a été mis à part pour les écoles centrales.

« La Citoyenne Brocheton est revenue à la charge auprès de nous, elle nous a exposé sa détresse ; dans le mouvement des affaires publiques elle a perdu ce qui lui restoit de fortune, il ne lui reste maintenant que les droits sur ce qui pouvoit appartenir à son frère. Rien ne lui est revenu de Cayenne, la collection envoyée fait son seul bien et nous avons reconnu qu'elle a sur cette collection des droits réels, dès lors nous avons dû nous intéresser à son sort. Nous ne pouvons lui remettre des objets qui contribuent à enrichir des séries dans nos galeries et nous croyons en même temps que ceux que nous avions déjà seront utilement répartis dans les départemens. En conséquence les professeurs ont arrêté que deux d'entre eux seroient chargés d'apprécier à peu près les objets de la collection et d'en faire un rapport. C'est celui que j'ai l'honneur de mettre sous vos yeux. Vous verrez que nous demandons pour la Citoyenne Brocheton un paiement de trois mille cent soixante-quatre francs qui est au-dessous de ce qu'elle pourroit légitimement prétendre si la collection était vendue à son profit et des avances par elle faites à son frère.

« Nous espérons que vous voudrez bien lui allouer cette somme dont elle a le plus pressant besoin et que vous ajouterez à cette faveur ou plutôt à cette justice, celle d'en accélérer le payement pour alléger son infortune.

« Salut et respect.

« Jussieu ».

Ce mémoire d'Antoine-Laurent de Jussieu porte la date du 15 novembre 1798 (25 brumaire an 7) : l'argent manque toujours dans les caisses publiques et l'affaire traîne encore. Enfin le Ministre autorise le paiement d'une somme de 3.000 francs par *bons mensuels*, dont la pauvre créancière, malade et sans ressources, avait bien du mal à obtenir la délivrance à échéances irrégulières, au moment où nous la perdons de vue au milieu de 1799.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ

SÉANCE DU 16 AVRIL 1907.

PRÉSIDENCE DE M. LE Dr E.-T. HAMY, MEMBRE DE L'INSTITUT ET DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

Lecture est faite du procès-verbal du 14 mars 1907, qui est adopté sans modification. Puis le secrétaire dépouille la correspondance imprimée et manuscrite. La correspondance manuscrite comprend, outre des lettres d'excuses de MM. de Charencey, de Créqui-Montfort et Froidevaux, deux réclamations, l'une de M. Goeldi, sur laquelle il est passé à l'ordre du jour, l'autre du nouveau directeur du *Globus*, à laquelle il sera donné satisfaction. La correspondance imprimée se compose : 1° des 20 périodiques habituels ; 2° d'une circulaire de M. le Dr Émile A. Goeldi, signalant sa retraite comme directeur effectif du Musée ethnographique et d'histoire naturelle de Pará et son remplacement par M. le Dr Jacques Huber ; 3° des hommages d'auteurs suivants : Luis Maria TORRES, *Clasificación y Exposición de Colecciones arqueológicas en Museos Argentinos* ; V. GIUFFRIDA-RUGGERI, *Un cranio Guayachi, un cranio (incompleto) ciamacoco, e un cranio fuegnio* ; Dr RIVET, *Le christianisme et les Indiens de la République de l'Équateur*.

Selon l'ordre du jour, il est procédé au renouvellement du bureau et du conseil. Sont prolongés pour cinq ans dans leurs mandats de président, vice-présidents, secrétaire général et trésorier : MM. E.-T. Hamy, le prince Roland Bonaparte, le marquis de Peralta, Henri Vignaud, Léon Lejeal et le comte G. de Créqui-Montfort. Sont nommés membres du conseil pour cinq ans : MM. le comte de Charencey, le colonel Bourgeois, Henri Cordier, Gabriel Marcel, Henri Froidevaux, le comte Louis de Turenne d'Aynac ; membres de la commission de publication : MM. Verneau, Rivet, de Kergorlay, de Villiers du Terrage, Salone et Hébert. Suivant le programme, en l'absence de M. de Charencey, la parole est donnée à M. Lejeal qui rend compte des travaux du Congrès des Américanistes de Québec, en insistant sur les communications d'ethnographie canadienne, dues principalement à des missionnaires catholiques. L'orateur s'efforce de montrer l'éveil de l'esprit scientifique parmi cette catégorie de travailleurs. A la fin de la séance, le président annonce que, par entente avec M. le Dr Rivet, notre nouveau collègue se tiendra à la disposition des membres de la Société pour la visite de ses collections le mercredi 24 avril. — La séance est levée à 5 h. 45.

SÉANCE DU 7 MAI 1907.

PRÉSIDENCE DE M. LE COMTE L. DE TURENNE.

Lecture est faite du procès-verbal du 16 avril 1907, qui est adopté sans modification. Puis le secrétaire dépouille la correspondance manuscrite et imprimée qui, outre les périodiques habituels, comprend :

Georg HÜBNER, *Die Jauapery*; Kritisch bearbeitet und mit Einleitung versehen par Theodor KOCH-GRÜNBERG.

Charles Conrad ABBOT, M. D., *Archœologia Nova Cœsarea.* Trenton, 1907.

Alfred M. TOZZER, Ph. D. *A comparative Study of the Mayas and the Lacandones.* New-York, 1907.

Le secrétaire annonce la mort de M. Félix Régamey.

MM. Lejeal et Boman présentent comme membre correspondant M. Th. Koch-Grünberg.

Le secrétaire fait part à la Société de la maladie de M. Lejeal. Le président exprime les sympathies des membres de la Société à l'égard de notre collègue et charge le Dr Rivet d'aller rendre visite en leur nom à M. Lejeal.

M. Gonzalez de la Rosa fait hommage à la Société de son *Diccionario castellano enciclopédico.*

M. le comte de Charencey lit un compte rendu sur les Mandans ; il exprime l'hypothèse d'une influence possible des Mound-Builders sur ces Indiens. M. Verneau, à ce sujet, fait diverses objections à l'auteur.

M. le Dr Rivet projette une série de vues et de types indiens de la République de l'Équateur en y joignant quelques explications rapides.

La séance est levée à 6 heures 10.

SÉANCE DU 4 JUIN 1907.

PRÉSIDENCE DE M. LE Dr E.-T. HAMY, MEMBRE DE L'INSTITUT ET DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

Lecture est faite du procès-verbal du 7 mai 1907, qui est adopté sans modification. Puis le secrétaire dépouille la correspondance manuscrite et imprimée. La liste des ouvrages imprimés comprend, outre les périodiques habituels, les ouvrages suivants :

Sacra Corintha, Sicyonia, Phliasia-Odelberg. Upsal, 1906.

Boletin del Ministerio de Relaciones Exteriores. Buenos-Aires, 1907.

SEGARRA Y JULIÁ. *Excursión por América.* Costa-Rica, San-José, 1907.

La correspondance manuscrite comprend : 1° une lettre de M. Francisco Fernandez del Castillo, adressée à la Société de Géographie de Paris et trans-

mise par celle-ci à la Société des Américanistes, avec une brochure relative à la concordance entre les calendriers nahuatl et romain. Il est décidé que cette brochure sera envoyée à M. de Jonghe pour en rendre compte, si nécessaire; 2° une lettre de M. Walter Lehmann, assistant au Musée royal d'Ethnographie de Berlin, remerciant de son élection comme membre correspondant de la Société; 3° une lettre de M. Protat relative à la publication.

M. Hamy donne des nouvelles, malheureusement peu rassurantes, de la santé de M. Lejeal. La Société s'associe aux vœux qu'il forme pour le rétablissement de son dévoué secrétaire.

M. Koch-Grünberg, présenté par M. Lejeal et Boman, est élu membre correspondant de la Société, et M. William Beer, bibliothécaire de la Howard Library à la Nouvelle-Orléans, présenté par MM. Vignaud et Villiers du Thérage, est nommé membre titulaire.

M. Cordier donne lecture de la notice nécrologique de M. Félix Régamey.

M. Hamy lit à la Société une étude iconographique et historique sur les Tupinambas. Il fait passer sous les yeux des membres une série de dessins anciens montrant ces curieux Indiens avant et après leur conversion, et une magnifique photographie de l'enseigne sur bois d'une maison dite l'Hôtel du Brésil, provenant de la rue Malpalu, et actuellement au Musée de Rouen. — Renvoi au *Journal*.

M. Cordier commente deux lettres de M. Forth-Rouen, relatives à Bahia en 1847.

M. le Dr Rivet présente un travail fait en collaboration avec M. Henri Beuchat sur le langage des Indiens Colorados et Cayapas, qui vivent entre la Cordillère occidentale et le Pacifique sur le territoire de la République de l'Équateur. Il insiste en particulier sur une tentative de toponymie, analogue à celle faite par M. Hamy au Mexique, qui permet d'étendre la zone occupée autrefois par le groupe colorado-cayapa, au delà des limites de la région où ces Indiens vivent actuellement. — Renvoi au *Journal*.

Enfin, lecture est donnée du travail de M. Nordenskiöld, intitulé : *Recettes magiques et médicales du Pérou et de la Bolivie.* — Le mémoire sera publié au *Journal*.

M. Vignaud, vice-président, prenant la parole, annonce à la Société que M. Hamy vient de renoncer à ses fonctions de conservateur du Musée d'Ethnographie du Trocadéro, et en a été nommé directeur honoraire. En exprimant à notre président tous ses remerciements pour les multiples services que, dans ces fonctions spéciales, il n'a cessé de rendre depuis vingt-six ans, à la science ethnographique en général, et à l'américanisme en particulier, M. Vignaud se réjouit que le successeur de M. Hamy ait été choisi parmi les membres de la Société, et adresse à M. Verneau, à ce sujet, les félicitations bien sincères de la Société. MM. Hamy et Verneau remercient leurs collègues de leur témoignage de sympathie.

La séance est levée à 6 heures 10.

SÉANCE DU MARDI 5 NOVEMBRE 1907

PRÉSIDENCE DU Dr E.-T. HAMY, MEMBRE DE L'INSTITUT

ET DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

Le procès-verbal de la dernière séance tenue avant les vacances, le mardi 4 juin, procès-verbal rédigé par le Dr Rivet, est lu et adopté sans modification.

Prenant aussitôt la parole, le Président de la Société annonce à ses collègues la mort de notre actif et dévoué secrétaire général M. Léon Lejeal, rend hommage à son zèle et adresse à sa veuve l'expression des regrets et de la douloureuse sympathie des Américanistes de Paris ; il regrette que la maladie ne lui ait pas permis de rédiger les communications personnelles qu'il avait faites à la Société, et demande à M. Froidevaux de rédiger une notice nécrologique sur son ami disparu. — Après avoir entretenu la Société de la rédaction des procès-verbaux des séances, reconstitués depuis mars 1907 par le Dr Rivet, M. le Dr Hamy apprend aux membres présents la mort, prévue, hélas! du comte de Laugier-Villars, tout récemment décédé d'une affection au foie ; M. de Kergorlay sera prié de rédiger pour la Société une notice sur le comte de Laugier-Villars.

Rendant ensuite compte de la situation de la Société, M. le Dr Hamy expose avec quel zèle le comte de Créqui-Montfort s'occupe de ses fonctions de trésorier, et fait part à la réunion des résolutions prises par le Conseil de la Société, dans sa séance administrative du lundi 28 octobre : l'élection du secrétaire général sera remise après la désignation faite par le Collège de France du successeur de Léon Lejeal, car il y a intérêt à confier cette fonction à quelqu'un qui, par profession, se consacre exclusivement à l'américanisme ; — la publication du Journal est actuellement confiée au Dr Rivet, qui a su composer un excellent numéro. Après avoir remercié le Dr Rivet de son activité et de sa précieuse collaboration, le Président ajoute que le Conseil a décidé de le proposer aux membres de la Société pour remplir les fonctions d'archiviste-bibliothécaire de la Société. Cette élection est faite immédiatement à l'unanimité des membres présents.

Après avoir enfin, au début de cette séance de rentrée, souhaité une cordiale bienvenue à ses collègues, le Dr Hamy donne la parole à M. Froidevaux pour le dépouillement de la correspondance imprimée et manuscrite reçue pendant les mois de vacances.

M. Froidevaux donne ensuite communication de la liste des ouvrages adressés depuis la séance du 4 juin à la Bibliothèque de la Société.

Correspondance manuscrite.

1° une lettre de M. Francisco Fernandy del Castillo analogue à celle dont il a été parlé à la dernière séance (de Jonghe).

2° des lettres de remerciements de MM. Lafonce-Queveto et Fewkes élus membres correspondants, de M. William Beer nommé membre titulaire.

3° des accusés de réceptions du *Journal.*

4° une lettre de M. Ambrosetti signalant qu'il n'a pas reçu depuis longtemps le *Journal.*

5° des lettres de MM. Hamy, Salone, Hébert, de Kergorlay, de Charencey, de Jonghe, Boman et Protat relatives à la publication du *Journal.*

6° des lettres de MM. Ruckert, Leroux, Berthaud, et Dujardin relatives à l'illustration du *Journal.*

7° une demande de renseignements de M. Holmes du Bureau d'Ethnologie américaine, relative aux documents qui pourraient exister en dehors de ceux publiés par Margry au sujet des Indiens du Texas qu'étudie en ce moment le Dr Herbert E. Bolton de l'Université du Texas.

8° des lettres de M. Audiat, beau-frère de notre regretté collègue M. Lejeal, relatives à la remise de papiers appartenant à la Société.

9° une carte de condoléances de M. le professeur G. V. Callegari au moment de la mort de M. Lejeal.

10° une lettre du Baron Hulot accompagnant l'envoi d'un manuscrit de M. de Périgny : *Voyage d'exploration dans la péninsule du Yucatan* (1907), et accompagné de dessins et de photographies.

Nous avons reçu également :

Les discours prononcés à la séance générale du Congrès des Sociétés Savantes et le programme du Congrès des Sociétés Savantes à la Sorbonne en 1908.

Enfin un numéro des Merveilles de l'Industrie.

M. Hamy analyse une lettre qu'il a reçue de notre collègue M. Diguet au commencement du mois de juillet. Une première excursion d'un caractère surtout botanique l'a conduit dans la région de Jalepa et il allait partir pour la Nevada de Toluca où il espérait rencontrer chez les anciens Mabla Zincos des vestiges analogues à ceux que M. Charnay a rapportés autrefois du massif du Popocatepelt. Il comptait ensuite visiter chez eux les Otomites du voisinage et de là gagner le Cohahuila.

Périodiques.

Globus, nos 21-22-23-24 (vol. XCI), nos 1 à 17 (vol. XCII).

Zeitschrift für Ethnologie, 3e, 4e et 5e liv. de 1907.

Mitteilungen der Anthropologischen Gesellschaft in Wien, 2e, 3e, 4e et 5e fasc. du vol. XXXVII.

Anthropos, fas. 3, 4 et 5 de 1907.

University of California Publications, vol. II, n° 5; vol. IV, n° 3, n° 4 ; vol. 5, n° 1 ; vol. 7, n° 1.

Field Museum of Natural History, vol. III, n° 1, 1907.

Bulletin of American Geographical Society, vol. XXXIX, n° 6-7.

American Anthropologists, vol. IX, n° 2.

Proceedings of American Antiquarian Society, vol. XVIII, n° 2.

Proceedings of the Davenport Academy of Sciences, vol. XI, 1907.

Proceedings of the American Philosophical Society, vol. XLVI, n° 185, 1907.

Proceedings of the Academy of Natural Sciences of Philadelphie, vol. LVIII, 3e fasc., 1906; vol. LIX, 1er fasc., 1907.

Ywer, 2e fasc., 1907,

The Journal of the Royal Anthropological Institute of Great Britania and Ireland, vol. XXXVII, 1907.

Rendiconti della Reale Accademia dei Lincei, vol. XVI, fasc. 1, 2, 3, 4, 5.

The Journal of american folk-lore, vol. XX, n° LXXVII.

Memoirs of American Anthropological Association, vol. I, fasc. 5, 1907.

Memorias y Revista de la Sociedad Cientifica, « Antonio Alzate », t. XXII, nos 9-12; t. XXIV, n° 1-9.

Anales del Museo Nacional de Mexico, t. IV, n° 1-6-7.

Bulletin de la Sociedad Geographica de Lima. Memoria Anual y anexos, 1905, t. XIX, 1906.

Boletin del Cuerpo de Tugemerios de minas del Peru, n° 47-48-49-51-52.

Revista de la Facultad de Letras y Ciencias de la Habana, vol. IV, n° 2 et 3; vol. V, n° 1.

Revista del Instituto Paraguayo, 1905, n° 51-52.

Anales del Museo Nacional de Montevideo, vol. VI, t. VI, n° 2, 1907.

Bulletin du parler français au Canada, vol. V, n° 10; vol. VI, n° 1, 2.

Revue de l'École d'Anthropologie de Paris, 1907, VI-X.

Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie, 1907, n° 1.

Ouvrages.

THEODOR KOCH-GRÜMBERG : *Sudamerikanische Felszeidungen*, Berlin, 1907.
» *Indianer typen aus dem Amazonas gebiet.*

J. G. ROSENGARTEN : *French Colonists and Exiles in the United States*, 1907.

Washington Papers. Library of Congress, 1906.

Naval Records of American Revolution, 1775-1788. Library ot Congress. 1906.

Preliminary Check list of american Almanacs, 1639-1800. Library of Congress, 1907.

Congrès Internationàl des Américanistes de Québec, t. I et II.

Hommages.

Dr E.-T. HAMY, *Croyances et pratiques religieuses des femmes mexicaines.*

— *Classified Catalogue of the Carnegie Library of Pittsburgh* (offert par M. Hamy).

J.-G. Rosengarten, *The Early french of American Philosophical Society*, 1907.

Callegari, *L'antico Messico.*

Charles-A. White, *The Archaic Monetary Terms of United States.*

Fernandez de Ybarra, *The Letter of Dr Diego Alvarez Chanca.*

Manuel Hugo Venturello, *Manners and customs of the Tagbannas and other Tribes of the Island of Palawan, Philippines.*

Edward M. Andrews, *The « Webster » ruin in Southern Rhodesia Africa.*

W. A. Cook, *The Bovovo Indians of Matto Grosso-Brazil.*

Callegari, *Die Maximilianische Sammlung in Museum Bottaem.*

Berthold Laufer, *The Relations of the Chinese to the Philippine Islands.*

Ambrosetti, *Exploraciones arqueologicas en la Pampa Grande.*

A cette liste, M. le Dr E.-T. Hamy ajoute le beau volume des mémoires publiés en 1906 par la R. Society of Canada, — volume dont M. Émile Salone sera prié de rendre compte dans une prochaine séance, — et M. D. Pector, au nom de M. Alberto Membreno, un travail intitulé *Aztequismos de Honduras.*

M. Pector signale ensuite, comme ayant été récemment trouvée à Managua (Nicaragua), une pierre de sacrifice, au sujet de laquelle il propose d'écrire à l'auteur de la découverte, M. Chaves. — La Société accepte avec empressement cette proposition, et prie M. Pector de demander à M. Chaves des renseignements précis et détaillés, ainsi que, s'il est possible, des photographies de cette pierre que le Dr Hamy estime devoir rappeler celle de Copan.

L'ordre du jour appelle ensuite la communication de M. Gabriel Marcel sur le P. Yves d'Évreux. Notre collègue y précise ce qu'on sait du P. Yves et s'efforce de combler les lacunes de sa biographie ; il montre, d'après une inscription, qu'il se nommait en réalité Simon Michelet. Si on ne sait pas exactement la date de sa naissance, du moins le trouve-t-il en 1607 supérieur du couvent d'Auxerre, puis gardien du couvent de Montfort-l'Amaury, enfin supérieur de la mission de Maragnan avec La Ravardière. Rentré malade en France en 1614, il fut remplacé au Brésil par de nouveaux missionnaires dont on sait aujourd'hui les noms, qu'ignorait naguère F. Denis. On connaît fort peu de chose sur la fin de la vie du P. Yves d'Évreux, qui dut mourir avant 1643.

Après avoir remercié M. G. Marcel de cette communication pleine de faits et de renseignements nouveaux (elle sera insérée au *Journal*), le Dr Hamy donne la parole au Dr Rivet qui offre à la Société son travail sur l'*Industrie des chapeaux en Équateur et au Pérou*, réimpression de l'article paru au début de 1907 dans le *Bulletin de la Société de Géographie commerciale de Paris.*

Lecture est ensuite donnée du travail du comte de Périgny sur les premiers résultats de ses fouilles fructueuses au Yucatan. Le Président, à la fin de cette lecture, remercie le baron Hulot d'avoir donné à la Société des Américanistes la primeur de ce rapport très intéressant au point de vue ethnographique et archéologique, et demande au secrétaire par intérim d'écrire au secrétaire

général de la Société de Géographie au sujet de la publication intégrale dans le *Journal*; puis il donne la parole à M. D. Charnay au sujet même de cette communication. M. Charnay regrette que les monuments découverts par M. de Périgny ne soient pas en meilleur état, et déclare connaître d'autres points du Yucatan où il serait possible de découvrir des ruines. Le Dr Hamy estime que les ruines découvertes par M. de Périgny se rapprochent surtout de celles d'Aké découvertes naguère par M. Charnay, et appartiennent vraisemblablement à la plus ancienne des trois périodes monumentales qu'on peut distinguer dans ces régions. Cette opinion est partagée par M. Charnay.

Rien n'étant plus à l'ordre du jour, la séance est levée à 6 heures 10. Dans la prochaine séance, fixée au mardi 3 décembre, M. Gonzalez de la Rosa et Salone feront des communications, le premier sur le P. Valera, le second sur les unions entre Français et sauvages aux XVIIe et XVIIIe siècles.

SÉANCE DU 3 DÉCEMBRE 1907

PRÉSIDENCE DE M. LE Dr E.-T. HAMY, MEMBRE DE L'INSTITUT
ET DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

Le procès-verbal de la séance du 5 novembre est lu et adopté sans observation.

Aussitôt après l'adoption du procès-verbal, le président présente à l'assemblée, comme membre titulaire, M. le Dr Raphaël Blanchard, professeur à la Faculté de Médecine et membre de l'Académie de Médecine. Il sera statué à la prochaine séance sur l'admission du Dr Blanchard, présenté par MM. les Drs Hamy et Capitan. D'ores et déjà, le président de la société annonce de lui une communication sur quelques survivances observées par le Dr Blanchard au cours d'un récent voyage au Mexique.

Le secrétaire par intérim dépouille la correspondance manuscrite et imprimée reçue depuis la dernière séance, et qui comprend :

1° Correspondance manuscrite :

Une liste des sociétaires ayant payé leur cotisation à la date du 4 novembre 1907 (envoi de M. de Créqui-Montfort).

Une lettre circulaire de l'*Anthropologische Gesellschaft* de Vienne demandant la planche IV du tome III du *Journal*, 1906.

Une lettre de la bibliothèque de l'American Museum of Natural History de New-York demandant toute la première série du *Journal*, sauf le n° 1.

La réunion décide que cette série sera envoyée à l'American Museum of Natural History et qu'un nouveau numéro du tome III de la seconde série sera adressé à Vienne à l'Anthropologische Gesellschaft.

2° Correspondance imprimée :

L'*Avenir du Tonkin*, 17 et 28 octobre 1907.

Une circulaire du Comité d'organisation du 16e Congrès international des Américanistes, qui aura lieu à Vienne du 9 au 14 septembre 1908.

Lecture est donnée de cette circulaire, et le Président propose qu'il soit écrit par le secrétaire à Vienne afin de demander l'envoi d'un carnet à souche, la Société centralisant à Paris les adhésions de ses membres à la XVIe session du Congrès des Américanistes. Il en est ainsi décidé.

Le secrétaire par intérim donne ensuite lecture de la liste des publications reçues depuis la dernière séance par la Bibliothèque de la Société ; cette liste se compose des publications suivantes :

Bulletins et Mémoires de la Soc. d'Anthropologie de Paris, 1907, nos 2 et 3.

Revue de l'École d'Anthropologie de Paris, novembre 1907.

Bulletin of the American Geographical Society, octobre 1907.

American Anthropologist, juillet-septembre 1907.

Memoirs of the American Anthropological Association, t. I, part. 6. — On y remarque les articles : Indiens cheyennes de James Mooney; Essai de grammaire cheyenne, par Rodolphe Petter.

Arqueologia de la Cuenca del Rio Parana (Extrait de la *Revista del Museo de la Plata*, t. XVI).

Proceedings of the American Philosophical Society, Philadelphia, avril-septembre 1907.

Globus, nos 18 et 19, 20.

Journal of the Academy of natural sciences of Philadelphia, 2e série, t. XIII, 3e partie (révision des mounds de Moundville, de Crystal River, visite des mounds de la basse Chattahoochee et de la basse rivière Flint. Notes sur les Ten Thousands Islands, Floride, par Clarence B. Moore).

Some principles of Museum Administration, par Franz Boas.

Le Président de la Société présente ensuite le premier numéro du tome IV du *Journal de la Société des Américanistes de Paris*, et renouvelle à M. le Dr Rivet les vifs remerciements de la Société pour le soin avec lequel il a suivi, en l'absence d'un secrétaire, la publication de ce fascicule.

Il annonce avoir reçu des nouvelles très attristantes de la santé du comte de Turenne, et fait part de la mort de M. Gatschet, membre correspondant de la Société. M. Vignaud accepte d'entretenir la Société, dans une prochaine séance, de l'œuvre de ce savant américaniste.

M. le Dr Hamy présente à la Société le moulage d'une pièce très curieuse qu'il a signalée naguère, la célèbre statuette en argilite appelée *the Bear's Mother*. Tandis que circule de main en main cette excellente épreuve, qui va être déposée au Musée d'Ethnographie du Trocadéro, il lit sur elle une courte notice qu'il a rédigée et qui sera insérée dans le prochain numéro du *Journal*.

L'ordre du jour appelle de M. Gonzalez de la Rosa une communication intitulée : *Comment je suis parvenu à découvrir les ouvrages perdus du P. Valera*. Passant rapidement sur la vie du savant Jésuite, notre collègue appuie surtout sur la valeur historique de ses trois ouvrages, qu'il démontre ne pas avoir été détruits en 1596 lors de la prise de Cadix par les Anglais, et dont il retrouve

des fragments plus ou moins importants, démarqués ou intégralement publiés : 1° pour l'*Histoire du Pérou* écrite en latin, dans l'œuvre de l'impudent plagiaire qu'est Garcilasso de la Vega ; 2° pour le *Vocabulaire du Pérou*, rédigé en espagnol et s'arrêtant à la lettre H, dans le travail d'un autre plagiaire, Montesinos ; 3° quant au travail sur les Indiens, leurs mœurs et leur conversion, il en reconnaît un très important fragment (la seconde partie) dans le travail anonyme publié en 1879 par Jimenes de la Espada, et attribué par lui à un jésuite qui aurait écrit vers 1616. Comme conclusion, M. de la Rosa insiste sur la nécessité de reprendre, en les étudiant avec le plus grand soin, les passages où Garcilasso et Montesinos n'ont fait que démarquer et piller Valera, qui est le porte-parole des *quicopamayos*, des anciens historiographes du Pérou.

Le Président de la Société remercie M. de la Rosa de ce travail, si intéressant et si utile, montrant bien la valeur des ouvrages du P. Valera (renvoi au *Journal*), et donne la parole à M. Salone pour une communication sur les *Unions entre Français et sauvages au Canada aux XVIIe et XVIIIe siècles*. Notre collègue, après avoir demandé à M. de la Rosa quelques éclaircissements au sujet des similitudes de style existant entre le 3e ouvrage du P. Valera et les ouvrages démarqués par Garcilasso et Montesinos, et montré comment les Jésuites de la Nouvelle-France se copiaient sans scrupule (exemple du P. Silvy), aborde le sujet même de sa communication. Il montre comment les unions entre Français et indigènes, désirées par le gouvernement, n'ont pas été nombreuses durant la première période de la colonisation, comment il y a eu alors également peu d'unions illégales ; plus tard, quand le gouvernement a donné une dot aux femmes indigènes épousant des Français, les résultats n'ont pas été plus brillants : un ou deux mariages par an. Toutefois ces mariages si rares ont donné une grande descendance, de 30 à 40.000 unités sans doute. Mais quand les sauvages faisaient des prisonniers, ils les mariaient entre eux, rarement avec eux ; se sont-ils, quant à eux, unis à des blanches ? On a supposé, sans grandes preuves, que certains métis étaient résultés de telles unions.

A 6 heures 25, la séance a été levée, après que le Président eût prié M. Salone de vouloir bien nous donner à la séance de janvier la suite de son intéressant exposé.

NÉCROLOGIE

LÉON LEJEAL

C'est seulement au mois de novembre dernier que le Dr Hamy put annoncer officiellement aux membres de la Société des Américanistes la perte faite par cette Société depuis la séance de juin en la personne de son secrétaire général Léon Lejeal. En quelques paroles émues, notre Président rappela les services rendus à notre Société par celui qui n'était plus, et invita un de ceux qui, parmi ses collègues, avaient le plus connu Léon Lejeal à en évoquer plus longuement le souvenir un peu plus tard. C'est de ce pieux devoir, de cette dette, que je viens m'acquitter aujourd'hui.

Celui qui voudrait retracer avec quelque détail la trop courte vie de Léon Lejeal aurait beaucoup à dire : notre regretté collègue n'a cessé de travailler, en effet, que le jour où il fut frappé par le mal qui devait l'emporter. Ce n'est pas ici le lieu d'en fournir des preuves détaillées, il me suffira de dire que, né à Arras le 21 octobre de l'année 1867, il fut successivement professeur d'histoire et de géographie aux collèges de Dôle, de Boulogne-sur-Mer et de Melun avant d'être chargé du cours d'Antiquités américaines fondé au Collège de France par notre excellent président d'honneur le duc de Loubat. Tout en remplissant avec un soin scrupuleux ses devoirs professionnels, notre ami 'était efforcé, dans ces différents postes, avec les faibles ressources dont il disposait, de développer son instruction générale. Il avait songé un instant à préparer l'agrégation ; quand il eut renoncé à ce projet, il donna, à Boulogne, une bonne partie de son temps à la Société de Géographie dont il fut le très actif secrétaire général pendant plusieurs années. En cette qualité, il composa, pour l'ouvrage offert en 1899 par la municipalité boulonnaise aux membres de l'Afas, un consciencieux *Essai sur la géographie du Boulonnais* et, même après avoir été envoyé à Melun, continua de rendre service aux Boulonnais en travaillant à l'organisation de la série de conférences que, chaque année, la Société de Géographie a coutume d'offrir à ses membres.

Toutefois à partir de la fin de 1900, Léon Lejeal, dont l'esprit curieux et ouvert saisissait rapidement l'intérêt et l'importance des problèmes scientifiques les plus ardus, avait consacré la meilleure partie de ses loisirs à l'étude de l'Américanisme. Sous la direction du Dr Hamy, il avait entrepris d'approfondir les multiples problèmes à la solution desquels s'appliquent les Américanistes. Il débuta comme il convenait, par un travail d'inventaire, par une bibliographie des Antiquités Américaines du Mexique, du Yucatan et de

l'Amérique centrale, qui parut en 1902 dans la « Bibliothèque des bibliographies critiques » dont la Société des études historiques avait entrepris la publication. Tout en mettant la dernière main à ce travail, pour la rédaction duquel la bibliothèque de notre président, libéralement ouverte à ses investigations, lui fut d'un très grand secours, Lejeal abordait l'étude des Antiquités américaines elles-mêmes ; en 1902, il adressait au Congrès des Sociétés savantes (section de Géographie historique et descriptive). sur les fouilles si intéressantes de M. Saville à Mitla, une communication basée sur une étude attentive des belles photographies envoyées par l'archéologue américain au duc de Loubat. C'est à la suite de cette communication, — qui fut répétée au sein de notre Société et publiée dans notre *Journal*, — que le duc de Loubat, mettant à exécution un projet formé par lui depuis longtemps, fonda au Collège de France un cours d'Antiquités américaines, et désigna, pour professer ce cours, Léon Lejeal.

Avec quel soin méticuleux, quelle conscience, quel souci du fond et de la forme, Lejeal s'acquitta de ses nouvelles fonctions, son successeur l'a indiqué ailleurs ; l'examen des papiers de Léon Lejeal a permis au Dr Capitan de se rendre un compte exact de la somme énorme de labeur fournie par lui,de la masse de matériaux accumulés et classés en vue des cours du Collège de France. C'est entre la préparation de ses leçons et le Secrétariat général de notre Société que, désormais, notre ami partagea presque tout son temps. Donner une forme nouvelle au *Journal* de la Société des Américanistes, en classer les archives, en accroître (par des échanges et des dons sollicités avec une persévérance infatigable) la bibliothèque, en étendre les relations et l'influence par une correspondance considérable, assurer la vie des séances par de nombreuses communications obtenues des membres de la Société, payer soi-même de sa personne toutes les fois qu'il était nécessaire, voilà ce qu'a fait Lejeal avec une inlassable activité, jusqu'au moment où il fut frappé. Tant qu'il était là, personne ne s'apercevait du travail accompli sans bruit ; c'est seulement lorsqu'il était absent, lorsqu'il allait représenter la science française à New-York, à Stuttgard, à Québec, qu'on sentait quelle place considérable il tenait dans cette Société, quel lieutenant il était pour son Président.

Abstraction faite de ses communications aux Congrès internationaux des Américanistes [1], et du programme de ses cours (publiés dans l'Annuaire du Collège de France) [2], c'est au Journal de notre Société que Lejeal a donné

1. Nous citerons un important travail sur les Memoriales de Fray Toribio Motolinia (Congrès des Américanistes. Session de Stuttgard, 1906), un mémoire sur la collection de Mr de Sartiges au Trocadéro (Ibid., session de New-York, 1902) et un autre avec Boman sur la question calchaquie (Ibid., session de Québec, 1907).

2. Rappelons les principaux sujets qu'il a traités dans ses cours ; d'abord sa leçon d'ouverture (15 janvier 1903) ; L'archéologie américaine et les études américaines en France. Puis de 1903 à 1907 : Sources espagnoles de l'histoire préco-

presque tous ses articles scientifiques. De ceux qui devaient paraître ailleurs, — dans la publication de cette Société des études historiques, par exemple, dont il était président en 1907, — il n'a pas eu le temps d'écrire une ligne. Aussi était-il de stricte justice d'insister avec quelque ampleur sur la vie si laborieuse, si active, en même temps que si modeste de Léon Lejeal ; en dehors des heures qu'il consacrait aux bonnes œuvres, c'est à l'Américanisme et c'est à la Société des Américanistes que notre regretté Secrétaire général a, durant les dernières années de sa vie, consacré tout son labeur.

HENRI FROIDEVAUX.

LE COMTE DE LAUGIER-VILLARS
1846 † 1907.

Le 27 octobre, la Société des Américanistes de Paris avait la douleur de perdre un de ses membres les plus estimés. Le comte de Laugier-Villars nous était enlevé après une courte maladie, supportée avec résignation et courage. Né en 1846, notre regretté collègue était entré dans la diplomatie en 1868, en qualité d'attaché d'ambassade à Stuttgard. Puis, successivement, soit comme secrétaire, soit comme conseiller, nous le trouvons à Florence, Londres, Rio de Janeiro, Berlin, Vienne, Buda Pesth, Constantinople, Tanger. En 1893, il était nommé ministre plénipotentiaire à Haïti. Dévoué serviteur de son pays, toute la carrière du comte de Laugier-Villars s'est donc écoulée à l'étranger, si j'en excepte un court passage au ministère (direction politique 1885-1886) et pendant l'année 1870, époque à laquelle il fit valeureusement son devoir de soldat. En 1894, il avait épousé miss C. Levington, d'une vieille famille de New York. Son savoir, le désir d'en apprendre davantage, que donne presque toujours une vie de travail, une grande cordialité, une extrême urbanité, faisaient, de ce cœur excellent de Laugier-Villars, un collaborateur recherché, aimé de tous, et c'est avec une tristesse partagée par chacun de ses anciens collègues des Américanistes de Paris, que j'adresse ici, aux siens, l'expression et l'hommage de notre douloureuse sympathie.

C[te] JEAN DE KERGORLAY.

LE COMTE LOUIS DE TURENNE

Gabriel-Louis, comte de Turenne d'Aynac, est mort à Paris le 6 décembre 1907, âgé de soixante-quatre ans. Rien ne faisait prévoir, il y a quatre mois, les deux opérations qu'il dut subir et qui ne réussirent pas à le sauver.

lombienne ; Les découvertes récentes dans le Yucatan et le Zapothèque ; L'Amérique préhistorique ; Étude du Pérou ancien, d'après les historiens espagnols et les travaux d'exploration récents ; Sahagun, historien de l'antiquité mexicaine ; Éléments de grammaire mexicaine ; Explication de textes historiques et religieux ; La magie, l'astrologie et la sorcellerie dans l'antiquité américaine.

Resté jeune d'aspect et d'allure, cet homme affable, d'une culture si affinée, sensible à toutes les séductions de l'art comme à tous les agréments de l'esprit, avait conservé un goût très vif pour l'armée à laquelle il avait appartenu.

Il était entré à Saint-Cyr en 1863 et il en sortit sous-lieutenant au 6e Hussards. Nommé lieutenant au régiment des Guides, il y comptait quand la guerre éclata.

Après l'Empire il démissionna et se mit à courir le monde. En 1875 et 1876, il visitait les États-Unis et le Canada. Les deux volumes qu'il publiait en 1879 chez Quantin, *Quatorze mois dans l'Amérique du Nord*, nous permettent de visiter à sa suite New-York et Chicago, puis San Francisco en passant par la capitale des Mormons, Salt Lake City. Il revint dans l'Est par le Colorado, fit plusieurs séjours à New-York et acheva son hiver au Canada, dans le Bas-Canada surtout, où retentissent encore les noms de Cartier, de Champlain, de Montcalm, trop longtemps oubliés par la mère-patrie. En avril 1876, Louis de Turenne gagnait, par le Mississipi, la Nouvelle-Orléans et la Floride, puis, au mois de juin, il retournait à New-York pour visiter, en juillet, les délicieuses stations de Saragota et de New-Port, après la ville universitaire de Boston.

Ceux qui ont, comme nous, effectué un semblable parcours, apprécient la finesse des observations de ce voyageur averti. Tout stimule sa curiosité : choses et gens, le sol et ses produits, la prairie et ses hôtes, la vie sauvage et la vie sociale.

Épris de la nature, il se laisse tenter par l'exploration ; car ce n'est pas une promenade de touriste qu'il fit du 15 août au 7 septembre 1876 sur les bords des lacs Manitoba et Winnipeg.

Dans ces régions, à peine parcourues, il fallut camper, mener une existence de nomade, ou encore avancer à la pagaie au milieu des nappes et cours d'eau qui relient Fort-Alexandre à Fort-William, le lac Winnipeg au lac Supérieur. Aujourd'hui le Canadian-Pacific dessert ces contrées ; mais alors ce grand projet de chemin de fer transcontinental était à peine ébauché.

C'était le moment où la France jetait, timidement encore, les assises de son nouvel empire colonial. A la Société de Géographie, où son père l'avait précédé, Louis de Turenne put suivre de près ce mouvement d'expansion. Avec le comte de Bizemont, trop tôt disparu, et quelques collègues, il fonda la *Réunion des Voyageurs français*, et, plus tard, il prit l'initiative d'organiser une *Société des Amis des Explorateurs français*, aujourd'hui fusionnée avec la Société de Géographie. Cette dernière, désireuse de se l'attacher plus étroitement, l'appela en 1896 dans sa commission centrale, dont il devint vice-président en 1903. Pendant les onze années qu'il exerça ses fonctions d'administrateur, notre collègue s'intéressa de la façon la plus active à la cause de l'expansion française, certain de servir sous cette forme les intérêts du pays.

Les Américanistes ne pouvaient oublier qu'il fut un de leurs amis les plus fidèles.

Serviable autant que dévoué, le comte de Turenne disparaît en nous laissant le souvenir d'une nature attachante et droite et de l'esprit le mieux orné.

HULOT.

BULLETIN CRITIQUE

FLORENTINO AMEGHINO. *Notas preliminares sobre el Tetraprothomo argentinus, un precursor del hombre del miocenosuperior de Monte Hermoso* (*Anales del Museo Nacional de Buenos-Aires.* Tome XVI. Ser. 3, t. IX, p. 107-242, 1907).

Ce mémoire est consacré à l'étude d'ossements fossiles provenant de Monte Hermoso et comprenant un fémur et un atlas.

Les conditions dans lesquelles fut faite la découverte du fémur ne sont pas indiquées. Nous savons seulement qu'il fut trouvé à Monte Hermoso par M. Carlos Ameghino. C'est là une indication qui paraîtra insuffisante si l'on se rappelle les discussions qui se sont engagées au sujet de tous les restes humains fossiles, même quand les détails relatifs à leur trouvaille paraissaient probants. Quant à l'atlas, l'auteur l'a trouvé dans les collections du Musée de la Plata, où il avait été apporté autrefois de la même localité par M. Santiago Pozzi. M. Santiago Roth l'y découvrit ultérieurement parmi les ossements fossiles de Monte Hermoso, le débarrassa de sa gangue et après examen le fit passer à la section d'Anthropologie.

Malgré le laps de temps considérable écoulé entre les deux trouvailles, l'auteur n'hésite pas à rapporter les deux os à un même animal qu'il appelle le *Tetraprothomo argentinus*, et les raisons d'ordre anatomique, qu'il donne de ce rapprochement, si convaincantes soient-elles, laisseront cependant dans l'esprit du lecteur quelque doute sur sa légitimité.

Le fémur est endommagé : le grand trochanter, le col et la tête manquent. Les apophyses de l'atlas sont brisées.

La première partie du mémoire de M. Ameghino est consacrée à une étude descriptive et comparative fort intéressante et minutieuse de ces restes fossiles. Il est regrettable qu'aucun chiffre ne l'accompagne, ce qui permettrait au lecteur qui n'a pas vu les pièces originales de se les représenter aussi exactement que possible. C'est en vain que pour le fémur, j'ai cherché l'indice pilastrique, l'indice platymérique, l'indice poplité, une valeur approximative de la torsion, etc. La seule valeur numérique donnée se rapporte à la longueur de l'os : 16 centimètres en l'état actuel mais qui, entier, devait en mesurer 19.

De plus, il semble que les documents publiés auraient gagné à être reproduits photographiquement ; les dessins, pour si clairs et si précis qu'ils soient, n'ont pas, au point de vue documentaire, la valeur d'une épreuve photographique.

Quoi qu'il en soit, voici les conclusions qui se dégagent de l'étude du fémur :

1° Cet ossement ne peut être rapporté à aucun animal connu ; il se rapproche beaucoup du fémur humain mais sans s'identifier avec lui ;

2° L'animal auquel il a appartenu avait une taille de 1 m 05 à 1 m 10;

3° Il avait comme l'homme la station debout. Pour prouver cette assertion, l'auteur s'appuie sur les caractères anatomiques suivants : la plus grande longueur apparente du condyle interne par rapport au condyle externe, la convergence vers en bas des axes des deux fémurs, la forte inversion en dedans du condyle interne, le grand développement du ligament latéral interne de la rotule et des jumeaux, en particulier du muscle interne, la présence de rainures transversales sur la surface articulaire de l'extrémité distale, la disposition des courbes longitudinales antéro-postérieure et latérales, la présence d'une ligne âpre, son degré de développement et sa conformation, le grand développement de la ligne d'insertion du grand fessier, la section subtriangulaire de la diaphyse en son milieu, à grand diamètre antéro-postérieur, la forte déviation de la tête fémorale en avant et du condyle interne en arrière, la torsion hélicoïde du corps de l'os et la forme sigmoïde de la ligne sagittale de plus grande convexité latérale de la face antérieure.

L'étude de l'atlas conduit aux mêmes conclusions : identification impossible avec un atlas humain ou un atlas de singe; caractères anatomiques se rapportant à la station debout.

En plus, de la forme massive de l'arc postérieur de la vertèbre, de la grande longueur de cet arc, de la grande extension de la surface d'insertion des muscles et du ligament cervical, M. Ameghino conclut que le crâne du *Tetraprôthomo* devait être proportionnellement plus grand que celui de l'homme.

Je passe sur les arguments qui prouvent, d'après l'auteur, que le passage de la position oblique à la position debout était de date récente.

Il est impossible de discuter toutes ces conclusions sans avoir vu les pièces originales, et l'on ne peut que constater que la description de M. Ameghino coïncide parfaitement avec les dessins qui illustrent son mémoire.

L'auteur recherche ensuite quelle place doit occuper le *Tetràprothomo* dans l'ordre des *Anthropoïdes*, qu'il divise en trois familles : les *Hominidæ*, les *Anthropomorphidæ* et les *Homunculidæ*. Les *Hominidæ* se caractérisant par la station debout, et le grand développement cérébral, c'est parmi eux que prend place le *Tetraprothomo*, à côté du genre *Homo* et du *Pithecanthropus Erectus*, mais la distance qui sépare anatomiquement *Homo* et *Tetraprothomo* est telle qu'il faut supposer l'existence de trois genres intermédiaires dont M. Ameghino a déjà depuis longtemps fait une description *théorique* et qu'il appelle le *Prothomo*, le *Diprothomo*, le *Triprothomo* : « Le développement et la succession de ces formes évolutives entre ces précurseurs de l'homme et l'homme n'a pas pu s'effectuer, dit l'auteur, en un temps plus court que celui qui correspond à toute l'époque pliocène. Donc, le *Tetraprothomo* a vécu à une époque antérieure au pliocène, d'où il résulte que Monte Hermoso doit remon-

ter à l'époque miocène ». Cette preuve *a posteriori* de l'antiquité des terrains de Monte Hermoso est bien étrange et on ne peut que se féliciter avec l'auteur qu'elle se trouve d'accord avec l'étude géologique et paléontologique, parce qu'à elle seule, elle ne constitue pas un argument bien probant.

Donc il existait à l'époque miocène, en Amérique, un précurseur de l'homme récemment adapté à la station debout. Cet animal descend de certains Planongulés qui, dans les plaines de l'Argentine dépourvues d'arbres, se virent obligés de se dresser sur leurs membres postérieurs pour explorer l'horizon. M. Ameghino a donné la liste des divers individus qui représentent les diverses étapes de cette évolution progressive. Les singes, que l'on considère à tort comme des précurseurs humains sont en réalité une branche divergente détachée du train commun, bien avant l'apparition du Tetraprothomo et qui a évolué vers la bestialisation.

L'Amérique du Sud, d'après M. Ameghino, fut le centre de développement de tous les mammifères, qui se sont ensuite répandus sur tout le monde, en quatre émigrations successives : la première se fit vers l'Australie à l'époque crétacée, par l'intermédiaire de terres qui de la Patagonie s'étendaient à travers les régions polaires vers l'Australie; véritable onde d'émergence qui s'enfonçait du côté américain au fur et à mesure qu'elle apparaissait du côté australien.

La deuxième émigration se fit vers l'Afrique à l'époque cretaceo-éocène, par l'*Archelenis*, terre qui disparut ensuite. De l'Afrique, les animaux émigrés passèrent en l'Europe, en Asie et enfin en Amérique du Nord.

La troisième émigration se fit vers le même continent à l'époque oligo-miocène, mais alors il y eut échange de faune. C'est alors que passèrent en Afrique les singes et les anthropomorphes précurseurs du *Tetraprothomo*, qui évoluant vers la bestialisation donnèrent les anthropoïdes d'Afrique, d'Europe et d'Asie.

Enfin la quatrième émigration eut lieu vers l'Amérique du Nord à l'époque mioceno-plioceno-quaternaire, et là encore il y eut échange de faune, grâce aux animaux évolués de la 2e et 3e émigrations parvenus en Amérique du Nord.

A quelle époque se sont dispersés les *Hominidæ* ? M. Ameghino nous renseigne également à ce sujet.

Le *Tetraprothomo* est de petite taille et ce sont les Akkas, Boschismans, Hottentots et Négrilles qui se rapprochent le plus de lui, mais ils en diffèrent suffisamment pour admettre que c'est du successeur du *Tetraprothomo*, du *Triprothomo*, que s'est détaché l'*Homo ater* qui donna le groupement negro-negroïde, australoïde. L'*Homo ater* passa en Afrique à l'époque miocène, à la fin de la 3e émigration sus-indiquée. Le Pithecanthropus est également un descendant de l'*Homo ater*, tourné vers la bestialisation.

En Amérique du Sud, l'évolution continue sur place; apparaissent successivement le *Diprothomo*, le *Prothomo*, l'*Homo pampaeus* et enfin l'*Homo pliocenius*, et c'est celui-ci qui passa en Amérique du Nord dans la deuxième moitié de l'époque pliocène (4e émigration). De là et vers la fin de la même époque, l'homme émigra en Asie; certains groupes se fixant dans la région orientale de

ce continent formèrent la race mongolique, tandis que d'autres, se dirigeant vers l'ouest et le sud-ouest, furent l'origine de la race blanche caucasique.

L'homme de Néanderthal est une branche divergente éteinte de ce groupement, entré dans la voie de la bestialisation.

Tel est, rapidement résumé, le travail de M. Ameghino. Je ne pense pas qu'il soit un anthropologiste ou un paléontologiste qui accepte sans restriction les idées qui y sont émises. Trop peu de faits sont définitivement acquis pour qu'une hypothèse aussi hardie n'ait des chances sérieuses de ne pas être démentie dans un avenir récent par la découverte de faits nouveaux.

D[r] Rivet.

Erland Nordenskiöld. *Arkeologiska undersökningar i Perus och Bolivias grānstrakter 1904-1905.* Uppsala et Stockholm, Almqvists och Wiksells Boktryckeriaktiebolag, 1906 (T. 42, n° 2 des *Kungl. Svenska Vetenskapsakademiens Handlingar*), 66 p., gr. in-4°, 7 planches, une carte et 54 figures dans le texte.

Le voyage du baron E. Nordenskiöld dans la région au nord du lac Titicaca est déjà connu par les communications qu'il en a fait à plusieurs sociétés scientifiques. Ces récits de voyage ont paru dans les revues suivantes :

Ymer, 26[e] année, p. 59-82. Stockholm, 1906.
La Géographie, t. XII, p. 289-296. Paris, 1905.
Geographical Journal, vol. XXVIII, p. 105-130. Londres, 1906.
Zeitschrift für Ethnologie, t. XXXVIII, p. 80-89. Berlin, 1906.
Geografisk Tidskrift, t. XVIII, p. 235-247. Copenhague, 1906.
Globus, t. LXXXVIII, p. 101-108. Brunswick, 1905.

L'ouvrage qui nous occupe contient les résultats des travaux archéologiques de M. Nordenskiöld dans les provinces de Sandia et de Caravaya, au Pérou, et de Caupolican, en Bolivie, territoire qui forme la lisière de ce que les historiographes de l'ancien Pérou nommaient les Antis. Les fouilles ont été effectuées surtout dans les vallées se trouvant sur le versant oriental du haut-plateau péruvien, entre les derniers échelons de la Cordillère. De ces vallées, celle de Pelechuco est à 3.600 m., celle de Queara à 3.400 m., celle d'Ollachea à 2.700 m., celle de Corani à 4.000 m. au-dessus du niveau de la mer.

M. Nordenskiöld y a trouvé de nombreux tombeaux, mais les anciennes habitations étaient détruites, presque sans laisser de traces. Au contraire, il y avait dans plusieurs vallées des restes de terrasses d'agriculture (*andenes*).

Les tombeaux sont de trois catégories :

1° De petites constructions d'environ 1 [m] 50 de hauteur. Les murs en sont le plus souvent formés de grandes dalles en pierre schistoïde ; d'autres sont bâtis

en *pirca* (murs de pierres sèches), une dalle de schiste y sert de toit. Dans quelques dalles il y a des trous qui, comme le dit l'auteur, ne peuvent pas avoir été destinés à servir en quelque sorte de voie de communication pour « l'esprit du mort » avec le monde extérieur, car l'un de ces trous se trouve près du bord d'une dalle formant toit, dans la partie de cette dalle qui surpasse les murs de maison sépulcrale. Il semble plutôt que ces trous ont été faits pour y attacher des cordes, au moyen desquelles on aurait traîné la pierre qui souvent devait être apportée de loin. La plupart des auteurs ont appliqué le nom *chulpa* aux constructions funéraires dont nous venons de parler. Le sol de ces petites maisons était intact : les cadavres avaient toujours été placés dans leur intérieur, jamais enterrés au-dessous du sol. Dans chaque tombeau il y avait en général trois ou quatre squelettes. Les maisons sépulcrales se trouvaient presque toujours sur les hauteurs, visibles de loin. Cependant, quelques-unes étaient adossées contre des rochers qui alors en formaient l'une des parois.

2° Où il y avait des grottes naturelles ou des abris-sous-roche d'une certaine profondeur, on en avait fréquemment profité pour s'en servir comme sépultures, en les fermant au moyen d'un mur. L'une de ces grottes, située dans la vallée de Queara, contenait environ 200 squelettes. Comme dans les maisons sépulcrales, ces squelettes n'étaient jamais enterrés, mais toujours déposés sur le sol de la grotte en position assise.

3° Dans la vallée de Quiaca il existait des sépultures d'un type particulier. C'étaient des chambres souterraines où étaient déposés les cadavres, sans être enterrés. La chambre était couverte d'une grande dalle en schiste et sur celle-ci se trouvait une colonne massive, bâtie en pierre et couronnée par une autre dalle en schiste.

Les tombeaux avaient presque sans exception été visités par des chercheurs de trésors qui avaient tout bouleversé.

M. Nordenskiöld a rapporté 200 crânes qui seront décrits par M. le professeur J.-V. Hultkrantz. La plupart des crânes sont artificiellement déformés ; quelques-uns sont trépanés. Deux cadavres, naturellement momifiés, sont reproduits dans l'ouvrage qui nous occupe. Ils sont enveloppés dans un filet fait de cordes en fibres végétales, comme le sont beaucoup de « momies » du haut-plateau, desquelles Rivero et von Tschudi, les premiers, ont publié des figures.

Parmi les objets recueillis dans les sépultures on remarque surtout les nombreux *topos* en cuivre contenant une petite quantité d'étain. Un spécimen qui a été analysé donna 6.21 p. c. de ce dernier métal. Ces grandes épingles présentent des formes très variées. Il y en a avec tête en forme de lame plus ou moins circulaire, à bord tranchant ; suivant Zárate, ces topos ont en effet servi comme couteaux. D'autres, très fréquents, sont terminés par deux têtes de lamas fort bien modelées. Une troisième catégorie est ornée de plusieurs têtes représentant probablement des sortes de fruits ou boutons de fleurs. Un spécimen, à tête creuse, a servi de grelot, car elle contient une petite pierre qui donne un son quand on la remue. Il y a encore plusieurs autres variétés de topos. En outre, les tombeaux ont fourni beaucoup de fragments de récipients

et d'autres objets en bois; des petites figures humaines très rudimentaires, sculptées en bois; des calebasses; des aiguilles à chas (*ciracunas*), en bois et en cuivre; quelques objets très simples, en os; des haches à pédoncule central en cuivre allié avec de l'étain (l'une de ces pièces a donné 2. 49 p. c. d'étain); des fragments de vannerie; des grains de colliers en turquoise et en sodalite; des morceaux de mortiers en pierre qui avaient été cassés avant de les introduire dans les tombeaux; des fusaïoles en terre cuite; etc. La poterie était d'une fabrication grossière; les pièces décorées portaient des ornements rudimentaires peints en noir. Un petit vase présente une grotesque image humaine également peinte en noir. Quelques fragments de poterie au poussé méritent d'être mentionnés.

Dans l'une des sépultures se trouvait le corps desséché d'un cochon d'Inde (*Cavia sp.*); dans plusieurs autres tombeaux, des crânes de chien.

M. Nordenskiöld croit que la plupart des sépultures proviennent des Aymaras. Actuellement on ne parle que le quichua dans la région et les Aymaras y auraient par conséquence été supplantés par les Indiens parlant cette langue. Sur sa carte, l'auteur a signalé et la limite de la langue quichua vers les forêts qui s'étendent au pied de la Cordillère et celles des tombeaux en forme de maisons (« chulpas »).

Ces derniers se trouvent presque exclusivement dans les hautes vallées, de 2.500 à 4.000 m. d'altitude; seulement, aux environs de Mojos, ces tombeaux ont été rencontrés à une altitude moindre, à 1.600 m. au-dessus du niveau de la mer. La limite du quichua est tracée très peu à l'est de celle des « chulpas » ce qui démontre que la race andine s'est maintenue plus ou moins dans les mêmes bornes depuis l'époque préhispanique jusqu'à nos jours. Seulement, quelques tribus de la plaine ont aujourd'hui adopté le quichua en substitution de leurs propres langues.

Quant à l'âge des sépultures qu'il a étudiées, M. Nordenskiöld y a trouvé un certain nombre d'objets d'origine moderne, comme des cornes de bœuf, de la poterie des Indiens actuels, des bouteilles en verre, une perle en verre doré, etc. Mais rien ne prouve que ces objets n'aient pas été introduits dans les tombeaux par des chercheurs de trésors et d'autres; tout au contraire, ceci est très probable. D'autre part, les Indiens actuels déposent souvent dans les tombeaux anciens certains objets en sacrifice aux esprits des morts, pour obtenir leur aide dans des affaires quelconques.

M. Nordenskiöld a rencontré plusieurs de ces offrandes. En somme, il est difficile de déterminer avec certitude l'âge de ces tombeaux, mais il est probable que la plupart sont préhispaniques et que quelques-uns ont continué à être employés comme sépultures quelque temps après l'arrivée des Espagnols.

Pour M. Nordenskiöld, les « chulpas » qu'il a examinées ont été construites expressément dans le but de servir de mausolées; elles ne sont pas d'anciennes habitations auxquelles on a donné cette destination, comme le soutiennent von Tschudi et Bandelier à propos de certaines constructions du haut-plateau, appelées également « chulpas ». Je pense que la divergence d'opinions à ce

sujet provient des différents sens qu'on a donnés à ce mot. Pour les Indiens, tous les vestiges préhistoriques : ruines d'habitations, maisons sépulcrales, momies, squelettes, etc., sont des « chulpas »; au contraire, les archéologues ont pris l'habitude de désigner par ce mot spécialement les mausolées attribués aux Aymaras.

Ainsi, tous les auteurs ont pris les classiques chulpas de Silustani pour des mausolées jusqu'à ce qu'il ait été démontré par M. Bandelier que ce ne sont pas des tombeaux, mais probablement des magasins. M. Nordenskiöld, après une analyse détaillée de cette question, arrive à la conclusion que les constructions funéraires étudiées par lui n'ont été que des tombeaux, quelques Indiens en ayant peut-être profité accidentellement, à une époque postérieure, pour se mettre à l'abri des intempéries. Certaines « chulpas » contiennent des fragments de poterie et d'autres débris que l'on ne trouve généralement que dans les ruines d'habitations, mais M. Nordenskiöld explique ce fait par une cérémonie qu'il a observée dans plusieurs localités, chez les Indiens actuels : la coutume de casser et brûler tous les objets qui ont appartenu à un mort. La même coutume aurait été en vogue chez les Indiens préhistoriques qui auraient jeté les débris de ces autodafés dans les tombeaux.

M. Nordenskiöld discute la question, si les « chulpas » proviennent toutes des Aymaras, comme la plupart des auteurs le supposent. Il conclut que c'est le cas, en effet, de presque toutes les sépultures qu'il a étudiées. Seuls, quelques tombeaux de la vallée d'Ollachea appartiendraient à la « civilisation de Cuzco ». A mon avis, ce problème est extrêmement difficile à résoudre.

Ensuite, M. Nordenskiöld décrit un certain nombre d'objets anciens qu'il a acquis des indigènes : des haches et des mortiers en pierre, des pierres perforées en forme d'anneau simple et en forme d'étoile, des couteaux, des ciseaux, des haches, des épingles, etc., en cuivre. La plupart des haches sont du type dit « haches à oreilles ». Mais il y a trois haches en pierre, sans gorge (pl. 5, fig. 9 ; pl. 7, fig. 9 et 10), d'un autre type que je me permettrai d'appeler des « haches à entailles », à cause des deux encoches latérales qui ont servi à les fixer au manche. Ces haches sont communes dans les musées, où elles sont en général considérées comme étant d'origine préhistorique. Divers auteurs en ont aussi publié de nombreux spécimens, provenant surtout des forêts de la région amazonienne de la République de l'Équateur. Deux des spécimens de M. Nordenskiöld ont été recueillis dans une localité nommée Buturo, située en dehors de la région andine, à une distance considérable de la Cordillère. Comme presque toutes ces pièces proviennent de la région forestière, extra-andine, il est très probable que les haches de ce type n'ont rien à voir avec l'ancienne civilisation ando-péruvienne, mais qu'elles sont relativement modernes, fabriquées peut-être par les tribus actuelles. M. E.-H. Giglioli [1] reproduit l'une de ces haches, du même type que celle figurée par Nordenskiöld, pl. 5, fig. 9,

1. *Archivio per l'Antropologia e la Etnologia*; vol. XXXI, p. 220, fig. 47. Florence, 1901.

mais moderne, emmanchée, et qui provient des Indiens « Abiquire », du Rio Napo. Cette question mérite d'être étudiée.

M. Nordenskiöld a trouvé, dans le village de Sina (Pérou), un certain nombre de grandes pierres, où sont sculptés en relief faible des jaguars, des serpents, etc., et qui doivent avoir fait partie d'un édifice monumental qui s'y trouvait jadis. La plupart de ces pierres sont actuellement encastrées dans les murs de l'église et d'autres maisons du village.

Le court et substantiel travail de M. Nordenskiöld est terminé par la description de plusieurs pétroglyphes, gravés et peints, de la région qu'il a parcourue. Ces pétroglyphes appartiennent au type que l'on rencontre partout dans la région ando-péruvienne.

En dehors de l'ouvrage que nous venons d'analyser, M. Nordenskiöld a publié sur les résultats de son voyage au nord du Titicaca les travaux suivants :

Beiträge zur Kenntniss einiger Indianerstämme des Rio Madre de Dios-Gebietes. Stockholm, Nordiska Bokhandeln, 1895 (en *Ymer*, XXVᵉ année, p. 265-312). — Ethnographie des Atsahuacas, des Yamiacas et d'autres petites tribus habitant la région du Rio Tambopata et du Rio Inambari, affluents du Rio Madre de Dios, et parlant des langues appartenant aux groupes Pano et Tacana.

Der Doppeladler als Ornament auf Aymaragewbene. Brunswick, Fr. Vieweg Sohn, 1906 (en *Globus*, t. LXXXIX, nº 22, p. 341-347). — Étude sur la décoration des tissus des Aymaras modernes.

Einige Beiträge zur Kenntniss der südamerikanischen Tongefässe und ihrer Herstellung. Upsal et Stockholm, Almqvists et Wiksells Boktryckeriaktiebolag, 1906. 22 p., 20 fig. (T. 41, nº 6 des *Kungl. Svenska Vetenskapsakademiens Handlingar*). — Fabrication de la céramique moderne et ancienne dans l'Amérique du Sud.

E. Boman.

Luis Maria Torres. *Arqueología de la cuenca del Rio Paraná.* Buenos-Aires, Imprenta de Coni Hermanos, 1907. 70 p., 46 fig. (Extr. de la *Revista del Museo de La Plata*, t. XIV, p. 53-122).

Comme on le sait, la République Argentine comprend plusieurs régions tout à fait différentes par rapport à l'ethnographie préhispanique : la région andine, les plaines boisées, les *pampas*, la Patagonie et la Terre de Feu. A la deuxième de ces régions, celle des plaines boisées, paraissent se rattacher les rives du Rio Paraná et du Rio Uruguay, y compris le territoire situé entre ces deux rivières, depuis la République du Paraguay jusqu'à leur jonction, où elles forment le Rio de la Plata.

Quelques voyageurs ont fait, à leur passage par certaines parties de cette région, des recherches archéologiques ou des reconnaissances géologiques, mais leurs publications sont d'un caractère accidentel et préliminaire ; la région peut être considérée presque comme *terra incognita* pour l'archéologue.

M. Torres s'est proposé d'étudier à fond les vestiges des habitants préhistoriques de ce pays et il y a accompli plusieurs voyages dont deux en mission officielle du gouvernement de Buenos-Aires.

Il a déjà publié un rapport préliminaire[1] sur ses fouilles dans quatre stations préhistoriques du delta formé par le Paraná et l'Urugay, situées près des localités dénommées Mazaruca, Ceibo, Sagastume et Medina. Des recherches de M. Torres dans une autre île de ce delta, notre confrère le Dr R. Lehmann-Nitsche[2], a rendu compte sommairement. La publication générale des résultats scientifiques des voyages de M. Torres paraîtra bientôt, d'après ce qu'il promet.

Dans le mémoire qui nous occupe, l'auteur étudie des collections provenant de Campana (province de Buenos-Aires) et d'Usuró (province de Corrientes), conservées au Musée de La Plata, ainsi que des objets exhumés par lui-même, près de l'embouchure du Rio Carcarañá dans le Rio Paraná (province de Santa Fé), conservés au Musée national de Buenos-Aires.

Près de la petite ville de Campana, sur la rive droite du Rio Paraná il existe une sorte de tumulus, de forme ovale et d'environ 65 mètres de longueur, 26 mètres de largeur et 2 mètres de hauteur. Ce tumulus fut fouillé en 1878 par MM. le Dr Estanislao-S. Zeballos et P. Pico qui publièrent des descriptions de leurs recherches dans les *Anales de la Sociedad Cientifica Argentina* (t. VI [1878], p. 244-260) et dans la *Revue d'Anthropologie* (sér. II, t. I [1878], p. 577-583). Des 27 squelettes qu'ils ont exhumés, pour la plupart incomplets, on n'a conservé qu'un crâne, dont M. Torres donne des photographies et des mesures. La nombreuse collection d'objets en pierre a aussi été perdue, mais M. Torres décrit et reproduit plusieurs objets très intéressants, en os, provenant surtout des deux espèces de cerf qui existent encore en grand nombre dans le pays, le *Cervus paludosus* et le *Cervus campestris*. Ce sont des racloirs, des poinçons, des pointes de flèches, un morceau de corne présentant une perforation et un fragment d'os décoré d'un ornement géométrique composé de lignes droites gravées. La céramique consiste en des fragments à décor très rudimentaire : des lignes et des points gravés.

Il y a aussi des reproductions de têtes d'animaux moulées en terre et qui ont servi d'anses à des vases. Trois têtes de différentes espèces de perroquets sont très faciles à reconnaître de même que la reproduction d'une coquille.

La seconde station est située sur la petite rivière Usuró, au sud du village de Goya et près de la rive gauche du Paraná. C'est un de ces gisements préhistoriques assez fréquents dans ces parages, signalés par des élévations trop basses et trop étendues pour mériter le nom de tumulus. On les appelle dans

1. *Los cementerios indígenas del Sud de Entre-Rios* (en *Anales del Museo Nacional de Buenos Aires*, t. IX, p. 57-75). Buenos-Aires, 1903.

2. *Túmulo indígena en las islas del delta del Paraná, estudiado por Luis Maria Torres* (en *Revista de Derecho, Historia y Letras*, t. XXIII, p. 267-272). Buenos-Aires, 1905.

le pays des *paraderos*. Celui dont il est question a été visité par M. Juan-B. Ambrosetti qui le mentionne sous le nom de *Paradero Pehuajó* dans sa description des paraderos de Goya, dans le *Boletin del Instituto Geográfico Argentino* (t. XV [1894], p. 401-422). M. Torres reproduit plusieurs têtes d'animaux moulées en terre et provenant de cette station. Le décor gravé des fragments de poterie rencontrés dans ce gisement est très simple, comme à Campana. Une grecque très régulière est la figure la plus compliquée.

M. Torres dénomme la station du Rio Carcarañá qu'il a fouillée *Paradero de Caboto*, car on suppose que le fort du Saint-Esprit, élevé en 1527 par le célèbre navigateur Sébastien Cabot, était situé à cet endroit. Le décor gravé de la poterie trouvée en ce point est très semblable à celui des autres stations. M. Torres reproduit une figurine en terre cuite en provenant, et représentant, suivant l'auteur, le grand loup du Chaco, le *Canis jubatus*. Il me semble qu'il s'agit plutôt du petit renard du pays, le *Canis Azarae*. Une autre pièce est une imitation très curieuse, quoique grossière, d'un canard, également en terre cuite.

Les objets, provenant de trois stations situées le long du Paraná, à de grandes distances l'une de l'autre, sont bien intéressants, car la ressemblance parfaite des différentes collections démontre que la même culture préhispanique s'étendait sur les deux rives de ce grand fleuve, depuis le Paraguay jusqu'au Rio de la Plata. Selon l'auteur, toutes les autres stations de la même région qu'il a étudiées présentent sous ce rapport une grande analogie avec celles que nous venons de mentionner. Attendons l'ouvrage définitif de M. Torres qui doit comprendre un matériel très riche, à en juger par les nombreux voyages qu'il a effectués.

E. Boman.

A. M. Tozzer. *A comparative study of the Mayas and the Lacandones. Archæological Institute of America, Report of the fellow in american Archæology 1902-1905*. New-York, Macmillan, 1905, 195 p. in-8, 29 pl.

Les Lacandons ont longtemps été les gens les plus énigmatiques de l'énigmatique Amérique centrale. Nous ne les connaissions guère que par les travaux du colonel Juan Galindo [1] et de M. Charnay [2], qui n'avaient pu séjourner longtemps chez eux. Le travail de M. Tozzer nous met, pour ainsi dire, d'un seul coup en possession d'une quantité considérable de matériaux sur l'ethnographie

1. *Description de la rivière Usumasinta dans le Guatémala* (*Nouvelles Archives des Voyages*, 3e série, vol. III, Paris, 1834, pp. 147-151).

2. *Voyage au Yucatan et au pays des Lacandons* (*Compte rendu de la Société de Géographie de Paris*, 1882, pp. 529-553), aussi : *Tour du Monde*, vol. XLVII, pp. 1-96; vol. XLVIII, pp. 207-330.

et la linguistique de ce peuple jusqu'ici presque inconnu. C'est au cours d'un séjour de trois ans (de 1902 à 1905) dans le Yucatan et le Chiapas que M. Tozzer a pu recueillir ces informations. Le but de l'ouvrage est de décrire l'ethnologie des Lacandons en la comparant avec celle des Maya encore indépendants, groupés en trois centres dans le Sud du Yucatan. De ces centres, les plus importants sont ceux d'*Ixkanha* et d'*Icaiche*. Ces Maya n'ayant gardé que peu de leurs traits primitifs, nous n'insisterons pas sur la comparaison établie par l'auteur; nous nous contenterons de dire, pour n'y plus revenir, que dans tous les cas où les Maya ont gardé les coutumes indigènes, elles s'accordent presque parfaitement avec celles des Lacandon.

Les Maya indépendants et les Lacandons se donnent à eux-mêmes le nom de *masewale*; ce n'est pas un nom indigène, mais une forme hispanisée du mot nahuatl *macehualli* (au pluriel *macehualtin*), qui signifie « paysan, esclave ». Les Européens et les métis les désignent d'une façon erronée, par le nom de *Caribes*. Les Lacandons sont localisés au sud de Tenosique (Tabasco) et à l'ouest de l'Usumacinta (Chiapas) dans la contrée arrosée par les rivières Lacantun et Lacanha, qui s'unissent avec le Chixoy ou rio Salinas, pour former l'Usumacinta; c'est un pays très arrosé, densément boisé et où se trouvent plusieurs lacs dont le principal est celui de Pet-Ha. Les Maya prétendent que les Lacandons viennent du Yucatan; il est question de leur entrée au Peten dans les *Annales* publiées par Brinton. Les anciens auteurs parlent de leur présence en cette région; Cortès passa dans leur pays en 1525, mais beaucoup des écrivains du XVI[e] siècle divisent les Lacandons en deux groupes : celui de l'Orient, constitué par des gens parlant maya et celui de l'Occident où le langage chol aurait été en usage. On verra d'autre part que M. Sapper croit que les Lacandons des anciens auteurs auraient tous parlé la langue chol et que les Maya ne seraient descendus dans le Peten qu'au XVII[e] siècle. Quoi qu'il en soit, il n'existe plus rien aujourd'hui de cette division, et le seul langage employé est le maya, qui ne diffère de celui du Yucatan qu'en ce qu'il est plus pur et ignore les mots européens, si nombreux dans le yucatèque actuel. Ils vivent en petits groupes isolés qui forment deux groupes principaux, l'un localisé sur l'Usumacinta, l'autre sur la rivière Lacantun; ils sont en tout deux ou trois cents (Sapper).

L'extrême humidité du sol du Peten en fait un pays très fertile : outre les grands arbres, acajou (*tšem*), campêche, guayacan, pin-résineux (*tŏte*), qui fournissent aux habitants du bois pour la charpente, la fabrication des arcs et des flèches, la confection de torches; la nature offre aux Lacandons une multitude de fruits sauvages : chicosapote, anone, tamarin, noix de coco, papaye, cacao, limon, citron, orange, ananas, banane. La résine de *pratium heptaphyllum* et le suc d'un arbre à caoutchouc (*castilloa elastica*) leur servent d'encens; ils cultivent avec succès la patate, le manioc, les haricots, les piments, le maïs, le tabac et la canne à sucre. La faune est représentée dans les forêts par une grande variété d'animaux : le cerf, le sanglier, l'ocelot, le couguar, le jaguar, le tapir, les singes, les blaireaux, les perroquets, le dindon sauvage, la perdrix, la caille. Dans les rivières nagent les alligators et les tortues.

Les Lacandons sont de petite taille, bien qu'un peu plus grands que les Maya; ils sont très brachycéphales (indice 85.5); leur peau, d'un brun doré, est un peu plus claire que celle des Maya; leurs cheveux noirs sont un peu ondulés : ils ont parfois de la barbe. A la naissance, on constate l'existence du point sacral; il est de couleur pourpre.

Le costume consiste en un pagne (*qašnăk*) et un poncho (*šikul*); les femmes portent aussi le poncho et un jupon (*pīk*) allant jusqu'aux chevilles et fixé à la taille par une large ceinture (*uhetšebinnoq*). Les enfants vont complètement nus jusqu'à l'âge de 2 ou 3 ans. La parure est assez simple : les femmes portent derrière la tête des plumes, et autour du cou des colliers de perles ou de graines, comptant parfois jusqu'à 12 rangs et augmentés de pendentifs en bois, en os ou de très petits crânes de singes. Au cours de certaines cérémonies, hommes et femmes se ceignent le front d'une bande d'écorce (*huun*).

Les établissements lacandons sont d'un type très spécial : ils sont toujours situés à proximité d'un champ de maïs et consistent en une hutte sacrée où sont rangées les idoles, une autre plus petite où on prépare la nourriture de ces idoles, et de une ou plusieurs huttes d'habitation. Quatre chemins mènent à ces petits villages, chacun venant d'un point cardinal différent.

Les Lacandons forment des clans totémiques à descendance masculine; l'exogamie existe dans ce clan. Le totem est appelé *yonen* « parent ». M. Tozzer a pu obtenir 18 noms de groupes totémiques : singe, blaireau, sanglier, cerf, faisan, jaguar, ara, etc. De plus certains clans sont groupés sous une même appellation; les clans *qeqen* (sanglier) et *kitam* (porc de montagne) sont connus sous le nom de *kowŏ*; ceux de *kotom* (blaireau) et de *sanhol* (un mustélidé) sous celui de *taš* « niveau ». Peut-être doit-on voir là des noms de phratries ou clans primaires desquels se seraient formés les groupes totémiques actuels. La nomenclature de parenté prouve que les Lacandons n'ont pu parvenir au stade d'évolution que L. H. Morgan appelait « descriptif » et qu'ils gardent encore des traces nombreuses de la parenté à nomenclature par groupe d'âge : le père, les oncles paternels et le fils aîné du plus âgé des oncles, qui est un futur chef de famille, sont tous désignés par le terme *yum*; le mot *sukun* s'applique aussi bien aux cousins qu'aux frères; de même sœurs et cousines portent le titre de *kik*; les deux appellations de *sukun* et de *kik* s'appliquent à des parents plus âgés que celui qui parle; les frères, sœurs, cousins, cousines plus jeunes que lui sont désignés par le nom de *wišin*. Il existe encore, dans les coutumes qui règlent l'héritage, de nombreuses traces de descendance en ligne maternelle : les héritiers privilégiés sont bien le fils aîné et la principale femme, et les autres fils reçoivent bien une part des biens du père, mais à défaut d'héritier mâle en ligne directe, les biens reviennent aux frères du décédé. Les filles n'héritent pas, et les Lacandons en donnent une raison singulière : *elles n'ont pas de droits religieux* (p. 39).

Outre les termes de parenté et les noms totémiques, il existe chez les Lacandons un système très curieux de classification des enfants suivant leur ordre de naissance; cette coutume est appelée « namesake » par M. Tozzer; voici en quoi elle consiste : outre le nom animal de clan, le premier fils né d'un couple

reçoit les titres de *Qin* « soleil » et *Baaš* « singe » ; la première fille se nomme *naqin-baaš* [1] ; le second fils est appelé *Qaiyum* « dieu chantant » et *sanhol* « un mustélidé » ; la seconde fille *naqaiyum-sanhol* ; les troisièmes se nomment respectivement *tšan-qin* « petit soleil » et *natšanqin*, sans nom animal ; les autres *bol*, dont la signification ne nous est pas donnée et *nabol*, avec le nom animal *qimbol* « une espèce de serpent ». Nous ignorons complètement l'origine de ces appellations ; toujours est-il que chacun des couples d'enfants possède un chant séculaire, dans lequel il célèbre l'animal dont il porte le nom. Le chef de famille est le père ; c'est lui qui doit accomplir les rites domestiques ; à sa mort, le fils aîné quitte son titre de *qin* pour prendre celui de *yum* et devient le chef de famille. Chaque famille possède un champ particulier. Il y a un peu d'incertitude dans les renseignements de l'auteur quant à la composition des établissements : il semble nous dire (p. 40) que les gens d'un même totem habitent un même lieu ; ailleurs (p. 43) il nous montre un seul lieu habité par une *famille* comprenant des gens de totems différents. Les Lacandons sont polygames ; généralement, la première femme épousée est la maîtresse des autres ; les autres femmes sont appelées « tantes » (*sena*) par les enfants. Les cérémonies du mariage sont du type le plus simple ; on fait aux deux fiancés une offrande de *posol* et de *baltše*, puis les époux mangent ensemble ; à partir de ce moment, ils forment un groupe à part et ne doivent plus jamais manger avec leurs parents.

Les femmes enceintes portent autour du cou une corde de coton (*kutš*) afin de préserver la vie de l'embryon ; à la naissance, des cérémonies spéciales ont lieu devant les idoles. Les cérémonies d'initiation à l'âge de la puberté sont de l'ordre le plus simple : au garçon, on donne un arc et des flèches qu'on accompagne d'une prière afin qu'il devienne bon chasseur ; à la fille, un ballot de plumes d'oiseau.

Les rites funéraires et spécialement la forme du tombeau méritent de retenir l'attention : le corps est placé, étendu sur le dos, dans une fosse, profonde d'environ deux pieds et demi. Sur l'abdomen, on dépose du maïs écrasé, pour que le mort puisse faire du *posol* et des *tortillas* ; on le recouvre ensuite de feuilles de palmier ; la fosse est alors comblée et au-dessus on élève un monticule de terre, qu'on recouvre de cendres ; au quatre points cardinaux, on plante une figurine en feuille de palmier ayant la forme d'un chien ; ces quatre figurines représentent les gardiens du mort ; on plante ensuite, tout autour du tumulus, de petites baguettes enduites de cire ; chacun des membres de la famille allume trois ou quatre de ces sortes de cierges et les femmes ou les enfants deux chacun. Enfin on construit au-dessus du monticule un abri en feuilles de palmier, au toit duquel on suspend trois gourdes, l'une remplie de *posol*, l'autre d'eau et la troisième de tortillas.

La grande fertilité du sol, permet la culture, sans grande difficulté, du maïs et des autres plantes auxquelles nous avons fait allusion plus haut. Le terrain

1. *na* « maison ».

est d'abord assolé par l'incendie des arbres; le maïs est ensemencé à la saison des pluies, sans précautions spéciales; lorsqu'il est mûr, on le récolte et on le laisse d'abord digérer un certain temps avec de la chaux de coquilles, pour enlever les barbes; il est ensuite écrasé jusqu'à six ou sept fois sur un *metate* en pierre; ainsi réduit en poudre fine, il sert à confectionner des tortillas (*op*) et de nombreuses boissons : le *maas* ou *posol*, analogue à la *chicha* des Péruviens, le *tšokosaka*, qui se boit chaud, le *saqnum* et le *qa*. Le maïs sert encore à préparer les *tamales* ou *tuliwà*, pâte de piments ou de haricots entourée de farine de maïs; la patate (*ïs*), le manioc (*sin*), la tomate (*beyantšan*), les haricots (*buul*) forment le reste de la nourriture végétale. La chasse a lieu à l'aide de l'arc; les poissons sont également fléchés; les œufs de tortue, les crabes d'eau douce, les escargots jouent un grand rôle dans l'alimentation des Lacandons.

La technologie est d'une espèce très inférieure : le tissage aujourd'hui très délaissé — on préfère acheter de la toile aux Mexicains — se faisait autrefois sur un métier analogue à celui qu'emploient encore les Navajo et les Pueblos du Nouveau Mexique, mais disposé horizontalement; la vannerie est de l'espèce la plus grossière. L'arc est droit, du type simple; les flèches sont assez longues, empennées à deux plumes, avec encoche à la base; les pointes sont fixées à la préhampe par une encoche ménagée dans celle-ci, puis liées avec du fil de tendon; elles sont en silex éclaté au moyen d'un morceau d'os ou d'acier. Arcs et flèches sont présentés aux idoles afin d'obtenir du succès à la chasse; on peint ensuite les flèches de deux points rouges. La poterie, quoique d'une fabrication très grossière, est une industrie importante : on fait en terre cuite des vases pour les usages domestiques, de grands tambours, des jarres pour la *baltše* et surtout des encensoirs qui jouent un rôle prépondérant dans leur rituel et sur le rôle desquels nous reviendrons. Les Lacandons sont apiculteurs : ils creusent des poutres et les placent devant la Maison des Dieux pour que les abeilles viennent y construire leurs rayons. Le feu est obtenu aujourd'hui à l'aide du briquet, mais le feu cérémoniel est toujours fait à l'aide de deux bâtons. Les maisons des Lacandons sont oblongues, avec les extrémités arrondies; la charpente du toit repose sur quatre poteaux fourchus ; le toit se trouve ainsi indépendant des murs qui sont faits de minces planches recouvertes de terre ou de feuilles de palmier; souvent d'ailleurs ces derniers manquent et la maison n'est plus qu'un abri sans toit.

Les Lacandons sont de piètres décorateurs, bien qu'ils possèdent un mot spécial (*uhotal*) pour désigner l'embellissement des objets par des dessins ; leurs seuls motifs sont des sortes de roues dentées, des figures humaines grossières, et des semis de points. Les seules couleurs employées sont le rouge et le noir. La plastique n'est pas meilleure. Quant à la musique, les Lacandons sont mieux outillés : ils possèdent un grand tambour, en terre cuite; (c'est même une divinité *Qaiyum* « le dieu chantant »); vient ensuite un autre objet cérémoniel, la trompette de coquille, qui sert à appeler les dieux ; puis une sorte de hautbois, le hochet (*soot*) et une manière de guitare (*petšaktše*) sans chevilles, qui est certainement un instrument importé.

M. Tozzer a donné à l'étude de la religion une importance prééminente, bien qu'il donne de la religiosité des Lacandons une idée bien simpliste (p. 80). L'animisme est bien développé. L'homme est censé avoir deux âmes; l'une, le pouls (*upšanukab*) va vivre après la mort dans le monde souterrain avec *Kisin*; l'autre, le cœur, monte au ciel où elle vit avec *Nohotšakyum* ; cette dernière est accompagnée dans son voyage par un esprit gardien (*pišan*). Les Lacandons ont conservé de leurs ancêtres maya un panthéon bien organisé : les dieux, mâles et femelles, sont parfaitement hiérarchisés; ils habitent l'intérieur des falaises, les anciens temples ruinés, parfois les bords d'un lac ou d'une rivière. En tête du panthéon, se trouve *Nohotšakyum* « le grand-père » ; ses père et mère sont *Tšaknikte* et *Šaknikte*, deux fleurs. Suivant les gens du rio Lacantun, il vit dans les ruines de Yaxchilan (Ville-Lorillard, Menche); suivant ceux du lac Pet-Ha dans celles d'Anaite; son pouvoir est très grand, et il est essentiellement bienveillant envers les hommes. A la fin du monde, il portera en guise de ceinture le corps de *Hāpikera*, très mauvais génie en forme de serpent. Il a une fille *Estub* « la petite » ou *Upal* « son enfant » et plusieurs fils. Il fait partie d'une famille de quatre frères; deux sont ses aînés, ce sont *Yantho*, divinité très importante qui demeure dans la haute falaise de Tenosique sur l'Usumacinta et *Ušukun* qui vit dans une caverne et est plutôt malveillant envers l'espèce humaine; son serviteur est *Kisin* « le tremblement de terre », seigneur du monde souterrain. Ces quatre dieux sont probablement assimilés aux dieux des quatre points cardinaux (*Chac* des Maya anciens, *Nukutšyumtšakob* des Maya modernes). Suivant ces dieux comme importance, vient la déesse *Akna* « la mère », mère de certains dieux ; une de ses hypostases est la mère des hommes, présidant aux accouchements, qui est connue comme *Ištšel*[1], de même que chez les anciens Maya. Elle a un mari : *Aqantšob* ou *Tšitšaktšob*; ce couple divin est réputé vivre à Yaxchilan. Les noms correspondants à ceux des anciennes divinités yucatèques ne manquent pas : nous avons *Isanâ* (= *Itzamna, Zamna*) dont les fonctions sont mal définies; *Qŭqulcan* (= *Kukulcan*) qui n'est plus ici qu'un serpent polycéphale et qui vit seulement dans les alentours de l'habitation de *Nohotšakyum; Qaq* (= *Kak*) le feu, qui hante Tenosique. Il en est d'autres dont l'appellation ne nous rappelle rien, tels sont les dieux du lac Petha, *Isananohqu* et *Kakotš*, qui vivent sur les rives opposées de cette étendue d'eau; *Kananqaš* le lieu de la forêt qui se terre à San-Hipólito, à quelques lieues au nord du lac; *Mensabak* qui a son gîte dans la même localité et qui a pour aides tous les esprits de l'ouest (*Tšiqinqu*); de son frère *Sibani*, nous connaissons peu de chose. *Nohqu* vit à Yaxchilan, *Săkapuk* à Anaite ; quant à *Qaiyum* « le dieu chantant », c'est un dieu qui vit dans le ciel et c'est aussi, comme nous l'avons dit, le tambour cérémoniel ; pour terminer cette énumération des divinité, nous signalerons le dieu des abeilles, dont le nom lacandon n'est pas venu jusquà nous

Mais ce ne sont là que les grands dieux, hiérarchisés et personnifiés. A côté

1. Dans l'orthographe traditionnelle : *Ixchel*.

d'eux, il existe une multitude d'esprits, plus ou moins locaux, qui leur sont parfois unis par des liens de subordination. Tels sont les *tšiqinqu* ou esprits de l'ouest déjà nommés, les *Nobqu*, gardiens des champs, les *Štabai*, esprits des pierres de la forêt. Dans cette classe se rangent aussi des divinités qui eurent autrefois un rôle supérieur; ce sont les dieux astronomiques et météorologiques : *Qin*, le soleil; *Tanu pekqu*, le dieu du tonnerre; *Tanuhasqu*, le dieu de l'éclair.

Toutes les autres divinités que nous venons de mentionner ne se trouvent pas toujours représentées dans un même établissement. Pour pouvoir les adorer en un lieu donné, il faut qu'on se soit procuré une de leurs idoles, et nous voici amené à parler du système rituel des Lacandons. Il est très particulier et n'a pas, à notre connaissance, d'équivalent chez aucun peuple du monde. Les « idoles » sont de deux genres; ce sont d'abord les encensoirs, bols de terre cuite grossière sur le bord desquels sont appliqués des mascarons de terre cuite représentant une tête humaine, sommairement modelée, mais ayant toujours la lèvre inférieure très saillante. A l'intérieur, on place une petite pierre qui est l'idole proprement dite; elle a été acquise par un ancêtre de la famille, qui a été en pèlerinage au site où est censé résider le dieu. Là on accomplit un encensage du dieu; c'est pourquoi on rencontre souvent dans les ruines des vases contenant du copal; ils sont d'origine récente et apportés, pour la plupart, par les Lacandons. La pierre est donc placée dans le vase. Voici comment fonctionne le rite d'encensement : on place d'abord sur la lèvre inférieure saillante de la figure humaine un peu de pâte de maïs, puis on place du copal dans le bol, au-dessus de la petite pierre, et on l'allume. L'encensoir est censé représenter une divinité inférieure; on se la propitie d'abord en lui offrant de la nourriture; il est ensuite censé porter la fumée du copal à la divinité supérieure, représentée par la pierre placée à l'intérieur du bol de terre cuite.

Les rites sont, en général, accomplis par le père de famille ou par le fils aîné. M. Tozzer nous les décrit et, pour une grande partie nous donne le texte lacandon, avec traduction anglaise interlinéaire des formules qui s'y récitent. Nous ne pouvons entrer dans ce détail et terminerons ce compte rendu, déjà trop long, par quelques considérations d'ordre général que nous emprunterons à l'auteur lui-même : nous devons abandonner tout espoir de trouver parmi les Lacandon ou même les Maya indépendants une aide quelconque au déchiffrement des inscriptions des monuments anciens; ces peuples sont tombés trop bas pour pouvoir nous être de quelque utilité dans ce travail; ils ignorent même absolument le sens des figures sculptées qu'ils rencontrent et s'ils y attachent quelque sentiment religieux, c'est en raison de l'animisme général qui règne parmi eux. On peut expliquer cette ignorance complète par trois faits : la région du Peten était déjà presque déserte au temps de la conquête espagnole; ensuite les prêtres seuls possédaient, au dire des anciens auteurs, le secret de la lecture des hiéroglyphes; la masse du peuple ne connaissait le culte que par ses manifestations extérieures et il a conservé leur souvenir jusqu'à l'heure actuelle; enfin le régime d'oppression auquel ont été soumises toutes les populations indigènes les a fait fuir dans des endroits inhabités et a produit de véritables phénomènes de régression sociologique comme chez les Lacandons ou bien a amené leur assimilation complète.

Tel est ce livre, qui fait le plus grand honneur à son auteur. Il nous montre tout l'intérêt que peut posséder une étude ethnographique bien faite, quoique encore incomplète, chez les peuples de l'Amérique centrale.

H. Beuchat.

A. L. Kroeber. *Shoshonean dialects of California* (*University of California publications. American Archæology and Ethnology*) Vol. IV, n° 3, Berkeley, University Press, 1907, in-8, 100 p.

Le travail de M. Kroeber tient beaucoup plus que ne promet son titre : au lieu d'une étude descriptive de quelques dialectes shoshones peu importants, nous avons un travail d'ensemble sur les langues de ce groupe intéressant et peu connu.

L'ethnographie de la famille linguistique shoshone (ou Uto-aztèque de Brinton) nous est encore presque inconnue. A première vue, notre connaissance philologique paraît meilleure : des vocabulaires ont été publiés, depuis fort longtemps, traitant d'un certain nombre de dialectes, mais aucune grammaire, si rudimentaire soit-elle, n'en a été esquissée. M. Kroeber a pu recueillir, pendant un « survey » ethnographique de plusieurs années, beaucoup de renseignements, mais les *data* d'ordre grammatical sont encore bien peu de chose, son travail porte surtout sur les faits lexicologiques obtenus tant par lui que par ses prédécesseurs.

Les langues shoshones paraissent posséder une phonétique assez riche, surtout pour le système vocalique : outre les séries a, e, i, o, u, ouvertes et fermées, elles possèdent une série A, E, I, O, U de voyelles dites obscures, une série ^{a}, ^{e}, etc. de sons « inarticulés », et les lettres *o*, *u*, *ō*, *ū* que M. Kroeber qualifie d' « impures ». Les consonnes sont assez nombreuses, principalement dans les séries gutturale et palatale. La seule particularité grammaticale qui nous soit rapportée comme étant commune à tous les dialectes est la suivante : il existe des suffixes de noms ou terminaisons, qui disparaissent en certaines circonstances; par suite, un nom, pris dans son sens substantif est toujours accompagné d'un suffixe qui disparaît lorsque le nom entre en composition. La même particularité existe en nahuatl; « une pierre » se dit, dans le dialecte Luiseño de la Californie *to-ta* ; « ma pierre » devient *no-ta* ; de même en nahuatl, le mot *yac-atl* « le nez » forme *no-yac* « mon nez ». Ces suffixes varient dans chacun des groupes de la famille shoshone, et même souvent dans chaque dialecte.

M. Kroeber a éprouvé de grandes difficultés pour dresser le tableau des divisions linguistiques de cette famille ; certains dialectes extrêmes n'ont entre eux qu'une ressemblance très lointaine et comme il est certain que beaucoup de dialectes sont éteints, il n'est pas toujours facile d'apercevoir les formes de passage. Quoi qu'il en soit, voici le tableau que propose l'auteur : il existe quatre grands groupes et huit sous-groupes :

1er groupe : Dialecte des Pueblos.	*Hopi* (Arizona).	
2e groupe : Dialectes du Plateau.	a) *Ute-Chemehuevi.*	*Utes* de l'Utah et du Colorado. *Paiute* du Nevada du Sud. *Chemehuevi* du Rio Colorado. *Kawaiisu* des monts Tehachapi. Quelques-unes de bandes de *Bannock*.
	b) *Shoshoni-Comanche*.	*Shoshoni* de l'Idaho oriental, du Nord-Ouest de l'Utah, du Nord-Est du Nevada et ceux du Wyoming. *Comanche.*
	c) *Mono-Paviotso.*	*Mono* ou *Monachi* de la Sierra-Nevada. *Paviotso* ou *Paiute* du Nord-Ouest du Nevada. *Snake* ou *Paiute* de l'Oregon oriental. *Bannok* de l'Idaho. *Panamint* de la vallée de la Mort (Californie).
3e groupe : Dialecte de la Kern River.	*Tŭbatulabal* de la rivière Kern.	
4e groupe : Dialectes de la Californie méridionale.	a) *Serrano.*	*Serrano* des environs de San-Bernardino. *Gitanemuk* à l'Est du Lac Tulan.
	b) *Gabrielino.*	Indiens des missions de *San-Gabriel* et de *San-Fernando*, anciens habitants des trois îles du Sud de l'Archipel Santa-Barbara : *Santa Catalina*, *San-Miguel*, *San-Nicolas*.
	c) *Luiseño-Cahuilla.*	*Luiseño* de la Mission de San-Luis Rey. *Juaneño* de San-Juan Capistrano. *Cahuilla* des monts San-Jacinto. *Agua Caliente* des sources de la rivière de San-Luis Rey.

Le diagramme que publie, p. 100, M. Kroeber, montre que le Hopi et les dialectes de la Rivière Kern sont les langues qui divergent le plus ; la grande difficulté que l'on rencontre pour classer ces idiomes ne provient pas seulement de l'insuffisance des données linguistiques, mais encore de l'extrême confusion qui règne dans les noms et appellations tribales des peuples shoshones. Les Shoshones n'ont pas de noms tribaux, excepté chez les Mono-Paviotso du Sud, qui ont emprunté ce mode de distinction à leurs voisins californiens, les Yokuts. Ils se désignent généralement par le terme « gens », qu'ils suffixent au nom de la localité qu'ils occupent, quelquefois aussi, dans le Nord, ils se distinguent par le nom de leur nourriture ordinaire; on trouve des « mangeurs de poisson, de bison, d'écureuil ». Les noms donnés par les Européens, coureurs de prairies, trafiquants, mineurs, sont des plus vagues; nous retrouvons ainsi un peu partout le nom de *Paiute*; dans le Nevada, on l'applique à tous les Indiens, excepté les *Washo*; en Californie, il a été appliqué à certains Shoshone Mono et Serrano. Les Bannock du Nevada septentrional sont des Mono-Paviotso, tandis que ceux du Fort-Hall sont des Ute-Chemehuevi. Les Shoshoni occidentaux de Hale et de Gatschet sont des Ute-Chemehuevi et non de véritable Shoshoni, etc.

Dans le sud de la Californie, il y a moins de confusion : les noms des Indiens comme Luiseño, Serrano, Gabrielino, appliqués à des groupes habitant des missions très éloignées les unes des autres et parlant des dialectes différents sont de bons substituts d'appellations tribales indigènes.

A la fin de son travail, M. Kroeber entreprend une étude ayant une bien autre ampleur que celle de la classification des langues shoshones : il reprend la question de la parenté de celle-ci avec celles des Pimas et des Aztèques. Cette parenté, acceptée à la suite du grand travail de Buschmann, qui remonte à une cinquantaine d'années, a été tour à tour admise, puis niée. Les partisans de la filiation de ces langues, comme Brinton, ont trouvé un contradicteur formel dans Powell, qui, il y a une quinzaine d'années, nia toute parenté entre les trois groupes; depuis, on les a considérés à part. M. Kroeber rappelle que les études de Buschmann ne portaient pas sur le même sujet que celles de Powell : elles étaient purement linguistiques, tandis que celles du regretté Américain étaient purement ethnologiques. L'un cherchait dans le nahuatl des traces d'autres idiomes, l'autre cherchait s'il existait entre la langue des anciens Aztèques et celles des peuples plus septentrionaux des relations telles que l'on put en conclure à leur origine commune. Buschmann lui-même ne croyait pas à la parenté réelle du nahuatl et des langues de la Sonora et on a méconnu sa pensée en lui imputant une telle opinion. M. Kroeber voudrait résoudre la question, et, après avoir comparé de nombreux vocabulaires, retranscrits d'une façon uniforme, il conclut à l'origine commune des trois groupes shoshone, pima et aztèque. Ses conclusions méritent d'être détaillées : les langues pima sont apparentées de plus près aux langues shoshone que ne l'est le nahuatl ou, plus exactement, ce dernier idiome est plus spécialisé que ceux de la Sonora. D'un autre côté, si nous considérons l'ensemble des langues, nous constatons

que le Hopi diffère plus du nahuatl qu'aucune autre, bien que sa parenté avec les langues shoshone soit indiscutable. On dira donc que ces deux langues sont les plus spécialisées de toute la famille et en représentent les variations extrêmes.

L'unité d'origine établie, M. Kroeber cherche à démontrer la filiation et l'histoire des divers groupes : les Uto-Aztèques ne sont pas originaires du pays situé entre les montagnes Rocheuses et les Grands Lacs comme le croyait Brinton ; les études faites sur place en Californie prouvent qu'ils habitent cette région depuis très longtemps ; de plus, aucune tradition ne permet de croire qu'à une époque rapprochée de nous, ils émigrèrent en allant de l'Est à l'Ouest. Les Hopi ont dû se séparer du tronc principal à une époque très reculée, comme le montre l'extrême spécialisation de leur idiome ; il en est de même pour les Aztèques. Ces derniers seraient arrivés au Mexique beaucoup plus tôt que ne le prétend leur tradition : celle-ci raconte qu'ils trouvèrent dans la Sonora des peuples de leur famille ; or l'extrême différence entre les langues du groupe nahuatl et celles des Pima prouve que les Aztèques vécurent longtemps isolés au milieu de peuples parlant des idiomes différant totalement du leur ; de plus la ressemblance évidente entre les langues pima et shoshone prouve que les indigènes de la Sonora n'occupent leur habitat actuel que depuis un temps relativement court.

On voit tout l'intérêt de ce travail. Nous craignons cependant qne M. Kroeber n'ait pas levé tous les doutes qui planaient sur l'unité de la famille Uto-aztèque. Ses conclusions historiques, très intéressantes en elles-mêmes, ne reposent malheureusement que sur une démonstration linguistique incomplète. L'ignorance où nous sommes de la phonétique et de la grammaire de la plupart de ces idiomes nous interdit de tirer des conclusions fermes. Il ne suffit pas de retranscrire les noms pour les amener à une notation uniforme, encore faudrait-il savoir si la nouvelle notation est bien exacte. Séparer la racine d'un mot des suffixes qui y sont accolés est toujours une tâche des plus délicates. Nous sommes convaincu que M. Kroeber a fait ce travail avec le plus grand soin, mais nous craignons que les faits actuellement connus ne permettent à personne, si compétent soit-il, de l'entreprendre. Il est prudent, pensons-nous, de conserver encore la division de Powell, jusqu'à ce que des faits nouveaux nous permettent de reconnaître l'unité de la famille Uto-Aztèque.

H. Beuchat.

MÉLANGES ET NOUVELLES AMÉRICANISTES

La mythologie des Maya modernes. — Nous extrayons du livre de M. Tozzer: *A comparative study of the Mayas and Lacandones* les renseignements suivants sur les Maya modernes des états indépendants d'Ixkanha et d'Icaiche et leur mythologie.

« Dans les cités et les villes du Yucatan, il existe des églises et des cathédrales. Dans les villages moins importants, les prêtres ne viennent qu'une fois l'an pour baptiser les enfants, confesser et bénir les unions qui se sont formées. Aux petits établissements de l'intérieur la visite annuelle n'a même pas lieu et les natifs vivent sans être soumis à l'influence du *padre*. Chaque hutte possède son *santo*, qui consiste ordinairement en une image de la Vierge Marie. Les jours saints sontcélébrés par de grands festins, qui dégénèrent souvent en orgies. A de fréquents intervalles le long des routes et des chemins, on a érigé des croix de bois ; quand un voyageur passe au pied de chacune, il y dépose un caillou, Les natifs touchent le bord de leurs chapeaux quand ils passent auprès, enfin, le Yucatan est virtuellement une contrée catholique. Cependant, au-dessous de cette croyance, il y a beaucoup d'idées aborigènes.

Diego de Landa et les autres ecclésiastiques et historiens de la période de la conquête nous ont donné beaucoup de renseignements sur le cérémonial des Maya, sur les fêtes annuelles et celles célébrées dans les différents mois. Nous examinerons ici les rites qui se retrouvent encore aujourd'hui dans les croyances du peuple maya.

Pour bien comprendre les cérémonies, il est nécessaire de connaître, au moins superficiellement, les conceptions cosmiques des Maya contemporains. Suivant les informations recueillies de gens habitant les environs de Valladolid de Yucatan, le monde en est aujourd'hui à la quatrième période de son existence. Dans la première époque, vivaient les *Saiyamwīnkoob* « les ajusteurs, ceux qui règlent ». Ils formèrent la première race qui habita le Yucatan. C'étaient des nains et ce furent eux qui construisirent les cités dont nous admirons aujourd'hui les ruines ; ce travail fut fait dans l'obscurité complète, car à cette époque, le soleil n'existait pas. Aussitôt que le soleil parut, ces hommes furent changés en pierres. On trouve leurs images pétrifiées dans un grand nombre de ruines. A cette époque, il existait dans le ciel une route suspendue, s'étendant de Tuloom et Coba à Chichen-Itza et Uxmal, elle était nommée *kušansum* ou *šabke* « route blanche ». On suppose qu'elle était de la nature d'une grande corde (*sum*) qui aurait été vivante (*kušan*). Au milieu, coulait du sang. C'est par cette corde que la nourriture était expédiée aux anciens êtres qui vivaient dans les cités de

pierre. Pour quelque raison inconnue, cette corde fut coupée, le sang s'écoula et le pont céleste disparut. Cette première époque fut séparée de la suivante par un déluge appelé *Haiyoqokab* « eau sur la terre ». A la seconde période de l'histoire de la Terre vécurent les *ɔolob* « les offenseurs ». Un autre déluge détruisit la plus grande partie des hommes, après quoi les *Masehualli* ou Maya du temps présent vinrent au pouvoir. Il y eut encore un autre déluge que suivit la quatrième période. Dans cette dernière, la terre fut peuplée d'un mélange de tous les peuples qui avaient auparavant habité le Yucatan. Le dernier déluge fut nommé *hunyekil* ou *bul-kabal* « l'immergeant ». Les prêtres catholiques profitèrent de cette croyance à plusieurs époques pour enseigner que, dans le dernier déluge, tous les esprits de la race furent tués excepté trois qui échappèrent dans un canot: *Diosyumbil, Dios mehenbil,* et *Dios Espirito Santo*, nom maya des personnes de la Trinité.

Suivant les indigènes du Yucatan, il existe sept cieux au-dessus de la Terre ; ces cieux portent tous un trou dans leur centre ; un fromager (*yašťše*) géant, émergeant exactement du centre de la terre a poussé ses branches par les trous successifs des cieux, jusqu'à ce qu'il atteigne le septième où vit « *El Gran Dios* » des Espagnols. C'est au moyen de cet arbre que les esprits des morts montent d'un ciel à l'autre, jusqu'à ce qu'ils atteignent le plus haut, où ils demeurent définitivement ; suivant une autre version, c'est une échelle faite de sarments qui traverse les orifices célestes et c'est par elle que les âmes font leur ascension. Au-dessous du ciel où se tient le Dieu introduit par les Espagnols, vit une classe d'esprits appelés *Nukutš-yumtšakob*[1]. Les anciens dieux des Maya ont été relégués au rôle d'esprit sous la suprématie de *El Gran Dios*. Ceux-ci sont considérés comme de vieilles gens, aux cheveux blancs et ayant de la barbe. On prétend qu'ils aiment beaucoup fumer. Ce sont les dieux de la pluie et les messagers du dieu du septième ciel ; ils sont encore protecteurs du genre humain.

Au cinquième ciel, résident les esprits protecteurs des *milpas* ou champs ; ce sont les *Q*ʰ*ob* et aussi les conservateurs des forêts : *A*ʰ*kananqašob* ; le quatrième ciel est le gîte des *A*ʰ*kananbaltšeob* « protecteurs des animaux » ; au troisième, résident les *A*ʰ*qaqasbalob*[2], qui sont hostiles aux hommes. Au deuxième vivent les dieux du vent : *A*ʰ*laqinqu*, dieu du vent d'Est, *A*ʰ*tšiqinqu*, dieu du vent d'ouest, *A*ʰ*noholqinqu*, dieu du vent du Sud et *A*ʰ*šamanqinqu*, dieu du vent du Nord.

Au premier plan au-dessus de la terre, résident les *Yumbalamob* : ce sont les protecteurs spéciaux des « *cristianos* ». Ils sont invisibles durant le jour, mais la nuit, ils se réveillent et vont s'asseoir au pied de la croix qui se trouve à l'entrée de chaque pueblo. Ils sont au nombre de quatre, un pour chacun des points

1. Aussi nommés *Aɔenuloob* ou *Yumtšakob*.

2. Ce mot est formé de *a*ʰ, préfixe masculin, *qas* « mauvais », redoublé et *ob* signe du pluriel.

cardinaux. Ils montent la garde sur les villes et protègent les gens contre les animaux de la forêt et les autres dangers. Les morceaux d'obsidienne travaillée que l'on trouve souvent au Yucatan sont considérés comme les couteaux avec lesquels les *balamob* coupent le vent et avertissent leurs compagnons par le son qu'ils produisent.

Au-dessous de la terre se trouve l'empire de *Kisin*, le tremblement de terre et le seigneur du monde souterrain (*metnal*). C'est un dieu du mal. Quand les *Yumtšakob* arrosent la terre de pluie, le sol devient froid et incommode pour *Kisin*; il élève alors dans le ciel un vent qui balaie les nuages à pluie. C'est dans ce monde souterrain que vivent les âmes de ceux qui se sont suicidés. Les âmes de tous les gens vont au *metnal* pendant un court espace de temps, après quoi elles passent à travers les différents ciels, arrivant finalement au dernier où elles vivent éternellement dans le bonheur. Seules, les âmes des hommes morts à la guerre et des femmes qui succombent pendant la gestation sont dispensées de passer par le monde souterrain et vont directement au monde supérieur.

L'âme se nomme *pišan*, le dieu qui la conduit aux divers plans célestes porte le nom de *Tšasapišan*.

A côté des divinités qui résident soit au ciel, soit dans le *metnal*, il existe une multitude d'autres esprits dont les attributs varient et qui régissent les divers phénomènes naturels. *A*ʰ*qinšok* est le « maître des jours » ; *Kananšušob*, le protecteur des abeilles, et on nomme *Sitbolontun* les possesseurs des herbes médicinales ; *Suhuiqaq*, l'esprit du feu nouveau est aussi un dieu guérisseur, *A*ʰ*quštal*, le dieu de la naissance. *Kukulcan* (*ququlkan* encore aujourd'hui chez les Lacandons) est devenu *Quqikan* chez les Maya. On le décrit comme un serpent polycéphale vivant dans le ciel, il descend de temps en temps sur la terre à un lieu appelé « l'endroit des fourmis rouges ». *A*ʰ*makiq* « celui qui enferme le vent » est un esprit que l'on invoque quand les vents font subir des dommages aux récoltes.

Le tonnerre est appelé, comme chez les Lacandon, *tanupekqu*. Les dieux de la pluie (*Yumtšakob*) sont réputés se précipiter partout au cours des orages, et envoyer le tonnerre comme messager. L'éclair, *tanuhasqu*, est le fouet avec lequel ils activent leurs chevaux. Les dieux de la pluie portent des arcs et des flèches et brisent souvent des arbres dans leurs chevauchées. Quelquefois, les pointes de leurs flèches tombent à terre : ce sont les météorites. Comme nous l'avons déjà dit, les *Yumtšakob* sont grands fumeurs. Les comètes ne sont que la trace lumineuse des cigares qu'ils jettent.

Comme chez les Lacandon, le Soleil et la Lune sont regardés comme les domestiques de la divinité suprême ; les dieux ne font aucun travail effectif par eux-mêmes, et comme le Soleil et la Lune sont continuellement en mouvement, on ne peut guère les regarder que comme des auxiliaires serviles. Il est de mauvais augure de montrer du doigt ces deux astres. Quand le Soleil ou la Lune sont éclipsés, on croit qu'ils sont mordus par un mauvais esprit (*qaqasbal*). On fait un grand bruit pour effrayer ce dernier : on bat même les enfants jusqu'à ce qu'ils crient pour faire lâcher prise au monstre.

Les mauvais esprits ne manquent pas : ce sont les *štabai*, démons en forme de serpents qui vivent dans les cavernes; ils guettent, prêts à bondir sous forme humaine, pour capturer les hommes et les emporter dans le monde souterrain; parfois ce sont des femmes, qui s'asseoient dans les branches fourchues et passent leur temps à se peigner. Les *Yoyoltše* sont également redoutables; chacun de leurs pas équivaut à une demi-lieue. Ils se promènent la nuit et secouent les maisons en passant. Les *Pulaoob* sont les esprits qui obéissent aux sorciers pour opérer les maléfices. L'esprit noctivague *Paqok* attaque les femmes; enfin, les esprits du froid *Yumikeel* et de la chaleur *Yumqaq* ou *Yumtaš-kwil* sont malfaisants : ce sont eux qui envoient aux hommes les fièvres d'espèces diverses. Les esprits du mal sont répandus en tous lieux et n'attendent qu'une occasion pour nuire aux humains; ces derniers peuvent s'en défendre en portant certains charmes ou en accomplissant certains rites. »

On voit quel intérêt possède ce texte : il ajoute un chapitre nouveau au livre *Nagualism* de Brinton et nous montre quelle est la puissance de la tradition chez les indigènes du Yucatan.

H. BEUCHAT.

Lacandon, Chol et Chorti. — On trouvera par ailleurs une analyse du livre récent de M. Tozzer sur les Lacandons modernes. Nous voudrions ici parler d'une question agitée au dernier Congrès des Américanistes, tenu a Québec, en 1906, par M. Karl Sapper[1], l'éminent voyageur allemand qui a tant contribué, dans ces dernières années à nous faire connaître l'ethnographie de cette partie de l'Amérique centrale. En 1884, Otto Stoll décrivait les Chol comme occupant le Nord-Est du Chiapas, et s'étendant à travers le Peten jusqu'au golfe d'Amatique (Honduras britannique). On les rencontre aujourd'hui dans le Nord-Est de l'État de Chiapas et la partie adjacente du Tabasco, dans la région s'étendant entre Palenque et Jicotencal. Les Chorti habitent l'Est du département guatémaltèque de Chiquimula et la partie frontière du Honduras; les ruines de Copan se trouvent sur le bord oriental de leur habitat.

Si l'on se reporte à la classification des langues maya-quichées proposée par Stoll en 1884, on voit que le chol fait partie du groupe tzental et du sous-groupe chontal-tzental avec le tzotzil et le chaneabal; le chorti est mis dans le groupe pokonchi, avec le k'ékchi, le pokonchi et le pokomam. Si l'on jette les yeux sur une carte ethnographique du Guatemala et des parties adjacentes du Mexique et du Honduras, on verra que la classification de Stoll a été inspirée par des motifs purement géographiques : le chol est en effet parlé dans une région voisine de celle où l'on parle chontal, tzotzil et chaneabal et les Chorti sont entourés de peuples parlant des dialectes pokonchi, principalement le k'ekchi.

1. K. SAPPER, *Choles und Chorties. Congrès international des Américanistes*, XV[e] session, 1906, t. II, pp. 423-440, une carte.

Le mémoire de M. Sapper permettra de remettre les choses à leur place; à la suite d'un travail historique et linguistique très soigneux, il arrive à la conclusion que les deux langues sont apparentées de très près et ne diffèrent entre elles que comme des dialectes de la même langue.

Les Chol constituèrent autrefois une nation puissante; l'histoire manuscrite de Ximenez la décrit en ces termes : « La nation Chol, aux temps païens, peuplait toutes les terres qui sont aujourd'hui appelées Chiquimula de la Sierra, Esquipulas, Cazaguastlan et toute la région montagneuse, qui se trouve de l'autre côté du golfe et de la rivière de Castello (golfe d'Izabal) vers la Vera Paz et la région que nous appelons le Peten... Cette nation chol formait un royaume très puissant, qui se nommait *royaume de Copan*, comme le démontrent les grandes ruines de ses édifices qui sont telles qu'on n'en voit pas de semblables dans aucune autre province[1] ». Les Chols se seraient donc étendus autrefois jusqu'au lieu habité aujourd'hui par les Chorti. Si nous nous reportons au message envoyé en 1576 par Diego Garcia de Palacio au roi d'Espagne, nous voyons que la langue parlée à cette époque dans cette région était la *lengua Apay*, « qui est usitée par un peuple, venu autrefois du Yucatan et qui conquit les provinces d'Ayajal, de Lacandon, de la Verapaz, les territoires de Chiquimula et de Copan... la langue apay est aussi en usage au Yucatan et dans les autres provinces. » Le même Palacio dit que l'on parle dans la Verapaz les idiomes poconchi et caechicolchi. Ce dernier mot doit être restitué : *cacchi*[2] (y) *colchi*. Suivant M. Sapper, *colchi* serait une faute de graphie pour *cholchi* « langue chol ». Or, les indigènes de la Vera-Paz (Poconchi, K'ékchi, etc.) ont l'habitude de changer en *ch* le *t* des mots maya ou tzental; nous aurions donc : *cholchi* = *cholti*. En 1695. Fr. Francisco Moran dit que la langue de la ville de Nuestra-Señora de los Dolores, en plein pays des Lacandons, était le *cholti*. Il ne faudrait pas en conclure, comme on pourrait le croire à première vue, que dans tous les endroits nommés, la langue parlée était le chol : les Chol nomment eux-mêmes leur langue : *putum*, d'un autre côté, les K'ékchi appliquent à tous les Indiens païens le nom de *Chol cvüink* et en particulier aux Lacandons parlant maya qui habitent le Peten[3]. Il en résulte de tout ceci que les Chorti sont les restes d'une population chol qui occupa autrefois tout le centre du Guatemala, mais que les Lacandons qui habitaient et habitent encore l'Ouest du Peten, bien que désignés par les K'ékchi sous le nom de Chol, ne leur sont point apparentés. L'attribution qui avait été faite par Stoll du chorti au groupe pokonchi provient de ce qu'on ne possédait de cette langue qu'un vocabulaire, récolté par Stephens; or ce vocabulaire n'était nullement du chorti, mais du pokomam. M. Sapper nous montre, par un vocabulaire abondant, que le chorti véritable ressemble beaucoup plus au chol qu'au

1. Dans Sapper, *op. cit.*, p. 430, note.
2. *Cacchi* = *K'ékchi*.
3. Les K'ékchi nomment *colchi* la langue des gens de San-Antonio, au Honduras, c'est un dialecte du maya.

pokomam et que Stephens s'est trompé d'attributions en publiant sa liste de mots qu'il disait ressembler — ce qui était vrai — au pokomam de Chiquimula. Mais ce n'est pas tout : il a existé autrefois, comme nous l'avons vu, toute une population chol au Guatemala ; M. Sapper en a retrouvé les restes dans trois villages du centre de la République ; ce sont ceux de Lanquin, de Cahabon et de Chisec, situés au sud du lac de Peten, entre les sources des rios de la Pasion et Salinas ; ils ont abandonné leur langue, mais non leurs particularités ethnographiques ; même lorsqu'ils parlent le K'ékchi, on les reconnaît à leur prononciation traînante et chantante. L'ensemble de la population existant encore à l'heure actuelle au Mexique et au Guatemala est d'environ 50.000 ainsi répartie : Chols orientaux (Chiapas et Tabasco), 20.000 ; Chols du Guatemala central : 10.000 ; Chorti de Chiquimula et du Honduras, 20.000.

Sur la question des Lacandons, M. Sapper nous offre une hypothèse suggestive, mais qui demanderait à être étayée de faits plus précis : aux XVI[e] et XVII[e] siècles, dit-il, les Lacandons devaient parler chol ; ces populations auraient disparu et auraient été remplacées par des Maya, venant du Yucatan et qui auraient été baptisés du nom de Lacandons par les peuplades voisines, uniquement parce qu'ils occupaient le pays autrefois habité par les *véritables* Lacandons[1]. Les gens actuels du Peten ignorent en effet le nom de Lacandon et se désignent eux-mêmes sous le nom de *Masewale*[2], qui n'est même pas maya, mais qui provient d'une déformation espagnole du mot nahuatl *macehualli* (au pluriel *macehualtin*) « paysan » ; ce serait une preuve de l'origine récente de ces tribus. Il en existe une autre, que M. Sapper ne mentionne pas avec tout le relief qu'elle mérite : les Lacandons actuels parlent le maya presque aussi purement que les habitants du Yucatan. D'un autre côté, l'extrême infériorité de la civilisation des habitants modernes du Peten, leur parfaite adaptation à la vie forestière nous font hésiter à croire qu'ils ne sont arrivés à leur site actuel qu'au XVII[e] siècle.

Quoi qu'il en soit, M. Sapper et M. Tozzer ont fait faire un grand pas à l'ethnographie de cette partie de l'Amérique centrale.

H. Beuchat.

Codex Popoloca. — Nous sommes heureux d'annoncer une nouvelle publication de l'infatigable D[r] Nicolas Léon, le bien connu professeur d'ethnographie au Musée de Mexico. Le codex des indiens Popoloca, dit de la paroisse S[te]-Catherine, vient d'être édité par lui sous les auspices de M. Justo Sierra, ministre de l'Instruction publique, dont il porte le nom. Le texte, de la moitié du XVI[e] siècle, est écrit en hiéroglyphes popoloca, avec la traduction mexicaine en regard. De cette sorte il est très facile de comprendre le système suivi par les Indiens, qui est bien simple, surtout pour représenter les chiffres, et qui peut servir de clef pour déchiffrer d'autres genres d'écriture. Tout ceci sera

1. Sapper, *op. cit.*, p. 436.
2. Tozzer, *Comparative study of the Mayas and Lacandones*, p. 3.

expliqué longuement dans le commentaire que le Dr Léon nous annonce qu'il publiera bientôt et que nous attendons avec le plus vif intérêt.

M. G. DE LA ROSA.

L'Institut historique du Pérou. — Le but principal de la Société des Américanistes étant surtout l'étude des anciennes civilisations du Nouveau Monde, nous devons nous intéresser autant au Pérou qu'au Mexique, et c'est pourquoi nous avons eu le plus vif plaisir en apprenant que le gouvernement de cette République a fondé à Lima, en 1905, un *Institut historique*, un Musée archéologique sous la direction du savant Dr Uhle et une Revue historique, organe officiel dudit Institut, dont les deux premiers volumes, que nous avons sous les yeux, contiennent des articles très importants sur l'histoire ancienne du Pérou et sur la période coloniale. Le secrétaire général de l'Institut est le doyen des érudits péruviens, M. José T. Polo, et le Directeur de la *Revista histórica* est M. Carlos A. Romero, jeune historien de grand avenir. Grâce aux efforts des savants membres de ce nouvel Institut, l'histoire du Pérou fera de réels progrès, spécialement celle antérieure à la conquête espagnole.

M. G. DE LA ROSA.

Musée Mitre. — M. le général Bartolomé Mitre, ancien président de la République Argentine, membre d'honneur de notre Société, légua à l'État de son pays, à sa mort, il y a environ deux ans, ses importantes collections artistiques et historiques ainsi que sa bibliothèque. Cette dernière, unique dans l'Amérique du Sud, est peut-être l'une des bibliothèques américanistes les plus riches du monde. Avec ces legs on a formé à Buenos-Aires le *Museo Mitre*. Ont été nommés directeur en chef M. Alejandro Rosa ; directeur de la section musée, M. E. Schiaffino ; directeur de la section archives et publications, le Dr Luis-María Torres, professeur-adjoint d'archéologie à l'Université de La Plata. De la bibliothèque du général Mitre faisait partie une nombreuse collection de manuscrits inédits dont plusieurs sont d'une grande valeur pour la linguistique américaine. La direction du musée entreprendra la publication de ces manuscrits.

E. B.

Voyage au Mexique. — A la séance de Novembre de la Société, M. HAMY a communiqué une lettre qu'il avait reçue de M. Diguet pendant les vacances de la Société. « Depuis mon arrivée au Mexique, écrivait notre collègue, mon séjour a été des meilleurs, j'ai commencé par faire une excursion dans l'État de Vera-Cruz aux environs de Jalapa. Cette excursion, qui avait pour but la récolte des plantes vivantes pendant le repos de la végétation, c'est-à-dire peu avant l'apparition des pluies, a été des plus fructueuses, grâce aux faci-

lités que je dois à M. le Consul de France. J'espérais commencer dans cette région quelques investigations archéologiques, car les planteurs de café viennent de mettre à jour dans leurs défrichements un certain nombre de vestiges anciens qui dormaient sous une épaisse flore, probablement depuis 1569, époque où la végétation a commencé à reconquérir le désert produit par l'éruption volcanique qui avait désolé peu après la conquête toute cette région. La saison des pluies ayant débuté avec un peu trop de violence à Jalapa, j'ai été obligé de renoncer à mon projet d'expédition, quitte à le remettre à l'année prochaine. Mes affaires étant terminées à Mexico, je pense partir pour les environs de Toluca. Là avec la nevado de Toluca qui est à 4.600 mètres, je me trouverai au niveau extrême de la végétation au Mexique. Je pourrai alors, en descendant les pentes, faire une ample moisson de la flore et de la faune aux différentes altitudes. En outre, j'espère bien, au point de vue ethnographique et archéologique recueillir quelques documents sur les Matlatzincas.

Il est probable que les hauteurs de cette région doivent avoir quelques points de similitude avec celles étudiées jadis par Désiré Charnay. Si les Matlatzincas ne me fournissent pas grand' chose, il y a dans la région un certain nombre de pueblos d'Otomès et je pourrais, sans doute parmi ces primitif, si connus soient-ils, trouver quelque chose à glaner.

Après cette expédition qui me mènera jusqu'en octobre au moins, j'entreprendrai un voyage, soit au Nord dans le Cohahuila, où je suis invité par un *hacandero* qui me procurera toutes les facilités pour visiter les régions désertiques où se trouvent ses propriétés, soit au sud de l'isthme de Tehuantepec, afin de visiter les Indiens Huaves, aujourd'hui réduits à un millier, vivant dans les îlots des lagunes de l'isthme où ils ont conservé, à ce qu'il paraît, leurs habitudes d'autrefois.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME IV

NOUVELLE SÉRIE

MÉMOIRES

TEXTES ET DOCUMENTS

VARIÉTÉS

ACTES DE LA SOCIÉTÉ

NÉCROLOGIE

BULLETIN CRITIQUE

MÉLANGES ET NOUVELLES AMÉRICANISTES

CORRESPONDANCE

ILLUSTRATIONS ET CARTES

Le Gérant : Ernest LEROUX.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.



